
3 1761 03989 7798

LES

DERNIÈRES POÉSIES

DE

MARGUERITE DE NAVARRE


la feu roine de nauarre
marguerite

(Publication de la Société d'Histoire littéraire de la France)

LES

DERNIÈRES POÉSIES

DE

MARGUERITE DE NAVARRE

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

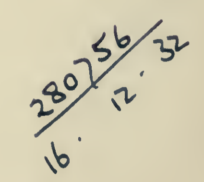
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

ABEL LEFRANC

SECRÉTAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE





Paris, 5, rue de Mézières

Armand Colin & Cie, Éditeurs

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

1896

INTRODUCTION

Par le plus étrange et le plus inexplicable des hasards, une partie considérable de l'œuvre poétique de Marguerite de Navarre est restée jusqu'à présent complètement inconnue. Elle a traversé trois siècles et demi, cachée à tous les regards, sans qu'aucun indice ait révélé son existence aux chercheurs les plus patients et les plus exercés. Chose singulière, il n'y a eu dans ce fait ni sequestre ni dissimulation d'aucune sorte. Le manuscrit, qui contient ces poèmes ignorés, est arrivé depuis un siècle à la Bibliothèque nationale, avec le fonds Bouhier. Il figure au catalogue des manuscrits français[1] sous son véritable titre, le même qui est inscrit sur sa première page et qui donne l'indication exacte de son contenu : *Les dernières œuvres de la reine de Navarre, lesquelles n'ont encore esté imprimées*. Comment expliquer dès lors que ce précieux et unique recueil, que tant d'érudits avaient intérêt à connaître et à consulter, ait pu échapper à toutes les recherches ? C'est là un problème que je n'entreprendrai pas d'éclaircir.

Peut-être, les travailleurs qui ont étudié, de notre

1. Il porte le n° 24.298.

temps, la vie ou les écrits de la reine de Navarre, ont-ils écarté *à priori*, comme une hypothèse inadmissible, l'idée que des œuvres importantes de cette illustre femme fussent restées ensevelies dans la poussière des bibliothèques. Chacun d'eux à pu faire à son tour ce raisonnement que si une découverte avait été possible dans ce domaine, il se serait déjà rencontré quelqu'un pour la réaliser, au cours des siècles précédents. Après tant d'études ingénieuses et fouillées, parues depuis cinquante ans, sur la sœur de François Ier, après les recherches approfondies de Le Roux de Lincy[1], de MM. Frank[2], de La Ferrière[3] et de Ruble[4], il semblait plausible d'affirmer que l'ensemble des productions poétiques de l'auteur des *Marguerites* était entièrement connu. On comprendra donc quelle a été ma surprise, et j'ajouterai mon émotion, lorsque, au cours d'une visite à la Bibliothèque nationale, je me suis trouvé en présence du manuscrit inconnu, seul gardien des confidences et des pensées dernières de Marguerite, qui nous livre, en même temps qu'un certain nombre de ses œuvres

1. Edition de l'*Heptaméron* publiée par la Société des Bibliophiles français (Paris, 1853, 3 vol. in-8°).

2. Editions de l'*Heptaméron* (Paris, Liseux, 1879, 3 vol. in-12) et des *Marguerites de la Marguerite des Princesses* (Paris, librairie des Bibliophiles, 1873, 4 vol. in-12).

3. *Marguerite d'Angoulême, Son livre de dépenses. Etude sur ses dernières années* (Paris, Aubry, 1862, 1 vol. in-12).

4. *Le mariage de Jeanne d'Albret* (Paris, Labitte, 1877, 1 vol. in-8°).

les plus personnelles et les plus caractéristiques, l'histoire même et le secret de sa vie.

Les paroles que renferment ces pages oubliées sont tour à tour des paroles de tristesse et d'espérance, mais, en somme, le sentiment qui en inspire les parties essentielles et surtout la conclusion, est celui d'une vive allégresse. C'est un chant de délivrance et d'affranchissement moral qui tient lieu de dénouement au plus important des poèmes retrouvés. Nous assistons ainsi à l'évolution suprême qui s'est accomplie chez cette grande âme, au cours des trois ou quatre années, qui ont précédé et suivi la mort de François Ier. Plongée dans la méditation des problèmes les plus élevés, elle crut toucher à leur solution et atteindre du même coup la vérité absolue. La réponse qu'elle a trouvée à l'énigme de la vie mérite notre respect et notre attention, puisqu'elle marqua le couronnement d'une des existences les plus nobles et les mieux remplies qui furent jamais. Plusieurs des poésies que contient ce volume ont été composées très peu de temps avant que la plume tombât des mains de la reine de Navarre. Aucun document historique ne saurait donc remplacer un pareil témoignage. Arrêtons-nous pieusement devant ces dernières *Marguerites* : c'est la voix même de la « Perle des Valois », qui, après un silence de trois siècles et demi, se fait entendre aujourd'hui à notre oreille. Durant ce long intervalle, nul intermédiaire n'est venu se placer entre elle et nous, pour sur-

prendre ses confidences. Aucune main ne semble avoir feuilleté ces pages précieuses entre toutes, depuis le jour où Jeanne d'Albret enferma dans un coffret de fer, garni de solides serrures, le manuscrit qu'elle voulait, par un scrupule facile à comprendre, dérober à tous les regards indiscrets. La jeune reine laissa publier l'*Heptaméron*, elle livra le *Miroir du chrétien* publié par frère Olivier, mais elle garda toujours avec un soin jaloux le recueil qu'elle considérait comme le testament littéraire de sa mère, celui qui renfermait *les Confessions* de la plus aimable des femmes de la Renaissance.

I

Avant d'aborder l'étude des *Dernières Œuvres*, il est nécessaire de décrire sommairement l'unique manuscrit qui nous les a conservées. Revêtu de l'élégante et caractéristique couverture de velours noir, propre aux volumes du fonds Bouhier, il est écrit tout entier de la même main ; quelques compositions ont été l'objet de remaniements et de corrections qui en rendent le déchiffrement souvent pénible. Les incorrections qu'il présente en bien des endroits s'expliquent aisément par ce fait que Marguerite, soit qu'elle dictât, soit qu'elle écrivît elle-même, composait le plus souvent dans sa litière « en allant par pays, car elle avait

de plus grandes occupations estant retirée ». C'est du moins le témoignage de Brantôme, dont la grand'mère, dame d'honneur de la cour de Navarre et l'une des devisantes de l'*Heptaméron*, tenait, en pareil cas, l'écritoire de la reine. On comprend dès lors que les pages, confiées par Marguerite aux secrétaires chargés de les transcrire, aient pu donner lieu à des interprétations inexactes. Le manuscrit des *Dernières Œuvres* se compose de deux cents feuillets de papier. L'écriture date du milieu du XVIe siècle [1].

1. L'inexpérience du scribe n'a pas peu contribué à compliquer ma tâche d'éditeur, du moins en ce qui concerne les poésies qui ne se rencontrent dans aucun autre manuscrit. Pour ces dernières, c'est-à-dire pour les épîtres VII, IX, X, pour les comédies, les poésies lyriques I à XXXVII et le *Navire*, il a fallu apporter au texte fourni par notre manuscrit un certain nombre de corrections, qui ont été signalées en note, sauf lorsqu'il s'agissait d'erreurs trop grossières ou trop apparentes pour qu'il y eût quelque intérêt à les relever. Il a fallu également restituer des mots omis : le signe [ ] indique ces additions. L'orthographe du manuscrit a été suivie ; quand elle donnait lieu à des bizarreries ou à des variations, uniquement dues à la fantaisie du scribe, je me suis fait un devoir de trancher les cas douteux, en adoptant les formes données par l'édition des *Marguerites* publiée du vivant de la reine de Navarre et sous son contrôle. Au reste, ces légers changements n'ont été faits qu'exceptionnellement et en cas de nécessité : je me suis attaché à laisser le moins possible à la conjecture et à l'arbitraire. En ce qui touche les épîtres I à VI et VIII, j'ai pu retrouver, grâce à M. Picot, un second manuscrit, dont les variantes m'ont été d'un précieux secours. Ainsi qu'on le verra plus loin, le texte des *Prisons* a été fourni par le ms. fr. 1522, fort supérieur au ms. 24298, comme

Jusqu'à la découverte de ce nouveau recueil, l'œuvre poétique de l'auteur de l'*Heptaméron* comprenait, outre les *Marguerites de la Marguerite des princesses*, dans lesquelles se rencontrent des chefs-d'œuvre tels que le *Triomphe de l'Agneau*, les *Chansons spirituelles* et ce délicieux poème de la *Coche*, l'une des fantaisies les plus délicates de la poésie française du xvie siècle, une composition mystique, le *Miroir du chré-*

me l'a démontré la collation complète que j'en ai faite. Les deux mss. sont évidemment indépendants. Les variantes du 24298 ont été indiquées partout où il y avait lieu de le faire. Les poésies lyriques XXXVIII à LXXIV, qui constituaient le seul groupe important de poésies de Marguerite resté inédit, en dehors du manuscrit des *Dernières Œuvres*, et qui formaient le commentaire et le complément naturel des pièces I à XXXVII, ont été empruntées au manuscrit 5112 de l'Arsenal, dont le texte est excellent. Cette addition m'a permis de publier dans la présente édition tout ce qui restait d'important et de vraiment original en fait de poésies de la reine de Navarre. La peine que m'a coûtée la longue préparation de cette édition, poursuivie pendant près de cinq années, m'a fait accueillir avec d'autant plus de reconnaissance le gracieux concours que quelques personnes compétentes ont bien voulu me prêter. Je dois remercier, en première ligne, M. Emile Picot, l'éminent bibliographe dont les conseils m'ont été si utiles et qui a facilité avec tant de dévouement et de bonne grâce la publication de ce recueil, MM. les membres du Conseil de la *Société d'histoire littéraire de la France*, tous si empressés, mes amis MM. A. Morel-Fatio et Paul Guérin, qui m'ont aidé à éclaircir bien des difficultés, mon confrère M. Max Bruchet, qui a mis à mon service sa connaissance solide de la paléographie, et enfin les imprimeurs du volume, MM. Protat frères, dont je ne saurais trop reconnaître le zèle scrupuleux.

tien, publiée quelques années après sa mort par le frère Olivier[1] et intitulée aussi la *Passion de Jésus-Christ*, le *Dialogue en forme de vision nocturne*[2], et enfin les diverses poésies mises au jour par Champollion-Figeac dans le recueil des *Poésies de François Ier*, et par Le Roux de Lincy dans sa belle édition de l'*Heptaméron*. On savait qu'il subsistait encore quelques compositions fugitives, éparses çà et là dans certains manuscrits de nos grandes bibliothèques, mais ces fragments inédits, sans lien apparent les uns avec les autres, n'offraient qu'un intérêt secondaire. Plusieurs auteurs avaient remarqué, il est vrai, que l'on ne semblait pas posséder la série complète des œuvres dramatiques de notre poète, et que certains témoignages contemporains faisaient allusion à des « comédies » que nous ne connaissions pas — le titre de l'une d'elles avait même été conservé par un ancien bibliographe[3], — mais nul n'avait jamais soupçonné qu'une partie considérable de la guirlande des *Marguerites* pût être demeurée jusqu'à présent inconnue.

Deux compositions dramatiques, dix épîtres en vers, dont trois de Jeanne d'Albret[4], deux grands poèmes,

1. Paris, G. Le Noir, 1556.

2. Alençon, Simon du Bois, 1531.

3. Par Du Verdier.

4. Les trois épîtres de Jeanne d'Albret sont également inédites. Ces curieuses compositions ne figurent pas dans les *Mémoires et Poésies de Jeanne d'Albret*, publ. par M. de Ruble (Paris, 1893, in-8°).

le *Navire* et les *Prisons*, ce dernier formant l'œuvre la plus significative et la plus étendue du royal poète, plus un certain nombre de dialogues, de poésies lyriques et légères, de chansons spirituelles, tel est l'appoint inattendu fourni par le manuscrit qui vient d'être retrouvé.

Ces différentes pièces se rattachent évidemment à la même période de la vie de la reine de Navarre, c'est-à-dire à ses quatre ou cinq dernières années. On sait par quels chagrins et par quelles désillusions a été marquée la fin de cette existence, dont l'aurore avait été si brillante et si douce. Entre les multiples adversités, qui viennent fondre sur elle durant ce court espace de temps, il en est trois qui absorbent et résument en quelque sorte toutes les autres. C'est d'abord la persécution religieuse qui s'affirme, amenant avec elle son cortège habituel de sottises et de cruautés, donnant le goût des haines féroces et des solutions violentes, préparant en un mot l'ère barbare des guerres de religion. Les bûchers de la place Maubert, les sentences d'exil et d'emprisonnement prononcées contre tous ceux qui pensent librement, enfin l'horrible exécution des Vaudois, qui jette comme un voile sanglant sur ce déclin de règne déjà si sombre, tout cela bouleverse profondément l'âme de Marguerite, que tant d'efforts inutiles, tentés depuis vingt ans pour la cause de la tolérance et de la paix, ont fini par accabler. Cette merveilleuse Renaissance, dont elle avait facilité l'éclosion de toutes ses

forces et dont elle espérait saluer un jour le succès définitif, aboutissant maintenant au triomphe d'un fanatisme imbécile, quelle dérision ! et comme on comprend après cela qu'elle ait assisté, suivant le mot de Rabelais, « sans sentement et comme en apathie », aux évènements qui se déroulèrent par la suite. La question du mariage de sa fille Jeanne d'Albret fut pour elle une autre source d'humiliations et de tourments. Un érudit de talent en a raconté par le menu la longue et curieuse histoire [1]; il devient évident, lorsqu'on le lit, que cette affaire a été pour la reine de Navarre l'occasion d'une série d'épreuves douloureuses et que l'attitude si dure, prise à certains moments, par le roi son frère, à son égard, jeta dans ce cœur aimant par excellence un trouble étrange. Sans doute, Marguerite céda ; mais il n'en est pas moins certain qu'elle éprouva, au milieu des intrigues qui se succédèrent durant près de cinq années [2], des angoisses d'autant plus cruelles qu'elle se

1. M. Alphonse de Ruble dans l'ouvrage cité plus haut.

2. De 1540 à 1546 surtout. Le bref de Paul III annulant le mariage de Jeanne d'Albret avec le duc de Clèves est du 12 octobre 1545, mais les dissentiments qui existaient entre le roi de France et les souverains de Navarre n'en furent pas diminués pour cela. Il subsista entre eux une sorte de défiance réciproque — pour ne pas dire plus — qui se traduisit par d'orageuses discussions. François Ier craignait toujours le mariage de l'héritière de Navarre avec l'infant d'Espagne. En février 1546, Marguerite quitta la cour avec le roi de Navarre, celui-ci plus mécontent et elle-même plus découragée que jamais. Les négociations relatives à l'union de Jeanne avec Antoine de Bourbon commencèrent sous Henri II, en juin 1547.

trouva alternativement en conflit avec les trois êtres qui tenaient le premier rang dans ses affections : sa fille, son mari et son frère.

Qui saura jamais les tourments qu'elle endura, alors que se poursuivaient les négociations équivoques engagées par Henri d'Albret avec Charles-Quint, pour obtenir la restitution de la Navarre espagnole, dont l'union de Jeanne avec l'infant Philippe eût été le prix? Marguerite dut singulièrement souffrir du rôle assez louche joué par son mari dans toute cette affaire. Partagée entre ses obligations d'épouse et son attachement pour son frère, entre l'intérêt du royaume de Navarre et celui du royaume de France, froissée dans ses scrupules les plus chers on matière de franchise et de bonne foi, elle se vit finalement contrainte de s'associer — du moins passivement — à la politique double adoptée par le souverain navarrais. Celui-ci, du reste, mettait tous ses efforts à sauvegarder les apparences, protestant publiquement de son désir d'identifier sa cause avec celle de son royal beau-frère, et niant la réalité des combinaisons diplomatiques que ce dernier lui reprochait avec amertume. Cette situation ambiguë ne fit qu'accentuer la mésintelligence que la conduite légère d'Henri d'Albret avait déjà produite, depuis quelque temps, entre les deux époux. Marguerite ne trouvant à son foyer ni l'appui ni les consolations morales qu'elle eût aimé à y chercher, sentant, d'autre part, qu'elle n'était plus maîtresse des destinées de sa fille,

fut amenée peu à peu à se désintéresser des choses extérieures, pour se réfugier dans la contemplation des choses divines et dans le culte des lettres. C'est ainsi qu'elle fut conduite à l'étude de la philosophie ancienne, dont elle retira les plus précieuses satisfactions. Il faut placer également vers le même temps la composition des nouvelles qui ont formé plus tard le célèbre recueil de l'*Heptaméron* : ce fut sa seule distraction au milieu de ses méditations et de ses travaux austères.

Cependant une nouvelle douleur, celle-là la plus poignante qu'elle eût ressentie, n'allait pas tarder à l'accabler : nous voulons parler de la mort de François Ier, arrivée le 31 Mars 1547, à Rambouillet[1]. C'est à vrai dire le fait essentiel qui domine l'histoire de ses dernières années. Marguerite ne se releva jamais de ce coup terrible : en moins de trois ans, le chagrin l'avait tuée à son tour. Il est donc à propos d'insister sur cet évènement, dont les conséquences furent si cruelles pour la reine de Navarre que toutes ses pensées, toutes ses actions, aussi bien que ses œuvres littéraires, se rapportèrent désormais au souvenir de celui « auquel elle avait été unie depuis le temps de son enfance ».

1. Déjà les morts tragiques des deux enfants du roi, le dauphin François, mort en 1536 à Tournon, et Charles duc d'Orléans, mort en 1545 à Forestmontiers, près d'Abbeville, avaient vivement affecté la reine de Navarre. Nous possédons, dans sa correspondance, de nombreux témoignages du profond chagrin qu'elle éprouva lors de ces tristes évènements.

Au moment où la maladie du roi prit un tel caractère de gravité que l'on commença, dans son entourage, à prévoir une issue fatale, Marguerite, dévorée d'inquiétude, s'efforçait de se rapprocher du frère bien-aimé, qui l'appelait auprès de lui dans toutes ses lettres, afin, dit Sainte-Marthe, « que l'indissoluble lien de leurs cœurs et volontés ne souffrist que les corps fussent séparés ; et comme ils avoient été ensemblement nourris et institués au monde, ainsi départissent ensemble de ce monde ». De Mont-de-Marsan, elle s'achemine vers Paris, pendant que le roi, cherchant à échapper au mal qui l'étreint, court de Saint-Germain à la Muette, puis à Villepreux, à Dampierre, à Loches et enfin, station suprême, à Rambouillet : lugubre agonie d'un prince, qui, malgré les faiblesses et les inconséquences de son caractère, reste l'un des meilleurs et des plus grands qui aient paru sur le trône de France. Cependant Marguerite était parvenue jusqu'au monastère de Tusson en Poitou ; il semble qu'à ce moment-là, ses forces physiques l'aient trahie et que, redoutant chaque jour davantage l'arrivée de la fatale nouvelle, elle se soit résignée à prolonger son séjour dans cette pieuse retraite. En la voyant si affaiblie, si accablée, son entourage résolut de lui cacher les douloureuses péripéties des derniers instants de son frère. François Ier était mort depuis quinze jours, qu'elle ignorait encore son malheur. Une nuit cependant — ce fut, s'il faut en croire Sainte-Marthe, qui tenait le fait

de la reine elle-même, la nuit même du 31 mars — le roi apparut en songe à sa sœur, et, tout pâle, l'appela d'une voix triste. Ce présage la bouleversa; elle dépêcha courrier sur courrier vers la Cour. « Quiconque, disait-elle à ses serviteurs, quiconque viendra à ma porte m'annoncer la guérison du roi, fût-il las, harassé, fangeux et malpropre, je l'irai baiser et accoler comme le plus propre gentilhomme de France... »

Aucun des messagers ne revenait. A deux semaines d'intervalle, François lui apparut de nouveau. Cette circonstance accrut encore son inquiétude. Elle demanda le matin à ses dames d'honneur, si l'on avait enfin reçu des nouvelles récentes de la santé du roi. Toutes lui répondirent que les nouvelles étaient bonnes. Elle voulut alors se rendre à l'église pour prier, et, chemin faisant, appela Thomas le Coustelier son secrétaire, pour lui donner la matière d'une lettre à écrire à une princesse de la Cour, afin d'obtenir des détails précis sur l'état de son frère. A ce moment, des gémissements qui se faisaient entendre de l'autre côté du cloître, parvinrent jusqu'à son oreille. C'était une malheureuse religieuse privée de raison qui se lamentait. Poussée par un sentiment de pitié, Marguerite s'avance vers la pauvre folle, s'efforçant de la consoler et l'engageant doucement à lui confier la cause de son chagrin. Mais l'infortunée redouble ses sanglots, se tourne vers la reine et s'écrie : « Hélas, Madame, c'est votre fortune que je déplore ». A ces mots, la triste vérité se fait

jour dans l'esprit de Marguerite. « Vous me cachiez la mort du roi, dit-elle à ceux qui l'accompagnaient, mais l'esprit de Dieu vient de me la révéler par la bouche de cette folle ». Cela dit, elle regagna sa chambre, « et sans faire aucun acte de femme, se mit à genoux et très humblement remercia le Seigneur de tous les biens qu'il lui plaisait lui faire ».

Sa douleur fut immense. Le coup qui venait de la frapper était mortel. Cette vie, sur laquelle reposaient quelques-unes des plus magnifiques espérances de la Renaissance, va se poursuivre dans un sanglot.

Le recueil de poésies, qu'il nous a été donné de retrouver, jette un jour singulièrement vif sur le profond abattement et la mélancolie infinie, qui, à dater de la mort de son frère, s'emparèrent de l'âme de Marguerite. Elle put dire à son tour, comme celui qu'elle a tant invoqué et prié : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ». C'est à cette douloureuse parole que se ramènent les effusions poétiques de son pauvre cœur blessé. Désormais ses pensées n'auront plus qu'un seul but, rejoindre l'être bien-aimé dont elle avait, pendant cinquante ans, partagé toutes les peines comme toutes les joies. Adieu les rêves longtemps caressés d'un renouvellement moral et intellectuel de l'humanité! Le monde lui apparaît comme une prison sans lumière et sans beauté [1]. La

1. On verra plus loin que cette comparaison n'est pas une simple métaphore. Elle revient, du reste, à chaque instant, dans l'œuvre de la reine de Navarre.

seule aspiration qui lui reste, c'est l'aspiration vers le tombeau. Contraste étrange ! Jamais le néant des choses humaines n'a été si impitoyablement mis à nu que par cette femme exquise qui avait embrassé dans sa large sympathie tant d'opinions hardies et de généreux sentiments, qui avait inspiré un relèvement décisif du savoir humain dans notre pays et prévu d'un sens si juste les conquêtes que la société moderne est en train d'accomplir. Le malheur l'a vaincue, mais les accents qu'il lui a arrachés, dans l'excès de sa peine, sont restés dignes de sa belle âme. Son siècle n'en a pas entendu de plus pénétrants, ni de plus suaves. C'est qu'en somme la défaillance n'a été qu'extérieure. Marguerite, parvenue à l'extrême limite du découragement, a rencontré soudain dans l'amour divin la consolation intérieure qui lui a donné la force de vivre. Elle s'est même élevée si haut, grâce à ce sentiment, qu'il serait peut-être téméraire de le qualifier d'exagéré. Sans doute, les traces du mysticisme des années de jeunesse reparaîtront çà là au milieu des manifestations de l'ardeur nouvelle qui vient d'envahir son être, mais combien ces effusions semblent maintenant plus naturelles. Malgré le refuge découvert, sa chair gémira encore plus d'une fois, mais l'esprit ne la suivra point. Et quand sonnera l'heure décisive, Marguerite s'endormira calme et résignée, confiante dans le Dieu qui avait éclairé ses derniers jours, et assurée de trouver la réponse qu'elle souhaitait à la grande énigme qui l'avait tant préoccupée toute sa vie.

Après qu'elle eut appris la fatale nouvelle, Marguerite éprouva le besoin d'une solitude absolue. Elle se décida donc à rester dans le monastère de Tusson et y fit même bâtir un pavillon pour son usage personnel. C'est là qu'elle passa quatre mois, c'est-à-dire le printemps et une grande partie de l'été de 1547, ensevelie dans une retraite profonde, « la plus austère qu'on eût su voir », n'interrompant ses méditations que pour aller à l'église s'agenouiller de longues heures sur les dalles du chœur, ou remplir l'office de l'abbesse et chanter avec les religieuses. Quand l'accablement des premiers jours se fut un peu dissipé, elle commença à épancher son chagrin dans une suite de poésies qui, par la hauteur de l'inspiration et la puissance vraiment grandiose du souffle, occupent dans son œuvre littéraire, et l'on pourrait presque dire dans la littérature française, une place tout à fait à part. Rarement douleur humaine a été exprimée avec des accents plus véridiques et plus poignants. C'est le malheur qui, comme tant d'autres, l'a sacrée grand poète, lui faisant trouver sans effort le sublime qu'elle avait cherché vainement, à une époque plus sereine de son existence. La plupart des *Chansons spirituelles*, de même que le *Navire* et probablement aussi le dernier livre des *Prisons*, datent du séjour à Tusson.

Durant cette retraite, la santé de Marguerite, qui avait subi, depuis plusieurs années déjà, d'assez sérieuses atteintes, s'altéra plus gravement encore. L'affaiblisse-

ment physique, que tant d'émotions successives devaient fatalement amener, vint se joindre chez elle à la douleur morale. Lorsqu'elle quitta Tusson, dans le courant de juillet 1547, pour se diriger vers le pays d'Albret, elle se trouvait si épuisée par quatre mois de souffrances qu'elle parvint à grand'peine à gagner Mont-de-Marsan[1]. De nouveaux soucis l'y attendaient. Malgré les messages affectueux échangés entre elle et le nouveau roi, celui-ci n'en gardait pas moins en fait, vis à vis de sa tante, une attitude soupçonneuse et énigmatique. Ce jeune roi, froid, taciturne, peu accessible aux raisons du cœur, gouverné de plus par une coterie peu sympathique à la reine de Navarre, n'était guère en état de comprendre les délicatesses de cette dernière ni de compatir à ses chagrins. Il ne se pressa nullement de faire connaître sa décision au sujet du renouvellement de la pension de 25.000 livres, octroyée par le monarque défunt à sa sœur. La suppression de cette dotation, qui constituait le plus clair des revenus des princes de Navarre, apparaissait à Marguerite comme une éventualité redoutable. Aussi demeura-t-elle dans l'inquiétude la plus vive, pendant tout le temps que la solution de cette question fut laissée en suspens. Sa situation financière était dès lors singulièrement embarrassée et menaçait de le devenir encore davantage dans l'avenir. La reine, qui dépensa toujours très peu pour elle-même,

1. *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, éd. Génin, I. p. 388.

ne songeait dans cette conjoncture fâcheuse qu'aux dons et aux bienfaits de toute nature qu'il lui faudrait interrompre. N'oublions pas que son inépuisable générosité à l'égard des malheureux forme l'un des côtés les plus saillants de son caractère. Cette femme, qui a été l'un des esprits les plus brillants de son siècle, en fut aussi l'une des âmes les plus charitables. La pitié à l'égard des faibles et des déshérités n'était pas chez elle quelque chose de spéculatif; nul ne s'est occupé avec plus de clairvoyance ni d'entente pratique de l'organisation des hospices et des hôpitaux[1].

Assurer une répartition intelligente des secours entre les indigents était l'un de ses plus chers soucis. Les questions d'assistance publique et d'hygiène ne lui paraissaient pas moins dignes d'intérêt que celles de littérature ou de philosophie. La première fondation faite à Paris d'un hôpital réservé aux enfants est l'œuvre propre de la reine de Navarre. Est-il quelque chose de plus touchant que le préambule de l'acte royal qui confirme l'institution de cet utile établissement, connu sous le nom d'hôpital des *Enfants rouges?* « Notre très chère et très aimée sœur unique, la reine de Navarre, dit le roi, nous ayant par ci-devant averti des grandes pauvretés, misères et calamités que souffraient et portaient les petits enfants non malades délaissés de leurs pères et mères,

1. A Paris, à Pau, à Nérac, à Essai, à Alençon, etc. La reine de Navarre avait au plus haut degré le sens de l'hygiène, et dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, elle devança son siècle.

malades étrangers et morts en l'Hôtel-Dieu de Paris, à faute que lesdits petits enfants, après le trépas de leursdits pères et mères, n'étaient tirés hors dudit Hôtel-Dieu, *auquel l'air est gros et infect*, à l'occasion de quoi ils tombaient peu de temps après en maladie, de laquelle ils mouraient ; (notre dite sœur) nous ayant humblement supplié et requis par la compassion qu'elle a eue aux petits enfants, et pour leur subvenir et aider à les faire vivre, avons ordonné, etc. » Suit le libellé des statuts de l'établissement. Quand on songe que la même personne, qui a dicté ces considérants empreints d'une tendresse si éclairée à l'égard de l'enfance, a aussi composé l'*Heptaméron* et les *Chansons spirituelles*, défendu Rabelais, Marot, Des Périers, Lefèvre d'Etaples, Dolet, Calvin[1] et les Vaudois, deviné un Amyot ou un Jean Ango, compris une Renée de France et une Vittoria Colonna, goûté un Cellini, un Serlio et un Clouet, protégé les premiers lecteurs en grec et en hébreu, sans parler de tant de hardis imprimeurs et de doux poètes : quand on songe qu'elle a, durant trente ans, pris une part aussi active que salutaire à la politique extérieure d'un des plus grands royaumes de la

1. Il s'agit ici de Calvin jeune. Marguerite lui témoigna une bienveillance sincère à ses débuts. Plus tard, leurs rapports continuèrent, mais l'attitude de Calvin, devenu maître absolu de Genève, n'était pas faite pour plaire à Marguerite. Leurs relations se tendirent, et l'ancienne sympathie disparut de part et d'autre pour faire place à une froideur voisine de l'animosité.

chrétienté, suggéré plusieurs des réformes administratives les plus fécondes du règne de François Ier, soutenu et conseillé son frère au fond des prisons de Madrid, et enfin ramené la prospérité économique et une stricte justice dans son propre royaume, on comprend qu'il soit permis d'affirmer qu'il n'y a pas dans toute la Renaissance de figure plus admirable ni de plus digne d'être aimée, et qu'il n'en est aucune qui ait personnifié d'une façon plus complète les aspirations multiples de cette grande époque.

Dans le cas où le nouveau roi n'eût pas maintenu la pension accordée par François Ier, la reine se serait vue dans la nécessité de tarir la plus grande partie des bienfaits qu'elle répandait, depuis trente ans, autour d'elle. Il suffit de parcourir le registre des dépenses de Jean Frotté, si éloquent dans ses simples énumérations, pour apprécier l'étendue du sacrifice qu'une pareille décision lui eût imposé. Après plusieurs mois d'une incertitude pénible, le chagrin que Marguerite redoutait si fort lui fut enfin épargné. Elle quitta Mont-de-Marsan, après y avoir fait représenter la pastorale composée par elle à Tusson sur la mort du roi, et résida successivement à Nérac et à Pau, pour revenir encore à Mont-de-Marsan. Ces voyages fréquents, en lui procurant des distractions forcées, apportaient quelques diversions à sa tristesse. Dès la fin de l'année 1547, le mariage d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret était irrévocablement décidé dans l'esprit du roi. La reine de

Navarre, désireuse de tout tenter pour en empêcher la réalisation, se décida à aller en personne plaider sa cause auprès de son neveu. La grande tournée entreprise par ce dernier dans les provinces de l'est du royaume, au printemps de 1548, ne tarda pas à lui fournir une occasion favorable à l'accomplissement de cette démarche. Le jeune souverain, après avoir parcouru la Bourgogne, la Savoie et le Piémont, se rendit à Lyon où l'attendaient des fêtes magnifiques, qui figurent parmi les plus mémorables de ce siècle, où il s'en donna de si somptueuses. C'est là que Marguerite le rencontra.

Partie de Pau dans le courant de juillet 1548, elle était arrivée à Lyon, depuis le 17 août, devançant Henri II de quelques semaines. Elle assista dans une litière de velours noir découverte, avec sa fille assise auprès d'elle, à l'entrée solennelle du roi, qui eut lieu le 20 septembre, et aux merveilleuses réjouissances qui se prolongèrent pendant huit jours. La présence de Marguerite ne contribua pas peu à en rehausser l'éclat. Les Lyonnais, qui, depuis de longues années, avaient appris à la connaître et à l'aimer, affirmèrent de nouveau, par leur accueil chaleureux, la sympathie respectueuse qu'ils lui gardaient. Le groupe des poètes, sur lequel elle avait exercé une influence si profonde et, sous certains rapports, si décisive, se montra en particulier fort empressé. Pendant les six semaines qu'elle séjourna dans la noble cité, à laquelle on a pu décerner justement le nom de *Florence française*, la reine dut passer

des heures charmantes dans le commerce des esprits distingués qui la peuplaient. Ce fut une sorte d'éclaircie dans son existence de deuil. La splendeur des représentations théâtrales et des joutes données en l'honneur du roi ne la laissa sûrement pas indifférente. L'esprit de la Renaissance se manifestait dans ces féeries éblouissantes, en ce qu'il avait de plus inventif, de plus original et de plus hardi. Mais, au point de vue pratique, le résultat de ce voyage fut tout à fait différent de celui que Marguerite avait espéré. Henri s'obstina dans son projet d'unir sa cousine germaine au duc de Vendôme, qui, du reste, avait assisté à toutes les fêtes lyonnaises et s'y était montré d'une galanterie nullement dissimulée à l'égard de Jeanne d'Albret, voire même de sa mère. Les supplications de cette dernière restèrent inutiles : le mariage, fixé au 20 octobre, eut lieu, le jour dit, à Moulins, « sans grans esbatemens ». La hâte avec laquelle Henri II avait fait procéder à la cérémonie empêcha d'organiser les fêtes ordinaires.

Une pareille atteinte portée à ses droits maternels les plus sacrés fut pour la reine de Navarre un dernier coup, non moins cruel que les précédents. Comme l'a dit avec raison M. de Ruble, à qui l'on doit de connaître l'histoire de l'union, qui allait donner Henri IV à la France : « Tout s'effondrait à la fois autour d'elle ; elle avait perdu un frère qu'elle aimait ; sa fille unique épousait un prince dont elle pénétrait la futilité et la

faiblesse ; Henri d'Albret n'était plus qu'un étranger pour elle. Ses mœurs légères avaient éloigné la reine ; il se consolait de cet abandon par des amours faciles qu'il étalait complaisamment au sein de sa petite cour. » Une lettre de Henri II nous apprend, par ailleurs, que ce n'était pas là le seul motif de leur désunion : « La reine de Navarre, écrivait-il à Montmorency, est le plus mal qu'il est possible avec son mari pour l'amour de sa fille, laquelle ne tient compte de sa mère. Vous ne vistes jamais tant pleurer que a faict ma tante au partir, et si il n'eust esté moy, elle ne fût jamais retournée avec son mary. » La douce résignation avec laquelle nous savons qu'elle supporta jusqu'à la fin les amertumes de sa vie conjugale [1], ne fait-elle pas ressortir sous un nouveau jour cette exquise nature de Marguerite, à qui un sentiment absolu du devoir faisait accepter, sans plainte ni défaillance, les plus pénibles sacrifices ?

En revenant de Lyon, la reine s'arrêta successivement à Vendôme et à Tours, pour regagner le Béarn vers le milieu de janvier 1549. Après un séjour de deux mois à Castel-Jaloux, elle s'installa dans ce beau château de Pau, qu'elle avait si merveilleusement aménagé au cours de ses années de bonheur, et y resta jusqu'au mois d'août suivant. Elle s'occupa, durant ce temps, de poursuivre les améliorations qu'il était en son pouvoir d'introduire

1. Voir l'Oraison funèbre de la reine par Charles de Sainte-Marthe.

dans son petit royaume. Mais le ressort qui l'avait fait agir autrefois, avec tant d'esprit de suite et d'énergie, était maintenant brisé. Un moment, la réception enthousiaste faite par les Béarnais aux jeunes époux apporta quelque joie à son cœur de mère; ce ne fut là qu'un éclair fugitif. Sa santé allait tous les jours s'affaiblissant ; elle n'avait plus maintenant d'autre désir que celui de vivre dans une solitude complète, tout entière à ses souvenirs et à ses regrets. Le travail poétique et le méditations religieuses devinrent sa seule ressource au milieu de son isolement volontaire.

Cependant le dénouement était proche. Vers le commencement de l'automne, la reine quitta Pau et alla se retirer dans le château d'Odos en Bigorre[1]. Elle était devenue d'une sensibilité extraordinaire. Une nuit, elle fit un rêve dont le souvenir l'impressionna vivement. Elle crut voir une très belle femme, tenant en main une couronne composée de toute sorte de fleurs, que celle-ci lui fit admirer, en ajoutant que cette récompense lui serait bientôt décernée. Elle se préoccupa beaucoup de découvrir la signification de ce songe. Il lui sembla

1. C'est l'opinion générale. Odos se trouve dans les Hautes-Pyrénées, arrondissement de Tarbes. Brantôme donne, au contraire, le château d'Audaux, dans les Basses-Pyrénées, arrondissement d'Orthez, comme celui où Marguerite se retira et où elle mourut. Son savant éditeur, M. Lalanne, affirme (t. VIII, p. 123), que l'indication donnée par l'auteur *des Dames*, qui avait vécu, durant toute son enfance, à la cour de Navarre, mérite complète créance.

que cette couronne devait être le symbole de la béatitude éternelle, qui lui était prochainement réservée. A dater de ce moment, elle abandonna toutes ses occupations domestiques et se déchargea sur son mari de l'administration de ses biens et du soin de toutes ses affaires. Renonçant même à ses travaux littéraires, son unique distraction, elle commença, dit Sainte-Marthe, « à s'ennuyer de toutes choses », ne sortant plus de cet accablement que pour rédiger ses dernières volontés.

Le pape Paul III était mort à Rome, le 10 novembre. Une comète, que la crédulité populaire considéra comme une conséquence de cet évènement, parut dans le courant de ce même mois. Marguerite voulut la voir et s'attarda pendant la nuit à la contempler. Le froid la saisit, — on allait être à la mi-décembre — et « soudain la bouche lui vint un peu de travers ». Scuronis, son médecin, qui se trouvait à ses côtés, la força à rentrer et à prendre le lit. Des symptômes alarmants, probablement ceux d'une pleurésie, ne tardèrent pas à se déclarer. La reine ne s'y trompa point. Elle comprit vite que le moment suprême, auquel elle se préparait depuis plusieurs mois, était arrivé. Son attitude en face de la mort fut digne de sa vie tout entière. Pas un instant, elle ne faiblit[1], trouvant des paroles de consolation

1. Les réserves faites par Brantôme à ce sujet sont tout à fait dénuées de fondement. Le témoignage de Sainte-Marthe les contredit absolument.

pour chacun de ses serviteurs qui sanglotaient autour d'elle. Un frère mineur, Gilles Caillau, lui administra l'extrême-onction. Jusqu'à l'heure où elle perdit la parole, c'est-à-dire jusqu'au troisième jour qui précéda sa mort, elle ne cessa de faire entendre les propos les plus élevés sur l'immortalité de l'âme et le bonheur des justes. Les nobles enseignements du *Phédon* qu'elle avait jadis tant médités lui revinrent sans doute sur les lèvres, contribuant à rendre plus sensible le sérénité tout antique avec lequel elle attendit sa fin. Au moment où la vie allait l'abandonner, elle prononça par trois fois d'une voix mourante le nom de *Jésus*. C'est sur ce cri qu'elle rendit l'esprit, le 21 décembre 1549, à l'âge de cinquante-sept ans et demi.

Telle fut la fin de cette carrière, noble et pure par excellence, consacrée tout entière à la recherche de la vérité et de la justice, et grâce à laquelle quelques-unes des plus hautes aspirations de l'humanité ont trouvé leur expression la plus parfaite. Il nous a paru nécessaire d'en retracer ici les dernières étapes, afin de faire mieux comprendre par suite de quelles circonstances la reine de Navarre se trouva amenée à l'état psychologique d'une nature si particulière et si subtile, que le recueil des *Dernières Œuvres* permet de discerner chez elle.

II

L'ensemble des compositions dramatiques de la reine de Navarre, tel qu'il était constitué jusqu'à présent, comprenait d'abord quatre mystères, dont les sujets étaient empruntés au Nouveau Testament, puis deux comédies qui rentrent plutôt, par l'allure et par la simplicité de l'intrigue, dans le genre des moralités, et enfin une farce, celle du *Trop*, *prou*, *peu*, *moins*. A ces pièces publiées dans le recueil des *Marguerites*, Le Roux de Lincy a pu ajouter, dans sa belle et savante édition de l'*Heptaméron*, deux autres compositions : *Le Malade* et *L'Inquisiteur*, moralités des plus curieuses, remplies d'allusions piquantes aux nouvelles doctrines religieuses mises en circulation par la Réforme. Cependant nous ne possédions encore aucune de ces pastorales, dont parlent les contemporains, et que la reine se plaisait à faire jouer à Pau, à Nérac ou à Mont-de-Marsan, par les seigneurs et les dames de sa Cour. Les deux nouvelles comédies, dont le manuscrit nous révèle aujourd'hui l'existence, appartiennent précisément à cette catégorie. Elles sont l'une et l'autre fort singulières et fournissent, la seconde surtout, des données précieuses sur l'attitude prise, dans les dernières années de sa carrière, par la sœur de François Ier, à

l'égard des diverses conceptions de la vie, qui, alors comme aujourd'hui, se partageaient le monde.

La première, d'un caractère plutôt élégiaque que dramatique, est ainsi intitulée : *Comedie sur le trespas du Roy*, *a quatre personnages*, *c'est assavoir : Amarissime*, *Securus*, *Agapy*, *berger*, *et Paraclesis.* Elle fut évidemment composée dans les premiers mois qui suivirent la mort de François Ier et, selon toute vraisemblance, lorsque Marguerite, après son long séjour à l'abbaye de Tusson, se fût réinstallée en Béarn. Après avoir épanché sa douleur dans ses *Chansons spirituelles*, qui, par la puissance et la sincérité de l'inspiration, comptent parmi les poésies lyriques les plus admirables du siècle; après l'avoir exprimée, sous tant de formes, dans ses épîtres mélancoliques et dans les longues effusions du *Navire*, la reine éprouva le besoin de la traduire sous une forme nouvelle, qui rendît sensible à son entourage le combat intérieur qui se livrait en elle. C'est qu'en effet son pauvre cœur, meurtri et troublé, s'efforçait de trouver dans la foi religieuse des motifs d'espérance et de résignation. Un vide affreux s'était produit dans tout son être : il était nécessaire que les consolations divines vinssent rendre quelque ressort à cette âme désemparée. Entre la douleur humaine et le dogme chrétien, considérant la mort comme le passage à une vie meilleure, il y eut lutte quelque temps. La reine crut de bonne foi que le second élément l'avait finalement emporté sur le premier, et il lui parut que

la situation tragique, à laquelle elle venait de trouver une issue relativement favorable, méritait d'être exposée à ses intimes autrement que dans des entretiens particuliers. Telle dut être la pensée qui inspira l'œuvre, assez étrange, dont je vais esquisser rapidement la trame.

Le personnage principal n'est autre que la reine de Navarre elle-même, sous le voile transparent de la bergère Amarissime. Celle-ci se promène seule à travers la campagne, gémissant sur la perte de Pan, « ravy aux cieulx. » C'est le nom préféré sous lequel Marguerite se plaît toujours à désigner son frère, comme évoquant à la fois le souvenir du roi des bergers et l'idée du Bien unique, de l'essence et de la raison d'être de toutes choses. Amarissime exhale sa douleur et convie la nature entière à la partager ; elle annonce des vers de deuil et d'amour, « composés sans entendement » par un esprit troublé jusqu'à la mort. La bergère fait alors entendre, sur l'air *Jouyssance vous donneray*, la première strophe d'une des plus belles chansons composées par Marguerite :

Las ! tant malheureuse je suis,
Que mon malheur dire ne puis
Sinon qu'il est sans espérance :
Désespoir est desja à l'huys
Pour me jetter au fondz du puits
Où n'a d'en saillir apparence.

Les autres strophes de cette poésie, infiniment triste et désespérée, sont chantées alternativement dans le reste de la pièce, parfois par le chœur des personnages. Elles reviennent à intervalles à peu près réguliers, contribuant par leur rythme si doux et si pur, à répandre sur l'ensemble du dialogue un sentiment de mélancolie, assez analogue à celui qui se dégage des strophes du chœur antique. Cependant le berger Securus — peut-être le roi de Navarre — pleure de son côté la disparition du roi des pasteurs. Il suspend son luth aux branches d'un saule, pendant qu'Amarissime fait entendre à quelque distance son chant de douleur. Le bon Securus, ému par les plaintes de son amie, cherche à la rejoindre. Il la console doucement et lui offre de venir se réfugier dans sa pauvre maison. Amarissime le remercie, mais le pasteur insiste ; il représente à sa compagne que leur troupeau commun, abandonné dans la montagne, va devenir la proie des bêtes sauvages ; il lui rappelle timidement son amour et fait si bien que la bergère se laisse convaincre et qu'elle quitte sa solitude. Agapy, le second berger, s'approche alors. Il est plongé, lui aussi, dans le chagrin, mais on voit déjà poindre une lueur d'espérance, à travers ses lamentations.

Amarissime saisit avidement cette chance de salut. Célébrant la foi ferme et profonde de celui qui n'est plus, elle reprend quelque courage à la pensée que Pan a retrouvé le grand Pasteur et qu'il en con-

temple maintenant, sans voile, « la divine essence ». Mais le désespoir reprend bientôt le dessus : les multiples souvenirs d'une affection, commencée dès le premier âge, se pressent dans l'esprit d'Amarissime. Elle préfère ne plus parler d'un mal qu'aucune expression ne peut traduire : il ne lui reste d'autre ressource que celle de rejoindre l'être aimé, là où l'a placé la clémence infinie. Cependant, un entretien, semé d'allégories transparentes, s'engage entre les deux bergers. Securus offre l'hospitalité à ses compagnons, célébrant dans un langage plein de grâce, les charmes de la vie rustique. Les trois amis, réunis dans sa « logette », entreprennent de discuter sur la légitimité de la douleur; chacun d'eux démontre à son tour la vanité des consolations humaines, l'inutilité de la vertu et de la constance antiques, thèse qui, au fond, n'était pas conforme aux sympathies philosophiques de Marguerite. A ce moment apparaît le Consolateur céleste, Paraclesis, envoyé par le grand Pasteur. Il s'efforce de ramener le calme dans ces âmes découragées, en faisant luire aux yeux des bergers la perspective des joies élyséennes, devenues le lot du doux Pan. Il leur montre ce dernier, vivant dans un délicieux séjour, loin des soucis et des larmes. Tout entier au ravissement produit par la « féerie » divine, il chante en s'accompagnant de la lyre. Paraclesis les exhorte à s'incliner devant la volonté du Tout-Puissant. Tous les biens terrestres sont mélangés de maux, et l'esprit de l'homme « par ignorance

serré, engendre au cœur mille et mille travaux ». Il faut s'armer de patience et s'en rapporter sur toutes choses au Pasteur par excellence. Ces paroles de paix remuent délicieusement le cœur des pauvres affligés. Une liesse divine les pénètre. Assurés désormais que la mort de Pan n'est qu'apparente, ils entonnent avec foi et recueillement un verset consolateur emprunté à l'Ecriture. C'est sur ces graves déclarations que se termine la pastorale.

La seconde composition dramatique porte pour titre : « *Comedie jouée au Mont-de-Marsan le jour de Caresme prenant mil cinq çens quarante sept, à quattre personnages, c'est assavoir, la Mondainne, la Superstitieuse, la Sage et la Reine de l'amour de Dieu, bergère.* » Bien que l'action de cette pièce se passe au milieu de la campagne, on doit la considérer plutôt comme une moralité que comme une pastorale. Marguerite a tenté de mettre en présence les diverses opinions qui se manifestaient autour d'elle touchant la direction morale et le but final à assigner à l'existence humaine. La mondaine personnifie, à ses yeux, les tendances matérialistes et égoïstes de l'humanité, qui inspirèrent toujours à cette âme, uniquement préoccupée des grands problèmes et des intérêts de la vie spirituelle, une aversion si profonde. La Superstitieuse et la Sage représentent l'esprit catholique opposé à l'esprit protestant. Sans doute, il serait téméraire de supposer que Marguerite ait voulu personnifier, d'une façon complète et absolue,

chacune des deux croyances religieuses alors aux prises. Une telle assertion serait probablement inexacte, au moins en ce qui concerne le catholicisme, dont Marguerite critique finement certaines pratiques de dévotion, mais dont elle n'attaque nulle part, dans cette composition, les dogmes fondamentaux. Pour la Sage, notre réserve sera moins formelle : les déclarations placées, à diverses reprises, dans la bouche de ce personnage, prouvent amplement que l'esprit de la Réforme est bien le sien. C'est une protestante convaincue, lectrice de la Bible, et dont les discours, parfois un peu sévères, ont pour but évident de convertir ses compagnes égarées.

Il semble, jusqu'à l'apparition de la bergère, reine de l'amour de Dieu, que l'auteur ait choisi la Sage comme son porte-parole, mais le tour singulier que prend, à ce moment, cette énigmatique comédie, montre que les déclarations passionnées de la nouvelle venue traduisent, dans une certaine mesure, les sentiments intimes de Marguerite. La vérité, c'est peut-être qu'elle ne se soucie guère de conclure et qu'il ne lui répugne pas d'accorder une part de vérité à plusieurs des systèmes mis en présence. Ennemie de tout dogmatisme étroit, elle excelle à mettre en relief les multiples aspects des choses, se refusant, dans son large et généreux esprit de tolérance, à lancer l'anathème contre les opinions qu'elle ne partage point. Il lui suffit qu'une cause soit noble et désintéressée, pour qu'elle l'accueille avec sympathie, sans se préoccuper de déterminer la part

3

d'erreur qui peut s'y trouver renfermée et sans chercher davantage à la concilier avec ses propres convictions. Elle n'a d'accents indignés que contre le fanatisme et l'ignorance. C'est ainsi que les enseignements d'un christianisme pur et éclairé ont pu séduire et diriger cette âme, sans la fermer cependant au culte et aux inspirations de la nature. Ces deux ordres de principes, en apparence si opposés, ont réussi à s'unir en elle et à réaliser de la sorte la personnification la plus harmonieuse et la plus complète de notre Renaissance française, tout ensemble grave et souriante, et trop profondément pénétrée d'esprit chrétien pour s'appliquer exclusivement à la poursuite de l'idéal antique. C'est pour ce motif que Marguerite affectionna toujours la forme du dialogue, comme étant plus propre qu'aucune autre à exprimer toutes les nuances de sa pensée, sans la mettre dans l'obligation de formuler des conclusions explicites sur les questions qu'elle abordait. Il faut avouer que le procédé lui a réussi et qu'au seul point de vue littéraire, les dialogues qui font suite à chacun des contes de l'*Heptaméron*, et dans lesquels la reine de Navarre s'efforce, au moyen de subtiles discussions, de dégager la moralité de ses récits, figurent parmi les compositions les plus originales et les plus achevées qui soient sorties de sa plume.

La comédie, dont on s'occupe ici, quoique d'une allure plus austère que les moralités de l'*Heptaméron*, rentre bien dans la même donnée. Elle commence par

un monologue, plein d'une naïve fatuité, de la Mondaine. Pour celle-ci, la vie se présente sans mystère ni arrière-plan : son unique souci est de jouir et de s'amuser, sans se préoccuper de l'au-delà. Elle raille avec malice la Superstitieuse, qui s'achemine la tête basse et les pieds meurtris, vers un sanctuaire de Notre-Dame. La pélerine, malgré ces sarcasmes, poursuit l'énumération de toutes les œuvres pies qu'elle se propose d'accomplir, jusqu'au moment où, n'y tenant plus, elle entame avec la coquette une discussion des plus aigres que la Sage vient interrompre à propos. Conciliante et sermonneuse, celle-ci s'efforce de ramener les deux adversaires à des idées plus sensées. Elle se fait l'avocat du juste-milieu et souhaite qu'un équilibre harmonieux s'établisse entre la chair, qu'il serait criminel de négliger, et l'âme, dont le salut peut être obtenu sans pratiques ni superstitions d'aucune sorte. Le meilleur remède à toutes les exagérations, c'est la lecture et la méditation des deux Testaments. Toutes les macérations sont inutiles :

Car, si vostre cueur n'est joieulx
Et charitable et amoureux,
A Dieu ne faictes que mentir :
Dieu regarde du cœur le fons.

Elle aussi aspire à la foi profonde. Cette mondaine, avec toutes ses inconséquences, « est plus près de Dieu toucher » que celle qui croit le gagner par une fidélité lente. Les deux dames, la coquette surtout, semblent

se laisser gagner par ces graves discours. C'est alors qu'intervient cette mystérieuse « reine d'amour », qui ne s'annonce tout d'abord que par des paroles entrecoupées, remplies d'une passion brûlante. Elle chante la glorification de l'amour, l'éternelle chanson, refaite sous tant de formes par Marguerite :

Jamais d'aymer mon cueur ne sera las,
Car Dieu l'a faict d'une telle nature
Que vray amour luy sert de nourriture,
Amour luy est pour tout plaisir soulas.

Les trois dames abordent l'amoureuse bergère, un peu scandalisées. Mais celle-ci ne daigne point pour elles interrompre ses chants, se bornant, pour toute réponse, à railler les fâcheux sots « qui mesdisent d'aymer et n'en eurent en leur vie cognoissance ». Rien de plus piquant, ni de plus étrange, que l'entretien général qui s'engage entre les quatre personnages, et dans lequel la bergère, par ses reparties subtiles et hardies, n'a pas le rôle le moins brillant. C'est le langage et la simplicité de l'idylle antique qui se reflètent dans les paroles de cette enfant de la nature. Le spectacle des étoiles, des fleurs et des champs, suffit pour la tenir, à toute heure, en joie et en plaisir. Il n'y a au monde que l'Amour : tout le reste qu'apparence et vanité. Telle est la thèse unique qui résume ces déclarations passionnées. Plusieurs de ces explosions lyriques sont vraiment d'une grande ampleur, malgré l'imperfection parfois calculée

de l'expression. La bergère refuse, avec une énergique obstination, de révéler le nom de son ami. Ce léger artifice avait sans doute un but dans les intentions secrètes de l'auteur. C'est qu'en effet certaines allusions ambiguës permettent de supposer que Marguerite a voulu laisser, dans l'esprit de ses auditeurs, une impression vague de mystère et d'incertitude. La pièce se termine assez brusquement. Il semble que le poète ait cherché à établir une sorte de confusion entre l'expression de l'amour humain et celle de l'amour divin, en suggérant aux spectateurs de la pièce l'idée que ces transports s'adressaient peut-être plus haut qu'au berger de la vallée, et que le Pasteur par excellence pouvait en être l'objet caché. Ce n'est pas, du reste, la seule circonstance où, dans l'œuvre poétique de la reine de Navarre, le commentateur soit en droit de se demander auquel des deux sentiments il a affaire. Marguerite avait sûrement, sur cette matière, des idées fort audacieuses. Pour elle, le premier amour conduisait au second : tous deux étaient susceptibles de se mêler si intimement, qu'il importait peu de les distinguer l'un de l'autre. Nous surprenons ici la pensée profonde et dernière de cette admirable femme, qui, revenue de toutes les choses de la terre et trouvant son refuge suprême dans l'amour divin, confondait dans le nouveau sentiment qui remplissait son âme toutes les autres ardeurs qui avaient autrefois consumé sa vie. Il y aura lieu d'insister plus tard sur les analogies frappantes

que présente une telle doctrine avec les idées néo-platoniciennes, vers lesquelles l'esprit de la reine de Navarre s'était senti si puissamment attiré. La vie de cette dernière ne s'explique que par cette conception, si haute et si complète, qu'elle eut de l'amour. Toutes ses pensées, toutes ses aspirations en découlent. Elle rêva l'union et la concorde universelles, parce qu'il lui semblait impossible que la haine et la violence continuassent de régner indéfiniment sur la terre. Sa tolérance n'était, en réalité, que l'une des formes particulières prises, chez elle, par le sentiment qui l'absorbait tout entière. Jamais femme n'a eu une compréhension plus nette de la mission d'amour et, si j'ose dire, d'harmonie, qui semble dévolue à son sexe.

Il suffira de signaler au passage les poésies lyriques, les rondeaux, ballades et autres pièces légères qui figurent dans le manuscrit. Elles exigeraient à elles seules une minutieuse étude, et des compositions beaucoup plus importantes réclament toute notre attention. L'une de celles-ci figure en tête du recueil des *Dernières Œuvres*, qui la désigne sous ce titre : *Premièrement le livre que la dicte Dame composa en l'Abbaye de Tusson, dict le Navire.* Ce titre a été donné à l'œuvre en raison de son premier vers, dans lequel Marguerite se compare à « un navire loin du vray port assablé ». La trame en est peu compliquée. François I[er] apparaît en songe à sa sœur et s'efforce, à l'aide des arguments les plus persuasifs, de l'amener à réagir contre l'extrême

douleur qui l'accable. A toute cette dialectique, la reine ne répond que par les effusions les plus tristes et les plus tendres. Il faut avouer que ce poème est empreint çà et là d'une certaine subtilité et qu'il renferme des développements un peu prolixes, mais il n'en présente pas moins de sérieuses beautés. Ce qui fait le charme et le mérite principal de cette œuvre, c'est son absolue sincérité. On sent qu'elle n'a subi de retouche, ni de remaniement d'aucune espèce. Nous la possédons, telle qu'elle est sortie du cœur de Marguerite et des mélancoliques méditations qui ont rempli sa retraite au monastère de Tusson. Au milieu des réflexions amères qui occupaient son esprit, elle s'est peu souciée d'exprimer ses idées avec ordre et méthode. De là cette composition assez lâche, toute de premier jet, qui n'en offre aujourd'hui pour nous que plus de prix [1].

La thèse soutenue par le roi défunt dans cette discus-

1. Une main inconnue, sans doute celle d'un copiste ignorant, s'est avisée plus tard de retoucher un grand nombre des vers de ce poème, en substituant à la pensée et à la forme si personnelles de la reine de Navarre, les tournures et les idées les plus vulgaires. Ce correcteur a cherché à faire disparaître toutes les images et à les remplacer par des développements d'une rare platitude. Nous avons dû nous efforcer de retrouver, pour chacun des vers ainsi défigurés, les véritables sentiments et les expressions précises de l'auteur. Ce travail a rendu l'établissement du texte long et difficile. Nous croyons avoir réussi cependant à reconstituer le poème dans sa forme primitive.

sion mystique, c'est qu'en quittant ce bas-monde, il n'a nullement perdu au change. Les sentiments de mépris, presque d'horreur que Marguerite met dans la bouche de son frère, touchant le vide des choses humaines, et le néant des joies de la chair, ne manquent point de piquant. Les considérations austères présentées par le monarque alternent avec les sanglots et les explosions passionnées de sa sœur, parfois aussi avec les éloges pleins de grâce et de naturel que dicte à celle-ci son amitié fraternelle. Les aveux poignants, les appels à la mort, puis la confiance, presque la joie, ramenée momentanément en elle par les divines espérances, tout cela forme un ensemble également curieux pour le psychologue et pour l'historien.

Il se rencontre dans l'œuvre de Marguerite peu de passages aussi pathétiques que telle partie du *Navire*, où sont célébrées les vertus chevaleresques du roi défunt et sa noble prestance, tant prisée des dames, et telle autre où perce soudain ce cri déchirant :

> Si trop aimer est pecher, las ! pardon
> Je te requiers, car en ce j'ai peché,
> Mais ma tristesse est de l'amour gardon.
> Que dis-je ! Trop ai-je ce mot laché :
> J'ay trop aymé celuy-là qui plus vault
> Que mon amour .... Ce mot là m'a faché !
> Mais requerir plus tost pardon me fault
> De n'avoir tant aymé, comme je doy,
> Le tout seul Bon qui habite là hault,

De ne l'avoir aymé dedans mon roy,
Dedans luy crainct, honoré et servy.
C'est mon peché, aultre n'en sens ny croy.

On pourrait, avec les seules paroles prononcées par François Ier, composer une sorte de traité de *la Consolation*, rempli de sagesse et d'onction, de même qu'il serait aisé, avec les louanges qui célèbrent çà et là les mérites du monarque et les évènements glorieux de son règne, de constituer le plus chaud des panégyriques :

Il voit toujours ton visage et beau taint,
Ton œil joieulx, qui en tristesse ou joye
Vers tes amis ne pouvait estre fainct,
Ton assuré maintien par toutte voye,
Qu'oncques ne peult la fortune changer,
Pour bien ne mal que çà bas elle envoye.
Je te vois prins en païs estranger,
Où ta vertu, en lieu d'estre abatue,
Croissoit où plus y avoit de danger :
Par vive foy la mort fut combattue.

. . . .

Je te voy là avec telle constance,
Qui mieux aymois de mourir prisonnier
Que tant peu soit faire dommage en France,
Parlant si hault sans vérité nier
Que tu semblois mieux regnant empereur
Que roy captif aisé à manier....

Il circule, à travers le développement qui fait suite à cette apostrophe, ce même sentiment de fierté patriotique, qui apparaît dans tous les passages des *Marguerites* ou de la *Correspondance*, où se trouve évoqué l'épisode glorieux par excellence de la vie du prisonnier de Pavie, et — nous devons l'ajouter, puisqu'elle ne pouvait songer à le dire elle-même — de la carrière politique de la reine de Navarre. Sans doute, comme tous ses contemporains, aux yeux desquels l'idée de patrie était inséparable de celle de royauté, Marguerite identifie l'amour sincère qu'elle éprouve pour son pays avec celui que lui inspire la personne même de son souverain, mais il n'est pas douteux cependant que, dans sa conception toujours large et originale des choses, elle n'ait compris que les destinées de la nation pouvaient être distinctes de celles du roi, et que, dans les crises extrêmes, le salut du peuple tout entier devait être préféré à celui de son chef. La façon dont elle déplore les misères et les inégalités de ce monde, chaque fois qu'elle a l'occasion d'en traiter, prouve surabondamment ses sentiments intimes à cet égard.

La dernière partie du poème est, par contre, singulièrement sombre et pessimiste. L'auteur voit partout « de malheur grande apparence ». Marguerite prévoit que la période des luttes sans merci va commencer et que l'équilibre, gardé tant bien que mal sous le règne de celui qu'elle pleure, ne tardera pas à être rompu. Elle eut, à ce point de vue, une divination très nette

de la tournure qu'allaient prendre les évènements, comprenant que l'œuvre de paix et de progrès, à laquelle elle avait voué sa vie, devait avorter pour longtemps.

C'est ce même sentiment d'appréhension à l'égard de l'avenir, qui domine dans l'épître en vers qu'elle adressa à son neveu, Henri II, peu de temps après son avènement au trône de France. Cette lettre, restée complètement inconnue, présente un grand intérêt historique puisqu'elle marque, mieux que tout autre document, l'attitude de la reine de Navarre vis à vis du nouveau gouvernement. Comme l'indiquent plusieurs allusions, cette pièce n'était que la réponse à une missive envoyée par le jeune roi à sa Tante, pour protester de ses dispositions affectueuses à son égard. Elle renferme des passages d'une profonde mélancolie. Je signalerai surtout le début dans lequel Marguerite fait la navrante énumération des malheurs qui ont, depuis vingt ans, frappé « son cœur de femme ». Nous savons qu'à ce moment-là, la reine se trouvait aux prises avec toute sorte de difficultés matérielles, sans parler des autres chagrins qui la dévoraient. Ce qui la préoccupait par dessus tout, c'était sa situation financière d'autant plus précaire que le maintien de sa pension n'était rien moins qu'assuré, par suite du changement de règne. Elle se sentait à la merci du jeune roi et de Montmorency, redevenu plus puissant que jamais, et cette situation l'humiliait extrêmement. D'autre part, elle n'était pas moins inquiète de l'issue des négo-

ciations engagées, contre son gré, au sujet du mariage de sa fille avec Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. Malgré cela, les protestations affectueuses qu'elle adresse au nouveau souverain, les vœux qu'elle formule pour la prospérité de son règne, sont évidemment pleins de sincérité. Marguerite oubliait les vexations du nouveau gouvernement à son égard, pour ne plus songer qu'au bien du pays et à celui de la maison de France[1].

En outre de la lettre à Henri II, neuf autres épîtres en vers, inédites, figurent encore dans notre manuscrit. Elles se répartissent ainsi : quatre à Jeanne d'Albret, avec trois réponses de cette princesse, une à l'abbesse de Fontevrault et une dernière au protonotaire d'Orthe. Les épîtres adressées à Jeanne d'Albret ne sont pas peu importantes, puisqu'on ne possédait jusqu'à présent qu'un très petit nombre d'indices sur les rapports entretenus par Marguerite avec sa fille, après le mariage de celle-ci avec Antoine de Bourbon. Le ton en est véritablement fort tendre : un gracieux badinage s'y mêle à des plaintes et à des regrets réciproques au sujet du mal de l'absence. Il n'y a guère de doute à concevoir touchant la date qu'il convient d'attribuer à ces lettres, encore qu'elles ne renferment aucune indication chronologique. Nous possédons sûrement dans ces sept pièces la correspondance échangée entre Marguerite

1. A rapprocher de cette épitre, les pièces publiées par Génin, *Lettres de Marguerite*, I, 389 et 454.

et Jeanne, vers la fin d'octobre 1548, aussitôt après leur séparation, lorsque la jeune duchesse partit pour Vendôme avec son époux. Les réponses de celle-ci, écrites avec facilité, ne sont pas exemptes de préciosité. Elles se ressentent même, à certains points de vue, de l'influence exercée par la reine sur l'éducation littéraire de sa fille. On rencontre dans les unes comme dans les autres d'intéressantes allusions, en même temps que la preuve de la bonne entente qui n'avait cessé de régner entre les deux princesses. La lettre à l'abbesse de Fontevrault est d'un genre tout différent : le tour en est surtout religieux et édifiant. Ces différentes pièces méritent à plus d'un titre d'être remarquées. Il suffira de signaler la dixième adressée au protonotaire d'Orthe. C'est un véritable petit-chef d'œuvre, la plus gracieuse et la plus fine des épîtres en vers sorties de la plume de Marguerite. Le bon abbé était malade, et la reine lui envoie de plaisants conseils sur la patience, la belle humeur, la moquerie et l'amour, les plus sûrs garants d'une prompte guérison.

Parmi les divers poèmes dont le manuscrit des *Dernières Œuvres* nous révèle l'existence, celui qui porte pour titre : *Les Prisons de la reine de Navarre*, apparaît assurément comme étant de beaucoup le plus digne d'attention. Nous nous croyons même en droit d'affirmer, après un examen prolongé, qu'il constitue, à bien des égards, l'œuvre capitale de la sœur de François Ier. Par l'ampleur du sujet, l'étendue des proportions,

l'exceptionnel intérêt des matières qui y sont traitées, *les Prisons* forment ce qu'on peut appeler l'*opus majus* du royal poète, dépositaire de ses dernières pensées, véritable couronnement de sa carrière poétique. C'est dans l'histoire de notre littérature une œuvre unique, d'un genre tout à fait personnel et original, la première en date, et non la moins sincère ni la moins curieuse, des *Confessions* écrites dans notre langue. Nous ne saurions trop insister sur ce testament littéraire de l'auteur de l'*Heptaméron*, d'autant mieux que ce poème soulève une série de problèmes fort délicats.

La trame de l'ouvrage exposée sous sa forme la plus simple est celle-ci : l'auteur entreprend de présenter, sous le voile de l'allégorie, le tableau des principales étapes de son existence, en racontant par quelle suite d'épreuves il a passé, quelles crises décisives il a traversées et surtout dans quelles prisons morales il a séjourné, avant de rencontrer la paix et la joie suprêmes dans l'amour de Dieu. Les trois prisons dans lesquelles il s'est laissé successivement enfermer, sont celles de l'Amour, de l'Ambition et enfin de la Science. Elles servent chacune de prétexte à de multiples descriptions et à des récits circonstanciés, qui nous font pénétrer très avant dans l'histoire de la vie morale et intellectuelle du poète et préparent le tableau des péripéties de sa délivrance finale.

Disons tout de suite que la question de l'authen-

ticité de cette œuvre ne saurait faire l'objet d'aucun doute. Remarquons que notre manuscrit, qui ne contient absolument que des ouvrages de la reine de Navarre, écrits tous de la même main, donne, d'une façon formelle, *les Prisons* comme l'œuvre de cette princesse, et comme faisant partie du groupe de ses dernières poésies[1]. Le reste du manuscrit étant d'une attribution indiscutable, il n'y a aucun motif apparent de faire une exception, au détriment du plus caractéristique de ces poèmes. Mais ce qui achève de donner une grande force à cette constatation, c'est qu'il existe dans un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale (fonds fr. 1522), où il fait suite à une partie de l'*Heptaméron*, un texte plus correct et plus pur de ces mêmes *Prisons*, qui, là encore, se trouvent attribuées à la reine de Navarre[2]. Chose curieuse, des érudits

1. Dans le titre qui figure en tête des *Prisons*, titre qui est absolument de la même écriture que le reste du poème, et qui se trouve reproduit dans la table générale du manuscrit.

2. Le ms. fr. 1522 (f°, papier, reliure ancienne en parchemin) se compose de 349 feuillets. Au recto du f° 1, on lit d'une main du XVII[e] siècle : *L'Heptaméron ou Histoire des Amants fortunés, des nouvelles de la royne de Navarre, Marguerite de Valois. — Un poème en trois livres intitulé : Les Prisons, par la mesme Reyne.* Au verso de ce feuillet, d'une écriture du XVI[e] siècle : *Pour ma seur Marie Philander*, (signé *Philander*). On voit très bien que le verso actuel du f° 1 était autrefois celui du f° 2, et que les deux feuillets ont été réunis et collés de manière à n'en former qu'un seul. Un examen attentif permet de distinguer les mentions qui figuraient au verso primitif : *Phillender. — Christus passus est pro nobis. — Ce présent livre appartient à Marye Phylandrier.* — Le texte

distingués, M. Le Roux de Lincy et les savants auteurs de la *France protestante* [1], les frères Haag, avaient eu, il y a quarante ans, l'occasion de parcourir ce dernier manuscrit [2]. Le texte des *Prisons* leur parut offrir un grand

de l'*Heptaméron* n'existe pas en entier dans ce manuscrit ; il n'y a que quatre journées et quelques contes des journées suivantes. *Les Prisons* commencent au f° 265 r°. Au f° 327 r°, figure la mention suivante ; *Monsieur du Lyon a reglé cette page*, 1553. A la fin du volume, au f° 349 r°, à la suite des *Prisons*, on trouve une pièce de vers, intitulée : *Epitaphe de la Royne de Navarre*,

1549. Cy gist un corps par lequel Dieu faisoit
Ses haultx secretz au siens veoir et comprendre.

On peut juger, au ton de ce morceau, qu'il a été composé par un protestant. Il est de la même écriture que le reste du manuscrit et sert, en quelque sorte, d'épilogue aux *Prisons*. Ce manuscrit a appartenu sûrement à l'architecte Guillaume Philander ou Filandrier (1505-1565) protégé de Marguerite de Navarre et du cardinal d'Armagnac. Elève de Serlio et de Bramante, il se fit connaître par de remarquables publications sur Quintilien et Vitruve, autant que par ses travaux d'architecte, et mourut archidiacre de Rodez. Le manuscrit passa ensuite entre les mains de sa sœur. Il est arrivé a la Bibliothèque nationale avec la collection Delamare (219) et portait prédemment la cote 7576 [3].

1. Le Roux de Lincy, édit. de l'*Heptaméron*, I. p. CXLIII. — *La France protestante*, v° *Marguerite*.

2. Le Roux de Lincy esquive la question à l'aide d'une affirmation aussi vague que gratuite ; les frères Haag confondent Marguerite de Navarre avec sa belle-mère, Marguerite de Lorraine. Cette confusion singulière de noms, en leur faisant croire que le récit de la mort de la seconde s'appliquait à la première, les a amenés à considérer les *Prisons* comme n'étant pas l'œuvre de l'auteur de l'*Heptaméron*, malgré les analogies nombreuses qu'ils reconnaissaient eux-mêmes entre les *Prisons* et les *Marguerites*.

intérêt et présenter d'incontestables analogies avec les idées exprimées par Marguerite dans ses diverses œuvres. Néanmoins, après un examen superficiel, ces auteurs furent conduits, par suite de confusions et de rapprochements erronés, à attribuer le poème à un écrivain de l'entourage de la reine, et non à Marguerite elle-même. Il est évident que, s'ils avaient connu notre recueil, leurs hésitations auraient perdu toute raison d'être. Ajoutons que les deux manuscrits sont d'une écriture contemporaine, c'est-à-dire du milieu du XVIe siècle.

Indépendamment de ces arguments d'ordre paléographique, il existe, entre *les Prisons* et les autres compositions de la reine de Navarre, de si frappantes similitudes d'idées et d'expressions, que l'attribution de ce poème à l'auteur des *Marguerites* paraîtrait indiscutable, même en l'absence des preuves, en quelque sorte matérielles, fournies par les manuscrits. Le critique reconnaît, à chaque pas, les nuances de pensées, les tours de phrases, les antithèses, les formules hardies et parfois un peu outrées [1], que la reine aime à introduire dans ses lettres et dans ses compositions poétiques, et que personne, en son temps, ne pouvait songer à imiter. Il n'est point de passage qui ne porte l'empreinte manifeste

1. « *L'ame pis que morte* ; *plein de péché et de damnation* ; *pis que martyr* ; *moins que rien* ; *cuidant vivre en mourant* ; *Tout et Rien*, *etc.* « Il serait facile de citer, par centaines, des exemples de même nature.

de son style et de ses procédés habituels de versification. Mais l'étude approfondie des doctrines et des idées exposées, sur tant de sujets différents, dans toute l'étendue de l'œuvre, vient suggérer des rapprochements plus probants encore. C'est bien là, il n'y a point à s'y tromper, la philosophie dernière de la reine de Navarre, sa théorie si particulière de l'amour, l'ensemble des principes auxquels elle resta attachée, en matière de dogmes et de pratiques religieuses, son aversion à l'égard des fanatiques de toutes les églises, sa conception mystique du rôle de l'amour divin : bref, tout un ensemble de réflexions et de sentiments d'une essence si subtile et si personnelle qu'aucun penseur de l'époque n'aurait pu réussir à se l'approprier. Entre les idées exprimées dans les *Prisons* et celles qui figurent parmi les plus caractéristiques du recueil des *Dernières Œuvres* ou de la suite des *Marguerites*, il y a une étroite connexité. En somme, les *Prisons* apparaissent comme une vaste synthèse, dans laquelle viennent se grouper tous les éléments de la vie intellectuelle et morale de l'auteur de l'*Heptaméron*.

Deux exemples tout à fait décisifs sont fournis, à ce propos, par le troisième chant de ce poème. Il s'agit du contraste entre Tout (Dieu) et Rien (la créature humaine), développement vers lequel toutes les effusions de la fin semblent converger, et qui reparaît, en maint endroit, comme une sorte de *leit-motiv*. Cette opposition dans laquelle se complaît l'imagination de l'auteur,

avec une insistance et une humilité farouches, donne lieu à des digressions d'un caractère très particulier. Or, ce sujet se trouve exactement traité dans le même esprit et en des termes presque identiques, dans l'*Oraison de l'âme fidèle à son Seigneur Dieu*, publiée dans les *Marguerites*[1]. Il en est de même d'un développement sur l'essence divine à propos de la parole sacrée : « Je suis Celui qui suis ». Le commentaire métaphysique de cette formule existe à la fois dans les *Prisons*, dans l'*Oraison* et dans plusieurs autres œuvres religieuses de Marguerite. Il serait aisé de multiplier ces comparaisons qui proclament, plus éloquemment que toute autre démonstration, l'évidente authenticité de notre poème autobiographique.

Si maintenant on se demande quels sont les motifs qui ont pu décider la reine à choisir le motif allégorique qui forme le fond de la trame des *Prisons*, on verra qu'il n'est nullement impossible de les dégager avec certitude. Il suffit de songer aux diverses captivités subies par ceux qu'elle avait le plus aimés, pour comprendre ce qui a dû la porter à adopter le symbole de la prison, comme le plus propre à donner une sorte d'unité à l'histoire des épreuves de sa vie intérieure. Elle voulut rapprocher ces dernières des adversités mêmes qu'avaient eu à supporter non seulement son aïeul, le duc Charles d'Orléans, le tendre poète, vingt-cinq ans prisonnier en Angleterre, Fran-

1. V. plus loin p. 259.

çois Ier, son frère, et le roi de Navarre, son mari, tous deux prisonniers en Espagne, Renée de France, sa cousine, si durement traitée par son époux, mais aussi la plupart des esprits hardis, qu'elle avait autrefois défendus avec tant d'énergie, tels que Gérard Roussel, Clément Marot et nombre d'autres. On n'ignore point la place considérable qu'occupait dans les souvenirs de Marguerite la longue et émouvante captivité du vaincu de Pavie. Cet événement marqua évidemment l'une des crises décisives de sa vie. Il semble qu'elle ait éprouvé quelque regret d'avoir échappé, presque seule, à ce genre d'infortunes, et qu'à défaut de prison matérielle elle ait été heureuse de tracer le tableau des prisons morales subies par elle. D'ailleurs, les allusions si nombreuses semées à travers son œuvre, dans lesquelles elle se plaît à comparer la vie humaine à une prison, se traitant elle-même de pauvre prisonnier « piteux et chétif », annoncent et préparent de loin l'allégorie de son dernier poème.

Un problème qui peut paraître plus délicat, c'est celui qui a trait au subterfuge, en apparence assez étrange, dont Marguerite a usé pour présenter sa confession avec plus de liberté et dissimuler aux profanes et aux indifférents sa véritable personnalité. Il est, en effet, remarquable que, dans toute l'étendue du poème, ce n'est point une femme qui se met en scène, mais un ancien hôte de la prison d'amour, qui s'adresse à l'amie, cause première des maux endurés par lui. L'énigme

était en réalité facile à deviner : elle devait suffire cependant à dérouter le vulgaire. Il ne faut pas oublier que Marguerite était reine et qu'elle eut toujours, au plus haut degré, le souci de sa dignité. La plus aimable, mais aussi la moins grave de ses productions, l'*Heptaméron*, n'a été publiée qu'après sa mort. De son vivant, le célèbre recueil ne circula jamais que sous le manteau ; la lecture n'en était permise qu'aux intimes. Dans le cas où elle aurait eu le temps d'achever son œuvre, elle ne l'eût sûrement pas présentée au public sans de grandes hésitations. Le recueil des *Marguerites* lui-même ne parut qu'en 1547. La reine était, en somme, peu désireuse de livrer son nom aux disputes de ceux vis à vis desquels le prestige royal devait rester intact. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la voir employer, dans le plus personnel et le plus confiant de ses ouvrages, tout un système d'allégories plus ou moins transparentes et, oubliant en quelque sorte son sexe, prendre pour la circonstance un masque viril. Mais le petit nombre d'allusions faites à l'Amie, sauf peut-être dans le premier livre, montre bien, qu'il n'y a là qu'un procédé arbitraire, auquel on aurait tort d'attribuer une grande importance ou un sens mystérieux. Il est d'ailleurs facile de constater, que le royal poète s'est de même exprimé au masculin dans un grand nombre de ses poésies [1]. Il s'en trouve, et précisément parmi les

1. C'est par centaines que se comptent les exemples qu'on en pourrait citer. V. les *Marguerites*, *passim*, par ex. III, 64, 70 et

plus pénétrantes qu'elle ait écrites, qui sont supposées avoir été adressées par un amant à son « amye tant aymée ». Marguerite se plaît à imaginer des déclarations d'amour, des reproches, des aveux brûlants de passion, qu'elle place, comme il est naturel, dans la bouche d'un soupirant. Elle n'a fait dans les *Prisons*, qu'user du même stratagème. Il répugnait à sa pudeur féminine d'étaler à tous les regards l'histoire de ses sentiments les plus intimes. Les accents auxquels elle a recours pour raconter les transports de son âme, auraient pu paraître déplacés dans la bouche d'une femme. Même à cette période — pourtant si exempte de préjugés — de la Renaissance, il était délicat pour une personne de son sexe et de son rang d'exprimer, en toute liberté, ses souvenirs amoureux, quelque avouables qu'ils pussent être. Remarquons encore que l'auteur, désireux de donner dans son œuvre une esquisse générale du monde et de l'humanité, se trouvait infiniment plus à l'aise, grâce à ce subterfuge, pour traiter avec ampleur des effets de l'ambition, des intrigues des cours, des beautés de la science et de tant d'autres choses, d'ordinaire moins accessibles aux femmes. Eu égard à l'époque, l'étendue et la gravité du sujet exigeaient qu'il parût traité par un homme. Ce sont toutes ces raisons réunies qui expliquent la détermination de

suiv., 121, 132, la plupart des œuvres lyriques et des *Chansons spirituelles*, sans parler des poésies comprises dans la présente édition, p. 301 et suiv.

Marguerite, en montrant qu'elle n'avait rien que d'assez naturel.

S'il est dans la littérature antérieure une œuvre dont le premier livre des *Prisons* évoque plus particulièrement le souvenir, c'est assurément la première partie du *Roman de la Rose*. Il existe entre les deux compositions quelques traits de ressemblance dont il y a lieu de tenir compte. Sans doute, dans des poèmes écrits à trois cents ans d'intervalle, ces analogies sont assez lointaines et, si je puis dire, tout à fait extérieures, mais elles n'en sont pas moins appréciables. Il est de plus évident qu'elles ne sont point l'œuvre du hasard, et c'est là surtout ce qui les rend dignes d'attention. La reine de Navarre connaissait fort bien l'œuvre de Guillaume de Lorris, si répandue au XVI[e] siècle et dont son protégé Clément Marot avait exécuté une sorte d'adaptation ou de rajeunissement, appelé à une vogue prodigieuse. Elle était également familière avec plusieurs autres œuvres poétiques des siècles précédents. Il n'est donc pas surprenant qu'elle se soit inspirée des souvenirs de ses lectures d'autrefois et que, voulant user d'une trame allégorique, elle ait eu recours aux combinaisons employées par ces anciens auteurs. Mais le poète du moyen âge qu'elle a de beaucoup le plus pratiqué et aussi le plus aimé, c'est sûrement l'auteur de la Divine Comédie. Elle le possédait à fond, semble-t-il, se plaisant à le citer comme la source où elle avait puisé les plus douces consolations.

Dante lui apparaissait comme le poète divin par excellence. Un tel culte, peu commun, même dans la société cultivée au milieu de laquelle elle vivait, n'est-il pas une preuve nouvelle, à joindre à tant d'autres, de l'exceptionnelle élévation de ses goûts, en même temps que de la clairvoyance de sa critique littéraire? Si, dans la forme, aucun développement de l'ouvrage de Marguerite ne paraît avoir été imité ou inspiré directement de celui de Dante, on ne saurait cependant méconnaître que l'esprit général des *Prisons* n'est pas sans quelque rapport avec l'esprit du poème italien. Le vieillard qui fait parcourir à notre poète le cercle entier de la science remplit ici le rôle de Virgile : c'est la même ascension vers les splendeurs éternelles, c'est aussi la paix suprême trouvée dans la contemplation de la lumière infinie, l'amour considéré comme le nœud universel, la raison dernière des choses. Elle resta toute sa vie fidèle à cette sympathie littéraire, encore que son poète préféré lui ait un jour arraché cette étrange exclamation dans une lettre adressée au roi, en 1534 :

Oh ! que je voy d'erreur la teste ceindre
A ce Dante, qui nous vient icy peindre
Son triste enfer et vieille passion
D'un ennuy pris !
A quarante ans vouloir encore feindre
D'avoir le mal que l'âge doit refraindre,
Puis par despit courre a devocion,
Prenant le temps pour ferme ficsion :

C'est une fin, plus qu'à ensuivre, à craindre
D'un ennuy pris !

La reine de Navarre ne se doutait guère alors que la même « fin » lui serait ménagée un jour, et que, contraste piquant, elle en accueillerait la perspective avec transport. Quoiqu'il en soit, elle ne pouvait manquer de rendre dans les *Prisons* un dernier et éclatant hommage à l'appui moral qu'elle avait rencontré chez celui qui était devenu comme le guide spirituel de ses dernières années.

Le poème des *Prisons* se compose de trois chants, dont le premier est tout entier consacré à l'amour humain. L'auteur confesse à l' « Amye tant aymée [1] » l'exquise

1. Il est malaisé de discuter, à cette place, comme il le faudrait, la question de savoir si cette appellation correspond à une réalité quelconque. Pour certains motifs, nous avions d'abord pensé que Marguerite avait pu s'adresser ici à la duchesse d'Etampes, en profitant ainsi de l'équivoque que l'allégorie choisie par elle mettait à sa disposition. Le poème de *la Coche* n'est-il pas du reste dédié à la célèbre favorite? Mais cette hypothèse ne résiste pas à un examen plus approfondi. Si le poème est adressé à quelqu'un, ce ne peut être qu'au roi de Navarre, que Marguerite avait aimé avec tant de constance et de sincérité. Les dix années qu'elle confesse avoir passées dans la prison d'amour correspondent à la période d'union et de confiance réciproques, pendant laquelle aucun nuage ne vint troubler le bonheur des deux époux. Plus tard, la désillusion arriva, amère, cruelle même. Marguerite souffrit plus encore qu'elle ne l'a avoué. Il est donc plausible, sans s'arrêter à l'interversion des genres, de considérer le poème des *Prisons*, comme étant adressé à Henri d'Albret. Un certain nombre de rapprochements de détails viennent d'ailleurs confirmer cette hypothèse.

douceur de la liberté dont il jouit, depuis qu'il est parvenu à s'échapper de la prison où elle le tenait captif. Il décrit avec force les anciennes illusions de son cœur et de ses sens qui lui faisaient trouver ses tourments « doulx passetemps et désirables biens ». Le début du chant roule sur cette antithèse, que le poète développe avec complaisance, opposant sa vie nouvelle, sereine et pure, à sa première existence pleine de trouble et d'inconséquence. C'est l'éternel tableau des erreurs et des folies de l'amour, sous la forme d'une confession, qui laisse toutefois deviner quelque regret de la disparition prématurée d'un mal si doux. Un souffle passionné circule à travers ces aveux. Rarement, les tourments endurés dans la plus redoutable des prisons, la soumission aveugle à l'objet aimé, les séductions d'une « chayne qui vaut mille fois mieux que tous les empires et royautés du monde », ont été exprimées avec une conviction plus profonde. L'auteur nous entraîne avec lui dans la tour épaisse, hérissée de grilles et de barreaux, où il languit par sa propre obstination, esclave de son amie. Il raconte

Le développement général du poème ne s'explique, d'une manière satisfaisante, que si l'on prend pour point de départ le sentiment si profond et si mal récompensé de Marguerite, à l'égard de son second époux. J'ajoute que le temps passé par le poète dans la prison de l'Ambition, succédant à celle de l'Amour, me semble correspondre, d'une manière exacte, à la période d'activité politique de la reine de Navarre, période dont le point de départ peut être placé vers 1535.

avec humour les incidents de son évasion et de la destruction de la tour, péripéties des plus singulières, dont l'examen détaillé provoquerait d'intéressantes comparaisons avec les romans en vers des siècles précédents. Le prisonnier, rendu à la liberté, se dispose à parcourir le monde et à l'étudier sous tous ses aspects ; il aspire à vivre d'une vie complète et libre. Il dit un suprême adieu, où perce un involontaire regret, au mont, désormais inaccessible, sur lequel se dressent les ruines de la prison abandonnée.

Au moment où s'ouvre le second chant, l'auteur du poème se dispose à raconter à son ancienne amie, à l'égard de laquelle il n'a point conservé de rancune, les étapes successives de sa nouvelle existence. Il traduit en termes enthousiastes l'éblouissement que lui causent le spectacle de l'Univers et, en particulier, les magnificences du ciel étoilé. L'infinie variété et le charme profond des choses de la nature le saisissent tout entier. Peu de poètes de la Renaissance ont traduit en un langage plus enthousiaste les sentiments d'universelle sympathie et d'ardente curiosité qui remplissaient les âmes supérieures de cette époque privilégiée.

L'ancien captif entreprend d'abord de grands voyages, visitant les cités et les monuments, observant les trafics des marchands et la conduite des gens de justice, « plus griefz que nécessaires. » Dévoré à son tour par l'ambition et par la soif de posséder, il recherche avec avidité les richesses vulgaires. C'est alors que par une sorte de

contraste, analysé ici avec pénétration, il se sent attiré vers les choses de la religion. Cette conversion momentanée nous vaut des descriptions curieuses et des déclarations significatives sur la question des indulgences et des œuvres pies en général, question tant débattue au XVIe siècle et qui préoccupa si vivement la reine de Navarre.

Mais le poète quitte bientôt l'Eglise pour recommencer ses courses vagabondes. Le séjour de la Cour, en lui permettant d'étudier de près la diversité des caractères humains, excite au plus haut point son intérêt. Il est séduit par la vie agitée qu'on y mène, par les tournois, les festins, les danses et surtout par les farces et les comédies auxquelles il assiste. Çà et là, son récit est semé de retours mélancoliques sur sa première vie. C'est que son cœur frissonne à la seule pensée de rentrer dans son ancienne prison. Il ne souhaite maintenant qu'une seule chose : réaliser le type du parfait courtisan. Cette résolution amène l'auteur à tracer un tableau vigoureux, pris sur le vif, du sort des souverains et de la puissance excessive qui leur est dévolue. Par l'ampleur et la hardiesse du ton, ce remarquable morceau rappelle les plus beaux passages du *Triomphe de l'Agneau*. On y voit à quel point la reine de Navarre avait réussi à s'affranchir des préoccupations et des préjugés inhérents à sa situation, et à juger, sans illusion d'aucune sorte, le milieu dans lequel elle avait constamment vécu. Notre héros semble plus que jamais

plongé dans l'intrigue et la recherche du gain, lorsque soudain le puissant attrait de la science se révèle à lui.

L'apparition d'un vieillard mystérieux, à la figure souriante, au maintien gracieux et noble, décide de sa nouvelle vocation. Ce personnage l'engage à renoncer à l'ambition et à l'avarice qui, de concert avec l'amour, mènent et oppriment le monde. Il analyse avec une verve impitoyable les angoisses et les tourments causés par ces trois tyrans, qui tiennent prisonniers la plupart des hommes. Sa conclusion, c'est qu'il faut aller chercher la délivrance dans les écrits des anciens philosophes, dans l'étude de l'histoire antique, si féconde en grands exemples et en vertus sublimes, pour s'initier ensuite à la connaissance des Ecritures. La science, affirme-t-il, apporte le remède par excellence à tous les maux de l'âme humaine.

A dater de cette rencontre, notre héros se décide à changer de vie. Son cœur s'emplit d'une allégresse inconnue que ses vers expriment avec émotion. Il exhorte son amie à aller s'abreuver, comme lui, à la source de tout contentement, lui rappelant leurs communes études d'autrefois sur l'histoire de Béatrice et de Dante et les consolations puisées par l'un et par l'autre dans un commerce assidu avec le grand Florentin, « où tant de bien l'on trouve ». Cette déclaration significative à tous égards, puisqu'elle amène l'auteur à traiter de la symbolique de Dante, n'est pas pour nous surprendre dans la bouche de Marguerite. Le deuxième chant se

termine par cet ardent appel adressé à l'Amie. C'est que le poète songe à retourner vers elle avant de mourir. Il veut, dit-il, rester fidèle à la loi de *courtoisie* qui lui commande de rester prêt, jusqu'au dernier souffle, à voler au secours de sa dame et à la servir.

Le troisième chant, de beaucoup le plus développé du poème, puisqu'il en occupe à peu près les deux tiers, l'emporte sur les deux premiers, par la facture plus ferme et plus personnelle du vers, en même temps que par la puissance plus grande et mieux soutenue de l'inspiration. La substance en est singulièrement variée : des effusions mystiques qui renferment de sérieuses beautés, des discussions approfondies dans lesquelles Marguerite à cherché à traiter, d'une manière définitive, quelques-uns des sujets qui lui tenaient le plus au cœur ; des déclarations d'une surprenante netteté sur les matières religieuses les plus délicates, qui fixent avec certitude les idées professées par la reine de Navarre dans les dernières années de son existence ; une large esquisse du savoir encyclopédique auquel elle s'était efforcée de parvenir et qui exprime avec une magnifique ampleur les aspirations communes à tous les grands esprits de la Renaissance; de curieux récits d'évènements contemporains ; enfin, dominant le tout et donnant une unité à ces développements multiples, l'histoire de l'évolution dernière de cette noble femme, qui, dégagée des liens de l'amour, désenchantée de la politique et de la conduite des affaires humaines, n'ayant

puisé dans la science que d'insuffisantes consolations, ne sentant autour d'elle, depuis la mort du frère tant aimé, aucun appui fidèle, aucune sympathie sincère, voyant ses plus chères espérances trahies, ses plus doux rêves anéantis, abreuvée de dégoûts, le cœur triste jusqu'à la mort, s'élance éperdue vers Dieu et trouve enfin dans ce refuge suprême l'affranchissement définitif de toutes les misères terrestres. Quel drame intime, le plus poignant, à coup sûr, qu'il puisse être donné à l'historien de surprendre dans l'âme humaine!

En commençant, le poète trace un tableau de sa nouvelle retraite aux hautes et puissantes murailles, avec une ceinture de gros piliers et un « vaste chapeau de lauriers », qui forme le couronnement de l'édifice. Chacun de ces piliers à été construit par le docte captif, à l'aide de livres étudiés par lui, groupés selon leur nature. Toutes les branches du savoir humain se trouvent ainsi représentées successivement, chacune par un pilier particulier. L'ensemble de cette colonnade symbolique correspond donc à une véritable encyclopédie, telle que le XVIe siècle pouvait la concevoir. Cette esquisse générale des différentes sciences est tracée avec une sûreté et une clairvoyance vraiment surprenantes. Ce qui frappe dans nombre de ces pages, c'est un certain mélange de noms, de comparaisons et de doctrines, empruntées, les unes à l'antiquité grecque et romaine, les autres à l'histoire du christia-

nisme. Platon, Saint Paul et Dante apparaissent comme les trois auteurs préférés entre tous par le poète. De tels rapprochements ne sont pas dus au hasard : ils traduisent, de la façon la plus manifeste, le désir de l'auteur de fondre en un ensemble harmonieux les enseignements de la philosophie antique avec ceux de la religion moderne. La mythologie elle-même n'est pas dédaignée et l'on voit apparaître, à travers ces pages austères, quelques-unes de ses fictions les plus souriantes.

C'est par la philosophie que l'auteur commence ce qu'il appelle son discours du monde. La poésie, le droit, les mathématiques, l'histoire naturelle, la médecine, l'histoire, la rhétorique figurent tour à tour dans cette revue savante. L'avenir réservé aux sciences exactes et naturelles, et le champ infini qu'elles offrent aux recherches humaines sont clairement entrevus par Marguerite. L'unité de la nature n'est pas apparue moins nettement à ses yeux. L'homme doit étudier sans relâche les animaux, les plantes et les pierres :

> Tout ce qui est caché en leurs natures,
> Et leurs vertus et leurs complexions,
> Leurs nourritures et leurs corruptions.

Le médecin parfait est celui qui est à la fois grand philosophe et bon mathématicien. Il ne faut pas de spécialités étroites, le vrai savant doit s'intéresser aux matières

les plus variées. Tout l'esprit de l'époque est là, plus fortement empreint dans ces quelques vers que dans les déclarations de principes les plus explicites.

L'auteur en arrive à l'étude, qui, après celle de la poésie, l'a davantage absorbé, ému et aussi troublé : c'est nommer l'étude des Écritures et de la théologie, la science par excellence des grands problèmes qui ont passionné la reine de Navarre, durant toute son existence. Elle confesse ici les alternatives d'angoisse et de ravissement,par lesquelles elle est passée au cours de ses méditations et de ses lectures théologiques. « Seigneur qui me délivrera de la peur d'être condamnée ? » s'était écriée quelque part Marguerite. Elle avoue maintenant que ce même sentiment de terreur,causé par l'incertitude et la difficulté du salut éternel, l'a dominée trop souvent, pendant ses études religieuses. En vain espère-t-elle, à force de jeûnes, de veilles et de prières, recouvrer le calme et le contentement : confinée dans la lettre, elle vit, sans le savoir, dans une prison non moins étroite que les précédentes. Les joies qu'elle s'imagine goûter dans le commerce de la science ne sont qu'illusoires. Elle en est là, lorsque Dieu, dans sa miséricorde, daigne une fois encore, nous dit-elle, la tirer de son aveuglement. Il n'use pas à son égard des moyens terribles dont il s'est servi dans l'ancienne Loi; il procède uniquement par la douceur, prononçant le mot magique qui suffit à dessiller les yeux de la prisonnière. Ici se présente un développement d'allure mys-

tique, particulièrement cher à Marguerite : je veux parler du commentaire, entrecoupé d'effusions et de prières passionnées, de la parole divine : « Je suis celui qui suis ». Les âmes pieuses liront avec délice ce chant de foi et d'amour, dans lequel la reine célèbre, avec des accents d'une énergie extraordinaire, la paix et la joie intérieures à jamais reconquises. Une ineffable clarté illumine tout son être. Après tant de tristesses et de combats, le temps des épreuves est terminé et la félicité céleste commence pour elle. La mort ne fera que la parfaire.

Je signalerai parmi les passages religieux les plus significatifs, celui qui traite de la doctrine de la justification par la foi. A prendre à la lettre les termes de la déclaration formulée sur cette grave question, il est évident que l'adhésion de Marguerite au dogme essentiel de la Réforme ne saurait être niée, mais il convient d'observer que si l'inutilité des œuvres est affirmée ici, comme en tant d'autres endroits de ses poésies [1], le dogme de la prédestination, cette conséquence naturelle de la doctrine calviniste, est moins explicitement reconnu. Une pareille conception théologique n'a pu être admise sans réserve par cette âme uniquement faite de tendresse et de pitié. Pour peu qu'on examine ses autres œuvres religieuses, on constate que le dogme

1. V. plus loin, p. 195 et suiv., 225, 228, 229, 270, 283, 288 et 345 (nº XXXVII des *Poésies lyriques*).

de la chute originelle y tient une place plutôt restreinte. Ce que la reine de Navarre saisit de préférence dans le christianisme, c'est l'idée de la rédemption. Elle s'y attache, si j'ose dire, avec frénésie, se refusant avec indignation à limiter la miséricorde de Dieu et à distinguer parmi les hommes la catégorie des réprouvés à côté de celle des élus : l'une et l'autre fixées de toute éternité. Le Christ est à ses yeux le bon génie de l'humanité, venu ici-bas pour la racheter du mal, la délivrer de la servitude intellectuelle et de la terreur sacerdotale, changer l'ancienne loi complice du péché et finalement triompher de la mort. C'est même cet affranchissement du monde moral qui forme le sujet du *Triomphe de l'Agneau*, l'une de ses compositions poétiques les plus achevées. Si son propre salut lui inspire tant de craintes, c'est parce qu'elle a un sentiment exagéré de sa propre faiblesse[1]. Quant aux idées empruntées par Marguerite aux maîtres de la philosophie antique, elles exigent, à elles seules, un examen détaillé, qui ne saurait trouver place ici.

Plus loin figure un développement fort intéressant sur un auteur mystique que des raisons sérieuses permettent d'identifier avec sainte Catherine de Sienne. On sait que la reine de Navarre avait entretenu, à l'époque de sa jeunesse, un commerce assidu avec les écrivains

1. V. l'édition des *Marguerites* de M. Frank, t. I, p. LXIV et III, p. 1.

mystiques du moyen âge : elle ne pouvait manquer de leur rendre un nouvel hommage dans un poème consacré à l'histoire de sa vie spirituelle, en signalant d'une façon spéciale l'action exercée sur son esprit par la femme extraordinaire, en qui la science de l'amour divin a trouvé l'un de ses interprètes les plus puissants et les plus enflammés. Un autre passage qui mérite d'attirer au plus haut point l'attention, c'est la belle définition de Dieu, présentée en une série d'images et de comparaisons empruntées aux sciences mathématiques. On y retrouve la formule célèbre de la sphère ou du cercle infini, « dont le centre est partout, la circonférence nulle part ». C'est la première fois qu'on la rencontre au XVIe siècle, puisque Rabelais ne l'a employée que dans l'édition de 1552 de son troisième livre (chapitre 13), et que les éditions précédentes de ce même livre ne la renferment pas. Tout ce morceau des *Prisons* est très achevé et d'une grande nouveauté de style. Marguerite s'est envolée d'un essor superbe vers les plus hauts sommets, et elle y a trouvé la plénitude de l'inspiration, en même temps qu'une perfection de forme inconnue jusque-là. Dans un travail spécial sur l'histoire de cette définition, immortalisée par Pascal, j'espère montrer à quelle source inconnue Marguerite et Rabelais ont dû la puiser.

Cependant nous arrivons par un enchaînement d'idées assez logique, encore qu'il soit difficile de le faire saisir dans un résumé aussi bref que celui-ci, à la conclusion

religieuse et philosophique du poème. C'est là qu'on trouve un exposé, qu'il est permis de croire définitif, de la théodicée particulière à Marguerite. L'antithèse du *Tout* et du *Rien* forme le motif principal de ce développement. Il ne faudrait pas toutefois s'arrêter à cette question de formule et croire que la conclusion de l'œuvre ne soit autre chose qu'un commentaire des deux mots mystiques, à l'aide desquels la reine se plaisait à marquer le contraste entre la grandeur de la divinité et la petitesse de sa créature. Le but visé par le poète est infiniment plus large, puisqu'il prétend donner ici le dernier mot de sa métaphysique. On devine qu'il ne se rencontre dans cette profession de foi aucune allusion relative aux choses du culte : toutes les idées qui s'y trouvent exprimées appartiennent au domaine spéculatif. Le dogme chrétien apparaît dans ces pages réduit à ses parties essentielles, et débarrassé de tous les éléments étrangers qui ont pu le compliquer. Nulle allusion aux sacrements, aux saints, ni aux cérémonies. Marguerite ne veut voir que la doctrine simple et nue, telle qu'elle ressort de la lecture de l'Évangile : ses sympathies pour la Réforme éclatent ici avec évidence. En même temps, elle s'efforce de rattacher ses conceptions religieuses à ses idées philosophiques. Le système qui résulte de cette fusion hardie est loin d'être dépourvu de logique et d'harmonie, mais il n'en est pas moins manifeste, en plus d'un endroit, que la reine inclinait dans les dernières années de son existence, vers cette

sorte de panthéisme qui est propre aux mystiques [1]. Voyant Dieu partout et s'abîmant en lui, elle était portée à compter pour peu le reste du monde.

Il semblait que le poème dût se terminer sur ces confidences d'ordre métaphysique, mais Marguerite a cru devoir y joindre, pour des raisons faciles à discerner, un curieux appendice d'un caractère à la fois historique et psychologique [2], dans lequel elle nous raconte les morts des quatre personnages qui tinrent la plus grande place dans ses affections. Remarquons qu'à défaut de tout autre argument, la seule lecture de cette partie du poème suffirait à démontrer son authenticité de la façon la plus évidente. La reine avait assisté à deux des morts qu'elle raconte : ce sont précisément celles dont le poète parle en témoin oculaire. Les deux autres récits ne sont manifestement pas inspirés par des souvenirs personnels. Nous n'avons pas à rappeler quel rôle la pensée de la mort a joué dans la vie spirituelle de la reine de Navarre. Sans doute, vers la fin

1. Il ne faut pas prendre ces exagérations à la lettre. On peut appliquer à Marguerite ce que dit Charles Schmidt dans son *Histoire de l'Eglise d'Occident* (p. 368), à propos d'un traité de théologie germanique : « Le livre contient de ces hyperboles mystiques qu'on pourrait interpréter dans un sens panthéiste ; mais il est pénétré d'un sens moral trop sérieux pour justifier cette interprétation. »

2. La transition des développements religieux et philosophiques, dont on vient de parler, à cet appendice, est ménagée par quelques anecdotes dont l'un a trait à un événement arrivé en Turquie, sous le règne de Soliman, pendant une ambassade de La Forest.

de sa carrière, après la transformation dont les *Prisons* nous livrent le secret, cette préoccupation devint moins amère chez elle. Sortie de toutes les angoisses morales qui l'avaient accablée, elle considérait maintenant avec sérénité la perspective du grand passage. Mais au fond, elle portait encore ses réflexions de préférence sur le redoutable mystère qui l'avait jadis tant troublée. C'est pourquoi elle voulut y revenir dans sa dernière œuvre, en évoquant en même temps le souvenir de ceux qu'elle avait si profondément aimés.

Les différents tableaux tracés par Marguerite se succèdent dans l'ordre chronologique. Le premier est consacré à la mère de son premier mari, Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, mise par l'Eglise au rang des bienheureuses. Cette personne réputée, entre toutes les grandes dames de son temps, par sa piété et l'austérité de ses mœurs, prit le voile dans les dernières années de sa vie, au couvent de Sainte-Claire d'Argentan. C'est dans cette retraite qu'elle s'éteignit sous l'humble habit de saint François, après une existence tout entière consacrée à soulager les misères qui l'entouraient. Sa belle-fille, qui lui avait témoigné, en toute circonstance, la vénération la plus vive, conserva pieusement le souvenir de cette excellente femme. Elle assista à ses obsèques, et recueillit de la bouche des religieuses qui entouraient la duchesse à son lit de mort, des détails précis sur ses derniers moments. Le récit que nous offrent les *Prisons* doit donc être considéré comme exact : il est d'une grande

suavité. On croit assister, en le lisant, à l'une de ces scènes infiniment douces et graves dans lesquelles les peintres primitifs italiens se sont plu à représenter la mort des saints, et d'où toute apparence de tristesse est bannie. Sous leur pinceau, ces spectacles deviennent presque gais : on devine qu'en ces grandes âmes d'artistes avait reparu la sérénité antique.

Le récit de la mort du duc d'Alençon, premier mari de la reine de Navarre, fait suite à celui des derniers instants de sa mère. C'est un document historique d'une réelle importance, puisqu'il prouve que l'attitude de la jeune duchesse à l'égard de son époux ne fut nullement celle que des écrivains mal informés lui ont attribuée, sur la foi de témoignages insuffisants. Sans nul doute, Marguerite tint quelque temps rigueur à Charles d'Alençon de sa conduite peu brillante à la bataille de Pavie, mais le violent désespoir manifesté par celui-ci ne tarda pas à la ramener à des sentiments plus bienveillants. On sait que le beau-frère de François Ier, accompagné de quatre cents lances, crut devoir abandonner le parc devant Pavie, pour sauver par une rapide retraite le petit nombre de Français échappés aux armes victorieuses des Impériaux. Il passa le Tessin et gagna la France par le Piémont, ralliant en chemin quelques débris de l'armée défaite. Il est juste de remarquer que plusieurs des chevaliers placés sous ses ordres refusèrent de le suivre et préférèrent la mort ou la prison à une fuite trop précipitée. Arrivé à Lyon,

vers le commencement de mars 1525, le duc y retrouva la reine-régente, Louise de Savoie, ainsi que sa femme, toutes deux plongées dans le plus sombre accablement depuis la nouvelle de la prise du roi. Que se passa-t-il à ce moment ? Il est difficile de le conjecturer. L'action du fugitif, si contraire aux règles les plus sacrées de la chevalerie, dut révolter profondément les deux femmes. Marguerite, en particulier, dut ressentir une humiliation d'autant plus douloureuse, qu'elle se trouvait froissée dans ses convictions les plus chères en matière de bravoure guerrière et d'obligations féodales. Quoi qu'il en soit, son cœur resta accessible à la pitié, et l'animosité du premier moment ne persista point. Quand Charles fut atteint, vers le 6 avril, d'une pleurésie, qui parut tout d'abord sans gravité, la duchesse s'installa à son chevet et le soigna avec la plus grande sollicitude. Le mal augmenta avec une foudroyante rapidité et, le 11 avril, le prince mourut. Marguerite, qui ne l'avait pas quitté un seul instant et n'avait cessé de s'entretenir avec lui sur les sujets les plus élevés, le regretta sincèrement, encore qu'elle n'eût guère trouvé dans cette union le bonheur dont elle était si digne. Mais elle avait trop le sentiment de ses devoirs, pour agir dans cette circonstance avec la légèreté que les mœurs du temps semblaient autoriser. Le récit de cette mort, composé vingt ans plus tard par l'auteur des *Prisons*, est extrêmement circonstancié. Il y a dans ce tableau plus d'un trait émouvant, plus d'une parole profonde, à côté de données précises inté-

ressantes à enregistrer. Nulle arrière-pensée littéraire, nulle réticence ne s'y fait jour. La reine de Navarre laisse parler son cœur, et les accents qu'il lui dicte sont, on le sent, conformes à l'absolue vérité. C'est ce qui donne à ses récits une valeur et un charme très particuliers.

Entre toutes ces pages, les plus pénétrantes sont assurément celles dont la mort de Louise de Savoie forme le sujet. Comme pour son premier mari, Marguerite parle en témoin oculaire, et son récit s'applique cette fois à la personne qu'elle a le plus tendrement aimée après son frère. On comprend qu'elle se soit efforcée de rendre ce nouvel épisode digne des souvenirs qu'il lui rappelait. Les derniers moments de la reine, qui trépassa si doucement que sa fille, assise auprès d'elle, ne s'en aperçut pas tout d'abord, sont narrés avec une pieuse abondance. C'est assurément le tableau le plus fidèle et le plus sûr qui existe de la mort de cette femme énergique, qu'on est libre de ne pas aimer, mais à qui l'on ne saurait refuser une rare entente des choses de la politique, en même temps qu'une attitude pleine de dignité dans les circonstances critiques que la France traversa à cette époque. Le couronnement de cette partie de l'œuvre est, comme on peut s'y attendre, le développement réservé au frère bien-aimé, à celui dont la mort avait brisé l'âme du poète. Ce dernier récit frappe par une allure plus vague : on voit, et l'auteur prend soin de le faire observer lui-même,

que les détails du douloureux événement lui ont échappé. Du frère à la sœur, la transition est naturelle. Après avoir évoqué ces souvenirs de deuil, la reine de Navarre se recueille une dernière fois. Devinant que la délivrance ne tardera plus pour elle, elle s'abîme derechef dans la contemplation du grand *Tout* : elle se fond dans l'être infini, qui n'est que lumière et qu'amour, et désormais affranchie des misères humaines, elle proclame comme la conclusion suprême de son œuvre et aussi de son existence, l'admirable formule, qui, comprise dans son sens le plus large, peut être considérée comme la devise du monde moderne : « Là où est l'esprit de Dieu, là est aussi la liberté ». C'est sur les deux vers qui traduisent cette pensée, que se termine le poème étrange et puissant, dont nous venons de tenter d'exposer la substance, miroir fidèle d'une vie qui, tour à tour absorbée par l'amour, par les soucis de la politique, par le culte de la science et la recherche passionnée de la vérité, s'achève dans une extase.

Tel est l'ensemble des *Nouvelles Marguerites de la Marguerite des Princesses*, qui viennent aujourd'hui s'ajouter à celles qui furent publiées il y a trois siècles et demi. On voit qu'elles contribuent à éclairer d'un jour imprévu la figure de cette femme unique, qu'il est permis de regarder comme l'une des meilleures et des plus éclairées qui aient paru dans le monde. Désormais, les sentiments et les idées qui ont rempli ses dernières années nous sont connus dans leurs moindres

nuances. Mais là n'est pas le seul intérêt de ce précieux recueil. Son importance, au point de vue de l'histoire des conceptions littéraires et philosophiques des écrivains de la Renaissance, n'est pas moins considérable. L'influence exercée par la reine de Navarre sur ses contemporains a été plus profonde qu'on ne le croit généralement. Lorsque l'historien aura démêlé avec plus de précision les différents éléments qui ont contribué à former la civilisation de l'époque de la Renaissance dans notre pays, l'action de la sœur de François I[er] apparaîtra avec plus d'évidence, aussi bien dans le domaine de la réflexion philosophique et de la spéculation religieuse, que dans celui de la littérature. En particulier, l'évolution, qui s'est accomplie entre les années 1540 et 1550 dans les idées et dans la manière de sentir des classes éclairées, — évolution dont le terme est marqué par l'avènement de la Pléiade succédant à l'école de Marot, — ne saurait s'expliquer d'une manière satisfaisante, j'espère le montrer quelque jour, si l'on ne tient le plus grand compte de l'impulsion communiquée par la reine de Navarre à tant d'esprits d'élite qui gravitaient autour d'elle et qui s'inspiraient de sa pensée. Grâce à l'ensemble des poèmes qui viennent d'être retrouvés, une lumière nouvelle éclairera cette grave question. A côté de sa valeur historique et en quelque sorte documentaire, le recueil des *Dernières Œuvres* présente encore un attrait d'une autre nature: c'est celui qu'y trouveront toutes les âmes élevées que

préoccupe le problème de la destinée humaine et qui vivent de la vie du cœur. C'est évidemment pour ces âmes que Marguerite a écrit : ce sont elles qui comprendront et goûteront le mieux les confidences de celle dont Ronsard a pu dire, qu'avec elle disparut

Tout ce qu'avoit notre terre
D'honneur, de grâce et de beau.

Abel Lefranc.

ÉPITRES

ÉPITRES

I

Epistre de la Royne de Navarre envoyée au Roy de France Henry II, son nepveu, après la mort du feu roy Francoys, son frère[1].

Mon infortune, ennemye d'espoir,
Après m'avoir faict plusieurs ennuys veoir,
Pour rompre en moy par ces cruelz moiens
De mon espoir les asseurez liens;
Après m'avoir arraché une maire
Devant mes yeulx, mon sang, douleur amaire[2]!
Après m'avoir de trois niepces ravies,
En jeunes ans, les desirées vies;
Après m'avoir deux nepveux emportez,
Dont mains bons cueurs furent desconfortez,
Et par avant ung mary bon et saige,
Et trois enfans encore en petit aage;
Sans riens compter maladie et ennuys,

1. Fo 34 vo. Cette pièce se trouve aussi dans le ms. fr. 883 de la Bibl. Nat. fo 48 vo. — 2. Ms. 883 *non sans douleur amere.*

Les jours mauvais et les fascheuses nuictz,
De moy, des miens voiages et prisons,
Pertes, regreetz, crainctes et trahisons;
Après m'avoir tourmenté corps et ame
Plus que ne peult porter ung cueur de femme,
Cuydoit[1] du tout m'avoir mise au dessoubz,
Ceste fortune adorée des folz.
Mais plus pensoit m'avoir pis qu'à mort mise,
Plus me voyoit[2] dessus mes piedz remise
Par une main d'un frere si très seur,
Qui ne voulloit laisser tumber sa sœur;
Ouquel trouvois soubz le nom de seul frere[3],
Nepveux, enfans, niepces, mere et pere.
Dieu me l'avoit donné pour seul seigneur :
Son sens m'estoit et pere et enseigneur,
Et sa bonté me le randoit enfant,
Qui sa maire aime et de mal la defent.
Brief, je trouvois[4] en luy ce que fortune
M'avoit osté par façon non comeune,
Et ne sentois fortune que la sienne[5],
Ne saichant plus qu'une aultre fu[s]t la mienne.
Sa vie ou mort, heur, malheur, mal ou bien :
Ce qui fut siens, je le tenois pour mien,
Tant qu'il sembloit que n'eussions[6] qu'une vie,
Ung corps, ung cueur, ung vouloir, une envye.
Dont le voiant en tel triomphe vivre
J'estois de mort et de tous maulx delivre,

1. Ms. *cuydant*. — 2. Ms. *voiant*. — 3. Vers rectifié par le ms. fr. 883. — 4. Ms. *trouverois*. — 5. Ms. *scienne*. — 6. Ms. *qui n'ust*.

Et moins avois de [la] fortune crainte
Que de l'aveugle en la muraille painte.
Dont elle fut si très fort irritée
Encontre moy qui l'avois despitée,
Qu'elle chang[e]a sa[1] trop prompte inconstance
En fermeté, me faisant resistance,
Et de la mort, par aliance faicte,
Print le secours, cause de ma[2] defecte,
Changeant sa roue en un mortel tranchant[3],
Avec lequel en sa fureur marchant,
Pour ruiner mon esperance toutte,
Dedans le c[u]eur de mon frere le boutte,
Et d'un seul coup de dar[d] tout plain d'outrance
Tua[4] mon frere avec mon esperance :
Saichant qu'après une ruine telle
M'estoit la vie autant que mort mortelle.
Ne[5] pouvant porter ses dures alarmes,
Quant preste fuz de luy randre les armes,
La suppliant pour faire nostre accord
De m'honorer du beau coup[6] de la mor[t] :
Le m'acorda[7], fors son bras estandit
Pour me frapper, et mon cueur se randit
Devant le coup, preste à le recepvoir,
En l'estimant le mieulx qu'il peust avoir.
En cest instant, vostre divine lettre
Entre le dard et le c[u]eur se vint mettre
Et empescha pour ceste heure le coup

1. Ms. *sy*. — 2. Ms. *sy*. — 3. Ms. *au mortel destranchant*. — 4. Ms. *tuas*. — 5. Ms. *Mais ne*. — 6. Ms. *coupt*. — 7. Elle me l'accorda.

Du dard mortel, qui me facha beaucoup,
En me voiant par la lettre arrestée
Du coup très brief où m'estois aprestée.
Et toutesfois je recongnuz la main
Et l'heureux nom du bon roy tant humain,
Qui me monstroit non seullement pitié
Avoir de moy, mais par vraye amitié
Vouloit qu'en vous ma consolation
Resucitast. O! quelle affection
Et quel amour avez en vostre Tante,
De la vouloir randre vive [et] contante!
Las! monseigneur je n'avois merité
Une si grande et vive charité.
Dont me sembla, voiant vostre escripture,
Que je saillis hors de la sepulture,
Voiant mon frere et sa vertu louable
N'abiter plus en sepulcre plorable,
Mais en vous seul où je le vis vivant,
Voire et parfaict plus que n'estoit devant.
Car je sçay bien qu'en luy n'avoit vertu
Dont votre c[u]eur ne soit tout revestu.
En vous reluict sa grande humanité
Et sa doulceur, bonté, humilité,
Sa foy en Dieu qu'il a ferme tenue,
Jusques au poinct que son heure est venue,
Son beau parler, son bon sens, sa s[c]ience,
Son esprouvée et longue passience,
Sa verité, pre[u]dhomie et largesse,
Et sa très claire et congnue hardiesse.
Bref, la vertu dont il ex[c]edoit tous

Ceulx de son temps, il voit reluire en vous :
Vous, Monseigneur, en estes l'heritier.
En vous je voy mon frere tout entier
Et sy en luy avoit rien d'imparfaict
Il est par mort au sepulcre deffaict ;
Mais le parfaict est en vous demeuré,
Dont l'un et l'autre en demeure honoré.
Parquoy chacun va faisant partout bruict
Que du bon arbre nous avons le bon fruict.
O fruict heureux qui a prins ta substance
De l'arbre sainct qui a son assistance
Devant son Dieu ! et très heureux est l'arbre
Qui sert au feu divin de candellabre,
Qui est au ciel remply de toutte grace,
De veoir son fruict çà bas tenir sa place,
Vray possesseur de sa possession,
Auquel donna sa benediction.
O roy benist du pere, au nom de Dieu
Duquel tenez coronne, s[c]eptre et lieu,
Puisqu'il vous plaict par charité naifve
Qu'encor ung peu pour vous servir je vive,
Vivre je veulx encontre mon vouloir,
Car le vostre a dessus le mien pouvoir,
Et le mien est pour obeyr au vostre,
Sans retarder ny sans passer plus oultre.
Et tout ainsy qu'en vous seul je retreuve
Ce qu'ay perdu, une esperance neufve
Je voy saillir de celle qui fut morte ;
Dont esperance, en desespoir plus forte,
Contre esperance estaignant sa memoire,

A eu par vous la palme[1] et la victoire;
Me promectant qu'en vous j'ay recouvert
Ce que pensois que la terre eust couvert :
Mon bien parfaict que je tenois perdu;
Espoir me dict qu'en vous il m'est randu,
Et qu'en vous seul, pere, enfans et nepveux,
J'ay recouvert : ce que croire je veulx,
En vous aymant comme mere son filz.
De vostre amour oncques doubte ne fis;
Aymé vous ay depuis que fustes nez,
Et cest amour je n'ay abandonné
Ny ne feray, jusque à ce que la crainte
Rompant tel fil ait ma lumiere estainte.
Vous suppliant, ô monseigneur et Roy,
Auquel mon frere resucité je voy,
Pour mes brief[z] jours daignez me vouloir estre
Pere, nepveu, enfant, mary et maistre ;
Et comme à pere à jamais tou[t] honneur
Vous porteray, et comme à mon seigneur
Je vous seray très humble, obeissante,
Voire subjecte et loialle servante ;
Et vous osant frere et enfant nommer,
Je vous promectz à jamais vous aymer,
Ne demandant pour mon dernier sejour
Que votre grace et desirable amour.
Là gist mon bien, ma vie et mon repos.
Mais en craignant que mon trop long propos

1. Ms. *plamne*. Ce passage est assez obscur. Il rappelle, par sa subtilité, les développements mystiques de la correspondance de la reine de Navarre avec Briçonnet, l'évêque de Meaux.

Vous peust ennuy à la lecture faire,
Et non l'amour que je sens satisfaire,
Je mectray fin à ce facheulx langaige,
Vous presentant, pour ma foy et hommaige,
De mon desir ung petit l'ouverture.
Par ceste epistre [1] et indigne escripture
Que je vouldrois vous pouvoir faire entendre
Quel est mon c[u]eur, vous suppliant de prendre
La voulonté, l'amour et le desir
De ceste là qui n'a [d']aultre plaisir
[Que] de vous veoir regner bien longuement,
Joyeulx et sain, plain de contantement ;
Et requerant Jesus vostre saulveur
Ne vous faillir de sa grace et faveur
Et me [2] tenir en la vostre tant bonne ;
Car toute à vous pour estrenne me [3] donne

1. Ms. *espitre*. — 2. Le ms. porte *la*. — 3. Le ms. porte *vous*.

II

Epistre de la Royne de Navarre a Madame la Princesse[1]

Pour nostre adieu, non dict mais bien senty,
Le ciel ne s'est à pleurer[2] consenty,
Car en voiant la couverte douleur
Il a couvert sa pluié de chaleur,
Ne se mouvant[3] à pleurer ne plouvoir,
Tant que sans pleurs nos yeulx il a peu veoir.
Mais maintenant que l'œil perd[4] son object
Qui le randoit à pleurer non subject,
Le c[u]eur qui n'a la consolation
De ce regard plain de dillection,
Par grand regret se print à s'estonner,
Tant qu'il a faict esclàirer et tonner
Le ciel, montrant l'apostume crevée
Qui me randoit à la porte grevée.
A mes haultz cris s'acorde le tonnerre,
Par mes souspirs le vent faict partout guerre,
Et ma complainte et lamantation

1. F° 58 et ms. 883, f° 32. Cette lettre, de même que la 5e, la 6e et la 8e, est adressée à la princesse de Navarre, Jeanne d'Albret, fille de Marguerite. — 2. Ms. 883 *plouvoir*. — 3. Ms. 883 *ne s'émouvant*. — 4. Ms. *par*.

Contrainct la gresle à[1] faire emotion.
Le mal qui moins me tourmente et ennuye,
C'est le pleurer qui faict venir la pluie.
Car de tous maulx le pleurer est le moindre,
Et le plus grand est celluy qu'on veult faindre.
Le pleur faict mal au c[u]eur joieulx et sain,
Mais au dolent[1] il sert quasy de pain;
Car si le mal par pleurs n'est allegé,
A tout le moins il en est soullaigé.
Or, a le ciel faict declaration
De la couverte et juste passion
Que j'ay senty[e] à ce departement.
En vous voiant, je n'avois sentement,
Mais maintenant que je ne vous voy plus,
M'en voys à Dieu luy dire le surplus,
Luy suppliant que vous soit tout en tout[2]
Comme vous sens en moy[3] par chascun bout.

1. Ms. *guerre*; ms. 883 *gresle*. — 2. Que Dieu vous soit tout en tout : formule mystique chère à la reine de Navarre. — 3. Ms. *soy*.

III

Madame a la Royne[1]

Mes yeulx, craignant trop de larmes respandre,
Ont bien osé sur ma bouche entreprandre,
Luy deffendant le pleurer et l'adieu,
Se departant du tant regretté lieu[2].
Mais maintenant que l'œil est appaisé,
Assurez-vous estre fort mal aisé
Garder les mains pour[3] mon c[u]eur satisfaire,
Lequel ne peult de ce mal se deffaire,
Sans ung adieu et piteuse harengue,
Là où la main me servira de langue,
Pour declairer la douleur trop amere
Que sent la fille à l'adieu de la mere,
Perdant du tout de parler la puissance,
Tant empesché par trop grande abondance
De pleurs, touz prestz des yeulx dehors sortir.
A quoy, helas! je n'osay consentir,
Craignant de vous la desolation,

1. Fo 58 vo et ms. 883, fo 32 vo. Cette lettre semble s'être croisée avec la précédente. — 2. Ms. *Se departant du temps, regret et lieu.* Ce vers et le précédent ont été défigurés dans notre manuscrit. Mais le ms. fr. 883 nous a permis de les rétablir. — 3. Ms. *en.*

Disant l'adieu de separation.
Or vous supplie avoir pour agreable
Que cest adieu à la langue importable
Vous puissiez lire et non pas escoutter.
O dur morceau malaisé à gouster
A vous et moy! Que l'amour maternelle,
Qui sans finer me sera si cruelle,
Ne peult ce mot de triste adieu soufrir!
Je ne vous puis, Madame, rien offrir :
Je suis à vous et en vostre puissance,
Asseurez-vous que ceste obeissance,
Que je vous doibz, si bien observeray
Que mon debvoir en cela je feray.
Vous suppliant très humblement, Madame,
Pour la santé de mon corps et mon ame,
M'entretenir en vostre bonne grace;
Car, m'asseurant y avoir bonne place,
Malheur ny mal je ne puis recepvoir,
Sinon celluy que j'ay pour ne vous veoir.
Or, entendez, Madame, ung grant tourment
Que j'ay senty en ce departement,
Car deux amours qui ne me furent qu'une,
Je sens en deux, dont l'une m'importune
En me voullant presenter passience,
Me promectant[1] l'agreable plaisance
Et le plaisir de reveoir ung mary.
Mais quoy! mon cueur encores trop ma[r]ry
Ne la veult poinct avoir ne recepvoir,

1. Ms. *remectant*.

Car ceste amour du naturel debvoir
Je sens si fort, que si l'autre j'accepte
Aucune fois, soudain je la rejecte.
Tantost, je sens mon œil pleurer puis rire,
Mais la fin [n']est tousjours de ce martire,
Qui durera, sans prandre fin ne cesse,
Jusques à tant que je reprenne adresse
Pour retourner vers vous en dilligence.
Lors, obliant la trop facheuse absence,
Je recepvray la joye et le plaisir
Et joyray de mon parfaict desir
D'ensemble veoir pere, mere et mary.
Lors cessera mon cueur d'estre mar[r]y.
Donc attendant ceste heureuse journée
Je languiray de mal environnée,
Ayant toujours de vous reveoir envie,
Suppliant Dieu vous conserver la vie.

IV

Autre de Madame la Princesse a la Royne[1]

A ce matin, Madame, j'ay receu
En grand plaisir votre epistre bien leue,
Mais me faisant souvenir de l'adieu.
A tous ennuys certes j'ay donné lieu,
Et si le ciel retarde de pleuvoir[2],
Pour ne me veoir aux yeulx la larme avoir,
Je vous diray pourquoy cela advint :
C'est qu'à l'adieu d'un « Dieu gard » me souvint
Qui recrea mes pleurs, mais non obstant
N'effaça pas en mon cueur mal contant
Ce dur ennuy qu'à present me tourmente.
Et en tant que [je] vous trouvay[3] absente,
Hier au soir, je me mis à me plaindre ;
Lors Dieu voullut astres et ciel contraindre
Vous declairer mon mal dur à porter;
Le vent cueillit, pour vous les transporter[4],

1. F° 59 v° et ms. 883, f° 35. Cette lettre est évidemment la réponse à la lettre II. — 2. Ms. *pleurer*. Cette correction se justifie à la fois par les exigences de la rime et par plusieurs comparaisons faites avec divers passages des lettres III et V. — 3. Ms. *trouvant*. — 4. Ce vers, donné dans une forme incorrecte dans le manuscrit, est rectifié par le ms. 883.

Les hau[lt]x souspirs de mon deuil importable.
Voila comment j'euz le ciel favorable,
Ayant voullu le vent prompt et leger,
En me servant, vous estre messager,
Faisant oyr mes plainctz à vostre oreille,
Où me contrainct ma douleur non pareille.
Or, craignant trop que ma longue escripture
Vous feist sentir de nouveau la poin[c]ture
De vostre ennuy, si fort à supporter,
Je prie à Dieu qui nous peult conforter
Me faire veoir vostre centiesme année.
En attendant ceste heureuse journée,
Que le « Dieu gard' »[1] me fera autant rire
Que cest adieu m'a causé de martire,
Je vous supplie estre de moy contente
Et me tenir la plus obeissante
Fille, qui fut et qui jamais sera,
Tant [qu']en ce corps l'ame demeurera.

1. Ms. *la Dieu gard.*

V

Response de la Royne a Madame[1]

Vostre premiere epistre par moy leue
M'a faict quiter la part qu'avois esleue
De fortement porter l'adieu sans larmes;
Mais escoutant voz veritables termes,
Desquelz amour est fidelle tesmoing,
Voiant l'ennuy, le regret et le soing
Que vous portez de ce departement,
Ayant de vous, non de moy, sentement,
Vostre dueil pleure et vostre ennuy me fasche;
Vostre regret regrette en toute place,
Car vous sçavez que celle qui n'est rien
Ne peut en soy sentir ne mal ne bien.
Mais en vivant en vous, je me consens
De confesser que vostre mal je sens,
Et vostre bien aussi me resjouit;
Tant a mon cœur du bien et mal joui[2],
Que vous portez pour moy dedans le vostre.
Or, ne passez ma follie donc plus oultre;
Contentez-vous que le ciel par pleuvoir

1. F° 60. Cette lettre répond à la fois aux épîtres III et IV. Elle se trouve également dans le ms. fr. 883, f° 33 v° — 2. Ms. *Tant de mon cueur du bien et mal jouict.*

Tonner, gresler, ayt[1] faict nostre ennuy veoir.
Et ceste nuict la terre a fort tremblé,
Voiant tel mal dessus elle assemblé,
Comme disant « Je n'en puis plus porter ».
Mais aujourd'huy pour me reconforter
M'avez escript une si bonne epistre,
Voiant l'espoir que commancez au[2] tiltre
De me reveoir, que je croy que la toille
Vous servira bientost de forte voille
Pour en ce lieu vous faire retorner,
Ou moy à vous incontinant mener.
Cest espoir là esperé fermement
A essuyé[3] mes yeulx joyeusement,
Et de mon cueur a chassé la tristesse,
En me faisant de vous reveoir promesse.
Ainsy vivray en espoir très contente,
Mais que[4] soiez venue a vostre attente :
C'est de reveoir celluy qu'aymer debvez,
Ce[5] que bien faire à mon gré vous sçavez.
Et aussi tost que vostre œil et son œil
S'assembleront, je n'auray plus de dueil,
Car de voz cueurs, je les tiens tant uniz,
De vray amour et de vertu garniz,
Que ce n'est qu'un; et avec[ques] ces deux
Le mien loger pour tout jamais je veulx,
Non pour garder l'un l'autre d'aprocher,
Mais le[ur] servir d'un lien ferme et cher.

1. Ms. *et*. — 2. Ms. *à*. — 3. Ms. *a essuier*. — 4. *Mais que* est employé ici dans le sens de *pourvu que*. Cette expression est particulièrement fréquente dans l'*Heptaméron*. — 5. Ms. *et*.

Si sçay-je bien ma force n'estre telle
Que puisse rendre amour perpetuelle,
Ny aïder à l'accroistre[1] ou parfaire.
Parquoy me fault supplication faire
Au Tout-Puissant, qui est le vray amour,
En voz deux cueurs faire à jamais sejour.
Alors sera le mien d'ennuy delivre
Pour avec vous en luy à jamais vivre.

1. Ms. *la mectre*.

VI

Autre de ladite Royne[1]

Si vostre tant regretté departir
S'est faict de moy à force consentir,
Me remonstrant le grant plaisir qu'avoir
Vous esper[i]ez de vostre mary veoir,
Tant que croyois[2] vostre contentement,
De mon ennuy couvrir le sentiment ;
Puis je pensois qu'avec vous vostre pere
Deust achever ce voiage prospere ;
Mais maintenant que le contraire voy
Et que je suis sans vous et vous sans moy,
Vous sans mary et sans pere et sans guide,
Je ne voy plus ny raison ny remede,
Qui engarder me puisse de me plaindre.
Car vray amour ne se sçait pas bien faindre.
Helas ! mais quoy, à qui ne à quelle aureille
Puis-je monstrer ma doulleur non pareille ?
Si c'est à ung qui forte amour ignore,
Ma vraye amour ne luy diray encore.

1. F° 61 et ms. fr. 883, f° 36 v°. — 2. Ms. *Tant qu'en pensant.* La répétition du mot *pensois* deux vers plus bas et la nécessité de modifier la construction de la phrase justifient notre correction.

Si c'est à ung qui ayt amour petite,
Ma vraye amour entendre ne meritte.
Donc ne treuvant nulle autre amour egale
Fors seullement la vostre fillialle,
Je ne me puis garder de vous escrire
Mon purgatoire et trop cruel martire.
O sotte main, o mere par trop folle!
Fault-il qu'ainsi ta fille tu consolles!
Diminuant ta forte passion[1],
Donner luy veulx la desolation
Que tu luy doibz de ton pouvoir oster.
Vault-il pas mieux toute seulle gouster
L'amer morceau de ceste departie,
Que luy laisser ceste seure partie?
Sçais-tu pas bien que si son dueil augmente,
Tu en seras doublement mal contente?
Sçais-tu pas bien qu'en acroissant son dueil,
Tu en feras cent foys pleurer son œil;
Et, qui pis est, tes larmes ne tes cris,
Tes piteux motz, ne tes dolens escriptz[2],
Ne feront pas que la fortune change
Ne que par pleurs à ton voulloir se renge.
Tu ne ferois seullement qu'engraver
Le dueil au cueur et le corps trop grever.
Las! il est vray, il fault que je confesse
Que rien ne sert ceste nostre tristesse
Que d'offenser Celluy seul qui tout peult,

1. Ce vers est peu compréhensible dans le manuscrit. Le scribe a écrit *force* pour *forte* et transformé le premier mot, en enlevant une syllabe au vers. — 2. Ms. *ne tes douleurs escriptz.*

Et qui pour nous mieulx que nous mesmes veult.
En le voiant fault essuyer noz larmes
Et fault cesser dolens et tristes t[e]rmes,
En confessant que tout ce qu'il nous donne
Il est très bon, puisque luy seul l'ordonne.
Si nous a il commandé le prier
Et ne deffend devant luy le crier.
Doncques pour vous, ma fille, je le prie,
Et du profond de mon cueur je luy crie,
Le suppliant vous estre pere et mere,
Mary, amy et qu'en ung temps prospere
Veulle changer cestuy remply d'ennuys,
Et en clair jour torner noz noires nuictz,
En rapportant à mes yeulx la lumiere
Et le plaisir de ma joye premiere,
Par qui j'acquis le nom de mere heureuse,
En me donnant fille très vertueuse.
Telle vous veulx; ou plustost vous veoir morte
Que de vous [veoir] nommer d'[une] autre sorte.
Or vivez donc et vertu vive en vous,
Et en nous deux vive le Tout en tous,
Qui près et loing heureuses nous tiendra.
Quant de luy seul tout bien nous surviendra,
Je le requiers de[1] par son crucifix,
Qu'avec ma fille il renvoye mon filz,
Et que tous deux en santé plains de joye,
Avant mourir de ces deux yeulx revoye.

1. Ce *de* est donné par le ms. fr. 883. Les autres variantes fournies par ce ms. pour les derniers vers de cette pièce ne donnent guère que les formes incorrectes.

VII

Madame a la Royne[1]

Amour ne peult, selon son naturel,
Se demonstrer autre que très cruel.
D'en bien parler je doibz[2] avoir puissance
Puis qu[e j'en] ay tant faict d'experiance.
Or, si voullez dire l'affection
De pere et filz estre sans passion,
Je dis que non; car maintenant [l']espreuve
Rude et fascheuse et ennuyeuse treuve.
C'est que l'espoir qu'avois disant adieu
De vous reveoir[3] en bref tens et [en] lieu
Me confortoit et passoit de mensonge.
Tant que je croy que je n'ay faict que songe,
En me treuvant frustrée du plaisir,
En[4] qui estoit mon principal desir.
Quant à vos yeulx il vous est impossible,
Mais vostre cueur à[5] cette amour sensible
Veulx appeler tesmoing de mes ennuys.
Les jours trop longs et les fascheuses nuictz

1. F° 63 v°. — 2. Ms. *De bien parler j'en doibz.* — 3. Ms. *de le veoir.* — 4. Ms. *et.* — 5. Ms. *de.*

Me font sentir les temps tant regrettez
Où tout ennuy de moy fut rejecté.
Et le present me monstre triste face,
Où je ne sçay[1] trouver plaisir ne grace;
Car l'advenir, duquel bonheur j'espere[2],
Me promet bien faire meilleure chere.
Mais quoy! je faulx par trop d'affection,
Car vostre mal est forte passion;
N'a plus besoing[3] qu'elle soit augmentée
Et trop plus a Madame tourmentée[4].
Parquoy vous fault, ou bien par esperance,
Ou seureté, prandre rejouyssance.
Vous sçavez bien qu'aux proverbes des vieulx
On dict souvent qu'après temps pluvieux,
Le cler soleil se monstre en sa beaulté.
Et donc ainsi ne sera nouveauté,
Si tant de biens viennent après les maulx.
Tous mes escriptz n'ont tousjours esté faulx,
Et cestuy-cy sera bien veritable,
Faisant servir mon malheur importable,
Lequel tant plus gratieulx me tourmente,
Tant plus l'espoir me console et contente.
Las! hastez-vous, contentement, lequel
Sera pour moy si agreable et tel
Qu'en ung moment me fera oblier

1. Ms. *Je n'y sceu*. — 2. Ms. *Car l'advenir lequel malheur j'espere*. La correction que je propose est conforme aux déclarations faites par Jeanne d'Albret en plusieurs autres endroits de sa lettre. — 3. Il n'est plus besoin, etc. — 4. Elle n'a déja tourmenté Madame que trop longtemps.

Le dur ennuy qui m'a voullu lyer.
Vous qui voullez perdre la souvenance
Des maulz passez, retenez ma sentence :
N'allez chercher Lathes fleuve[1] pour boire,
Trop loing il est et l'eau en est trop noire ;
Mais en ung mois ung bon contentement
Faict[2] oblier cent mil ans de tourment.
Attendez-donc, Madame, ce remede
Qui vous sera tel secours et tel ayde,
Que vous direz croyant ce mien langage :
« Vrayment un fol conseille bien un saige ».

1. Le fleuve Léthé. — 2. Ms. *pour oblier.*

VIII

La Royne a Madame la princesse[1]

Cuydant au soir en repoz sommeiller,
Amour me vient tout soudain esveiller
Disant : « Escriptz et prens la plume en main,
Sans t'excuser ny attendre à demain.
Prendre ne peult ta fille en passience
Ceste trop longue et facheuse sillence. »
Je luy respondz quasi tout en dormant :
« J'ay tant escript que je n'ay argument
Pour bien escrire. » Il me respond : « Ne cesse
Jusques à ce que la pauvre princesse
Soit jointe au bien que tant elle desire;
Alors ta main reposera d'escripre.
Mais jusques là ta fille n'abandonne[2],
Et par escript quelques escriptz nous donne. »
Je me levay estant par luy pressée[3],
Du papier pris et ma plume ay dressée,
Et en l'allée auprès de ma fenestre
Me promenay[4], pour plus à mon ayse estre.
Puis je m'assis et me prins à penser
Par quel endroit je pourrais commencer.
J'attendis peu, lorsque[5] j'ouys ung bruict
D'un vent sortant et de feuille et de fruict,
Qui doulcement portoit à mon oreille

1. F° 64 v°, et ms. fr. 883, f° 35. — 2. Ms. *abhandonnes.* — 3. Ms. *Estant près de luy pressée.* — 4. Ms. *promene.* — 5. Ms. *quant.*

Ung son piteux qui me donna merveille.
Je me tournay[1] et deçà et delà
Pour mieulx sçavoir le lieu d'où vient cela.
Mais je ne vis arbre, branche ny feuille,
Qui doulcement d'un accord ne se dueille.
Et à leur son les petites fontaines
Ont respondu comme esgalles [en] peines,
Avecques eulx la voix de la riviere,
Qui s'eslevoit[2] par si doulce maniere,
Que j'ouys bien son amoureuse[3] voix;
Mais ung seul mot entendre ne sçavois.
Mon couvre-chef je prins à destacher
Et mon oreille ouvrir et approcher.
Là j'entendis ung mot piteux et bas
De toutes ces voix redisant : « Helas !
Helas! Helas! or, l'avons nous perdue?
Las! dessus nous ne torne plus sa veue
Ceste beaulté qui nous embellissoit,
Ceste vertu qui nous resjouyssoit,
Ceste doulceur adoulcissant nos fruictz;
Or, sommes nous sans elle tous destruictz[4]. »
Si je senty de toute creature
Un tel helas, croyez que ma nature
Ne peust souffrir d'oyr le demourant.
Mais m'en revins en ma chambre courant,
Avecques eulx criant : « Helas! mon Dieu
Ramene tost en ce desolé lieu
Celle que tant ciel et terre regrette,
Et que revoir incessamment souhaitte. »

1. Ms. *trouvay*. — 2. Ms. *qui estoit*. — 3. Ms. *l'amoureuse*. — 4. Ce vers ne se trouve que dans le ms. 883.

IX

Epistre de la Royne de Navarre a Madame l'abbesse de Fontevrault[1]

Le seul Amour qui n'a bandeau ny arc,
Le vray pasteur de vostre petit parc,
En gouvernant ces blanches brebiettes[2]
Sçet bien tirer ses dorées sajectes,
Les regardant seulement, il les garde.
Cest amour là duquel estes aymée,
Qui d'un chacun vous faict estre estimée,
En remplissant vostre cueur et vostre ame
De sa divine amour et vive flame,
Contrainct chacun d'estre vray amateur
De la brebis d'un si parfaict pasteur,
Voiant qu'avez cueur et corps revestuz
Du viel habit de ses grandes vertuz,
Tant qu'on le void en vous vivre et reluyre.

1. F° 62 v°. Cette lettre est adressée, selon toute évidence à Louise de Bourbon, fille de François de Bourbon et de Marie de Luxembourg, et par conséquent tante d'Antoine de Bourbon, époux de Jeanne d'Albret. Elle prit le voile en 1510 à Fontevrault, fut élue abbesse en 1533 et gouverna le célèbre monastère jusqu'en 1575. C'était une femme remarquable, d'une grande élévation de sentiments. — 2. Ms. *berbiettes*.

C'est ce qui peult tout bon esprit induire
A vous aymer en Dieu et Dieu en vous,
Ne voiant qu'un à l'espouse et l'espoux.
Et si chascun, conduict par la puissance
De ceste vraye et vive congnoissance,
Vous ayme et loue et se tient heureux d'estre
Près du chef d'œuvre de si excellant Maistre,
Moy qui me voy, maulgré mon cueur, bannye
De vostre tant honneste compaignie,
Ne doy-je pas la perte regretter
Et le retour plus qu'autre souhaitter?
L'homme charnel voiant le parentaige
D'entre nous deux dira son vieulx langaige :
C'est que le sang[1] me contrainct desirer
Vostre presence et sans vous souspirer.
Mais ce n'est pas où arrester me veulx,
Car le lien qui est entre nous deux
N'est chair ne sang que trop nous desprisons,
Pour nous lier en si fortes prisons.
Mais si celluy qui a l'esprit de Dieu
En veult parler, je luy donne le lieu ;
Car il faut bien sçavoir de quel lien
Deux cueurs en ung sont au souverain Bien
Parfaictement adjoinctz sans departir.
Qui le dira ainsi ne peult mentir,
Mais pour juger nostre amitié, il fault
Au juge avoir esprouvé qu'amour vault.
Car qui n'est bien de ceste amour ataınct,

1. Ms. *Song*.

Le jugement n'en sera[1] bon ny saint.
Tel est ce feu par sa vertu très grande
Que qui le sent autre bien ne demande,
Et le lien d'un amour si parfaict
Ne peult jamais par nul estre deffaict.
Mort et tourment le cuyda[nt] efforcer
Ne font, sinon plus fort le renforcer.
Si la haulteur de tous les plus haults cieulx
Et le profond des plus terrestres lieux,
Vie ny mort, n'ont contre amour pouvoir[2] :
Que crainct le cueur qui dedans se peult veoir
Ce vray amour qui à rien n'est soubjet,
Et de tout bien est matiere et subjet?
A[s]seuré est que telle affection
N'a par le temps nulle mutation,
Fors qu'elle croist et se parfaict plus fort,
Plus de tourment elle souffre et de mort.
Voila l'amour dont suys à vous lyée,
Dont je vous suys parante [et] alyée,
N'ayans nous deux qu'un frere, amy et pere,
Qu'un Dieu, qu'un Christ qui dedans nous opere.
Mais plus ce Dieu d'amour nous aymerons,
Plus nostre amour en luy estimerons,
Et plus aurons d'envye et de desir
De recouvrer ensemble le loisir
De conferer de ceste amour divine.
Que ceulx qui font d'aymer si bonne mine[3],
Qui ont d'amour plain[4] les dens de la bouche,

1. Ms. *Fera.* — 2. Ms. *couvrir.* — 3. Ms. *qui font des meres si bonne mine.* — 4. Ms. *qui font d'amour plains.*

[Mais] au profond du cueur il ne leur touche,
Leur amour est vain[1] et fainct ! [Mais] cuydant
Le nostre estre vray, parfaict[2] et ardant,
Tout plain de biens qu'assez on ne peult dire,
Cest amour là nous contrainct vous escrire
Et ne laisser corps ny esprit oysif,
Pour se monstrer amour vray et nayf,
En vous priant par pareil sentiment
Chanter bien hault : Dieu est amour vrayment,
Et amour Dieu, qui rend niepce et tante
Deux cueurs en ung et chascune contante.

1. Ms. *plaint*. — 2. Ms. *très parfaict*.

X

Au prothenotaire d'Arte abbé de Saint-Sever[1]

Puisqu'ains[y] est que vostre maladie
Jusques icy veult estre si hardie
De vous tenir prisonnier enfermé,
Comme nous a ce porteur affirmé,

1. Fo 65 vo. Le manuscrit porte *Arte* très lisiblement écrit. Il est probable que la lettre est adressée au protonotaire d'Orthe, dont il est question à diverses reprises dans les *Lettres de Marguerite* (éd. Génin, I, p. 376, 380, 381 et II, p. 200). Ce personnage avait été mêlé vers 1542-1543, à des négociations importantes. Je ne crois pas qu'il puisse s'agir ici d'un protonotaire d'Orthez, les titulaires de cette dignité étant généralement désignés par leur nom de famille; il paraît plus plausible d'admettre que l'on a affaire à un membre de la famille d'Orthe, dont plusieurs représentants ont joué un rôle dans la diplomatie et dans l'histoire militaire, au cours du xvie siècle, par exemple, Roger d'Aspremont, dit d'*Orthe*, chargé vers 1543 par le roi d'une ambassade en Angleterre (Catal. des actes de François Ier, no 12886). Cet ambassadeur, le destinataire de notre épître et l'envoyé, dont Marguerite parle dans sa correspondance, pourraient bien n'être qu'un même personnage. La qualification d'abbé de Saint-Sever semblerait susceptible de faciliter l'identification de ce protonotaire, mais il n'en est rien. Des trois abbayes de ce nom, celle qui était située en Bigorre, Saint-Sever de Rustan (actuellement dans les Hautes-Pyrénées), est la seule qui ait pu avoir un protonotaire comme abbé à l'époque qui nous occupe, les deux autres ayant été possédées par des évêques et des archevêques durant cette période. Mais le *Gallia christiana* (t. I, col. 1020), et les auteurs qui ont traité, depuis la publication de ce recueil, de l'abbaye de Saint-Sever de Rustan, s'ac-

Nous qui aymons[1] de vous veoir [tousjours] sain,
Après avoir entendu le dessain
Des medecins qui tous au but pretendent
De vous guerir, mais craignans qu'ils n'entendent
La cause et fin de votre fascheux mal,
Ayans laissé faire le principal
Au Medecin très prudent et très saige,
N'avons poinct craint par ce present message
Vous envoyer une recepte telle
Qu'elle guerit toute douleur mortelle;
Vous promectant que si vous en usez
Et noz moiens tant vous ne reffuzez,
En bref aurez santé voire à revendre.
Or, la lisez et la veuillez donc prandre.
Trois onces fault prandre de passience,
Puis de repoz et paix de conscience,
Il en fault bien la livre tout entiere.
De passetemps voire en toute maniere
En fault cueillir autant qu'on peult tenir
Toute la main; de plaisans souvenirs,

cordent pour ne citer, entre les années 1514 et 1552, qu'un seul abbé nommé Jean de Basilhac ou Bazilhac, conseiller-clerc au Parlement de Toulouse, en même temps abbé de Berdoues et de Lescale-Dieu et qui fut élu évêque de Carcassonne, mais dont la nomination ne fut agréée ni par le pape ni par le roi. Or, ce personnage n'a point d'attache avec la famille d'Orthe et n'est point qualifié de protonotaire. Il semble donc qu'il faille intercaler dans la liste des abbés de Saint-Sever, un abbé appartenant à la famille d'Orthe et omis par le *Gallia*. De minutieuses recherches ne nous ont pas permis de résoudre définitivement cette question. Cette lettre se rapporte évidemment aux dernières années de la reine de Navarre, comme toutes les autres pièces du recueil. — 1. Ms. *avons*.

De seur espoir d'amour, mieulx que jamais
Il en fault bien trois bonnes dragmes, mais
Les fault breyer avec une liqueur
De vray plaisir qui resjouit le cueur.
Pomme d'amour fault prendre, mais bien peu,
Qu'elle ne puisse allumer quelque feu,
Qui soit par trop malaisé à estaindre :
C'est argent vif que tout chacun doibt craindre.
Mais pour ung peu vous ne ferez que mieulx;
Car peu d'amour faict l'homme estre joyeulx,
Comme de trop le rend melancolicque.
Le tout breyé, fault que l'on y applicque
De mocquerie une once, voire deux.
De la pouldre de ris[1] j'ordonne et veulx
Que saulpoudrée en soit toute la masse,
En l'arrosant de l'eau de bonne grace;
Et de cela fault faire un cataplasme
Qui sentira mieulx qu'embre gris ou basme,
Et sur le front la nuict le porterez
Et sur le cueur, et poinct ne l'osterez.
Et si trois jours il [est] de vous porté,
Vous en serez sain et reconforté.
Et pour servir à vostre guerison
N'espargnerons pour vous nulle oraison,
Priant Celuy qui peult santé donner
Qu'en ce lieu sainct vous face retourner.

1. Marguerite joue sur le mot.

COMÉDIES

COMEDIES

Comedie sur le trespas du Roy a quatre personnages, cest assavoir Amarissime, Securus, Agapy, berger, et Paraclesis[1].

AMARISSIME *commance.*

Mais est-il vray, est-ce chose assurée
Que Pan nous est osté de ces bas lieux?
O la douleur voyre desmesurée!
Mais est-il vray, est il ravy aux cieulx?
C'est verité. O mes aveuglez yeulx,
Sans plus vouloir en ce monde rien veoir,
Montrez deceu le tourment envieulx,
Et à pleurer faictes vostre debvoir.
Or, est de nous, bergeres et bergers,
Soubstraict du tout le bien et le plaisir,
Qui nous gardoit de tous maulx et dangers,
Voire et du loup qui ne sçeut onc saisir
Nulle brebis, car il n'avoit desir
Que de garder son parc et son troupeau,

1. Fº 24. Pour ce qui concerne les timbres des chansons insérées dans cette composition dramatique, nous renvoyons à l'*Appendice* qui leur est consacré à la fin du volume.

Et bien souvent a mieulx aymé choisir[1]
Que [de] leur veoir [h]azarder chair et peau.
Puisque ce tant et tant aimable Dieu
Ne puis plus veoir, pour mon grand dueil parfaire
Choisir me fault ung solitaire lieu,
Où ma douleur, sans ung seul mot en taire,
Puisse chanter et du tout me distraire
De tout plaisir, de toutte charge et soing,
Car perdant tout je n'ay de rien affaire,
Et n'a mon deuil que de larmes besoing.
Ce lieu desert j'ay choisy pour mes pleurs,
En delaissant pastourelle et pasteurs.
Je hay les bois, les verdures et fleurs,
Prez et ruisseaulx, pallais, villes et tours.
Puisque la mort faict de sy cruelz to[u]rs
De n'espargner le chef de bergerie,
Le noir prendray, au lieu de beaulx atours,
Non pas sy noir, comme je suis marrie.
N'espere pas de me reconforter
Nul rossignol, linotte, ny calandre ;
Je veuil[2] mon deuil sans reconfort porter,
Tant que mon corps soit tout reduict en cendre.
O clers ruisseaulx, ne faictes plus entendre
Vostre doulx bruict, advanceant mon dormir,
Car nul repos sy plaisant ne puis prendre
Qu'à raconter mon malheur et gemyr.
O foible voix, loin de toutte musique,

1. *Choisir* est très nettement écrit, mais le sens du mot n'est pas clair. D'autre part les exigences de la rime rendent difficile le choix d'un autre mot. — 2. Ms. *Je vueil.*

Seulle criez mes douleurs haultement :
Deuil et amour soi[en]t vostre retoricque.
Chantez des vers de douleur seullement,
Qui composez sont sans entendement
Par ung esprit troublé jusque à la mort.
Faictes sentir a tout le firmament
Qu'à luy et vous la mort a faict grand tort.

Elle chante[1] *sur le chant* « *Jouyssance vous donneray* »

*Las ! tant malheureuse je suis,
Que mon malheur dire ne puis
Sinon qu'il est sans esperance :
Desespoir est déjà à l'huys
Pour me jetter[2] au fondz du puits[3]
Où n'a d'en saillir apparence.

SECURUS.

O Pan, o Pan, mon maistre et mon amy,
Puisque tu es de nos yeulx arraché,
Et que ton corps en terre est endormy,
Et avec toy tout nostre bien caché,
Que fera plus mon c[u]eur triste et faché
Fors de pleurer, delaissant toutte joye?
Parquoy mon lut j'ay au saulle attaché
Sans que jamais son [h]armonie j'oye.

1. Marguerite a reproduit ici une chanson qui fait partie des *Chansons spirituelles* publiées dans les *Marguerites de la Marguerite des Princesses* (éd. Frank. t. III, p. 90). J'ai adopté, pour cette pièce, l'orthographe de ce recueil, en donnant en note les variantes que présente le manuscrit. Les dix strophes empruntées à cette chanson sont signalées par un astérisque. — 2. Ms. *getter*. — 3. Ms. *puis*.

AMARISSIME *chante* :

*Tant de larmes jettent mes yeulx
Qu'ilz ne voyent terre ne cieulx,
Telle est de leur pleur l'abondance[1].
Ma bouche se plainct en tous lieux,
De mon cueur ne peult saillir mieux
Que souspirs[2] sans nulle allegeance[3].

SECURUS.

Mais n'ay-je pas ouy la foible voix
De la dolente et triste Amarissime,
Devers laquelle à grand haste m'en vois?
Car à l'oyr presque morte l'estime,
Plaine de deuil du pié jusqu'à la cime.
De desespoir j'ay son chant entendu :
Elle a raison, soit en prose ou en rime,
De lamenter, car elle a tout perdu.

AMARISSIME *chante* :

*Tristesse par ses grans efforts
A rendu si foible mon corps,
Qu'il n'ha ny vertu ny puissance.
Il est semblable à l'un des morts,
Tant que le voyant par dehors
L'on perd de luy la congnoissance.

1. Ms. *habundance*. — 2. Ms. *soupirs*. — 3. Ms. *allegence*.

SECURUS.

Cesse ce chant et ces pleurs lamentables,
Qui n'est[1] à corps ny esprit proffitable,
Ma très parfaicte et tant aymée amye.

AMARISSIME.

O Securus, tant vray et charitable,
Tant extreme est mon deuil et importable
Que consoller je ne [le] s[ç]aurois mye.

SECURUS.

Helas! je sçay que tu as bien raison.
Si ay-je aussy[2] en tout lieu et saison
De regretter une perte sy grande,
Tous deux avons beu la triste poizon;
Par quoy viens t'en à ma pauvre maison
Ou de noz plainctz ferons aux dieux ofrande.

AMARISSIME.

Amy, delaisse icy la delaissee,
Que la mort a jusqu'à mort abaissee,
Luy ostant Pan où estoit tout son bien.
Car d'ennuy suis si très fort opressee,
Que ta maison sera très mal dressée
Par moi, n'ayant plus nul soucy de rien.

1. Ce qui n'est point profitable. — 2. Ms. *moy*.

SECURUS.

Peulx tu laisser, ma très chere compaigne,
Nostre trouppeau errant par la montaigne,
Au grand danger du loup aussy de l'ours?

AMARISSIME.

Mais que de pleurs mon visage je baigne :
Il m'est [encore] advis qu'asez je gaigne,
Car mort m'a faict de trop estranges tours.

SECURUS.

Je ne le faicz pour arrester tes larmes,
Car comme toy je sens pareil[s] tourmens [1],
Mais c'est afin que nous pleurions ensemble.

AMARISSIME.

Amy, pour toy j'ay mon grand amour ferme,
Je partiray d'icy, car je t'afferme
Que riens que mort noz c[u]eurs ne desasemble.

SECURUS.

Consolle-toy, Amarissime chere,
Esleve ung peu ta morte et triste chaire [2],
Car, toy mourant, mettrois fin à ma vie.

1. Ms. *Car comme toy je suis en pareil tourmens.* — 2. C'est la rime qui amène l'auteur à écrire *chair* avec un e.

AMARISSIME.

Pour toy vivray en ceste vie amere;
Mais chantons donc puisque ceste c[h]ymere
Mort a de nous nostre joye ravie.

Securus et Amarissime chantant sur le chant : « Je vous supplie, oyez comment En amour je suis maltraicté. »

*Je n'ay plus que la triste voix
De laquelle crier m'en vois,
En lamentant la dure absence.
Las! de celuy pour qui vivois,
Que de si bon cœur je voyois[1],
J'ay perdu l'heureuse presence!

AGAPY, *second berger.*

Je l'ay perdu le vray consolateur
De mon esprit, de tous pasteurs le maistre
Je l'ay perdu le plus sage pasteur
Et le plus doux qui fut en ce bas estre.
Ainsy très bien gardoit et faisoit paistre
Son grand troupeau[2], duquel fut amateur,
Le deffendant et gardant de sa dextre.
Las! j'ay perdu de tout mon bien l'auteur;
Devant mes yeulx la mort me l'a[3] osté
Le dernier filz lequel il acolla[4]!

1. Ms. *servois.* — 2. Ms. *trouppeau.* — 3. Ms. *le m'a osté.* — 4. Vers dont le sens est obscur, probablement par suite d'une erreur de transcription.

O quel adieu et qu'il m'a cher cousté!
Parler n'en puis, il fault demourer là!
Luy par trop mieulx que nul aultre parla[1],
Le corps vaincu, l'esprit victorieulx
De crainte et mort, droict aux cieulx s'envola,
Dont de courroux [je] suis presque faceulx.

AMARISSIME.

*Seure je suis que son esprit
Regne avec son chef Jesus-Christ,
Contemplant la divine essence.
Combien que son corps soit prescript,
Les promesses du saint Escri[p]t[2]
Le font vivre au ciel sans doutance.

*Tandis qu'il estoit sain et fort,
La foy estoit son reconfort,
Son Dieu possedoit par creance ;
En ceste Foy vive il est mort,
Qui l'a conduit au tres seur port,
Ou il ha de Dieu jouyssance.

AGAPY.

Quel son, quel chant est-ce que j'oy de loing[3],
Tant que je pers le sens et la parole?
C'est voix de femme et qui a grand besoing,
A mon advis, que quelcun la consolle.

1. Agapy se donne comme ayant assisté aux derniers moments du roi : l'éloge de la constance montrée par celui-ci vient donc naturellement dans sa bouche. — 2. Ms. *Esprit*. — 3. *J'oy* n'a été compté que pour une syllabe.

O toy, oyseau[1], qui plus promptement volle,
Va conseiller la voix d'une non fainete,
Qui ne se deult comme legerre ou folle,
Mais en grant deuil instamment faict sa plaincte.

AMARISSIME.

*Mais, helas! mon corps est banny
Du sien, auquel il fut uny
Depuis le temps de nostre enfance!
Mon esprit aussi est puny,
Quand il se trouve desgarny
Du sien plein de toute science.

*Esprit et corps de dueil sont pleins,
Tant qu'ilz sont convertiz en plains;
Seul pleurer est ma contenance.
Je crie par bois et par plains,
Au ciel et terre me complains;
A rien fort à mon dueil ne pense.

AGAPY.

Ceste voix là me tire à soy,
Car elle est semblable à la mienne;
Et sens une douleur en moy
Toute telle comme la sienne.
Sa chanson me semble ancienne,
Si sont les motz de neuf ouvraige;
D'où que ce soit que la voix vienne,
Ignorer n'en puis le langaige.

1. Ms. *oyseaulx*.

AMARISSIME.

*Mort qui m'as fait sy mauvais tour
D'abattre ma force et ma tour,
Tout mon refuge et ma defense,
N'as sceu ruyner mon amour
Que je sens croistre nuict et jour,
Qui ma douleur croist et avance.

*Mon mal ne se peut reveler,
Et m'est si dur à l'avaller,
Que j'en perds toute patience.
Il ne m'en fault donc plus parler,
Mais penser de bien tost aller
Où Dieu l'a mis par sa clemence.

AGAPY.

O Amarissime est-ce toy?
C'est toy qui monstre[s] par ton chant
Que vraye amour et seure foy[1]
Par le temps ne vont[2] poinct laschant[3].
Las! tu pleures le tour meschant
De la mort, dont plainctes tu faitz.
Par quoy vers toy m'en voys marchant,
Pour avec toy porter le faix.

1. Ms. *est.* — 2. Ms. *va.* — 3. Ne se relâchent pas avec le temps.

SECURUS *chante sur le chant :*

« *Las! voulez vous qu'une personne chante*
De qui le cueur ne fait que souspirer. »

Ma triste voix plus rien que dueil ne chante,
Aussi mon mal ne faict que s'empirer.
Rien je ne voy qui mon esprit contente,
Et ne peult plus mon cueur que souspirer,
Nul mal ne crainctz et nul bien desirer
Je ne puis plus, fais-moy[1] pleurer, ma Muse.
Pour desplaisir du tout ne retirer,
Ce mestier [là] veux faire sans nulle excuse.

AMARISSIME.

Areste toy, Securus, car j'escoutte
Voix qui me faict d'un berger souvenir,
Voire si fort que sans en faire doubte,
C'est Agapy, je le veux soubstenir.
Si je savois où il se veult tenir,
Luy envoirois mon esclave estourneau
Et le prierois jusques icy venir,
Pour regretter Pan mis soubz le tombeau.

AGAPY *chante* « *Je vous supplie, oyez comment En amour je suis mal traicté* ».

Ma douleur, [trop] grande au dedans,
Du cueur ne peult sortir dehors,

1. Ms. *Mais fais-moy.*

Dont je [res]sens dix accidens
De tristesse, qui ses effors
Faict contre mon cueur et mon corps,
Tant que suis prest à defaillir,
Et desirant le rang[1] des mors
De ma vie je veulx saillir.

AMARISSIME.

C'est Agapy : je congnois sa voix doulce.
Hélas! c'est luy, j'en ay bonne apparence.
Son chant piteux à lamenter me poulse,
Car, comme moy, il n'a que desplaisance.
Crie bien hault, Securus, car je pense
Qu'il est si près qu'il t'oïra[2] clamant.

SECURUS.

Agapy, je te requiers, avance
Ton marcher lent, viens à moy promptement.

AGAPY.

Amy berger qui crie[s] de là hault
En m'apellant, dis-moy [ce] qu'il te fault[3].
Tu me congnois, mais dis[4] moy qui es tu?

1. Ms. *le rend.* — 2. Ms. *qu'il te orra.* Du reste, les deux formes se rencontrent. Les écrivains du temps hésitent entre *orrai*, forme primitive, et *oïrai*, forme étymologique. Ici, *t'oïra* en donnant une syllabe de plus permet de faire l'élision que *te orra* ne rend pas possible. — 3. Ms. *En m'appelant, mais qu'il te fault.* — 4. Ms. *dict moy qui tu es.*

SECURUS.

Securus suis, à qui joye default
Ainsi qu'à toy, fais donc icy ung sault,
Executant charitable vertu.

AGAPY.

Las! Securus, j'entends bien ton parler,
Mais quel chemin prendray-je[1] pour aller
Plus tost vers toy? Il fault que [tu] m'enseignes.

SECURUS.

Le droict chemin je ne te veux celler :
De la grand'croix il se faict appeller,
C'est le chemin de la haulte montaigne.

AGAPY.

De la grand'croix? Ce chemin là je sçay,
Car j'en ay faict souvent le rude essay,
Des yeulx le voy et dans le cueur le porte[2].

SECURUS.

Quant avec toy jusques icy passay,
Près de la croix je te laissay,
Où te semblois personne pis que morte.

1. Le copiste du manuscrit écrit *pranderay-je*, forme alors usitée en poésie, mais qui donne au vers un pied de trop. — 2. Il s'agit de la croix.

AGAPY.

Le grant Pasteur qui vestit la toison
De ses brebis par sus toute raison
Don[n]e à ton cueur parfaict contentement.

SECURUS.

Le bienvenu sois-tu en ma maison,
Petite et pauvre et en froide saison :
Je t'y reçois pourtant joyeusement.
J'ay lect à foison,
Et un gros tiżon
Pour nostre chauffage,
Noix, chastaines, pommes,
Fromages à sommes,
Et très bon herbage ;
Mais n'estime pas
Trouver de ce pas
De Pan la logette,
Qui estoit si belle.
Ceste-cy n'est telle,
Ains pouvre et abjecte,
Mais bien seure et nette
Est ma maisonnette.
Sans danger ny bruict
Je te logeray
Voire et donneray
De mon meilleur fruict.
Je vis en repoz

Sans danger des loups,
Aiant suffisance,
Et sommes tous temps,
Plus que ceulx content
Qui ont habondance.
Mais, Amarissime, demeure
Avec moy, parquoy je [te] prie.
Que devant elle tu ne pleures,
Car elle est trop triste et mar[r]ye.

AGAPY.

Garde qu'en me voiant ne crye,
Car si son œil monstre son dueil,
Comme de[s] freres de fascherie,
Mon dueil congnoistra par son œil.

SECURUS.

Agapy, elle m'a promis
Que devant toy fera la saige.

AMARISSIME.

Il est difficile entre amis
De dissimuler le couraige.
Je voy Agapy, que ferai-je?
Je sens son dueil et luy le mien,
Si contraindray-je mon courage
Pour n'atrister chez nous le sien.

SECURUS.

Chacun me default de promesse,
Amarissime, et quel recueil[1]!

AMARISSIME.

La tristesse avec [la] tristesse[2]
Ne peut dissimuler son dueil[3].

SECURUS.

Agapy est-ce cy l'accueil
Que debvez [faire] sans helas[4]!

AGAPY.

Helas! je l'ay veu en cercueil
Nostre joye et nostre so[u]las.

SECURUS.

Sçais-tu pas bien que l'homme est né
Pour tost ou tard ung jour mourir?

AMARISSIME.

La mort m'a tel ennuy donné,
Que nul ne m'y peult secourir.

2. *Recueil* exprime ici l'idée de réception, d'accueil. — 2. Ms. *La tristesse avec tristesse*. — 3. Deux personnes affligées ne peuvent se dissimuler leur douleur l'une à l'autre. — 4. Sans lamentations.

SECURUS.

Nul ne peult à la mort courir
Sinon au determiné jour.

AGAPY.

Fault il veoir en terre pourrir
L'homme digne de tout amour!

SECURUS.

Faictz donc que raison face en toy
Ce que le temps enfin fera.

AMARISSIME.

Si je me plaintz, je sçais pourquoy :
Le temps mon dueil ne deffera.

SECURUS.

Las! ton corps ne satisfera
A porter long temps ceste peine.

AMARISSIME.

Mon dueil, amy, ne parfera,
Tant que me baptra poulx en venne.

SECURUS.

L'homme doibt vaincre par vertu
Son dueil, se mo[n]strant raisonnable.

AGAPY.

Raison m'a autant abattu
Que l'amour forte et immuable.

SECURUS.

Mais où est la vertu louable
Des anciens[1] et leur constance[2] ?

AGAPY.

Constance ! mais cueur variable
Qui à l'amour fait resistance.

SECURUS.

Nulle raison icy ne sert,
Je ne vois en [eulx] que fureur[3].

AMARISSIME.

Le regret, [aride] desert[4],
Le regret remply de douleur !

SECURUS.

Où est la vertu, la valeur
De l'homme aiant sur ce victoire ?

1. Ms. *antiens*. — 2. Ms. *la constance*. — 3. Ms. *Je ne voy en que fureur*. — 4. Le mot *aride* est une conjecture. Des ratures faites à cet endroit rendent la fin de ce vers assez peu sûre. Il est probable que le copiste a commis ici une erreur.

AMARISSIME.

Si raisonnable est mon mal[h]eur,
Que de l'oblier ne veulx gloire.

SECURUS.

Raison, philosophie, exemple
Ne servent plus icy de rien.

AMARISSIME.

Tant[1] plus mon ennuy je contemple,
Plus je sens croistre mes liens[2].

SECURUS.

Bien tost seroit trouvé en fiens[3];
N'en causons donc poinct nostre mort.

AGAPY.

Le bien, sur tout desiré bien,
Est de parvenir à son port.

SECURUS.

Or, je vous prie d'une chose :
C'est que vostre voix soit declose[4]
Accompaignant les piteux plains.

1. Ms. *Sans plus*. — 2. Ms. *les liens*. — 3. *Fiens*, ordure, corruption. Ce mot se trouve également employé dans les *Marguerites*. Ce passage semble signifier que la douleur, en immobilisant Amarissime, pourrait finir par amener sa mort, en d'autres termes, que son corps tomberait en pourriture. — 4. Se fasse entendre en plein air.

AGAPY.

Tres voluntiers par champs expose
Ma douleur.

AMARISSIME.

Et je me repose
D'en rendre[1] ciel et terre plains.

Ils chantent ensemble :

Tant ay d'ennuy et tant de desconfort,
Tant est mon dueil aigre, poignant et fort!
[Oh !] si j'avois seullement esperance
Qu'en bref mon mal fut vaincu par la mort,
Ce me seroit[2] une grande allegeance.

PARACLESIS *commence*.

Tant, tant est trop et trop n'est pas durable.
C'est trop, c'est trop, c'est par trop lamenté.
Le grand Pasteur du troupeau secourable
M'envoye au cueur qu'il a bien tourmenté,
Et par douleur de tous costez tenté,
Mais enfin prent de sa brebis pitié
Dont le cueur n'est jamais bien contenté
S'il n'est remply de dueil plain d'amytié.

AMARISSIME.

Mais qui es-tu qui telz commandemens
Faictz à noz cueurs d'amoindrir nos ennuys?

1. Ms. *D'en prendre*. — 2. Ms. *Et me ferois*.

PARACLESIS.

Du grand Pasteur porte[1] commandemens
Dont envers vous messaigiere je suis.
Bien que tristesse contre moy ferme l'huys
De tous vos cueurs, quoyqu'elle die ou face,
J'y entreray, car chasser je la puis
Par la bonté qui vous veult faire grace.

AGAPY.

Grace estimons qui nous pourroit donner
Que nostre chef devint une fontaine[2].

PARACLESIS.

Si vous fault-il ce dueil habandonner,
Pour obeyr à la puissance haultaine;
Car asseurer vous [peulx] qu'au beau domaine
Des plaisans Champs Elysées demeure
Vostre doux Pan[3], hors de douleur et peine,
Qui ne veult point que sa gloire l'on pleure.

AMARISSIME.

Doubte ne faictz qu'après la vie saincte
De nostre Pan, il ne soit mis[4] sans faincte
En seur repoz, fermement je le crois.

1. Je porte les commandements. — 2. La seule grâce que nous apprécierions serait celle qui nous permettrait de pleurer encore davantage. — 3. François Ier. — 4. Ms. *Il nous soit mis.*

PARACLESIS.

Pourquoy es-tu donc à plorer contraincte?
Ne te plaist-il [pas] de veoir sa vie saincte
Pour vray l'orner[1] de couronne de Roy?

AMARISSIME.

Non, mais me plains qu'ainsi je l'ay perdu[2]
Ou que la mort n'a[it] mon corps estendu
Avec le sien, rendant son coup parfaict.

PARACLESIS.

Si mon parler de toy fut entendu,
Bien tost seroit devant tes yeulx rendu
Le Pan lequel tu estimois deffaict.

SECURUS.

Ce propos là m'est bien dur à entendre
Que mort voullust le bien qu'elle a prins rendre :
C'est ung effect contráire à sa nature.

PARACLESIS.

Icy seullement je te peulx bien [l']aprandre :
Cil qui a faict l'homme de moins que cendre
Le peult tirer vif de sa sepulture.

AGAPY.

Sera-ce quant le pasteur des trouppeaulx
Fera partout les generaulx appeaulx,
En separant les bouctz de ses brebis?

1. Ms. *laurier*. — 2. Ms. *Qu'ainsi je le perde*.

AMARISSIME.

En attendant, brebis, vaches et veaulx,
Souffriront[1] tout, laissant les bons morceaulx
Et leur pain blanc pour manger le pain bis.

PARACLESIS.

Pan n'est poinct mort mais plus que jamais vit
Avec Moïse et Jacob et David,
Et sont aux cieulx parlans de bergerie.

SECURUS.

Pan est vivant! Que tel cas on ne vit
Que ceste mort qui de nous le ravit
L'ait mis en vie. Oh! c'est une fairie.

PARACLESIS.

Pan est vivant, encores le vous dictz,
En ces beaux champs et plaisans paradis,
Où sans cesser avec sa lire chante.

AGAPY.

Je m'esbahy en escoutant ces dictz,
Et ma douleur se rappaise en tendis.
Paraclesis, je croy que tu m'enchantes.

PARACLESIS.

Vostre doux Pan est en son vray repos
Voire et va comme l'espouse à l'espoux
Au grant Pasteur reduict en son vray estre.

1. Ms. *Souffrirons*.

AGAPY.

Il me souvient qu'en departant de nous
Il demandoit d'un œil et parler doux
Au grand Pasteur le secours de sa dextre.

PARACLESIS.

Le grand Pasteur accorda sa requeste,
Car sa main est au secours des siens preste :
Entre ses bras Pan embrasse et tient.

AMARISSIME.

Je m'esbahy de ce triumphe honneste,
Mais je me plains dont après luy j'arreste
Si longuement, et dont ce mal me vient.

PARACLESIS.

Ainsi le veult le Tout puissant avoir,
Auquel il fault conformer ton vouloir
Et t'esjouyr dont Pan est à son aise.

AMARISSIME.

Helas! helas, je ne le puis plus veoir
Ne m'esjouyr d'escouter son sçavoir,
Et sans le veoir ne voidz rien qui me plaise.

PARACLESIS.

Te fusses tu pas dix ans contentée,
Pour veoir sa gloire en tous lieux augmentée,
De ne l'avoir, sçachant qu'il est contant?

AMARISSIME.

Certes o[u]y, voire estre tourmentée
De tous ennuys, de tous costez tentée,
Car le sçavoir bien m'eust esté autant.

PARACLESIS.

Et toutesfois tu sçais que sur la terre
Vivre ne peult l'homme sans mal ou guerre,
Car tous les biens y sont meslez de maulx,
Subjet[z] à vent, à pluie et à tonnerre;
Et puis l'esprit, qui par ignorance erre
Engendre au cueur mille et mille travaulx.
Qui plus a de bien,
Plus a de moien,
De soucy et cure.
Qui plus a d'honneur,
Il a [le] moins peur
Et le plus procure.
Qui plus a plaisir,
Plus a de desir
De toujours l'accroistre.
Bref tout bien mondain
Passe aussi soudain
Qu'il vient apparoistre.
Et Pan, Dieu mercy,
Est bien sans soucy.
Bien qui tousjours dure,
Vray honneur sans peine,
Et gloire certaine,
Qui honte n'endure.

Doux plaisir sans crainte,
Joye, qui n'est faincte[1],
Sans jamais finer
Et felicité
Que necessité
Ne sçauroit miner.
Pan est, quoy qu'on die,
Sain, sans maladie,
Vif et immortel,
Contant, satisfaict :
Croiez qu'il est tel,
Or, soiez contens
Car avant longtemps
Avec luy serez.
Mais encore ung peu
Par eau et par feu
Ça bas passerez.
Prenez patience
Et en Dieu fience,
Vous rejouyssant
De veoir vostre amy
Aux bras endormy
Du Pasteur puissant.
Quand vous travaillez
Vous [le] reveillez
Par voz passions :
Laissez-le dormir,
Sans faire et gemir
Lamentations.

1. Ms. *Joye et non fainte.*

SECURUS.

Paraclesis, foy ton dire m'asseure
Car je te tiens messaigiere très s[e]ure;
Et ceste foy très fort mon cueur consolle.

AGAPY.

Or, puisqu'il est en sa belle demeure,
Et que croions qu'il est vif à ceste heure,
Je m'esjouis[1] de ta saincte parolle.

AMARISSIME.

Foy me promect qu'il est en ce beau temple,
Où il reçoit felicité très ample;
        Je le contemple,
Et en esprit clairement je le voy.
Amour me faict oblier par sa loy
        Que c'est de moy
Qui en lui vis[2]; or, puisqu'il est vivant,
Vive je suis trop mieulx que paravant,
        Non pas du vent
Dont j'ay vescu en ceste vaine vie,
Mais au vivant moy morte suis ravie.
        Dont n'ay envie,
Ny nul desir d'autre bien que le sien,
En oubliant entierement le mien,
        Par le lien

1. Ms. *esbahis*. — 2. Ms. *vit*.

De charité qui nous unyt en ung,
Tant qu'un seul bien est à tous deux commun.

PARACLESIS.

Puisque chacun au grant Pasteur consent
Et son voulloir de chair par luy renonce,
Ung plus grant bien de par luy vous anonce,
Qui de voz cueurs le fond est congnoissant :
Je vous promectz et vous jure et afie,
Puisque pour luy faictes abnegation
De voz cueur, corps, vouloir, intention,
Et que chacun du tout en luy se fie,
Qu'il vous sera loial et bon pasteur,
En vous gardant de tous maulx et dangers,
Des ennemys privez et estrangiers,
Et qu'en tous lieux vous sera protecteur.
Et puis après, quant bon lui semblera,
Avec [ce] Pan, que tant vous estimez,
Comme pasteurs et enfans [bien] aymez,
Trestous en ung il vous rassemblera

SECURUS.

Ce propos est non moins plaisant qu'estrange :
Par quoy en chant je croy qu'il seroit bon
Au grand Pasteur rendre [une] humble louange,
Le merciant de [son] genereux[1] don.

1. Ms. *de general don.*

AGAPY.

Las! espargner ne veulx mon foible son,
Le corps, l'esprit et la voix toute entiere,
Et ce que je luy donne en habandon
Pour le louer : nous en avons matiere.

AMARISSIME.

Ma pauvre voix vous accompaignera
En ceste joye, ainsi qu'en la tristesse.
Mais toutesfois mon œil se baignera,
Sentant en[1] moy la divine liesse.
Raison n'a peu de moy estre maistresse,
Mais le Puissant, qui tout faict et commande
Ce qui luy plaist, nous conduict et adresse.
Voire pour nous paye ce qu'il demande.

PARACLESIS.

Or, chantons donc tout d'un accord,
Puisque Pan est vivant, non mort[2].

Ils chantent :

Si bona suscepimus de manu Domini, mala autem quare non sustineamus[3], sicut Domino placuit? Ita factum est. Sit nomen Dei benedictum.

1. Ms. *à* — 2. Ms. *et non mort.* — 3. Job, II, 10.

Comedie jouée au Mont de Marsan, le jour de caresme prenant mil cinq cens quarante sept, a quattre personnages, c'est assavoir la Mondainne, la Superstitieuse, la Sage et la Raine de l'amour[1] de Dieu, bergere.

la mondainne *commance*[2].

J'ayme mon corps, demandez moy pourquoy :
Pour ce que beau et plaisant je le voy;
Quant à mon ame qui est dedans cachée,
Je ne la puis toucher d'œil ny de doy,
Ce m'est tout ung, poinct n'en suis empeschée.
Ame soit ame à qui l'a bien cherchée,
Mon corps est corps, je le sens vivement.
S'il a du mal, j'en suis toutte fachée,
S'il a du bien, j'en ay contantement.
Je le pare et dore,
Acoustre et decore
De tous ornemens.
Je le painctz et farde,
Remire et regarde
Voire à tous momens;
De le tenir sain,
C'est tout mon desain,
Car je veulx qu'il vive.

1. Le ms. porte *labour* qui est évidemment un lapsus du scribe ; du reste, la bergère est appelée plus loin la « reine de l'amour de Dieu ». — 2. Fo 38.

De melencolie
Et de maladie
Pour luy suis craintive.
Je luy cherche joye
Et ne veulx qu'il voie
Rien qui luy desplaise.
Honneurs pour luy chasse
Et biens luy pourchasse
Pour le tenir aise.
Et tout le plaisir
Que l'œil peult choisir,
Au c[u]eur je le donne,
Tant qu'il en peult prandre :
A ce veulx entendre
Sans aymer personne.
Bref, tout mon penser
C'est de l'advencer
En plaisir parfaict ;
Par penne non grande,
De ce qu'il demande
Le rendz satisfaict.

LA SUPERSTITIEUSE *chante* :

Je m'en vois faire ung voiage,
De bon cœur et bon couraige :
C'est un sainct pelerinaige
De Marie et son enfant,
Qui de mal et toute rage
Le vray pellerin deffend.

Puis elle dict :

Le chemin long m'a agravé[e] aux piedz,
Dont ma personne est sy très fort grevée
Que j'en sens bien des douleurs non petites ;
Mais quant j'ay bien mes pennes esprouvées,
Doulces en moy doibvent estre trouvées,
Veu que j'acquiers par elles gros merites.
Tant aise suis quant ay mes heures dictes
Et mon saultier de[1] cent cinquante Avez.
Cestuy [rosaire] est du Mont des Hermittes[2],
Dont plusieurs sont en le disant sauvez.
Des oraisons m'aÿde
De [la] saincte Bregide,
Qui revelation
Eut de tout le torment,
Que souffrit justement
Christ en sa passion.
De tous sainctz, oraisons
J'ay pour toutes saisons,
Pour garder et guerir
De tous dangiers et maulx,
D'ennuis et de travaulx,
Que[3] je puis encourir.
Puis voici ma neufvaine,
Qui n'est pas chose vainne.
Voiez ces neuf chandelles :

1. *Et* serait peut-être préférable. — 2. Ms. *Cestuy est delmoy des Hermittes*. Il s'agit probablement soit du mont Carmel, soit d'Einsiedeln (N.-D. des Ermites). — 3. Ms. *ou*.

S'elles sont allumées
Et que droict les fumées
Voy monter au ciel d'elles,
Je sçay que ma priere
N'est pas mise en erriere,
Mais est receue aux cieulx.
De ces trois qui sont blanches,
Je les garde au dimanche
Dont j'espere bien mieulx.
Bref, pour sauver mon ame,
Par eau, par feu et flame,
Espargner je ne veulx.
Le corps d'une ame saincte,
Quant la vie est estainte,
On luy porte des veulx[1].

LA MONDAINNE *chante :*

Il est jour, dict l'alouette :
Sur bout, allons jouer sur l'herbette[2].

Puis elle dict :

Or sus; puisque je suis coiffée,
Je croy que ma journée est faicte.
En est il de mieulx estoffée,
Ny en beauté aussy parfaicte ?
Puisque je me sens satisfaicte

1. Quand une personne meurt en odeur de sainteté, on l'honore, on lui porte des vœux ; elle devient l'objet d'un culte : c'est là une perspective qui, aux yeux de la Superstitieuse, justifie toutes les austérités. — 2. V. l'Appendice A au sujet de cette chanson.

De moy, en parle qui vouldra ;
Leur bouche en demou[r]rá infecte,
Et qui pis est ne m'en chauldra.

LA SUPERSTITIEUSE.

Glorieuse Vierge Marie,
Et que le c[u]eur au corps me bat!
Celle qui deust estre mar[r]ie,
Et contre elle prendre combat[1],
Prent son plaisir et son ebat,
Comme le porceau dans la fange,
A faire en peché son sabat
Par sa paresse ; ô cas estrange !

LA MONDAINNE.

Mais où va ceste pelerine,
Qui me semble si foible et lasse ?

LA SUPERSTITIEUSE.

Au chemin par où je chemine,
La mondanité point n'y passe.

LA MONDAINNE.

Vous tenez bien la teste basse :
Je croy que vous jurez sans faulte.

LA SUPERSTITIEUSE.

Mais à vous, mocqueresse agasse,
Set[2] mal de la tenir sy haulte.

1. Celle qui devrait être plongée dans l'affliction et n'avoir d'autre souci que de se combattre elle-même. — 2. Sied.

LA MONDAINNE.

Je leve ma teste,
Et mon corps honneste
A chascun je montre ;
Il est beau et doux,
Et tenu de tous
Pour bonne rencontre.

LA SUPERSTITIEUSE.

Vostre corps de chair
Estimez trop cher :
Ce n'est que charongne.
Il te fault mourir :
Qui qu'en parle groigne.

LA MONDAINNE.

Ha! mes beaulz yeux vers
Norriture à vers
Ne deviendront poinct.

LA SUPERSTITIEUSE.

Vous ferez ce sault ;
Mourir il vous fault,
C'est le plus seur poinct.

LA MONDAINNE.

Ceste mort rebelle
Sy june et sy belle
Ne m'oseroit prendre.

LA SUPERSTITIEUSE.

Nul de sa main forte,
Quelque arme qu'il porte,
Ne se peult deffendre.

LA MONDAINNE.

Poinct n'y veulx penser,
Mais mon temps passer
Sans ce dur remort,
Durant ma junesse;
Puis après, vieillesse
Finira par mort.

LA SUPERSTITIEUSE.

La mort n'a nulle heure,
Ny ne faict demeure
Pour force ou junesse;
Soudain vous prendra.
Donc ne vous fauldra
Fier en vieillesse.

LA MONDAINNE.

Puisque ainsy est que demain je mou[r]ray,
A belle bride abattue je cou[r]ray
A tout plaisir, dourmir, manger et boire;
Et passeray mon temps si plaisamment,
Que j'auray eu parfaict contentement
Avant le jour de la dame tant noire.

LA SUPERSTITIEUSE.

Non, non, ma seur, mieulx vault faire cecy :
Pour vain plaisir prenez peine et soucy,
En obliant pour l'ame vostre corps.
Quant est du mien tous les jo[u]rs [je] le tue,
Car pour gaigner paradis m'esvertue,
A tout le moings j'y faictz tous mes effortz.

LA SAGE *commance.*

Dieu a bien faict ung très beau don à l'homme
De luy donner raison, savez-vous comme ?
Comme à ung ange. Est-ce pas don honneste ?
Par la raison il assemble et assomme,
Ayme et congnoist les vertus et les nomme.
Par la raison il differe à la beste ;
Dieu luy a mis en hault regard et teste
Pour contempler ce qui est par sur luy[1] ;
La beste en bas à la terre s'areste,
Et l'homme en hault, dont vient tout son appuy.
L'homme raisonnable
Est faict agreable
A Dieu et au monde ;
Dieu croit, ayme, adore,
Loue, prie honore[2] ;
Là son esprit fonde.
Quant à son prochain,
Le bon c[u]eur, la main,

1. C'est la traduction des vers célèbres : *Os homini sublime dedit, etc.* — 2. Ms. *et honore.*

Meet à le servir.
Ce qu'il doibt il paie,
Et a tousjours joye
A vertus suivir.

LA SUPERSTITIEUSE.

Ma mie, voilà un propos
Qui est a[u] vostre differant.
Elle vit en ung grand repos :
Oions qu'elle va referant.

LA MONDAINNE.

Mais allons à elle en courant,
Et luy declairons toutte chose.
A la veoir il est apparent
Qu'elle entend la rime et la prose.

LA SAGE.

Voilà deux dames bien contraires
A leurs avis, venans icy ;
Entendre fault de leurs affaires.

LA SUPERSTITIEUSE.

Madame, la Bonté sans si[1]
Vous doint bon jour.

LA SAGE.

Hé, grand mercy,
A vous deux j'en desire aultant[2].

1. Dieu. — 2. Ms. *austant*.

LA MONDAINNE.

Pour nous hoster hors de soucy,
A vous nous en venons baptant.

LA SUPERSTITIEUSE.

Ça, Madame [1], à vous veoir de loing;
Seullement à vostre apparence,
Nous semble qu'à nostre besoing
Vous debvez donner allegence.

LA SAIGE.

Or, parlez, car j'ay esperance,
En me monstrant comme advocas
Ce dont estes en difference,
Que je donray [2] ordre à vos cas.

LA MONDAINNE.

Madame, je suis corporelle,
Aymant mon corps, tant naturelle
Qu'à riens fors à vivre ne pense.
J'entens vivre joieusement
En biens et [3] honneur[s] longuement,
En tous plaisirs, jeux, ris et dances.
J'ayme mon corps, voylà la fin :
C'est mon amy, c'est mon afin;
C'est mon tout, mon Dieu, mon idolle.

1. Ms. *Ces, Madame.* — 2. Ms. *donneray.* — 3. Ms. *à.*

LA SAGE.

Voylà trop bestialle amour;
Si vous y faictes long sejour,
Par cest[e] amour deviendrez folle.

LA SUPERSTITIEUSE.

Pas ne suis comme elle, Madame,
Car je n'ayme riens que mon ame
Et ne veulx, sinon la saulver.
[Mais] pour la rendre necte et pure,
Mal et peine en mon corps j'endure,
Pour ma vertu mieulx esprouver.

LA SAGE.

Vostre ame sauver, las! ma mye,
Elle n'a plus [très] grande envye
De vostre gloire par trop grande.

LA SUPERSTITIEUSE.

Quoy! est-ce mal faict de deffaire
Son corps, pour son ame parfaire,
Madame, je le vous demande?

LA SAGE.

Premier voulez le corps destruire
Que vostre ame en vertu instruire :
C'est ruiner tout l'édifice.

LA SUPERSTITIEUSE.

Qu'est ce cy? n'est-ce pas bien faict
De deffaire ung corps imparfaict,

En jeunant, disant mon office,
Portant la here tous les jours
Et la discipline tousjours ;
Pleurer, demourer sollitaire,
Estre à beaulx genoulz nus au temple,
Donner par jeunes bon exemple,
Priant Dieu sans jamais se taire ?

LA SAGE.

Dieu a vostre corps mis sur terre,
Auquel ne debvez faire guerre,
Sinon qu'il [est] contraire à Dieu.
Souvent, cuidant bien faire, on erre,
Faisant cas de casser ung verre
Ou de jouer à quelque jeu.

LA MONDAINNE.

Madame, aussy ne faictz-je pas,
Car j'ayme mieulx ung bon repas
Que tous les j[e]unes d'un caresme.
Garde je n'ay de mon corps baptre,
Mais en tous lieux le faiz esbattre.
Bref, je n'ayme rien que moy mesme.

LA SAGE.

Vous mesme vous n'aymez pas bien,
Car vous, comme nous[1], n'estes rien,
Si du corps parlez seulement.

1. Le manuscrit porte *vous* qui n'a aucun sens.

LA MONDAINNE.

Que[1] mon corps n'est rien? Je le touche.
N'ay-je pas deux yeulx, une bouche?
Vous parlez bien estrangement.

LA SAGE.

Bien ung corps avez, je l'avoue[2],
Qui est faict de fange et de boue;
Mais pas n'est l'homme ce corps là.

LA MONDAINNE.

N'est pas l'homme ce que je voy,
Que je puis bien toucher au doy :
Je ne puis entendre cela.

LA SAGE.

Le corps sans ame n'est que masse
De terre et dure peu d'espace.
Il n'a veue, oye, ny parolle,
C'est[3] tas de chose dure ou molle.
Est-il pas vray? Respondez-moi.

LA MONDAINNE.

Mon corps sans mon ame n'ay veu,
Ny que tousjours mangé et beu

1. Peut-être faut-il lire *quoi*! — 2. Ms. *je la loue*. — 3. Ms. *ne ta*.

Il n'ait, parlé, veu ny ouy[1].
Je le sens oÿr, veoir, parler,
Odorer, toucher, puis aller
Ung jour triste, et l'autre esjouy.

LA SAGE.

Ce n'est pas luy qui parle et voy,
Mais la chair ainsy vous deçoit,
Qui vous faict cuider que c'est elle.
Elle est la flute du chantant,
Mais la voix qui en sort po[u]rtant
Ne vient pas de [la] chair mortelle.

LA MONDAINNE.

Qui est ce qui par mes yeulx voit,
Qui par ma bouche parle et boit,
Sinon moy, le corps que voicy?

LA SAGE.

Du corps pour son masque se sert
Vostre ame, et [si] très bien [il] appert[2],
Si vous voullez oÿr cecy :
Quant votre corps dort et sommeille,
Vostre ame, qui sans dormir veille,
Travaille vostre corps par songes.
Dans vostre corps l'ame immortelle
Est mise, et doibt prandre en tutelle

1. Je n'ai jamais connu mon corps que mangeant, buvant, parlant, voyant, entendant. — 2. Et c'est une chose très évidente.

Le corps, vray masque ou bien mensonge ;
Elle est de luy le mouvement,
Il n'est d'elle que l'instrument
Exerçant ses affections.
Quant mort a l'instrument cassé,
Que l'on dict l'homme est trespassé,
L'ame cesse ses actions ;
Le corps convient ung jour pourrir,
L'ame ne peult jamais mourir.
Oblie donc ton corps pour elle,
Car, quelque grand, beauté qu'il ayt,
Il deviendra puant et laid,
Et l'ame bonne et tousjours belle.

LA MONDAINNE.

Madame, l'ame separée
Du corps, dont elle est tant parée,
Se doibt-elle l'homme estimer ?

LA SAGE.

Non, car l'ame tant seullement
N'est l'homme ; mais l'assemblement
Des deux, l'homme l'on doibt nommer.
Cor[p]s sans ames sont cadavers,
Charongnes pour nourrir les vers,
Qui de l'homme n'ont nul effect.
L'ame sans corps ne peult valoir[1]
Et des euvres pert le pouvoir,
Donc elle n'est l'homme parfaict.

1. Ms. *Veoir.*

Mais l'ame au corps joincte et unie,
C'est l'homme : en ceste compaignie
De parfaicte confection
Ceste union apporte vie ;
Mais si l'ame est du corps ravie,
C'est mort leur separation.

LA MONDAINNE.

Ce que vous dictes bon me semble,
Que l'homme soit les deux ensemble.
Parquoy je veux plus que jamais
Garder l'ame du corps saillir,
Et de le nourir ne faillir
En tout plaisir : je le promectz.

LA SAGE.

Plus ne te fault estre amoureuse
Du corps, mais estre desireuse
De l'entretenir sobrement ;
Mais tu doibz estre socieuse
De veoir ton ame vertueuse,
Ce doibt estre ton pensement ;
Car l'ame plaine de malice
Au corps exercera son vice,
En se damnant avecque luy.
[Mais] l'ame de vertu remplie
Fera au corps euvre accomplie,
Car il n'est d'elle que l'estuy.
Bien ou mal qu'ensemble feroit,

Bien ou mal ensemble en auroit[1],
Pour jamais[2] en bas ou en hault.

LA MONDAINNE.

Je crainctz ceste pugnition;
Pensant telle damnation,
A tout jamais le cueur me fault.
Helas! je suis si [très] mondaine,
Si très subtile et si [très] vaine
Qu'a peu que ne me desespere.

LA SAGE.

Desesperer, c'est bien le pire.
Il fault que vostre cueur desire
La grace de son Dieu et pere.

LA MONDAINNE.

Moy qui n'ay aymé que ma chair
N'oserois de luy approcher,
Car en moy ne sens que peché.

LA SAGE.

C'est l'heure que au grand vaincueur[3]
Fault declarer le mal du cueur
Qui par peché est tout taché;
Sur peché aura la victoire,
Et n'en demande que la gloire,
Vous en donnant tout le profit.

1. Ms. *ensemble sentiroit.* — 2. Ms. *Pour tout jamais.* — 3. Dieu.

LA MONDAINNE.

Las ! puis je croyre, moy villaine,
Que ceste bonté souveraine
Si grant honneur et bien me feist ?

LA SAGE.

Il te fault croire fermement,
Puis suyvre son commandement,
En le servant de cueur et d'euvre.

LA MONDAINNE.

Je ne sçay pas où commencer :
Je craindz seullement de penser
Au mal qu'il fault que je descouvre.

LA SAGE.

Pour vous mectre toute à delivre,
Je vous faictz present de ce livre :
C'est la loy et vielle et nouvelle.
En luy verrez ce qu'il faut faire
Et qui pour vous peult satisfaire,
Pour vous mectre en vie eternelle.

LA MONDAINNE.

Puisqu'il vous plaist de le me dire,
Incessamment je le veux lire,
Pour y chercher mon sauvement.

LA SAGE.

Ignorance, des folz marrastre,
A sapience pour emplastre,
Bon sens, raison, entendement.

LA SUPERSTITIEUSE.

Dieu soit loué de veoir reduicte
Ceste pouvre folle seduicte.
Vous avez faict ung [grand] meritte :
Elle alloit à bridde avallée
Jusques au fondz de la vallée
De perdition très mauldite.

LA SAGE.

Vous qui jugez sa vie infecte,
Cuydez vous estre plus parfaicte
Qu'elle et mener meilleure vie?

LA SUPERSTITIEUSE.

Meilleure : je ne le dis pas,
Mais j'aurois bien perdu mes pas,
Si sur son euvre avois envye.
Je ne joue ny [je] ne dance,
Ny [ne] despens en habondance,
Comme elle faict et jour et nuict.

LA SAGE.

N'y a il peché que dancer?
Examinez vostre penser
Qui trop plus que le dancer nuict.

LA SUPERSTITIEUSE.

Ma pensée est de faire bien
En faict et dict et en maintien,
Profitant à moy et au monde.
Je dictz les sept heures du jour
Et de travailler n'ay sejour.;
Pour me sauver là je me fonde.

LA SAGE.

Mais vous la jugez toutesfois[1].

LA SUPERSTITIEUSE.

Sans faulte, Madame, le[2] fais;
Je parle par compassion.

LA SAGE.

Si vous voy[i]ez vostre peché,
Vostre œil ne seroit empe[s]ché
De juger sa condiction.

LA SUPERSTITIEUSE.

Vous me faictes bien enrager;
Tenue suis de corriger
Mon prochain, voiant son default;
Mais si son mal faict ne regarde[3],

1. Mais vous jugez toutefois sa vie blâmable. — 2. Le ms. porte *non*, mais le sens appelle *le*. — 3. Mais si mon prochain n'a pas lui-même conscience de ses fautes, je n'ai garde de le corriger.

De le corriger je n'ay garde.
Qu'est ce donc que faire me fault?

LA SAGE.

Aux magistrats est bien l'office
De juger et faire justice;
Par eulx Dieu gouverne la terre.
Mais si sans peché vous sentez,
Contre elle vostre main mectez
Et jectez la premiere pierre [1].

LA SUPERSTITIEUSE.

Sans peché ne me sens je pas;
Si ay je retiré mes pas,
Tant que j'ay peu, de toute ordure;
J'ai delaissé accoustremens,
Festins, amours et instrumens,
Prenant une vie aspre et dure.

LA SAGE.

Puisque peché[s] encore faictes,
Las! juge competant vous n'estes.
Or, jugez vous donc la premiere.

LA SUPERSTITIEUSE.

Je me juge bien pecheresse
Et que je failly, mais si est ce

1. Allusion à la parole de l'Évangile..

Que ne suis paillarde ou meurtriere[1] ;
J'en loue le Dieu de bonté,
Pour lequel mon corps j'ay dompté
Tant qu'il ne se peult soubstenir.
Je le bas, je le fais jeusner
Et en voiage cheminer,
Et de tous plaisirs abstenir.

LA SAGE.

N'esperez pour ce rien gaigner,
Pour vostre corps en sang baigner,
Ou faire sur le feu rostir ;
Car, si vostre cueur n'est joieulx
Et charitable et amoureux,
A Dieu ne faictes que mentir.
Dieu regarde du cueur le fons.
Voz peines, voiaiges et dons
Faictz sans charité il desprise.
Car luy qui est d'amour vray Dieu
Veult le cueur brusler de son feu,
Ainsi qu'[h]umilité le brise ;
Car, s'il n'est bien humilié
Et par amour à luy lié,
Rien ne sert vostre barboutter ;
Et si en Dieu ne vous trouvez
Et sa presence n'esprouvez,
Vous avez beau partout trotter.
Et voiez vous ceste mondaine

1. Ms. *Que je suis pallard ni meurtriere.*

Qui à bien faire n'a prins peine?
Je dy que son peché infame,
Duquel elle a la congnoissance,
A par humilité puissance
Estre de Dieu amye et femme[1].
Voiant Celluy qui luy pardonne,
Elle l'ayme d'une amour bonne
Et d'une charité ardante.
Elle est plus près de Dieu toucher
Que vous qui cuydez [le] chercher
Par une fidelité lante.

LA SUPERSTITIEUSE.

La loy de Dieu est icy nulle :
Celluy va tost qui se reculle,
Et qui faict bien il a mal faict[2].
Il faut donc à la chair complaire
Et plus nulle bonne œuvre faire,
Et suivre le plus imparfaict.

LA SAGE.

C'est orgueil qui vous faict parler.
Je vous dis qu'il vous [fault] aller
Le chemin des commandemens,
Et faire bien sans vous lasser,

1. Il semble que Marguerite ait usé ici de la figure appelée métonymie. La Mondaine, malgré son péché, est susceptible, par son humilité et par la conscience qu'elle a de sa faute, de devenir agréable à Dieu. — 2. C'est-à-dire : tout est renversé.

Et de prier ne vous passer,
Rememorant les Testamens.
Mais si vostre cueur n'est bien net
D'orgueil, et une tache en ayt,
Je dis que peu vault vostre ouvraige.
Le cueur doux, humble et charitable,
A seulement Dieu agreable;
Aymer le fault de bon couraige.
Mais vous qui jugez le peché
Dont vostre cueur est entaché,
Je dis que vous avez besoing
De premier avoir la science
De juger vostre conscience,
Ou de Dieu vous estes bien loing.

LA SUPERSTITIEUSE.

Plus tost ma langue en ung feu ardre,
Que je me confesse paillarde,
Moy qui suis chaste devant tous,
Et qu'homicide nul ne nomme [1],
Qui n'ay frappé ne tué homme,
Mais plustost j'ay souffers des coups.

LA SAGE.

Ma mye, je ne vous puis taire
Qu'il n'est nul[le] pire adultaire
Que celle qui l'espoux delaisse

1. Le ms. porte : *Ne quomicide je me nomme*, qui est sûrement une fausse transcription.

Et ayme son contraire et suict,
Et sa faincte doctrine ensuict,
Et soubz luy s'incline et abaisse.

LA SUPERSTITIEUSE.

Mon mary je ne laissay oncques,
Dont veufve [je] demeure adoncques,
Ny n'ay suyvy autre que luy.

LA SAGE.

Le vray mary, le Dieu puissant,
Ne l'allez vous pas delaissant,
Mectant en autre vostre appuy?
En autre que luy vous fiez,
En esperant edifier
Vostre salut, plaisir, honneur;
Et luy, qui est le Dieu jaloux,
Ne veult autre amy et espoux.
Mectez donc en luy vostre cueur[1],
Car tout vostre cueur veult avoir,
Vostre vouloir, vostre pouvoir,
Il le veult luy seul posseder,
Et ne vous permect le cueur mectre
En mary, enfans, pere ou maistre;
Le cueur à nul ne veult ceder.

1. Le ms. porte : *Ayez ou mectez vostre cueur*, qui ne présente aucun sens plausible. Le contexte indique suffisamment la correction la plus naturelle.

LA SUPERSTITIEUSE.

Dieu ne nous a il pas permis
D'aymer noz enfans et amys?
Autrement serions pis que bestes.

LA SAGE.

Si vous aymez, comme il commende,
Le bon Dieu, à vostre demande
Trouverez les responses prestes.
Car en l'aymant parfaictement,
Vostre prochain pareillement
Aymerez, voiant en luy Dieu :
Ainsi aymerez Dieu haultain
Et aymerez vostre prochain,
Voiant Dieu en luy en tout lieu.

LA SUPERSTITIEUSE.

Ceste doctrine m'est bien dure.

LA SAGE.

Or, me lisez ceste Escripture
Où verité se faict entendre.

LA SUPERSTITIEUSE.

Madame, je suys [jà] trop sotte
Pour chanter de si haulte notte :
Certe, je n'y puis rien comprandre.

LA SAGE.

Ma mye, lisez hardiment
Le viel et nouveau Testament
Que vous a laissé vostre pere.

LA SUPERSTITIEUSE.

C'est à la personne savante,
Mais moy qui suis tant ignorante,
Cela me seroit impropere.

LA SAGE.

Si vous fuyez la medecine,
Qui vous peult guerir la racine
De vostre mal, [vous] estes morte.

LA SUPERSTITIEUSE.

Bien que malade ne me sens,
Toustesfoys à vous me consens.

LA SAGE.

Lisez la[1] donc de bonne sorte
Pour guerir vostre maladie.
Lors, ne soyez plus si hardie
De dire que vous estes saine,
Mais quant vostre mal aplanté
Sentirez, alors la santé
Vous y trouverez toute plaine.

1. Lisez cette Ecriture. Le ms. porte *laissez la* qui ne saurait s'expliquer.

LA SUPERSTITIEUSE.

Lire je veulx pour vous complaire[1].

LA SAGE.

C'est le mirouer qui esclaire
Voz cueurs, et [puis] qui les descouvre.
Grande joye j'ay de vous deux
Veoir lire en ces livres si neufz,
Que neufves serez en ceste euvre.

LA RAINE DE DIEU BERGERE.

Elle chante :

Helas ! je languys d'amour,
Helas ! je meurs tous les jours.

Puis elle dict :

Qui vit d'amour a bien le cueur joieulx,
Qui tient amour ne peult desirer mieux,
Qui scet amour [n']ignore nul sçavoir,
Qui voit amour a tousjours rians yeulx,
Qui baise amour il passe dans les cieux,
Qui vaine amour il a parfait pouvoir,
Qui ayme amour acomply son debvoir,
Qui est porté d'amour n'a nul[le] peine,
Qui peult amour embrasser prandre et veoir,
Il est remply de grace souveraine.

1. Ms. *J'ay vous lire pour vous complaire.* — 2. Cf. *Les Marguerites*, t. III, 152.

LA MONDAINNE.

Oyez quel chant.

LA SUPERSTITIEUSE.

Mais oyez sa parolle.

LA SAGE.

Ha ! n'est ce pas langage d'une folle ?

LA BERGERE *chante* :

La, la, la, la, la, la, la, la,
Quelle bonne chere est là,
Quant son amy près d'elle elle a :
Berger pour la bergere !

LA SAIGE.

A sa voix et à sa maniere,
Elle ayme, poinct n'en fault doubter.

LA MONDAINNE.

Arrestons nous pour l'escouter.

LA BERGERE *chante* :

Amour m'a faict de desplaisir mainte heure,
Mais le parfaict, qui dans mon cueur demeure,
M'a satisfaict et gardé que ne meure ;
Dont pour luy chante et pleure.

LA SAGE.

C'est pure amour qui si fort la tourmente.

LA SUPERSTITIEUSE.

Aussi d'amour seullement elle chante.

LA MONDAINNE.

Saluons la pour la faire parler.

LA SAGE.

Il ne fault pas souldain à elle aller :
Approchons [nous] nostre beau petit pas.

LA BERGERE *chante* :

Jamais d'aymer mon cueur ne sera las,
Car Dieu l'a faict d'une telle nature
Que vray amour lui sert de no[u]riture :
Amour luy est pour tout plaisir soulas.

LA MONDAINNE.

Saluons là.

LA SAGE.

C'est bien dict.

LA SUPERSTITIEUSE.

Dieu vous gard.

LA BERGERE.

Et vous aussi.

LA SUPERSTITIEUSE.

Nous venons ceste part
Vous visiter, sçavoir qu'icy vous faictes.

LA BERGERE *chante* :

Je garde mes brebiettes.

LA MONDAINNE.

Quoy! n'avez vous autre exercice?

LA SAGE.

Oysiveté engendre vice.

LA BERGERE *chante* :

Je fille quant Dieu me donne de quoy.
Je fille ma quenouille, ouoy.

LA SUPERSTITIEUSE.

Mais d'amour est tout vostre chant.

LA MONDAINNE.

Helas! c'est ung Dieu trop meschant.

LA SAGE.

Certes, il faict d'estranges tours.

LA BERGERE *chante* :

O bergere, m'amie,
Je [ne] vy que d'amour.

LA SUPERSTITIEUSE.

Amour est dangereux pour vray.

LA BERGERE *chante* :

Je vy d'amourette [et] vivray.

LA SAGE.

L'on vous en doibt moins estimer.

LA BERGERE *chante* :

Ces facheux sots qui mesdisent d'aymer,
Et n'en eurent en leur vie cognoissance :
Je vous jure Dieu et ma conscience
Qu'ilz ont grand tort d'un tel plaisir blasmer.

LA MONDAINNE.

Amour est un fin ennemy.

LA BERGERE *chante* :

J'ayme bien mon amy
De bonne amour certaine,
Car je sçay bien qu'il m'ayme
Et aussi fay je luy[1].

LA SAGE.

La femme, s'elle est raisonnable,
Doibt penser amour dommageable.

LA BERGERE *chante* :

Amour, nulle saison,
N'est amy de raison.

LA SUPERSTITIEUSE.

Puisqu'amour mect raison dehors,
De son salut n'a nul remors.

1. Et je lui rends la pareille.

LA SAGE.

Son estat va de mal en pis.

LA BERGERE *chante* :

Laissez parler, laissez dire,
Laissez parler qui vouldra.
Mesdise qui veult mesdire;
J'aymeray qui m'aymera.

LA MONDAINNE.

Elle n'a ni crainte ni honte.

LA SAIGE.

Rien que d'amour ne faict son compte.

LA SUPERSTITIEUSE.

Elle ne sent melencolye.

LA BERGERE *chante* :

Petite fleurette jollie,
Je sais bien que vous m'entendez,
Que vous m'aymez et attendez :
En vous me fie,
Je vous affie.

LA MONDAINNE.

Mais qu'est ce [ce donc] qui la contente?

LA BERGERE *chante* :

Une amour seure, gratieuse et plaisante.

LA SUPERSTITIEUSE.

Qui l'entretient en ceste amour aymée?

LA BERGERE *chante* :

Doulce memoire en plaisir consommée.

LA SAGE.

Voicy une nouvelle loy :
Comment venez vous si contente?

LA BERGERE *chante* :

Seure et loial[e] en foy,
Jusqu'à la mort amante.

LA MONDAINNE.

N'avez vous d'autre vie envie?

LA BERGERE *chante* :

Chanter, rire est ma vie,
Quant mon amy est près de moy.

LA SUPERSTITIEUSE.

J'oÿ d'elle ce que croire n'oze.

LA BERGERE *chante* :

Helas! il n'est si doulce chose.

LA SAIGE.

En sa fasson ny chant je n'entend[z] rien.

LA BERGERE *chante* :

Que ne m'entendz! assez je m'entend[z] bien.

LA SUPERSTITIEUSE.

Vous estes ſolle, par ma foy.

LA MONDAINNE.

Pour telle la doibt on tenir.

LA BERGERE *chante* :

Amourettes, sauvez moy,
Que pourray je devenir ?

LA SAGE.

Je tiens malheureuse la femme,
Dont le cueur est d'amour martir.

LA BERGERE *chante* :

Heureuse tiens ma flamme,
Sans poinct m'en repentir.

LA MONDAINNE.

Mieulx vault vostre cueur [nous] ouvrir
Et vostre secret descouvrir.

LA SAGE.

La peine amoindrit en parlant
Et croist quant l'on la va cellant.

LA BERGERE *chante* :

Oh ! combien est heureuse
La peine de celler
Une flam[m]e amoureuse
Qui fayct un c[u]eur brusler.

LA SUPERSTITIEUSE.

Vous perdez à dissimuler :
Or, parlez à nous franchement.

LA SAGE.

Quand vous ne voiez vostre amant,
Chantez vous pas esjouyssance?

LA BERGERE *chante* :

Las! on peult juger clairement
Par le desir de la presence,
Quelle douleur et quel tourment
Peult venir du mal de l'absence.

LA MONDAINNE.

Maintenant qu'il n'est pas icy,
Vous debvez avoir grand soucy,
Car vous faillez de patience[1].

LA BERGERE *chante* :

Vous qui estes ignorantes
Que c'est que [la] ferme foy :
O combien seriez contantes
Sy vous le s[ç]av[i]ez comme moy!

LA SAGE.

Comment vostre c[u]eur tousjours sent
Cest amour present ou absant :
Je ne sçay plus que j'en diray.

1. Le ms. porte *car vous faillez à vous pour tenter.*

LA BERGERE *chante* :

Je l'ayme tant, tant, tant,
Tousjours le serviray;
Pour vous ny pour vostre langage
Ne changeray chant[1] ny courage,
Mais en sa voix [veulx] advancer.
Plustost mourir que changer mon penser.

LA MONDAINNE.

La mort rompra vostre accoinctance.

LA SAGE.

Quant à moy je la laisseray.

LA BERGERE *chante* :

Encor, quant morte je seray,
L'esprit en aura souvenance[2].

LA SUPERSTITIEUSE.

Adieu, ma mie, car je pense
Que vous estes sur toutte folle.

LA MONDAINNE.

Nous direz-vous nulle parole?
Au moins pour l'amour de l'amy,
Dictes nous ung mot ou demy.

LA BERGERE.

Que voulez-vous que je vous die?
Jugé avez ma maladie,
Avant que me toucher le pou[l]x.

1. Ms. *Ne change ni chant.* — 2. V. l'Appendice A sur cette chanson.

LA SAGE.

Or, puisqu'elle est en bon propos,
Devers elle veulx retorner.
Mais dictes nous, sans sejorner,
Qui est l'amy que tant aymez.

LA BERGERE.

Vous qui si fort l'amour blasmez,
De l'amy ne vous fault enquerre,
Mais tant en dy que ciel et terre
Sa vertu ne peuvent comprandre.

LA MONDAINNE.

Vous l'aymez fort?

LA BERGERE.

Je me doy randre
Coulpable de l'aymer trop peu.

LA SAGE.

D'amour ne sentez[1] doncques le feu,
Si du mal ne vous contantez.

LA BERGERE.

Je ne sçay quel [feu] vous sentez,
Mais le plus chault et plus cuisant
M'est le plus doux et plus plaisant.

LA MONDAINNE.

Helas! ma mie, comme vous
J'ai gousté de ce feu tant doux,
Mais je m'en repens de bon cueur.

1. Ms. *sanctez*.

LA BERGERE.

Si agreable est la licqueur
De cest amour, que plus bruslant
Est son feu, plus est excellent.
Et celluy qui le peult sentir
Ne s'en peult jamais repentir.

LA SUPERSTITIEUSE.

Helas! helas! sans repentance,
Mutation et penitence,
Vous estes en ung mauvais train.

LA BERGERE.

Ceulx qui ont l'amour en la main,
Ou à l'œil, s'en peuvent retraire,
Laschant la main, ou l'œil distraire
De regarder, mais qui le sent
Au fond du cueur, jamais absent
Estre n'en peult, jour ny moment.

LA SAGE.

Faulte de sens et jugement
Vous donnent telle passion,
Que vous jugés parfection
Ce qui est imparfaict sans doubte.

LA BERGERE.

Il est vray que je ne voy goutte,
Fors en amour, et n'ay pouvoir

De rien que c'est [mon] amy veoir[1],
Et ne le voy pas à demy.

LA MONDAINNE.

Voiez vous amour ou amy?

LA BERGERE.

Si fort l'un à l'autre ressemble
Que d'un regard les voy ensemble.

LA SUPERSTITIEUSE.

Elle raille[2] ou est idiotte.
Mieulx vous appartient la marotte
Que ne faict pas vostre houllette.

LA BERGERE.

J'ayme mieulx une violette,
Par quy me vient le souvenir
De mon amy, que de tenir
En mon giron[3] ung grand tresor.

LA SAGE.

Vous estimez donc bien peu l'or.

LA BERGERE.

Aultant qu'il vault, ne plus ne moins.

LA MONDAINNE.

Vous n'en tenez guere en vos mains :
Parquoy ne s[ç]avez ce qu'il vault.

1. Si ce n'est de voir mon ami. — 2. Ms. *rague*. — 3. Ms. *gueron*.

LA BERGERE.

Qui n'a [ny] faim, [ny] froid, ny chault,
Ny faulte de vie ou vesture,
[D']or ny d'argent certe n'a cure.

LA MONDAINNE.

Vous n'avez donc[1] de rien affaire?

LA BERGERE.

J'ay ce qui me peult satisfaire :
Cherche ailleurs son bien qui vouldra,
Jamais le mien ne me fauldra.
Je n'ay nulle necessité;
En voiant la diversité
Des estoilles, des fleurs, des champs,
En joye, en plaisir et en chants,
Doulcement passe ma journée.

LA SAGE.

Ma mie, vous n'estes pas née
En ce monde pour rien ne faire :
A la loy il fault satisfaire
Qui commande de travailler.

LA BERGERE.

Qui ne peult dormir ne veiller,
Luy est permis si[2] belle chose.

LA SUPERSTITIEUSE.

Mais celle qui tousjours repose,
Nul bien ne luy peult advenir.

1. Ms. *donques*. — 2. Ms. *ceste*.

LA BERGERE.

Qui atant le bien à venir,
Il ne l'a pas, mais qui le tient,
De travailler ne luy souvient.
Ne dy je pas vray?

LA SUPERSTITIEUSE.

Non ; qui l'a
Tout : mais monstrez-moi cestuy là,
Auquel ne default quelque chose.

LA BERGERE.

Ha! qui l'a, tient la bouche close
Et ceste odeur là pas n'esventte.
Garde vous n'avez qu'il s'en vente
Ny qu'ung seul semblant il en face.

LA SAGE.

Sy juge l'on bien par la face
Quant le cueur est bien satisfaict.

LA BERGERE.

J'estime que c'est beaulcoup faict
De juger par l'œil le penser.
Vous me voiez chanter, dancer :
Jugez donc que je suis contante.

LA SAGE.

Mais plus tost vous juge ignorante,
Qui s'esjouict sans savoir quoy.

LA BERGERE.

Vous avez bien jugé de moy,
Car ma joye ne congnois pas.
Je m'esjouis et prens soulas
Et ne congnois pas bien ma joye.

LA MONDAINNE.

Las! j'ay cheminé par sa voye,
Mais [ung] aultre chemin fault prendre.

LA BERGERE.

Quel chemin vous plaict il m'aprendre?
Je vis icy en passiance.

LA SAGE.

C'est ce beau chemin de science,
Que chascun doibt tant estimer.

LA BERGERE.

Je ne sçay rien sinon aymer.
Ce sçavoir là est mon estude,
C'est mon chemin, sans lacitude
Où je courray tant que je vive.

LA SUPERSTITIEUSE.

Elle est bien simple et bien naïfve.
Rien [ne] sçait et ne veult sçavoir.

LA BERGERE.

Je sçay ce que je veulx avoir :
D'autre science n'ay besoing.

Tel cuide estre près qui est loing,
Mais qui est près, sy loing se cuide
Que sans cesser [il] crye à l'aide,
De peur qu'il a [d]'aymer trop peu.

LA SAGE.

Or, allez desnouer ce neu.
Croiez qu'amour l'a abuzée,
Et quelque amy l'a amuzée,
Parquoy elle a perdu son sens.

LA BERGERE.

Vous en parlez, et je le sens[1],
Mais non pas sy fort que je veulx,
Car mes desirs sont tousjours neuf[z]
Et recommancent par leur fin.

LA SUPERSTITIEUSE.

Ma mye, celluy est plus fin
Que bon qui à soy tant vous tire.

LA BERGERE.

Je ne vous en veulx contredire,
Car vous ne mentez d'un seul mot.
Il n'est fol, ny facheulx, ny sot,
Mais est fin, sage, plus que moy :
Donc plus que moy aymer le doy,
Pour[2] sa très doulce tromperie

1. Ce dont vous parlez, je le sens. — 2. Ms. *par*.

LA SAGE.

Mais vous deussiez estre marrie
D'estre aussy trompée et deceue.

LA BERGERE.

Helas! telle joye j'ay receue
D'avoir sens et honneur perdu
Pour luy, que mon cueur s'est rendu
Entre ses bras, en sa puissance,
Pour penser en[1] luy nuict et jour.

LA MONDAINNE.

J'ay autrefois porté amour
A mon corps, à moy mesme seulle,
Dont maintenant fault que me deulle.

LA BERGERE.

Mon corps ne sens ny n'ayme poinct,
Car le sien où mon c[u]eur est joinct
Faict mettre le mien en oubly.
Le sien de vertu anobly,
Je le dis mien et le sens tel.

LA SUPERSTITIEUSE.

Pas n'ay aymé mon corps mortel,
Mais l'ay [h]aÿ et tourmenté,
Pour veoir par tourment augmenter
De mon ame le grand loyer.

1. Le ms. porte *en luy*.

LA BERGERE.

Mon ame perir et noier
Oh[1]! puisse en ceste doulce mer
D'amour, où n'y a poinct d'amer.
Je ne sens corps, ame ne vie,
Sinon amour, ny n'ay envye
De Paradis, ny d'enfer craincte;
Mais que sans fin je soys est[r]aincte
A mon amy, unie et joincte.

LA SAGE.

Je n'y congnois teste ny poincte,
Bref à elle nous parlons
Et nous faisons ce que voulons,
Car elle ne nous veult entendre.

LA BERGERE.

Je suis trop sotte pour apprendre;
Parquoy ne veulx faire ne dire
Rien [de] ce qui me faict[2] tant rire,
Ny les fascheux ne veulx hanter[3].

Elle chante :

Dames, qui m'escouttez chanter,
Qui me voiez joieuse et rire,
Je vous veulx mes plaisirs conter :
Contraincte suis de le vous dire.
Ne me doib je pas contanter,
Quant j'ay le bien que je desire?

1. Le ms. porte *or*. — 2. Ms. *Rien que ce me faict*. — 3. Ms. *henter*.

LA SAGE.

Puisqu'à son chanter se remect,
Sa contenance nous promect
Qu'elle ne se veult amander.

LA MONDAINNE.

Il ne fault raison demander
Où est ung si foible cerveau.

LA SUPERSTITIEUSE.

Mais n'est ce pas ung cas nouveau,
Que corps, ame, honneur et richesse,
N'estime auprès de la liesse
D'amour, dont parle [si] souvent?

LA BERGERE *chante* :

Autant en emporte le vent.

LA SAGE.

Je m'esbah[y] comme amour forte
Si fort en joye la conforte,
Que de rien ne se plainct ny deul[t].

LA BERGERE *chante* :

Il ne faict pas le tour qu'il veult.

LA MONDAINNE.

Si son amour estoit divine,
Bien l'eussions congnu[e] à sa mine :
Elle en eust dict quelque passage.

LA SAGE.

L'amour de Dieu faict l'homme saige,
Prudent, de bonne conscience,
Estudiant en sapiance,
Jour et nuict et matin et soir.

LA SUPERSTITIEUSE.

Elle sçait ung bien, c'est se seoir,
Car pour nous ne s'est pas levée.

LA MONDAINNE.

La sottie en est esprouvée;
Jamais plus sotte ne vidoy.

LA BERGERE *chante* :

Ho, ho, ho, he, y, y, y, y.
On, on, on, on, on, on, on, on.

LA MONDAINNE.

Elle rit[1] et de nous se mocque.

LA SUPERSTITIEUSE.

Sa teste est telle que sa tocque :
C'est d'une bergere ignorante.

LA SAGE.

Mais qui pis est berbis errante,
Qui au pasteur poinct ne retorne[2].

1. Ms. *rid*. — 2. Ms. *poinct et retroie*.

LA BERGERE *chante* :

Et je seray sa mignonne,
Il sera mon grand mignon.

LA SAGE.

Ces motz ne vaillent ung oignons.
Laissons la et nous retirons.

LA MONDAINNE.

Et en vous suivant nous lirons[1] ;
Il me tarde que tant j'ajourne[2].

LA SUPERSTITIEUSE.

Mieulx vault que lire je retourne,
Le temps perdons de plus parler.

LA BERGERE *chante* :

Laissez-moy aller, aller.
Laissez-moy aller jouer.

LA SUPERSTITIEUSE.

Vostre chant ne pouvons louer,
Dont par charité j'ay regret.

LA MONDAINNE.

Et moy je m'en vois mal contante.

LA BERGERE *chante* :

Vostre amour est froide et lante :
N'entend[z] poinct son[3] secret.

1. Il s'agit de la lecture de la Bible. — 2. Ms. *je journe*. — 3. Ms. *se*.

LA SAGE.

D'une chanson elle me chante
Qui nuict et jour la poursuit,
Sans nul arrest : par quoy s'ensuyt
Qu'il n'y a grand sens en sa teste.

LA SUPERSTITIEUSE.

Elle est du tout ou folle ou beste,
Ou opiniastre ou glorieuse.

LA BERGERE *chante* :

J'estime malheureuse
Celle qui n'ayme poinct ;
Et celle trop facheuse
Qui craint venir au poinct,
Ouquel la seureté
Est là bien heureté.

LA SAGE.

Oyez, malheureuse elle juge
Celle qui n'est au grand delluge
D'amour, ainsi qu'elle, pri[s]e.

LA MONDAINNE.

Elle est digne de moquerie.

LA SUPERSTITIEUSE.

Mais de pitié voiant ses termes
Nous debvons gecter grosses larmes,
Priant Dieu qu'il luy pardonne.

LA SAGE.

Peult estre qu'un jour sera bonne;
Pensez quelle avez esté :
L'[h]iver ne resemble à l'esté.
Retirons-nous, car il est tard.

LA BERGERE.

O doux Amour au doux regard,
Qui me transperse de ton dar[d]!
O l'ignoré!
L'Amy de moy tant adoré,
Le vertueulx mal honoré,
Et l'incongnu,
Pour tout autre qui est tenu[1].
L'un est dict vestu, qui est nud,
Et l'astre, obscur[2].
La coriette qui pare un mur,
Et le caillou sy fort et dur,
On le dict mol;
Et le saige on nomme fol,
Et qui est Pierre, on nomme Pol.
Ainsy chacun
Parle son langaige commun.
Mais mon c[u]eur qui n'en ayme qu'un[3]
D'un seul caquet,
Obliant[4] Jaques [et] Jaquette,
Corps [et] chemise, cotte et jaquette,

1. Ms. *qui n'est tenu.* — 2. Et l'astre éclatant est dit obscur. — 3. Ms. *Qui n'en ame cun.* — 4. Ms. *Jobliant.*

Homme [et] [h]abis,
Tresor et biens, moutons, brebis,
Boire, manger, pain blanc ou bis,
Plaisir, santé,
Pour [son] plaisir veult[1] frequenter
Plus amy, tant plus le [h]anter[2].
Helas! j'ay peur
De n'aymer poinct d'assez bon cueur,
Ou de faincte amour, quelle [h]orreur!
Sy j'aymois fort[3],
Cest amour me donroit la mort;
Mais puisque suis vivant et fort,
Je n'ayme assez.
Bras et gembes seroient lassez,
Sy d'amour estoient pourchassez :
Non, mais plus fort,
Car Amour par ses grandz effors
Peult bien resuciter les mors.
Or t'esvertue,
Amour, et tout soudain me tue.
Puis, quant tu m'auras abatue,
Me feras vivre.
Pour toy veulx estre folle et yvre
Sans jamais en estre delivre.
Mais toy, Amour,
S'il te plaict me faire ce tour,
Que tu me brusle[s] sans sejour,
Ton consummer

1. Ms. *Peult*. — 2. Ms. *Plus aimer taut plus en enter*. — 3. Ms. *Sy jamois fort*.

Me donra ung estre d'aymer,
Me rellevant pour m'assommer,
    Et ta lumiere,
Qui en moy sera toutte entiere,
Comme toy [me] fera legiere.
Tu l'as faict et je t'en mercie.
Voila l'estat de bergerie[1]
Qui suivant d'Amour la banniere
D'autre chose ne se soucye.

1. Ms. *la bergerie*.

LES PRISONS

LES PRISONS

DE LA REINE DE NAVARRE[1]

Fol. 265.

Je vous confesse, Amye tant aymée,
Que j'ay longtemps quasi desestimée,
La grand douleeur d'heureuse liberté
Pour la prison où par vous j'ay esté,
Car j'en trouvoys les tourmentz et lyens
Doulx passetemps et desirables biens.
Tenebre lors me sembloit lumineuse
Et le soleil lumiere tenebreuse ;
Larmes et pleurs j'estimoys riz et chants,
Et si trouvoys plus plaisans que les champs
D'estre enfermé entre ferrées portes,
Grilles, barreaux, chaines et pierres fortes ;
La volerie et la chasse et le jeu

1. Le ms. fr. 1522, dont le texte a été suivi ici, porte sur sa première page le double titre suivant : *l'Heptaméron ou Histoire des amants fortunés des nouvelles de la Reyne de Navarre, Marguerite de Valois. — Un poème en trois livres, intitulé les Prisons, par la mesme Reyne.* — En tête du poème figure (folio 265)ce simple titre : *Les Prisons* Le ms. fr. 24298 donne (folio 115), au commencement de l'œuvre, un titre plus explicite : *Le premier livre des Prisons de la Reyne de Navarre.*

Ne me plaisoient si fort que le gros neu
Qui piedz et mains me tenoit attaché,
Dont ung seul jour ne me trouvay fasché.
Pener, jeusner, veiller soirs et matins,
Me plaisoient plus que triumphans festins.
O[h]! que souvent voyant les passetemps
Que prennent ceulx qui se trouvent contans,
Tout seul disoys : « Helas ! gens sans raison,
« Si vous sçaviez le bien de ma prison,
« Vous laisseriez armes, chiens et oyseaulx,
« Prez, boys, jardins, et trouveriez plus beaulx Fol. 265 v°.
« Mes fortz lyens et ma ferme closture
« Que tous les biens qu'a sçeu creer Nature. »
Ainsy longtemps, tout seul m'entretenant,
Heureux tout seul en ung lieu me tenant,
Sachant que vous aussy seul me teniez
Et que moy seul sans plus entreteniez,
Demouré suys en si plaisant sejour
Que j'y trouvoys l'an plus court que le jour.
Quelz doux lyens de regret tant honneste
Des yeulx plantez en si très saige teste,
Qui se tournant vers moy non sans propoz,
En m'esveillant, m'apprestoient ung repoz
Voire si doulx, que jamais nul veiller
Par sa longueur ne me peult travailler.
Et tout ainsy que l'œil, qui ne prend garde,
Le clair soleil en plain midy regarde,
Longtemps après en demoure esblouy,
Bien qu'il ayt peu de sa beaulté jouy,
Tant que partout pense veoir ung soleil

Ou que tout est ou doré ou vermeil :
Pareillement, croyez qu'après vous veoir,
En regardant ailleurs n'avoys povoir
D'appercevoir rien, fors vostre visaige,
Dont en mes yeulx emprainete estoit l'ymaige.
Donques pensez si ma prison cruelle,
En vous voyant partout, me sembloit belle.
Si vostre œil fut mon lyen et ma corde,
Vostre parler, que souvent je recorde,
Fut mes durs fers et ma pesante chaisne,
Qui me faisoit, ainsy qu'en forte gehenne, Fol. 266.
Dire souvent, en eslevant ma voix,
Ce que plustost taire et celer devoys,
Et si taisoys ce que je vouloys dire,
En desirant alonger mon martyre.
Martyre, quoy! mais mon très grand plaisir;
En est il nul tel que d'estre à loysir
Pour escouter si plaisante lesson?
N'avons point veu qu'ung trop extresme son
Rend pour ung temps sourde une bonne oreille,
Cuydant ung bruyt ouyr qui l'esmerveille ;
Car elle n'oyt rien de ce qu'on luy dit,
Si on la benist ou si on la maudit :
Tout luy est ung, car ung bruyt seulement
Tient occupé sens et entendement.
Las! moy aussy, oyant ung tel parler,
Je ne vouldroys jamais loing m'en aller.
Je me moquoys de celluy qui s'aplique
Et prend plaisir à la doulce musique ;
Vostre parler m'estoit toute [h]armonie

Qui ma prison rendoit si bien garnie
D'un son, en quoy gist ma felicité,
Que je n'avoys point de necessité
D'orgues, de lutz, de fifres, de violes :
Je trouvoys tout en voz doulces parolles.
Si ung bon mot ouyr de vous povoys,
Croyez pour vray qu'autre parolle ne voix
N'estoit, sinon ce mot qui revenoit
A mon oreille, là où il se tenoit ;
Tout le parler qu'onques depuis ouy
Ne m'exemptoit sinon ce doulx ouy. Fol. 266 verso.
Parquoy mon œil, mon oreille et mon cueur,
Ceste prison ne toute sa rigueur
N'estimeront tant que je fiz jadis,
Fors ung plaisant terrestre paradis.
Ouyr et veoir fut mon salut, ma vie,
Ma passion en qui estoit ravie
Ma liberté, jusques à ne sentir
Le mal duquel j'estoys tousjours martir.
Et ce mal là, dedans le cueur planté,
M'estoit pour lors souveraine santé.
Brief, qui eust veu le grand contantement
Que je prenoys en ce cruel tourment
Et d'estre ainsy rudement enchayné,
Il eut jugé mon sens aliené.
Car sans cesser sçavez que je faisoys
Estant tout seul : mes chaines je baisoys,
Puys j'embrassoys, d'amour par trop espris,
Les pesantz ceptz où courbé j'estoys pris,
Puys me tournoys à la porte ferrée

Qui de verroulx redoublez fut serrée,
Tout doulcement sa force regardoys,
Ou y touchois et puys baisoys mes doigtz ;
Après, alloys contempler ma fenestre,
Où, en saultant, n'eusse sçeu de ma dextre
Ne d'un baston de deux toises toucher ;
A deux genoulz, en lieu d'en aprocher,
Je l'adoroys et sa grille rebelle,
Qui plus espaisse estoit, plus m'estoit belle ;
Et les pierres de ceste grosse tour,
Que je voyoys en grand nombre à l'entour, Fol. 267.
Je saluoys aveques reverences,
L'une après l'autre, gardant leurs ordonnances,
En commençant aux plus grosses du bas
Jusqu'à la moindre ; et voilà mes esbatz.
Lors, ayant fait ces tours par ma prison,
Je commançoys faire telle oraison :
« O belle tour, ô paradis plaisant,
« O clair palais du soleil reluysant,
« Où tout plaisir se voit en ung regard !
« Las! qu'il me plaist d'estre icy seulle à part
« Pour contempler vostre perfection,
« Vostre beauté, vostre condition ;
« Par quel amour ne par quel artifice
« Peult estre fait si parfaict édifice ?
« Fi des chasteaux, des villes, des palais!
« Au pris de vous ilz me semblent tous laidz.
« Boys et jardins, blez, vignes et prairies
« Dignes n'estoient sinon de moqueries,
« Ayant esgard au plaisir de ce lieu

« Qui passe tout fors celluy de veoir Dieu ;
« Mais tout plaisir que çà bas a donné
« Pour ma prison doit estre habandonné.
« O digne tour d'avoir toute louange,
« Pour autre bien jamais je ne vous change ;
« Je vous requiers aussy ne me changer
« Pour recevoir prisonnier estranger,
« Et que jamais vostre porte ne s'ouvre
« Qui le dedans de mon repoz descouvre.
« Pour cest effect voys les verroulz mouiller,
« Pleurant dessus pour plus les enrouiller. Fol. 267 verso.
« Il vous plaira renforcer voz barreaux,
« Redoubler grilles, multiplier carreaux
« Et reunir mes lyens si très près
« Que departir du lieu ne puysse après.
« N'ayez pas peur, lyens, de me blesser,
« Tant seulement ne me vueillez laisser ;
« Soyez certains que plus fort me tenez
« En fers pesans, plus doulx vous devenez.
« Ne vous ouvrez, fenestre, pour le jour,
« Car j'ay icy la lumiere d'amour,
« Par qui je voy le bien qui me fait vivre,
« Dont je vouldroys jamais n'estre delivre.
« Empeschez donq le soleil de loger
« Icy dedans, car je ne veulx changer
« A sa clarté mes lyens et ma chayne.
« Pour me monstrer ma prison et ma peyne,
« Las ! il a beau au midy m'esclairer,
« Il ne me peult malheureux declairer,
« Prisonnier bien : c'est ce que je veulx estre.

« Or fermez vous contre lui, ma fenestre,
« Car je ne veulx aÿde ne moyen
« Pour saillir hors de ce plaisant lyen. »
Voilà commant, amye, je parloys
A ma prison où enferré j'aloys
Puys çà, puys là, plus aymant sa beaulté
Que nul empire ou nulle royaulté.
Je possedoys le seul bien que desire
Pour vivre heureux tout royaulme et empire :
C'est seureté d'amour vraye et loyalle,
Qui vault trop myeulx que la gloire royalle ; Fol. 268.
Car estre grand et puyssant terrien
Sans estre aymé et aymer, ce n'est rien.
J'estoys donq roy, car j'aymoys si très fort
Qu'il n'y avoit fin en moy que la mort ;
Et vous tenoys par amour aprouvée
Semblable à moy, vous ayant esprouvée.
Il est bien vray qu'en ces plaisans discours
Craincte souvent disoit : « Ilz seront cours,
« Ces grans plaisirs, et ne pourront durer ;
« Pensez au mal qu'il vous fault endurer
« Quand la prison sera par le vieulx temps
« Mise à neant, et tous ses passetemps. »
Lors, tout mon cueur se troubloit dedans moy,
Mais tout soudain me mettoit hors d'esmoy
La seureté que donnoit sans cesser
Vostre parler de point ne me laisser,
En m'affermant que ma prison antique
Demourroit ferme sans en rompre une brique,
Sinon que moy mesme en fisse rompture,

Qui plus tost eusse enforcy ma closture.
Las ! je vous creuz par si très ferme foy
Que dame Crainete et sa perverse loy
Je mys dehors de mon entendement,
En vous croyant seule parfaictement.
O quel repoz, quel bien je possedoys,
Estant au lieu que parfaict je cuydoys
Et perdurable, où tout plaisir et biens
Pensoys avoir sans nul soucy de riens!
Mais Cestuy là, qui seul est incongneu
Fors de luy seul, voyant le temps venu Fol. 268 verso.
De liberté qu'il avoit limité
Pour me tirer hors de calamité,
Fist vostre cueur pour mon bien si muable,
Qu'il proposa, non par voie amyable,
Me delivrer, non pour ma liberté,
Mais par sa trop grande legereté [1],
De ma prison, par [2] ouverture plaine [3],
Non en ung jour ny en une sepmayne,
Mais peu à peu, par le temps qui la [4] fist :
La voulut donc deffaire à son prouffit.
Diray je icy ou l'oseray je dire ?
Mais ce plaisir de faire ung lecteur rire
De ce qui est ma folie et ma honte,
Mais le desir, qui ma gloire surmonte,

1. Dieu résolut de me délivrer, non point dans le but de m'être agréable ni de me faire recouvrer la liberté, mais uniquement à cause de l'extrême légèreté du cœur de mon amie. — 2. Ms. *pour*. — 3. La délivrance du captif aura lieu, comme on le verra un peu plus loin, par une large ouverture pratiquée dans les murs de sa prison. — 4. Ms. *le*.

De declairer la fin de ma fortune,
Me contrainct dire à chacun et chacune
Le comble et fin de ma fole folie,
Mon ignorance et ma melancolie.
Ung jour, ainsy ma prison regardant
Comme le bien dont plus j'estoys ardant,
Le soleil viz entrer par la rompture
Que j'apperceuz dedans la couverture.
O que ce ray, qui me donna dans l'œil,
Me fist grand mal et me causa grand dueil !
Car il me fist, par sa grande beaulté,
Appercevoir ung peu de cruaulté
De ma prison, mais, pour ne plus la veoir,
Fermay mes yeulx et feiz si bon devoir
De rabiller le lieu où il passoit,
Que le soucy plus ne m'apparoissoit.
Le lendemain, j'en viz encore autant,
Et tous les jours alloit en augmentant; Fol. 269.
Moy qui cuydoys que le Temps, qui descouvre
Toutes maisons, me fist ce beau chef d'œuvre,
Compte n'en fiz, pensant bien le gaigner.
Lors jour et nuict me prins à besongner
Et conservay, nonobstant sa puyssance,
Ma couverture, où il ne fist nuysance.
Incontinant, sentiz pierres abattre :
C'estoit le Temps qui me souloit combattre,
Ce me sembloit; parquoy de toutes partz
Je m'efforçoys de faire des rempars
Par le dedans, à l'endroit de la bresche,
Tant qu'il n'y peult passer ne dard ne flesche.

Pour renforcer ceste muraille ferme,
J'appetissoys mon limite et mon terme,
Prenant plaisir de faire plus cruelle
Ceste prison, pour la rendre eternelle.
Mais quoy! je vis et grilles et verroulz
Rompre et lascher; j'en euz trop de courroux,
Car je pensoys tout le povoir d'enfer
Ne povoir rompre ou lascher tant de fer.
Ce que je peuz toucher je reparay,
Sinon ung lieu, où mon sens esgaré
Se trouva trop, car la grille tant haulte
Me garda lors de reparer la faulte.
O quel ennuy, quand tout mon passe temps
Fut converty à combattre le Temps,
A reparer non de telle matiere
Que faicte estoit la muraille premiere,
Laissant mon doulx penser pour travailler
Et mon repoz pour ung songneux veiller! Fol. 269 verso.
O ma prison, qu'estes-vous devenue?
Je luy disoys : « Moy qui vous ay tenue
« Mon paradis, ô beaulté enlaidie,
« O ma santé tournée en maladie!
« J'ouvre mes yeulx comme faire cuydoys,
« Mais je n'y voy que l'œuvre de mes doigtz :
« Ce n'est plus vous qui me tenez icy,
« C'est mon labeur, ma peyne et mon soucy.
« Si veulx je icy faire ma demeurance,
« Tant que de vous je verray apparence.
« Je relieray voz pierres de mortier
« Et voz grilles de ce qu'ilz ont mestier,

« Ne pour le temps ce que j'ay entrepris
« Ne laisseray, et si ne seray pris,
« Ny jà de moy flesche n'approchera,
« Ne dard doré mon cueur ne touchera.
« Jà ne rendray la place que je tiens,
« Si je ne meurs, cela je le mainetiens.
« Ny le soleil passant par la fenéstre,
« Pour me monstrer le mal où je puys estre,
« Ne me fera jamais par là saillir;
« J'ayme trop myeulx à ma vie faillir[1]. »
Velà commant mon propoz obstiné
Se conformoit, myeulx n'aymant estre né
Que n'estre point prisonnier langoureux,
Ne vray captif du Dieu des amoureux;
Croyant avoir pour ceste fermeté
Vous, vostre cueur, amour et seureté.
Ce propoz ferme effaçoit ma douleur
Et me faisoit ignorer mon malheur, Fol. 270.
Tenant pour vray que le Temps batailloit
Seul contre moy, et qu'il ne me failloit
Fors tenir bon et bien opiniatrer,
Rediffier, rabiller, replastrer
Ce qu'il gastoit, et qu'enfin par victoire
Triompheroys de sa honte, à ma gloire.
Qui m'eust dit lors : « Vous n'avez ennemye
« Ny ennemy que vostre seule envie,
« Ce n'est le Temps, c'est sa main variable,
« Qui peu à peu son chef d'œuvre louable

1. J'aime mieux perdre la vie.

« Veult mettre à rien et tout aneantir. »
Jamais mon cueur n'eust voulu consentir
A donner foy à chose si estrange;
Et n'y avoit homme, ny saint, ny ange,
S'il fust venu d'un tel cas m'advertir,
Que j'eusse crainct soudain le desmentir.
Si fut ce vous, ce ne fut autre main,
Qui, soubz mainctien gracieux et humain,
Soubz ung parler digne de m'asseurer,
Soubz ung regard pour me faire endurer
Dix mille mortz, m'avez en trahyson
Par les petis demoly ma maison.
Mais, en pensant de moy tout le contraire,
Je ne cessoys moy mesmes la reffaire,
Dont prisonnier de moy mesmes j'estoys,
Non plus de vous, et si ne m'en doubtoys
Jusques au temps que le soleil, plus chault
Qu'il ne souloit, enflamba ung lieu hault,
Où de bruller chacun ne se feignoit,
Fust il de glace, au moins on s'en pleignoit[1]. Fol. 270, v°.
En ce temps là, je veillay une nuict,
Disant tout seul : Qui est ce qui me nuict?
A qui desplaist le repoz où je suys?
Qui veult avoir le bien que je poursuys?
Qui sent le lieu où je suys ne la place?
Qui entreprend m'en chasser par audace?

1. La signification de ces deux vers ne peut être fixée avec certitude. Le sens le plus acceptable nous paraît être celui-ci : Le feu était si vif, que chacun y était exposé, fut-il de glace, ou du moins se plaignait d'en ressentir les effets.

Qui que ce soit, il perdra et sa force
Et son labeur, car mon cueur plus s'efforce
De demeurer en ce lieu fermement,
Plus il reçoit d'ennuy et de tourment.
Ainsy, passant la nuict à ce beau jeu,
Je me trouvay environné du feu,
Non de celluy qui estoit avec moy,
Mais d'autre estrange. O l'incroyable esmoy,
Qui me faisoit, en voyant ma ruyne
Inevitable, invention et fine[1] !
Ce feu brulla et pierre et brique et boys,
Et moy j'estoys ung sanglier aux boys :
Car, d'une part, la mort me menassoit,
De l'autre, Amour, qui sans craincte passoit,
Me commandant plustost ferme mourir
Qu'à nul moyen pour eschapper courir.
Desjà estoit brullé mon vestement,
Quand je vous viz jecter joyeusement,
Par la fenestre où vous estiez, brandons
Dessus ma teste. O quelz piteux guerdons !
En vous voyant fusse devenu cendre,
Car contre vous ne me vouloys deffendre ;
Mais aussy tost que vous euz apperceue,
Cuydant parler, je vous perdis de veue. Fol. 271.
Lors, congnoissant vostre extresme finesse,
Vostre cueur faulx qui dissimulant blesse,
Par tous les lieux de ma prison rompue

1. La lecture de ces mots ne fait aucun doute dans le manuscrit, mais il est évident que le scribe a commis ici quelque lapsus.

Gravay au lieu où je vous avoys veue,
Par là saultay en hazardant mon corps :
Le feu estrange et vous m'en myrent hors.
De ce malheur j'euz ung bien non pareil,
Car, en laissant tenebres, le soleil,
Que tant et tant, tant j'avoys refuzé,
Me vint monstrer que j'estoys abusé.
Premierement, me fist veoir clairement
Vous seulle, Amye, aymant trop doublement,
Qui en passant par une galerie
Aviez façon d'une femme marrie.
Moy, tout soudain, je ne le puys nyer,
Tenant encor ung peu du prisonnier,
Couruz à vous pour sçavoir que c'estoit;
Mais le soleil, qui ma lumiere estoit,
Dist : « Non, tais toy, car son ennuy ne vient
« Sinon du bien qu'elle voit qu'il t'avient
« De liberté, où mainctenant tu entres ;
« Elle vouldroit te tenir dans le ventre
« De sa prison jusques au jugement,
« Pour le plaisir qu'elle a de ton tourment ;
« Voire et pour toy ne vouldroit porter peyne
« Sinon autant que son plaisir la meyne ;
« Mais en voyant que plus ne te tourmente,
« C'est le seul poinct qui la rend mal contante.
« Si de mon dire as doubte ou deffiance,
« Je t'en donray plus grande experience, Fol. 271, verso
« Car je m'en voys retyrer ma clarté
« Et ma chaleur; or [1], comme homme eshonté,

1. Ms. *Car*.

« Regarde et voy ce que sans plus la lune
« Te monstrera. » Lors, contre ma coustume,
J'entray au lieu et grand et spacieux
Où je vous viz, ma mye, de mes yeulx,
Des vostres faire, à moy non, mais ailleur[s] [1],
Les tours que j'ay de vous tenuz meilleurs.
J'y demouray ce soir, d'autres assez [2]
Pour regarder tous mes plaisirs passez;
Et tout autant qu'en aviez desplyez
En mon endroit, les voyoys employez
En autre lieu qui bien les recevoit,
Car vostre cueur comme moy ne sçavoit :
Vous bastissiez, il bastissoit aussy
Une prison fundée sans mercy ;
Dieu vueille enfin qu'elle vous soit meilleure
Que la premiere, et que nul œil n'en pleure.
A mon soleil libre je retournay,
Le suppliant que, s'il m'avoit [3] donné
La congnoissance et claire verité
De ce que n'ay envers vous meritté,
Que ma prison par dedans me monstrast,
Et que luy seul, non plus moy, y entrast.
Je n'euz sitost ma parolle finée
Que ma prison viz toute enluminée
De sa clarté, me monstrant tout partout
Les fundemens, le hault de bout en bout.
Helas! mon Dieu, ame trop aveuglée

1. Ce vers est difficile à expliquer; il est cependant possible, en faisant se rapporter *vostres* à *yeulx*, de lui donner un sens plausible. — 2. Et d'autres soirs encore. — 3. Ms. *n'avoit*.

D'un fol plaisir, hors du sens desreglée, Fol. 272.
Dis je à moy mesme, est il possible croyre
Qu'ayez esté si longtemps sans memoire
Du bien perdu, pour si meschante ordure,
Où je ne voy que ruyne et laidure!
Avoys je tant perdu le souvenir
Des maulx passez et du bien advenir,
Que me pensay[1] en ce lieu contanter
De ce qui plus me devoit tourmenter?
Fy, qu'elle est layde et sale la prison
Que j'aymoys tant par sa doulce poyson!
Les fondementz de ferme seureté
Ont trop duré par leur grand dureté,
Mais, à la fin, sur le sablon assis,
N'ont peu durer bien qu'ilz fussent massifz,
Car le sablon mouvant les desmolit
Et l'eau muable enfin les amolit.
Je ne devoys donc pas edifier
Sur ce où nul ne se doit confier.
Puys regardant ceste grosse muraille
Que j'estimoys de grans pierre de taille,
Je n'y viz rien sinon boue et crachat.
Et que trompé je fuz en tel achapt,
Quand je donnay pour telle servitude

1. Ms. *Que je me pense.* Il faut sans doute lire ici *pensè* pour *pensay* (on sait que le scribe écrit toujours les passés définis en *ay* avec un simple *è*), mais dans ce cas l'élision ne pourrait avoir lieu. Il est vrai que les poètes du XVIe siècle usent d'une grande liberté sous ce rapport. Quoiqu'il en soit, la suppression du pronom permet de rendre le vers correct.

Ma liberté ! O quelle multitude
De gros monsseaux de terre viz à bas
Qu'à reparer j'avoys pris mes esbatz !
Ma servitude estoit si voluntaire
Qu'incessamment je ne me povoys taire,
Par mes sermons dont faisoys ceste boue,
De m'enfermer ; et fault que je me loue, Fol. 272 verso.
Car plus m'ostiez pierres d'occasion,
Ouvrant ma tour par plus forte lesion,
Par où povoys justement m'en aller,
Soit de m'oster la veue ou le parler [1],
Je rabilloys ceste bresche disant :
« Elle est trop myeulx, en mon cas advisant,
« Que je ne suys, c'est pour meilleure fin
« Qu'elle le fait » ; et de ce mortier fin
Amour et moy reparions ce passaige,
En me louant de mon ferme couraige.
Or estes vous, murailles, abattues,
Après avoir esté fort combattues.
Jamais sus bout ne puyssiez revenir
Pour prisonnier autre foys me tenir !

1. Si le sens général de ce passage est assez compréhensible, les phrases incidentes qui le composent offrent certaines obscurités. L'allégorie devient ici singulièrement subtile. Le poète compare les paroles et les déclarations d'amour, qui le retenaient sous le joug de sa dame, aux matériaux dont était bâtie sa prison. Plus son amie contribuait à démolir cette dernière, en lui donnant l'occasion de reconnaître son illusion et de cesser ainsi de réparer les murs ébranlés, plus le poète s'acharnait à prolonger sa captivité, en renouvelant ses déclarations amoureuses. Peut-être serait-il préférable de modifier l'incidente : *et fault que je me loue*, dont le sens n'est pas clair, par celle-ci : *et fault que je l'avoue*.

O gros lyens, doulx regardz traversans,
Qui dans mon cueur fustes si transpersans,
Que doulcement, lyé myeulx que de corde,
Soubz vostre trop fainete misericorde
Le conduysiez là où il vous plaisoyt[1].
Car voluntiers en tout vous complaisoyt[2] !
Je vous ay veuz, ce me semble, dorez,
Je vous ay tant aymez et adorez,
Qu'en ce temps là ne povoys avoir myeulx
Que de myrer en vous mesme mes yeulx.
Or n'estes vous plus que chanvre et ferrasse ;
Maudit soyez et toute vostre race,
Car trop longtemps m'avez humilié !
Plus ne seray par vous pris et lyé
En voz durs fers et chaynes et parolles,
Que je trouvoys gracieuses et molles, Fol. 273.
Tant me plaisoit d'estre par vous tenu,
Soir et matin longtemps entretenu.
Que de chesnons, de comptes et de songes,
D'inventions, d'histoires, de mensonges,
De louanges, de courroux et de plainctes,
D'appoinctemens et de promesses feinctes,
De jurementz, de tant d'autres propoz !
Et les chesnons que forgeoys[3] sans repoz[4],
La nuict au jour, souvent, comme il me semble,
Voyoys par eulx sans ennuy joinctz ensemble.
Las ! ceste chayne, en grant plaisir forgée,
Fut tous les jours par nous deux alongée,

1. Ms. *playra*. — 2. Ms. *complaira*. — 3. Ms. *feignoys*. — 4. Ms. *propoz*.

Par vous rompue et par la menterie
Qu'avez mellée en ceste batterie,
Qui le metal rendoit tant imparfaict
Qu'enfin failloit qu'il fust par vous deffaict.
O pesant faix, chaynes laides et rudes,
Ne pensez plus par voz faulces estudes
De m'arrester, car vous ne valez pas
Que plus pour vous je retarde ung seul pas
D'avoir le bien de mon contantement,
Que j'ay par vous perdu trop longuement
A les lyer. Satan ou Lucifer,
Je ne veulx plus [l']enfer de vostre fer.
Et vous, où tant j'ay trouvé de douleur,
Ceptz d'union, dont je me tenoys seur
Que pour nul temps je n'en departiroys,
Mais garderiez que nulle part yroys :
Teste, mains, piedz me bouschiez rudement,
Mais si très doulx m'estoit l'attouchement, Fol. 273 verso.
Que je n'euz onq de ce plaisant toucher
Mal ny ennuy, bien que marque en ma chair
Souvent parut, et en mes mains estrainctes
Et piedz foulez j'en ay[e] bien veu mainctes.
Mon œil bessé et mes genoulz pleyez,
Que nuict et jour teniez humiliez,
N'eurent jamais telz biens qu'ilz possedoient
Ou posseder en ce temps là cuydoient.
Qu'est ce de vous mainctenant, fascheux ceptz?
Pas je ne viens pleurer vostre decès,
Comme autres foys ; j'ay fait la folle crainete
De vous laisser; or est ce par contraincte

Que pour mon bien vous estes tous laschez,
Plustost de moy que moy de vous faschez.
O foible boys pour faire telle force,
Tout vermoulu et le cueur et l'escorce,
Est ce par vous que j'ay esté tenu
Pis que captif? Or le temps est venu
Que maulgré moy et vous j'ay alegeance;
J'en laisse au feu à faire la vengeance.
Mais est ce là ma couverture antique
Qui nous fut chere autant qu'une relique,
Où je n'osoys toucher non plus qu'au feu,
Craignant l'oster ou destourner ung peu?
Helas! qu'Amour en moy à l'heure ouvroit
Quand je voyoys qu'elle se descouvroit[1],
Que je n'osoys par là saillir aux champs,
Car j'estimoys les tours saiges, meschans,
Et me sembloit que de la conserver
C'estoit la loy d'amytié observer. Fol. 274.
O couverture, o seure fiction,
O trop double dissimulation!
Souvent par vous j'ay cuydé eschapper,
Comme par vous l'on m'a sceu[r] attrapper!
En mille partz mainctenant je vous voy;
Plus n'estes riens, chascun vous monstre au doigt :
Je n'ay regret sinon que d'un tel rien
J'ay eu la peur qui monstra mon grant bien.
N'estes vous pas où il vous appartient,
Moy où je veulx? Jouons à qui tient tient.

1. Combien l'Amour agissait encore en moi, alors que je voyais le toit de ma prison s'entrouvrir.

Mais vous, Amye, or pleurez sa deffaicte ;
J'en ay desjà lamentation faicte :
Refaictes là, si elle vous peult servir
Pour myeulx à vous autre esclave asservir.
En regardant la fenestre, tout coy
Je m'arrestay et ne diray pourquoy,
Car vous sçavez que par [là] l'impossible
Possible fut, l'invisible visible ;
Louer la veulx, en lieu de la blasmer.
Car je sortiz par là hors de la mer
De tous ennuys et folie evidente :
Contantez vous d'elle et je m'en contante.
De quel fer fut ne de quelle matiere
Le petit huys ? Nul verroul ne barriere
N'a delaissé, je le voy tont entier
Et tousjours cloz, las ! il en est mestier,
Car bien celer, quelque cas qu'il advienne,
Ou quelque mal qu'ung vray amant soustienne,
C'est le seul poinct qui faict entretenir
Parfaicte amour. O ! que le souvenir Fol. 274 verso.
Du mal passé, combien qu'il a fasché,
Est gracieux quand il est bien caché
Et que nul tiers n'en peult jamais parler !
Je m'esjouys veoir l'huys de bien celler
De mon costé entier non descouvert,
Du vostre aussy sans estre en rien ouvert,
Et par nous deux jamais ne le sera ;
Mais toutesfoys à travers passera
Ma foible plume, estant si bien couverte
Que l'huys n'aura mal ne perte ;

Vous le pourrez, Amye, très bien veoir
Mais autre nul n'en pourra rien sçavoir.
Las! est ce icy ceste prison plaisante
Où j'ay passé ma vie languissante
En tel plaisir, que tout le bien du monde
N'estimoys tant que ma prison profunde?
Moy miserable ay je tant estimé
Ce cruel lyen? Las! comme l'ay je aymé!
Comant a pris mon œil tant de plaisir
A regarder tenebres? Mon desir,
Comant a il esté si fort lyé
Et à mes fers et lyens alié,
Qu'il ne pensoit aux choses trop plus dignes
Dont je feroys et miracles et signes?
Comme longtemps mes mains furent oysives!
Comme mes piedz de leurs façons nayves
Furent tournez, myeulx aymant sejourner
En lieu fascheux que de se proumener!
En suys je hors, en suys je du tout seur?
Ay je parent, ou pere, ou mere, ou seur, Fol. 275.
Qui ayt pour moy ung tel bien procuré?
Non, car je suys de vous si asseuré
Que jurer puys qu'amy, pere, ne frere
N'ont jamais sceu ung mot de ce mistere,
Ny ne sçauront; parquoy, sans nulz moyens,
Ma liberté et tous mes lyens tiens
De mon soucy, de qui l'amour gentille
N'a eu repoz que, par façon subtille,
Ne m'ayt mys hors du labirinthe estrange
Là où j'estoys; à luy soit la louange,

Car ce ne fut jamais à ma requeste :
Je n'avoys pas ce vouloir si honneste.
Or, adieu donc ma prison et ma tour,
Où je ne veulx jamais faire retour.
Adieu l'abisme où j'estois englouty,
Adieu le feu où souvent fuz rosty,
Adieu la glace où mainte nuict tremblay,
Adieu le lac de larmes assemblé,
Adieu le mont pour moy inaccessible,
D'y retourner il ne m'est plus possible :
Par vous de vous plus compte je ne faiz.
Adieu vous dy pour la seconde foys.

FIN DU PREMIER LIVRE DES PRISONS.

Fol. 276.

LIVRE SECOND.

Amour, qui n'est subject à la fortune,
Qui ne congnoist ne mouvement de lune,
Ne de soleil, ne changement de temps,
Ne[1] veult, pour l'heur que posseder pretendz,
Me retarder de mes vers adresser,
Amye, à vous que je ne veulx laisser.
J'entendz laisser portant de vous le soing
Qui au salut de l'amy fait besoing ;
Mais j'ay desir, après ma passion
Et les lyens de mon affection,
De vous monstrer le bien de ma franchise,
Pour essayer partout, en toute guyse,
Que je pourroys vous faire desirer
Ung tel plaisir ou vous y attirer.
Or donc, Amye, à ce commancement,
Le beau soleil me monstra clairement
L'ouvrage grand de ceste pomme ronde,
Le ciel, la terre et leur[2] grandeur profunde.
Dont l'œuvre en est tant excellente et grande

1. Ms. *me*. — 2. Ms. *la*.

Qu'il fault penser que Celluy qui commande,
Qui la regit, la gouverne et la meult,
Peult ce qu'il veult et qu'il veult ce qu'il peult.
Car qui pourroit tel chef d'œuvre parfaire,
Fors que Celluy qui de rien peult tout faire?
Je regardoys hault, bas, de tous costez,
Fort esbahy, Amye, n'en doubtez,
Comme celluy qui eut les yeux bendez
De cest amour, que bien vous entendez,
Trop longuement[3], ne pensant que Nature Fol. 276 verso.
Eust fait ça bas nulle autre creature
Sinon vous seulle, où ma veue estendue
Fut sans cesser, non ailleurs espandue,
Mais aveuglée en autre lieu estoit,
Car de vous seulle elle se contantoit.
Je regardoys par grande nouveaulté
Le ciel d'asur plain d'extresme beaulté,
Puys mon soleil le jour illuminant,
La lune aussy de nuict clarté donnant,
Estoilles quoy! en tel ordre et tel nombre
Que nul ne peult de ceste mortelle umbre
Clairement veoir leur compagnye entiere,
Et moins sçavoir que c'est de leur maniere.
Je viz après les notables planettes,
Les unes plus qu'autres claires et nettes,
Desquelles est le cours et la nature
Bien peu congneu à toute creature,
Mais leurs effectz des corps humains se sentent

1. Ayant eu les yeux trop longtemps fermés par cet amour.

Qui plus qu'à Dieu à elles se consentent [1],
Car l'homme heureux sur les astres domine
Quand Sapience et la Foy l'ilumine.
En regardant, je voyoys les nuées
Couvrir le ciel, et puys soudain muées
De lieu en lieu par ventz, aspres effors
Que le Puyssant produict de ses tresors,
Qui souvent sont par la pluye deffaictes [2],
Puys par vapeurs incontinant reffaictes
Aucunes foys, et par neige et par grelle;
Et quand le chault avec le froid se melle,
Creve et prent fin ceste nuée obscure Fol. 277.
Par tonnerre et par fouldre laide et dure.
Car le Seigneur de tout cest exercice
Pour nostre myeulx bien souvent s'excercite
Mander ça bas ses messagers qu'il fait
De feu ardant : c'est ung œuvre parfaict.
Je ne sçavoys pourquoy Dieu fist la teste
De l'homme en hault differente à la beste,
Mais mainctenant je puis bien advouer
Que ce ne fut sinon pour le louer.
En regardant ce beau trosne luysant
Du Salomon, qui tout est conduysant,
Je ne povoys mon œil en bas besser,
Ny ce regard si très plaisant laisser;

1. Cette déclaration est bien conforme aux idées qui régnaient alors en matière d'astrologie. Elle est tout à fait exceptionnelle dans l'œuvre de Marguerite. Bien qu'elle ne soit exprimée que d'une manière incidente et sous une forme assez générale, elle n'en est pas moins digne d'attention. — 2. Il s'agit toujours des nuées.

Mais ma foiblesse enfin par forte guerre
Le contraignit de regarder la terre,
Là où je viz tout le plaisir que l'œil
Peult regarder, qui souvent fine en dueil.
Je viz les champs, les prez herbuz et verdz,
Arbres portans fueilles, fleurs, fruictz divers.
J'advisay lors ces profundes foretz,
Ces grans estangs, fontaines et marez,
Pour abruver cerf[z], sanglier[s], loups et daims,
Chevreulx, connilz et lievres bien soudains.
O qu'il fait beau veoir courir et trotter
Cerfz, et aux boys leurs grands testes frotter,
Pour myeulx povoir des princes se deffendre,
Qui nul travail ne prennent pour les prendre !
Moy qui avoys desprisé ce plaisir,
En les voyant en sentiz le desir.
Mais quoy! partout où mon regard se jette,
Beste ne voy qui ne soit très subjecte, Fol. 277 verso.
Quelque fureur, puyssance ou cruaulté
Qui soit en eulx, dessoubz la royaulté
De l'homme seul et dessoubz son empire;
Et si l'honneur qu'il en reçoit l'empire,
En l'ignorant, il sera fait semblable
A la jument et plus abhominable [1].
Donques je viz mainctes bestes passans

1. L'interprétation de ce passage présente quelque difficulté; peut-être faut-il l'expliquer ainsi : Et si l'honneur que l'homme reçoit de cette primauté ne fait que le rendre pire, s'il l'ignore, il deviendra semblable à la jument et d'autant moins estimable.

Par boys, par champs, et veneurs les chassans :
Les uns à force, les autres de cordages.
Brief, j'apperceuz les façons, les usaiges,
Dont les veneurs sçavent les bestes prendre :
Ce que n'avoys par devant sceu entendre,
Pour ne penser qu'à la seulle entreprise
De bien garder celle que cuydois prise.
Or, mainctenant commance à pourchasser
Le grant plaisir que l'on prand à chasser.
D'autre costé, je voyoys fauconniers
Portans faucons, esperviers et laniers,
Et tous oyseaulx et de leurre et de poing,
Dont par avant je n'avoys eu nul soing ;
Prandre je viz le heron dans la nue,
Millan, perdrix et la pie et la grue,
Dont je trouvay le passetemps nouveau,
Et touteffoys ne me sembla moins beau.
En tournoyant, je regarday rivieres
Portant bateaulx de diverses manieres,
Par le moyen desquelz pays se hantent,
Et comme amys estrangers se frequentent ;
Car par la mer où les rivieres vont
Navigages increables se font. Fol. 278.
Que ceste mer je trouvay admirable !
Que la congnoistre est chose desirable !
Je prins plaisir de veoir ceste balaine
Qui là dedans se joue et se promaine,
Et semble bien que peu l'homme elle prise
Duquel enfin par les faictz elle est prise.
De ceste mer rochers sont combattuz

Dont les aucuns je voyoys abattuz[1].
Et, dessus tout, je m'esmerveillay fort
Voyant venir les undes sus le bort,
Ronflant, bruyant, et comme une montaigne
Haulte, et puys il semble qu'elle se feigne
A l'aprocher, ceste mer : sa puyssance
A son facteur rendant obeyssance
Sans riens passer son limitte borné[2],
Come s'il eust de verroulx ordonné
Pour la garder de couvrir ceste terre.
O quel povoir a ceste main qui serre
Ung si grand corps en ung limitté lieu!
Autre elle n'a sinon celluy de Dieu.
Voyant cecy, je pensay aux voyaiges
Qu'ont fait les preuz, rempliz de haulx courages,
Et desiray de faire ainsy comme eulx
Pour aquerir le bruyt des vertueux.
Je lessay[3] là la mer et ses bateaux
Pour aller veoir et villes et chasteaux,
Palais, jardins, paradis de delices,
Dont les beaultez font ignorer les vices.
Jamais n'avoys congneu l'architecture,
Ne prins plaisir en dorure ou paincture, Fol. 278 verso.
Car ma prison, bien qu'elle fust mal faicte,
Trouvée avoys si belle et si parfaicte,
Que je n'avoys œil ny entendement

1. Les rochers sont battus par la mer, qui parvient en certains endroits à les renverser. — 2. Il semble que la mer hésite à approcher du rivage, voulant rendre hommage à son créateur, en ne dépassant pas la limite que celui-ci lui a assignée. — 3. Ms. *lesse*.

Jamais tourné sur autre bastiment.
Mais, délivré de ma prison antique,
Ambition, dont le feu brulle et pique,
Me vint saisir par desir de bastir
Mille maisons et de les assortir,
Et d'aquerir possessions et terres,
Dont souvent sort procès, debatz et guerres.
Puys, j'advisay marchans et marchandises
Qui ont du gaing senty les friandises,
Gens de justice, officiers, commissaires,
Qui souvent sont plus griefz que necessaires.
Là viz le gain multiplier soudain
Par les estatz dont j'avoys eu desdaing,
Estimant plus l'estat de serviteur
Que j'euz de vous, que d'estre conducteur
D'un grant empire, ou d'estre connestable,
Ou chancellier, ou le plus prouffitable
Estat qui soit; mais perdant ma maistresse
Pers mon estat, parquoy toute richesse
Qui me faschoit, mainctenant me plaist fort[1].
Dont je concluz de faire mon effort
De ces grans biens par estatz aquerir
Et les tresors amasser et querir,
Estimant bien d'en faire mon devoir,
Mais mon soucy n'estoit que [d'en] avoir.
L'ambition je trouvoys raisonnable

1. En perdant sa maîtresse, le poète se trouve placé dans d'autres conditions de vie ; les richesses, qui n'avaient jusque là aucun attrait pour lui, commencent à lui paraître séduisantes.

Qui me haulsoit à l'estat honorable, Fol. 279.
Cuydant vertu ce desir de haultesse
Qui veult monstrer en tous lieux sa noblesse.
D'autre costé me poussoit avarice,
Qui si très bien sçavoit couvrir son vice,
Qu'en souhaittant biens en diversité
De tous pensoys avoir necessité :
Une heure après, ung estat honorable,
Une heure après, ung riche et prouffitable,
Couvrant mon cueur, mon desir, mon penser.
Soit pour gaigner ou bien pour m'advanser,
Je m'en allay ung petit plus avant,
Prenant chemin droict au soleil levant :
Eglises viz belles, riches, antieques,
Clochers, portaulx triumphans, autanticques.
Entrant dedans, j'y viz divers ouvraiges,
Tables d'autelz fort couvertes d'ymaiges
D'or et d'argent, monstrant n'estre pas chiches
Ceulx qui les ont donnez si beaulx et riches,
Et qui plus est grandes fondations,
Sans espargner terres, possessions ;
Tant qu'il sembloit que de ces fundateurs
Tous les prians fussent les redempteurs,
En rachaptant leurs pechez par prieres,
Dont j'en oÿs en diverses manieres :
L'on en disoit les unes en chantant,
Les autres bas seulement, en contant.
Je prins plaisir d'ouyr ces chantz nouveaulx,
De veoir ardans cierges et flambeaux,
D'ouyr le son des cloches hault sonnantes

Et par leur bruyt oreilles estonnantes : Fol. 279 verso.
« C'est paradis icy, me dis je alors,
« Se le dedans est pareil au dehors ;
« Je n'oÿs riens que chantz melodieulx,
« Orgues sonnant pour resjouir les dieulx ;
« Je n'y entendz sinon parolles sainctes,
« Prestres devotz, predications maïnctes,
« Pour consoler tous les devotz espritz
« Et ramener à bon port les perilz. »
Les sacremens j'y viz administrer
Et les petis en evesques mistrer[1].
Bref, je viz tout ce que font les prelatz
Officiant, dont souvent ilz sont las ;
En les voyant j'y prins devotion,
Car par avant jamais affection
Ny avois eu. Ma prison m'estoit temple
Pour moy assez riche, beau, large et ample ;
Vous seulle estiés mon autel, mon ymaige,
Le but et fin de mon pelerinage ;
Mais, n'ayant plus devant moy telle ydole,
Il fault qu'ailleurs mon esprit se consolle.
Parquoy bientost dedans ma fantasie
Se vint loger madame Hypocrisie,
Me remonstrant que j'aquerroys honneur
Si à l'église estoys devot donneur ;
Et la croyant, pensay d'edifier

1. Le sens de ce vers est obscur. Peut-être faut-il y voir une allusion aux fêtes bizarres en usage dans certaines églises, et auxquelles présidaient des enfants revêtus des insignes épiscopaux.

Temples et chantz, où me vouloys fier,
Pour delaisser aux pierres ma memoyre
Et aquerir par les pierres la gloyre
De vray salut, estimant par telz chantz
Povoir purger mes pechez trop meschantz, Fol. 280.
Voire et d'avoir permission d'en faire,
Puysque j'avoys de quoy les satisfaire.
Car, pour six blancz faisant dire une messe,
Quicte j'estois de rompre ma promesse,
Voire et absoubz de ce qu'en mariage
Povoys faillir, en donnant quelque ouvrage,
Ou de l'argent, ou quelque reliquaire
Que Charlemaigne apporta du grant Quaire.
Ainsy resvant, sailliz hors et entray[1]
Dans ung chasteau, auquel je rencontray[2]
Allans, venans, riches, povres, chetifs[3],
Saiges, prudentz, audacieux, craintifz;
L'un va le pas, l'autre par ardeur court;
Lors j'entendiz ung qui dist : « C'est la court. »
J'ouvriz mes yeulx pour myeulx veoir qui c'estoit :
Mais d'un costé je viz que l'on mettoit
En triumphant estat plusieurs chasteaux,
D'autre costé l'on proumenoit chevaulx ;
Et peu après viz commancer tournoys,
Renverser gens et rompre de groz boys,
Et, à la fin, au myeulx faisant[4] donner
Ung riche pris pour bien le guerdonner.

1. Ms. *entrè*. — 2. Ms. *rencontrè*. — 3. Ms. *povre et chetifs*. — 4. Au plus habile.

J'ouys cryer heraulx, sonner trompettes
Pour hault louer les faictz des gens honnestes.
Las! par avant je n'avoys point apris
Qu'il se fallust armer pour gaigner pris,
Le pris estiez, pour qui travail et peyne
M'estoit repoz et joye souveraine ;
Lance et harnoys ne m'y firent besoing,
Parfaicte amour fut ma force et mon soing; Fol. 280 v°.
Puysque tel pris j'avoys par bien aymer,
Nul autre pris ne povoys estimer.
Je ne l'ay plus, parquoy desir d'aquerre
Ung plus parfaict me fait les armes querre,
Aymer chevaulx, priser l'art militaire,
Dont ne se doit cueur vertueux retraire,
Car par vertu la noblesse est venue
Et la vertu par les armes a creue.
Quant du tournoy chacun eut son butin,
J'entray au lieu où ung très grand festin
L'on prepara, si plain de friandises
Qu'il incittoit gourmandz à gourmandises,
Et le bon vin, tant delicat et souef,
Se faisoit boire a tel qui n'avoit soif.
Et puys je viz sortir de l'habundance
Les enyvrez et commancer la danse :
Masques, mommons, farces et comedies
Entrerent lors, dont furent estourdies,
Tant des haulxboys que du bruyt, mes aureilles
D'ouyr ainsi musiques non pareilles ;
Mais le plus beau qui fust en ce teatre,
C'estoit de veoir mon ymaige de plastre

Et [1] des dames vives la compagnye,
De grans beaultez et de vertus garnye.
Dancer les viz et chanter en doulx son,
Dont il me print au cueur une frisson,
Car des lyens il me vint souvenir,
Qui en prison longtemps m'ont fait tenir.
Et tout ainsy qu'un grant coup adressé
Dessus ung bras, ung peu devant blessé, Fol. 281.
Fait double mal et donne peur et craincte,
Aussy mon cueur, où vous fustes emprainete,
Se print par peur si fort à tressaillir
Que je pensoys qu'il deust de moy saillir,
Craignant tumber par grace et par beaulté
En la prison plaine de cruaulté;
Qui me fist [2] tost destourner mon regard,
De ces beaultez, le jectant autre part,
Car jamais plus ne vouloys asservir
Mon cueur d'aymer une aultre ou la servir,
Pensant que myeulx vault des femmes user
Qu'idolastrer d'elles ou abuser,
User ainsy comme fait une beste,
Sans passion. De cest amour honneste
Vous seulle, Amye, aymée avez esté
De moy, par vraye amour d'honnesteté,
Qui me faisoit voz vertuz honorer
Et voz beaultez et graces adorer,
Sans y penser villennye ou malice.
Mais myeulx aymant mourir que veoir ung vice

1. Ms. *mais*. — 2. Ce qui me fit.

En vostre cueur, ne de veoir tache noyre
En vostre blanc, car mon plaisir, ma gloire
Et mon honneur fundoys sur l'amour pure
Dont vous aymois, non comme creature,
Mais comme ung Dieu dont le seul regarder
De tous ennuys me povoit engarder.
Tant que l'amour dura, chaste je fuz,
De tous plaisirs vilains faisant refuz,
Pour ressembler à ung qui comme ung ange
Nette tenoys de la mortelle fange. Fol. 281 verso.
Las ! ceste amour tant pure estoit durable
Si vostre cueur n'eust esté variable !
Variable est, parquoy je varieray,
Mais toutesfoys je ne me marieray
Ny ne seray jamais lyé de femme,
Soit pour espouse, ou pour maistresse ou dame,
Mais j'useray de toutes à loysir,
Sans nul travail pour y prendre plaisir.
Je m'essayray de farder mon visaige
Et d'acoustrer et pollir mon langaige,
De deviser nouveaulx habillemens,
De bien danser, de jouer d'instrumens,
De manier chevaulx et porter armes,
De feindre avoir souvent aux yeulx les larmes,
De les tourner doulcement contremont,
Monstrant le blanc comme amantz transiz font,
Et de couvrir ma pensée vilaine,
Faignant souffrir jusqu'à perdre l'alayne.
Bientost partiz de ce lieu, dangereux
A qui n'a sceu que c'est d'estre amoureux,

Mais qui d'aymer a le tourment apris,
Sçaura bien prendre et n'estre jamais pris.
Je regarday des Empereurs et Roys
Les magestez et triumphans arroys,
Le grant povoir qu'ilz ont de commander
Voire et de prandre au lieu de demander,
Comment ilz sont serviz et obeys
Souvent de ceulx dont ilz sont bien hays,
Car, tant que Dieu les mainctient en puyssance,
De leurs subjectz ilz ont obeyssance. Fol. 282.
Devant leurs yeulx je viz genoulz fleschir
Et par leurs dons povres viz enrichir,
Et gens de peu en haulx estatz monter,
Et les plus haulx à force desmonter.
Quant leur fureur s'esmeut comme tempeste,
Lors, il n'y a sur corps si belle teste
Qu'ilz ne facent des espaulles voller,
Ny nul si fort qu'ilz ne facent branler
En ung gibet, par ung mot seulement :
Telle puyssance a leur commandement!
Je m'estonnay de veoir oster la vie,
Et la donner ainsy qu'ilz ont envie
A leurs subjectz, et dis : « Ceulx-cy sont dieux,
Car Dieu ne peult, ce me semble, avoir myeulx :
Ilz ont plaisirs tant qu'ilz en veullent prendre,
Ils ont honneurs s'ilz y veulent pretendre,
Ilz ont des biens plus qu'il ne leur en fault.
S'ilz ont santé, rien plus ne leur deffault,
Et si plus fort de bien veulent aquerre,
Gens et argent ilz ont pour faire guerre,

Et s'ilz ayment leur repoz et leur ayse,
En leurs maisons n'ont rien qui ne leur plaise. »
Et pour venir au degré de l'empire
Où tout grant cueur ambicieux aspire,
Je viz chacun qui d'estatz en estatz
Montoit, gravoit jusques aux potestatz.
Les uns par force et armes aqueroient
Ces grans estatz, les autres les queroient
Par leurs amys et support et avoir,
Autres et peu par vertu et sçavoir,
Et bien grand part par finesse et cautelle : Fol. 282 verso.
C'est le chemin de la plus courte eschelle.
Car, qui à Dieu tourne l'espaulle, on dit
Que tout soudain aura biens et credit,
Et que long temps ung vray homme de bien
En grant travail et peyne acquiert du bien.
Lors m'advisay et le chemin cherchay
Duquel pensoys avoir meilleur marché,
Et me trouvay à ce commancement
Bien recueilly de tous humainement,
Dont me voyant, par faveur commançay[1],
De mon povoir et force m'advançay[2],
Perdant souvent le boire et le manger
Pour le plus près du prince me renger ;
Et peu à peu et degré à degré
Montay tousjours, tant que j'euz vent à gré.
J'aquiz honneur par travail et fuz riche
Soudainement, à force d'estre chiche ;

1. Ms. *commancè*. — 2. Ms. *advancè*.

Tant me brulloit ceste concupiscence
Que je n'avoys moyen, force ou puyssance
De vivre en paix, ne de me reposer,
Mais sans dormir ne cessoys d'exposer
Mon temps, mon corps, ma vie et ma santé,
Pour avoirs biens et honneurs a planté[1].
Plaisir m'estoit d'endurer froit et chault
Pour aquerir chose qui trop myeulx vault ;
De çà, de là, je couroys sans cesser,
Importuner sçavoys bien et presser
Tant qu'à la fin j'emportoys quelque plume.
Changé j'avoys, Amye, de coustume :
Mon cueur, qui fut contant en vous voyant, Fol. 283.
Alloit ainsi le monde tournoyant,
En grant travail, par terre et mer profunde,
Souffrant la peur de la guerre et de l'unde,
Et qui plus est, je[2] me persuadoys
Que d'aquerir ce que bien je cuydoys,
Et[3] vray honneur, c'estoit louable chose,
Monstrant vertu dedans le cueur enclose.
Je cuydoys donc, par ce cuyder puissant,
Moy inutile en valoir plus de cent,
Et meritter tous les biens qu'onques eurent
Des vertueux les plus qui onques furent,
Ausquelz mettoys peyne de ressembler.
Cela me fist des livres assembler,
Pour myeulx sçavoir racompter les histoires
Dont les escriptz ramenent les memoyres,

1. Pour avoir biens et honneurs en abondance. — 2. Le mot *je* a été rayé dans le manuscrit et remplacé par *ne*. — 3. Ms. *ce*.

Pour myeulx parler des sciences exquises
Qui sont si fort des curieux requises;
Pour bien sçavoir prononcer toutes langues,
Affin de faire en tous pays harangues;
Car à toux ceulx qui font de longs voyaiges
Est bien requis de sçavoir tous langaiges,
Et a l'on veu par estre embassadeur
Et bien parler parvenir à grandeur.
Des advocatz chanceliers ont esté
Par leur parler bien propre et affetté,
D'embassadeurs cardinaulx on a faictz,
De cardinaulx, papes sainctz et parfaictz;
Faictz ont esté empereurs et vaincueurs
Ceulx qui ont sceu gaigner hommes et cueurs
Par bien parler, par vives oraisons, Fol. 283 verso.
Par art subtil, par très fortes raisons.
Donques je veulx avoir doresnavant
Le bruyt d'estre ung homme sage et sçavant :
Par ce sçavoir du prince on a l'oreille,
Par bien parler au conseil on conseille,
Le bien parlant trouve assez qui l'escoute,
Du bien parlant nul ignorant n'a doubte.
Je parleray myeulx que tous si je puys :
Les livres j'ay qui sont la porte et l'huys
Par où l'on va à l'honneur de science,
Repoz n'auray, ny paix, ny passience,
Qu'à bien parler ne soye parvenu,
Qui à sçavoir toute chose est tenu [1].

1. Il faut évidemment comprendre : Moi qui suis tenu de savoir toute chose.

Ainsy trotant et par tous lieux allant,
Ainsy passant seul et tout seul parlant,
Cuydant pour vray qu'il n'y eust nul semblable
A mon plaisir et gloire inestimable,
Au plain midy le soleil m'esclaira
Qui mon estat plus plaisant declaira.
Car je trouvay par son rayon luysant
Ce monde bas desirable et plaisant,
Mais d'autre part me monstra ung vieillart
Blanc et chenu, mais dispost et gaillart,
De très joyeuse et agreable face,
D'audacieuse et grave et doulce grace,
D'un marcher lent ; ainsy le viz venir
Tout droit à moy, dont ne me peuz tenir
De m'incliner et faire reverence
A l'ancien qui donnoit esperance,
Le regardant seulement à sa myne, Fol. 284.
De recevoir de luy quelque doctrine,
Car le sçavant, à dire verité,
A d'un chacun grant honneur meritté.
Ma reverence à la fin me valut,
Car j'euz de luy profitable salut :
« Amy, dist il, d'autant que j'ay pitié
« De mon semblable et luy porte amytié,
« Je viens à vous, voyant vostre couleur
« Qui montre assez que vous sentez douleur,
« Ou que si fort le plaisir vous transporte
« Que prenez joye à souffrir douleur forte,
« Ou que saisy est d'avarice lorde
« Tout vostre esprit, plus lyé que de corde,

« Ou que soufrez, remply d'ambition,
« Sans la sentir, mortelle passion.
« Quoy que ce soit, vous portez le visaige
« D'homme troublé en corps ou en courage ;
« Et sans sçavoir de vos faiz plus avant,
« En vous voyant cercher d'où vient le vent,
« Je congnois bien que prisonnier vous estes
« De troys tyrans, les plus cruelles bestes
« Que l'on sçauroit estimer ne penser.
« Las ! s'ilz ont peu sur vous leurs mains lancer,
« Ilz vous ont prins par si grande finesse
« Que leurs tourmentz vous estimez lyesse ;
« Leurs cordes sont de si subtile soye
« Qu'en estranglant ilz font mourir de joye,
« Tant que nully leur danger n'apperçoit.
« Car leurs beaultez le sens humain deçoit,
« En regardant le plaisir qu'ilz promettent, Fol. 284 verso.
« Non le malheur où leurs servantz ilz mettent. »
Je respondis : « Monseigneur, j'ay esté,
« Je le confesse, en prison arresté,
« Plus de dix ans, et d'amour enyvré,
« Mais, Dieu mercy, j'en suis bien délivré ;
« Je suys dehors de prison et de peyne,
« En liberté partout je me promayne,
« Et qui plus est, je vous jure et prometz
« Que plus contant suys que ne fuz jamais,
« Car de plaisir, d'honneur et de richesse
« M'a departy Fortune à grand largesse.
« J'ay d'un chacun l'amour et la faveur,
« Et mon sçavoir, aprins à grand ferveur,

« Me fait avoir au monde telle estime
« Qu'arrivé suys, ce me semble, à la cyme
« De mon desir, qui me rend très contant,
« Car la beaulté du monde me plaist tant,
« Que l'Eternel, que je prie jours et nuitz,
« Me donne plus de plaisirs que d'ennuys ;
« Et si vous dy, voyant tant de profit,
« Honneurs, plaisirs, que pour moy il suffit :
« Ainsy vivant tousjours demeurer veulx.
« Voicy le temple où j'apporte mes veuz,
« Il ne me fault que bonne et longue vie,
« Car d'estre icy sans amour j'ay envie.
— « Povre aveugle, ce me respondit il,
« Vous estes hors d'un lyen bien subtil,
« Doulx et plaisant et assez excusable,
« Pour estre pris d'un trop plus dommageable,
« Car la jeunesse à follie est excuse Fol. 285.
« Et la vieillesse apporte sens et ruze.
« Vous qui devriez estre fin et rusé
« Plus qu'en jeunesse, estes plus abusé ;
« Voz jeunes yeulx ont vostre cueur tiré
« A la beaulté, puys il a desiré
« De ce bien là, dont avoit congnoissance,
« Par ung plaisir en avoir[1] jouyssance,
« A quoy bien fort l'a poulsé la nature
« Que Dieu a myse en toute creature :
« C'est ung vouloir de se perpetuer.
« Mais en voyant, pour vous evertuer
« Et[2] travailler, ne povoir avoir myeulx

1. Ms. *avoit*. — 2. Ms. *Ne*.

« Que le parler et le regard des yeulx,
« Amour de plus avoir ne vous tenta,
« De soy, sans plus, vostre cueur contanta.
« Aussi le vray amour[1] a tel povoir
« Que qui le peult parfaictement avoir
« Et en remplir son cueur entierement,
« De nul desir ny crainte n'a tourment;
« Qui a desir de myeulx et de pis craincte
« N'a jamais eu d'amour la vive attaincte;
« Mais cest amour se peult dire ydolatre,
« Ung mal si grand, qu'il n'y a nulle emplastre
« Par qui jamais sceust bien estre guery,
« Ny le plaisir effacé ou pery.
« Vous le sçavez, marché avez ce pas :
« Confessez donc, et ne le cellez pas,
« Que, sans avoir du soleil la lumiere
« Qui vous monstra muable et mensongere
« Celle que tant ten[i]ez loyalle et ferme, Fol. 285 verso.
« Jamais n'eussiez sailly hors de ce terme.
« Myeulx vous valust prisonnier estre encores,
« Ainsy qu'estiez, que comme vous voy ores;
« Car excuser nature ne vous peult,
« Mais qui pis est de vous elle se deult,
« Veu qu'en vous n'a nulle inclination
« Qui veoir vous face en la tentation
« Où je vous voy lyé, pris et captif[2],
« Plus que devant malheureux et chetif.

1. Ms. *Aussi de vray amour*. — 2. Vu qu'il n'y a en vous aucune disposition à examiner votre triste situation.

« Ce vain honneur où vostre cueur aspire
« Est un tirant de tous autres le pire ;
« Lyé vous a si fort qu'il vous fait croyre
« Que, pour lesser de vous quelque memoire,
« Fault pourchasser de monter le plus hault
« Que vous pourrez, sans peur de faire ung sault ;
« Le bien vous monstre et le mal il vous cache,
« Vous delyant d'un mal il vous attache
« A ung plus grand qui est l'ambition,
« Concupiscence et vayne affection.
« L'honneur est bien digne d'estre estimé,
« Mais s'il est vain, il doibt estre blasmé ;
« L'honneur est vain s'il n'est au cueur planté
« Et par vertu engrané et planté,
« Mais ung desir de vertueux paroistre [1],
« Et la vertu ne faire en son cueur croistre
« Et demourer au dedans vicieuz,
« Fol glorieux et sot ambitieux;
« Cest honneur là deshonneur se peult dire,
« Qui peu à peu par desir l'homme tire
« Et du possible au premier jeu le tempte, Fol. 286.
« De l'impossible à la fin le tourmente,
« Car plus son feu fait croistre et augmenter,
« Plus fait le cueur bruller et tourmenter ;
« Vous n'avez pas si peu son feu senty
« Que ne puissiez sçavoir si j'ay menty.
« Ambition et avarice aussy,
« Et le vilain plaisir ord et noircy,

1. L'honneur est vain, s'il n'est qu'un désir de paraître vertueux.

« Prennent habitz pour couvrir leur laidure,
« Car qui soudain pourroit veoir leur ordure
« Et ce que c'est, en lieu de les ouyr
« Les chasseroit et feroit loing fouyr;
« Mais si bien ont painct et fardé leurs masques
« Qu'en les voyant, fusse le jour de Pasques,
« Ainsy que Dieu ilz se font recevoir
« Et par les yeulx font les cueurs decevoir.
« Hypocrisie avez par dehors veue,
« Que vous avez par estime receue
« Dessoubz le nom feinct de religion,
« Qui avec soy a une legion
« D'espritz malings si couvertz, que l'esleu
« A peyne fait qu'enfin ne soit deceu [1].
« Ambition de si mauvais renom
« Vous embrassez, ayant d'honneur le nom,
« Mais, si elle estoit devant vos yeulx desclose,
« Vous trouveriez que le nom et la chose
« Sont differentz, et l'honneur tant aymable
« Ne seroit pas orgueil deshonnorable,
« Et ne [2] diriez avarice, mesnaige,
« Ny provoyance, ny acte d'homme saige;
« Mais vous jugez, comme le monde fait, Fol. 286 verso.
« Riche usurier homme de bien parfaict.
« Pareillement, le plaisir de la chair
« Se fait si bien soubz beau masque cacher,
« Que recevez ce mortel adversaire

1. D'esprits malins si dissimulés, que l'élu lui-même réussit avec peine à ne pas s'y laisser tromper. — 2. Ms. *me*.

« Comme ung plaisir utile et necessaire,
« Disant qu'il fault, pour mainctenir nature,
« Boire et manger, et force nourriture,
« De jour, de nuict, sans reigle et compas prendre.
« Mais tel plaisir fait de luy compte rendre
« Avec celluy de la chair dissolue,
« Qui l'ame rend comme le corps polue,
« Car sans amour ny nulle election,
« Puys çà, puys là, suyvant la passion,
« L'aveugle fol, qui telle vie meyne,
« Dit la plus layde estre la belle Helene.
« Las! mon enfant, si tu sçavoys la fin
« Où l'Ennemy tant vieulx, tant faulx, tant fin,
« Te veult mener, et quelz tourmentz on treuve
« Quant du plaisir l'on a fait longue preuve,
« Tu quitteroys soudain et de bonne heure
« Ce dont il fault que pour jamais l'on pleure,
« De ce jamais dont nul chrestien ne doubte,
« Où le plaisir sans raison l'ame boutte.
« J'en laisseray à voz predicateurs
« Dire le vray, mais fuyez les menteurs ;
« Parler n'entendz ny de plus n'ay envie,
« Fors du malheur qui durant ceste vie
« De ces troys vient, et qui les a servis
« Jusques au bout sera de mon advis.
« Duquel feu est, Amy, le cueur espris, Fol. 287.
« Qui est des troys tyrans captif et pris :
« Celluy au vray en a la congnoissance
« Qui en a fait la dure experience.
« Au commancer, l'honneur et la richesse

« Font à leurs serfz très plaisante promesse;
« La volupté de la chair les asseure
« De leur donner plaisir oultre mesure,
« Tant que le cueur à ce beau plaisir court,
« Ou a l'honneur ou aux biens de la court,
« Disant en soy : « Quoyqu'il puysse couster,
« De mon desir il fault le fruict gouster ».
« Et semble bien à ce desir brullant
« Que le plaisir à venir est trop lent,
« Et que de peu il seroit très contant.
« A il ce peu, soudain en vient autant,
« Et puys d'autant il vient à redoubler
« Mille pour ung, jusques à faire troubler
« Esprit et corps, qui à concupiscence
« Contre raison portent obeyssance.
« Venons au myeulx qui peult au cueur venir :
« C'est au plaisir qu'il pretend parvenir,
« Où nul ne peult avoir si bonne part,
« Qu'il n'ayt souvent myse en très grand hazart
« Avec les biens sa vie et sa personne.
« Mais des travaulx passez mot je ne sonne :
« Prenons le cas qu'il soit venu au but,
« Le plus heureux que jamais home fut;
« Fortune est tant inconstante et muable
« Que nul estat ne peult estre durable,
« Et ne peult on l'estat heureux changer Fol. 287 verso.
« Qu'au malheureux ne se faille renger,
« Voire et le riz joyeulx du plus huppé
« Par triste pleur est souvent occupé.
« Le hault estat, quant il en fault descendre,

« Par desespoir fait noyer l'home ou pendre ;
« Les biens aquis en peynes et labeurs,
« Quant on les perd, causent tant de douleurs,
« Que le riche homme estant en povreté
« Vouldroit n'avoir jamais si riche esté :
« A peyne peult soustenir l'indigence
« Qui a vescu toujours en habundance.
« Quand à la chair, l'homme ebetté et fol,
« Qui en a prins tant et plus que son soul,
« Enfin dira, s'il ne veult bien mentir,
« De court plaisir venir long repentir.
« Le trop qu'il a prins en manger et boire
« Perdre luy fait la force et la memoyre ;
« Venus au corps luy donne tremblement
« Pour le meilleur et plus doulx traitement,
« Amoindrissant l'esprit, les dentz, la veue ;
« Mais qui l'aura longtemps entretenue,
« En grant sueur se pourra tant chauffer
« Qu'il sentira quelque peyne d'enfer ;
« Et s'il ne veut suer en telle chambre,
« Il perira perdant membre après membre.
« Voilà la fin là où conduict le vice
« L'aveugle fol qui luy a fait service,
« Qui bien pensoit, veu le commancement,
» De bien en myeulx finer heureusement,
« En lieu d'avoir si dure recompense, Fol. 288.
« Mais moult remainct de ce que le fol pense.
« Si mon parler est difficile à croyre,
« Lisez au long une chacune histoire
« Des empereurs, des papes et des roys,

« Qui sont subjectz aussi bien aux desroix
« De tous malheurs et d'adverse fortune
« Que de plaisir, d'ambition pecune ;
« Serfz se sont faictz, parquoy, selon le maistre
« Qu'ilz ont servy, payez ils doivent estre.
« Ilz ont servy le peché à grant tort,
« Duquel le fruict est repentance et mort.
« O que cruelz sont ces troys exacteurs,
« Ces troys tyrans, importuns tourmenteurs,
« Qui en monstrant ung plaisir incertain,
« Ou la richesse, ou l'honneur, qui est vain,
« Font par desir perdre boire et manger,
« Dormir, repoz jusqu'à mettre en danger
« Vie et santé ! Pensant la fin attaindre
« De ce desir, sans se douloir ny plaindre
« De froit ny chauld, de mal ny de blesseure,
« Cuydant trouver la felicité seure
« Et le repoz et le contantement,
« Qu'ilz ont forgé en leur entendement,
« Les ignorans suyvant ces troys seigneurs
« Ont en leur cueur forgé que les honneurs,
« Plaisirs et biens sont la felicité,
« Qu'à desirer chacun est incitté ;
« Et de ces troys seigneurs ont faict ydole,
« En excusant leur intention folle
« Ou sur le temps ou sur l'occasion, **Fol. 288 verso.**
« Estimant sens leur sotte abusion ;
« Et par travail n'ont cessé d'aquerir
« Le bien qu'on peult en ce monde querir.
« Si à leur poinct sont venuz à faillir,

« Hors de leurs sens on les a veu saillir,
« En mauldissant l'heure, le temps, le jour
« Qu'aux trois tyrans ont eu foy et amour;
« Et si au poinct tant desiré adviennent,
« Craintifz, poureux de le perdre ilz deviennent;
« Songneux, jaloux sont de le conserver,
« Comme songneux furent de le trouver;
« Et s'ilz n'ont pas plus tost ung bien receu,
« Qu'ung tout nouveau desir ne soit conceu
« Ou d'avoir plus ou myeulx ou autrement.
« Ainsy le cueur de tourment en tourment
« Monte, descend, et de tous costez tourne,
» Tant qu'en ung poinct jamais il ne sejourne;
« Car le desir nouveau qui l'a deceu
« Luy fait trouver fascheux le bien receu,
« Ou s'il est tel qu'à l'heure il s'en contante,
« Crainte l'assault, jalousie le tente,
« Qui sy très fort le viennent martyrer
« Que tout le mal passé du desirer,
« Tout le travail pour aquerir ce bien,
« Estime doulx et quasi moins que rien,
« Accomparé à celluy qu'il endure
« De ceste peur tant effreyable et dure.
« Le hault monté a peur qu'on le desmonte,
« Que l'on l'esloigne ou qu'on luy face honte,
« Et sans cesser il se tient sur sa garde, Fol. 289.
« Tousjours pensif, de tous costez regarde,
« Car le pecheur honoré tousjours crainct
« Que l'honneur soit ainsy comme lui fainct.
« Le riche aussy souvent la nuict s'esveille,

« Pour quelque rat grattant soubz son oreille,
« Et son chevet retourne et puys sa couette,
« Jusqu'à la paille où sa bourse ou bougette
« Il a caché, craiguant qu'ung desrobeur
« Prenne le bien qu'aveques grand labeur
« Il a aquis ; puys s'endort et tressault
« En s'endormant, et se lieve en soursault,
« Prend son espée et s'en court à la porte
« Tuer celluy qui son tresor emporte ;
« Et quand il est à la porte venu,
« N'y trouve nul, fors que luy fol et nu,
« Et voyant l'huys branlant dans l'oustevent,
« Sçait qu'il n'y a larron, sinon le vent.
« Ainsy la peur le fait la nuict veiller
« Et tout le jour sans repoz travailler;
« Mais si par feu, par larrons ou procès,
« Il pert son bien, il tumbe en ung accez
« Pire à porter que fievre continue.
« Car comme il a l'avarice tenue
« Pour son vray bien, duquel depend sa vie,
» Quand l'on luy a son ydole ravye,
« En la perdant, il se veult perdre aussy,
« N'ayant non plus de sa vie soucy
« Que de son ame avoit, en la perdant
« Au feu qui est plus que nul autre ardant.
« Et le charnel, qui petit à petit Fol. 289 verso.
« Par gourmander pert goust et appetit
« Et le povoir de femmes festyer,
« Dont le sçait bien vieillesse chastier,
« Luy amenant maladie et foiblesse,

« Et le regret qui plus que tout le blesse
« Des grans plaisirs passez, qui retourner
« Ne pevent plus, quoy qu'on puysse donner :
« Croyez qu'il sent ung cruel purgatoire,
« Quant il n'auroit douleur que la memoyre
« Du temps passé, sans les maulx de present.
« Dont son peché en fin luy fait present.
« Ridée il voit sa face et enlaidye,
« Sa santé sent tournée en maladie,
« Force en foiblesse et plaisir en regret,
« Et qu'en nul lieu soit public[1] ou secret
« Ne peult trouver le plaisir qu'il a pris,
« Qu'il devoit bien avoir mys à depris.
« Mais puysqu'il n'a en sa force et vertu
« Par la raison son peché abattu,
« Et l'a porté, soustenu, excusé,
« Estant de luy amoureux abusé,
« En la vieillesse où laisser le cuydoit,
« L'ayme plus fort sans propoz qu'il ne doit;
« Car en perdant le povoir de jouyr,
« Plus il le cherche et moins le veult fouyr,
« Et plus le temps luy oste la puyssance,
« Plus en delict croist la concupiscence.
« Las! mon amy, qui sont ces troys lyens
« De la prison où vous trouvez tous biens?
« L'un qui vous tient le cueur charnel captif : Fol. 290.
« C'est ung lyen qui est faict d'argent vif,
« Environné de cent mille beaultez

1. Ms. *publique*.

« Soubz qui pitié couvre ses cruaultez,
« Et si est tant delicat et subtil
« Que vostre cueur, tant soit fort et gentil,
« Rend[1] par foiblesse à terre humilié
« Et à sa chair pris, collé et lyé,
« Si finement que jamais n'apperçoit
« Là où il va jusqu'à ce qu'il y soit;
« Et qui pis est quant il y est, il pense
« Que son malheur ne soit que jeu ou danse,
« Et ne crainct rien, sinon le departir
« Du mal auquel il vit joyeulx martir.
« L'autre lyen, qui vous tient par les yeulx,
« Sans vous souffrir de les lever aux cyeulx,
« Il est d'or fin, si bien fait et si riche,
« Que vostre œil plus qu'en ung lieu ne se fiche[2],
« Soit au prouffit, à la richesse ou gaing,
« Sans regarder ny Dieu ny le prochain,
« Bien que richesse, or et argent, Dieu fist
« Pour en user, et non pour le prouffit
« Particulier; mais, en lieu d'en user,
« Ce fort lyen vous en fait abuser,
« En vous ostant la joye de ce monde,
« Pour ne veoir plus avarice l'immunde[3].
« Le tiers lyen est tout fait d'escarboucles
« Et de rubiz enchassez dans des boucles
« De fin acier et de très puyssant fer,
« Qu'orgueil a sceu forger et estoffer

1. Que ce lieu rend votre cœur. — 2. Que votre œil ne se fixe plus que sur une seule chose. — 3. Il faut sans doute comprendre : pour vous empêcher d'apercevoir l'immonde avarice qui vous possède.

« Aveques tant de diverses figures, Fol. 290 verso
« Qu'en ces lyens sont toutes les peinctures
« Qu'au monde on peult et desirer et veoir :
« Royaulme, empire, et leur force et povoir,
« Sceptre, couronne et chapeaux de lyerre,
« Riches trop plus que celluy de sainct Pierre,
« Harnoys, armetz, espées, croix et croces,
« Les uns painctz platz, les autres en grosses bosses;
« Puys tous honneurs qu'au monde l'on demande,
« Tant que la corde est si longue et si grande
« Que vostre corps, teste et piedz, environne,
« En vous servant de manteau, de couronne,
« De gandz, souliers ; et piedz et mains et teste
» Vous tient lyé, et vous en faictes feste,
« Et l'estimez ung honneur honorable,
« Lequel vous rend à la beste semblable,
« Ayant perdu de conserver l'estude,
« La belle ymaige et la similitude
« De vostre Dieu, pour lequel fustes fait.
« Mais vostre orgueil vous a du tout deffaict
« Pour ces lyens au vray appercevoir.
« Je vous requiers : faictes vostre debvoir
« De livres veoir et tant estudier
« Et requerir, chercher et mandier,
« Que les vertuz qui dedans sont encloses
« Devant voz yeux soient du tout descloses.
« Vous en verriez de diverses estoffes,
« Car en voyant les dictz des philozophes
« Et leurs beaulx faictz, et comme desprisé
« Ilz ont le monde, et cassé et brisé

« Tout leur vouloir, n'estimant nulle gloire Fol. 291.
« Telle qu'avoir de soy mesme victoire.
« Non seulement ilz ont fouy les vices,
« Les grans honneurs mondains, les avarices,
« Mais ont la mort prise de bon couraige,
« En mesprisant les douleurs du passaige.
« Lisez après les histoires romaynes,
« Greques aussy, et vous verrez les peynes
« Que l'on a prins pour vertuz aquerir
« Et pour le vice aussy faire perir :
« La chasteté y verrez adorer
« Et la prudence et la force honorer,
« La charité, la magnanimité,
« La passience et longanimité ;
« Les vicieux vous y verrez blasmer,
« Les vertueux en tous lieux estimer.
« Si plus avant voulez faire lecture,
« Prendre vous fault ceste Saincte Escripture,
« Où vous verrez ce qui est commandé
« Et defendu de Dieu et demandé ;
« De vertueux le nombre y est bien ample
« Et Jesuchrist y est mys pour exemple.
« Là il vous fault œil et corps arrester,
« Et vostre cueur ouvrir et apprester
« Pour recevoir ceste doctrine saincte,
« Où les vertuz pourrez trouver sans faincte,
« Par qui seront rempliz voz vicieux
« Lyens, que tant trouvez delicieux. »
— « Helas ! Seigneur, qui tant bien m'aprenez
« Et de mes maulx et vices reprenez,

« Je n'ay povoir de vous dire de non,
« Mais voluntiers je sçauroys vostre nom, Fol. 291 verso.
« Affin d'avoir à jamais la memoire
« De voz bienfaictz, et vous en donner gloire. »
Ainsy luy diz. Lors il me respondist :
« Il sera faict ainsy que tu l'as dict.
« Amy, j'ay nom de science Amateur,
« Je te requiers de m'estre imitateur :
« Tenez, voyez, contemplez et lisez ;
« Le mal laissez et le bien eslisez
« Que cy dedans ces livres vous verrez ;
« Heureux serez quand mon conseil croyrez.
« Destournez vous du monde et de sa pompe,
« N'endurez plus qu'ainsy vous lie et trompe. »
Moy qui estoys presque à demy gaigné,
En l'escoutant ma veue n'espargnay[1]
Et, pour le veoir myeulx à mon gré, m'assis,
En oubliant luy dire : « Granmercis ».
Mais plus avant lisoys en chacun livre,
Plus me trouvoys de mes lyens delivre,
Et me sentoys peu à peu deschargé
Du faix pesant, qui m'avoit submergé
Au plus profond de l'abisme infernalle,
Où mon soleil, ny estoille journalle
N'apparoissoit; mais amour de science
Me fist de moy congnoistre deffiance
Et veoir au clair le vice en sa laideur,
Dont je sentiz telle horreur et hideur,

1. Ms. *espargnè*.

Que m'eust la vie en desespoir osté,
Si appereeu n'eusse d'autre costé
Tant de vertu, tant de vie et honneur,
Que je reprins ma force et ma vigueur. Fol. 292.
Et me tournay pour veoir cest home saige,
Et mercier dont par son bon langaige[1]
Avoit tourné d'un tel chemin mes pas;
Mais alentour de moy ne le viz pas.
Si j'en euz dueil, croyre povez que ouy,
Car de sa veue avoys trop peu jouy,
Trop tard l'avoys congneu, trop tost laissé.
Parquoy, le chef à la terre abbessé,
Fiz mes regretz comme du bien perdu,
Par qui mon bien perdu m'estoit rendu.
Lors n'y voyant remede près ny loing,
Et qu'il m'avoit laissé pour mon besoing
Livres remplis de son saige parler,
En les lisant me prins à consoller;
Et dès ce jour hors de prison sortiz
Et le doulx aer de liberté sentis.
Et moy, qui fuz semblable à cerf ou veau,
Me retrouvay ung homme tout nouveau,
Doulx, passient, sobre, chaste et joyeulx,
Prudent, piteulx, misericordieux,
Et liberal, fidelle, ferme et fort,
Ne me troublant pour vie ne pour mort.
Parquoy mon cueur, qui serf fut detenu,
Estoit contant et libre devenu,

1. Et le remercier de ce que par son bon langage.

Ne prenant plus plaisir sinon de lire
Cas vertueux, et les faire et les dire;
Qui me povoit[1] trop plus satisfait rendre
Que les plaisirs que le corps sçauroit prendre;
Car il n'y a au monde chose seure,
Fors que tourment, maladie et presseure, Fol. 292 verso.
Et qui de l'oeil interieur verroit
Que c'est de luy, sans regret le lerroit.
Tout tel qu'il est dans les livres le viz :
Plain de pechez, lesquelz j'avois suyvis,
Plain de tourmentz soubz le plaisir cachez,
Et soubz beaultez cueurs vilains et tachez,
Plain de poison soubz viande delicate,
Qui sans eschec le meilleur joueur matte,
Plain d'un espoir joyeux fuyant par pleurs,
D'espines plain couvertes soubz les fleurs,
Plain de chailloux dessoubz peu de tresor,
Qui en bureau convertit le drap d'or,
Plain de tous maulx dessoubz peu de santé,
Desesperant qui plus fut contanté,
Plain de refuz après ung long espoir,
Et plain de rien soubz cuyder tout avoir,
Plain de malheur soubz ung heur apparent,
Et plain de mort cuydant vivre en mourant,
Plain d'un enfer monstrant ung paradis,
D'un dyable en lieu de Dieu, et plus n'en dis.
Mais je reviens, Amye, à vous prier
De vous garder de jamais vous fier,

1. Ce qui me pouvait.

Croyre ou aymer par parolle ne chant,
Present ny don, ce monde trop meschant;
Et si le temps a rompu la prison
Où vous viz prise après la trahyson,
Que pour mon bien en me laissant vous fistes,
Quand de la myenne en me laissant yssistes,
Je vous requiers, gardez vous de ces troys
Cruelz tyrantz, fuyez en tous endroictz Fol. 293.
L'occasion de tumber en leurs mains,
Car ilz sont trop meurtriers inhumains.
Gardez vous bien de toutes voz puyssances
Des deux premiers qui sont concupiscences :
L'un, de la chair remply d'ordure et vice,
L'autre, des yeulx apportant avarice,
Le tiers, orgueil de vie, et le plus faulx
De tous les troys, engendrant plus de maulx
Que cueur ne peult penser ne bouche dire.
Parquoy n'en puys assez au vray escrire,
Mais lisez bien livres de toutes sortes :
Vous y verrez leurs tentations fortes,
Où n'ont esté subgectz gens de vertuz,
Qui toutesfoys ont esté combattuz,
Car ilz n'ont point contre celluy povoir
Qui d'aquerir vertu fait son devoir.
Vertu si très loing du vice se tient
Que, cherchant l'un, l'autre lesser convient.
Soyez, Amye, ung petit souvenante
Qu'en vous comptant de Beatrix et de Dente,
Je n'oubliay de vous dire que troys bestes
Mettoit au lieu des tyrantz deshonnestes,

C'est assavoir l'ourse, lyonne et louve.
Lisez ses chantz, où tant de bien on trouve,
Et vous verrez que ces troys bestes sont
L'empeschement d'aller à ce beau mont,
Dont avoit veu l'espaulle verte et nette,
Vestue jà du ray de la planette,
Qui meyne droit par le royal chemin
L'homme fidelle et saige pelerin.
Je m'en tairay de peur d'estre reprins, Fol. 293 verso.
Comme j'estoys lorsque je vous aprins
Tout le discours de Dante[1] et son histoire :
Impossible est que n'en ayez memoyre.
Mais voulez vous livre plus autantique,
Voyez sainct Jehan, dedans sa canonique,
Commant il dit qu'en la subjection
Des troys puyssans va en perdition
Le monde, et tout ce qu'il enclost et tient;
Car par ces troys sa royaulté mainctient
Et sa grandeur, sa pompe et tirannie,
Ayant Vertu hors de sa court bannie;
Mays, nonobstant qu'au monde n'ayt demeure,
Au ciel se tient attirant à toute heure
Ses serviteurs, ses enfans et amys,
Qui là, fuyant hors du monde, sont mys.
Or suyvez donc, Amye, ceste bende
De vertueux, ce bien je vous demande,
Et ne soyez, je vous prie, esbahye

1. On voit que le nom du grand poète florentin est successivement orthographié de deux manières différentes.

Si vostre amy, qui tant vous a suyvye,
Auquel avez fait ung si mauvais tour,
Avant mourir fait devers vous retour.
Las ! ce n'est pas pour retourner amant,
Ny amoureux aymant amairement,
Mais ouy bien pour achever mon cours
De vous servir d'aÿde et de secours.
Car Amour veult qu'en tous temps, près et loing,
L'amy soit prompt de courir au besoing
De son amye, et ceste amour là mort
N'est point en moy, à qui vous tenez tort.
Il est bien vray qu'il est si fort changé Fol. 294.
Et d'un desir ydolatre estrangé,
Qui n'est plus tel que le temps passé fut :
A sa folye il a mys fin et but ;
Si est il tel envers vous et sera
Que son vouloir jamais ne passera
A souhaitter de vous veoir si remplye
De bonnes meurs, que soyez accomplye.
Vostre salut et vostre bien pourchasse,
Comme autrefoys fist vostre bonne grace ;
Rien plus ne veult que vous veoir saige et bonne,
Vous asseurant qu'il n'y eut onq personne,
Qui sceust aymer si fort amye ou dame
Qu'aymer vous veult l'amy vray de vostre ame.

FIN DU SECOND LIVRE

Fol. 295.

LE TIERS ET DERNIER LIVRE DES PRISONS

Montant plus hault à la perfection,
Plus je descends a ceste affection
Qui est de Dieu très fort recommandée
Et de l'Amour à l'amant demandée,
Et plus vertu rend mon esprit contant ;
Mon desir croist de trop plus ou autant
Veoir par vertu contant le vostre esprit :
C'est la raison qui me fait par escript
Continuer de vous faire sçavoir
Tout le discours qu'au monde j'ay peu veoir.
Or donc, Amie, escoutez ce discours
Dont les propoz ne peuvent estre courtz,
Et si vostre œil jusques icy a leu
Le bien et mal que j'ay senty et veu
En ma prison, et seconde et premiere,
Ne refusez de veoir ceste derniere,
Laquelle faiz et bastys de moy mesmes,
Où je passay mainctz advantz et caresmes,
Jeunant, veillant pour estudier myeulx,
Tant que porter pevent mes povres yeulx ;
Car tel plaisir ne sçauroit recevoir
L'entendement que de beaucoup sçavoir.

En ce sçavoir, où tant fort je me fyay [1],
Une prison bien forte edifiay [2],
De gros pilliers entour environnée,
Et d'un chapeau de laurier couronnée,
Remply d'honneur; c'estoit la couverture
De ma prison, et toute la ceinture Fol. 295 verso.
Estoit de très belle et blanche muraille,
Bien haulte, affin que personnne n'en saille.
Ceste prison par le bas commançay [3],
Et peu à peu pilliers et murs haulsay [4]
Par grand labeur et par long travailler,
Par mainctes nuitz estudiant veiller;
Tous mes pilliers de beaulx livres je fiz,
Dont je receuz mainctz plaisirs et prouffitz.
En ung costé mys la philozophie,
Où la raison l'ignorance deffie,
Qui l'homme fait par sus l'homme priser;
Ces livres sont fortz à rompre ou briser,
Ilz sont si clers [5] que sans peyne indicible
De les ouvrir ny bien veoir n'est possible;
Et qui les a en grant labeur ouvertz
Et leurs secretz ung petit descouvertz,
N'a nul repos, mais tousjours va avant
En desirant le sçavoir des sçavantz.
Ce grant monceau de livres sceuz lyer,
Dont fiz ung grand et très puyssant pillier.

1. Ms. *fyè*. — 2. Ms. *j'édifiè*. — 3. Ms. *commancè*. — 4. Ms. *haulsè*. — 5. Il semble que ce mot dont la lecture n'est pas douteuse, signifie ici savant (clerc) : c'est du moins le seul sens plausible qu'on puisse lui assigner.

L'autre d'après fut de la poesie,
Où j'arrestay bien fort ma fantaisie,
Car tant plaisans ces livres sont à veoir
Que j'oublyoys trop plus que mon devoir,
Boire et manger, compaignye et repoz,
Pour retenir par cueur ces beaulx propoz.
De toutes fleurs chacun livre est couvert,
Faictes d'esmail, sur fondz de veloux verd.
C'est ung plaisir de poesie aprendre,
Mais[1] que le sens l'on puysse bien entendre : Fol. 296
L'entendement n'en est à nul donné,
Fors à celluy qui est poete né.
J'assemblay[2] donc ces livres en ung tas,
Dont plusieurs font et moy comme eulx grant cas,
Tant qu'ung pillier contremont j'eslevay[3]
Où j'ay souvent mainct passetemps trouvé.
D'autre costé, où gueres je n'alloys,
Je mys à part force livres de loix,
Canons, decretz que sçavoir je vouluz,
Mais par plaisir gueres souvent ne luz.
Couvertz les viz d'une couleur de cendre
Et par dessus, sy je le sçay comprendre,
Force prisons, gibetz, tourmentz, travaulx,
Gravé[s] en fer[4], sans paincture ou esmaulx,
Entremeslez de couronnes luysantes,
Sceptres pesans et citez très plaisantes,
Monstrant povoir les roys faire regner
Et les meschantz à tous tourmentz donner :

1. *Mais* est mis ici dans le sens de *pourvu que*. — 2. Ms. *assemblè*. — 3. Ms. *eslevè*. — 4. Gravés sur métal.

Bonne est la loy qui la justice accorde
Au cueur d'un roy avec misericorde.
Ces livres prins et, selon mon possible,
En feiz pillier bien fascheux et penible,
Mais si très fort, qu'il portoit par raison
Et conservoit le faix de la maison ;
Car facile est d'abattre l'edifice
Qui n'est pas fait ny conduict par justice.
Puis j'assemblay ces livres fantastiques,
Beaulx et plaisans, où les mathematiques
Lire l'on peult, mais qui bien s'y adonne
La volunté de la chair habandonne,
Car le sçavoir en est si très exquis Fol. 296 verso.
Que pour l'avoir tout l'homme y est requis.
Pour y entrer fault passer une haye
Bien espineuse, et qu'à peyne l'on ploye ;
Aussy, après ceste fascheuse peyne,
Celluy qui peult courir dedans la pleyne
Du beau verger de ces liberaulx artz,
Ne changeroit au tresor des Cesars,
Ne à leur pompe, où d'honneur sont tous yvres,
Le grant plaisir qui est dedans ces livres,
Couvertz d'argent, mais j'entendz du plus fin.
Et par dessus eslevay[1] au naïf
Rondz et carrez, triangles et compas,
Reigles, lignes et sphere, ce que pas
Je n'entreprendz de toutes les nombrer.
Tant y en a, que le seul remembrer
Et les nommer n'est pas en ma puyssance ;

1. Ms. *eslevè*.

Mais il faisoit beau veoir leur ordonnance.
Et du sçavoir qui est encloz dedans,
J'en laisse aux folz craindre les accidens;
Car si, sans plus, n'y avoit que musique
Et ses accordz aveques rethorique,
J'aymeroys myeulx le bien d'un tel sçavoir
Que posseder du monde tout l'avoir.
Des livres fiz ung pillier, et sembloit
Que sa grandeur terre et ciel assembloit.
Ce pillier fait, ung aultre j'en bastiz
De livres grans, et moyens et petis,
De medecine, autant que declarer
Dieu veult en ceulx où il veult esclairer
Par ses reyons les tenebres obscures,
Pour les effectz veoir de ses creatures, Fol 297.
Et pour sçavoir dompter bestes, oyseaulx,
Poissons et tous animaulx, laidz ou beaulx,
Arbres, fleurs, fruictz, herbes et pierres dures,
Tout ce qui est caché en leurs natures,
Et leurs vertuz et leurs complections,
Leurs nourritures et leurs corruptions,
Et de quoy l'un peult à l'aultre servir.
Celluy qui veult leur doctrine suyvir
Et parvenir jusqu'au sçavoir parfaict,
Sçaura garder l'homme que Dieu a fait
En la santé en laquelle il est né,
Jusques au jour qu'il est determiné.
Si l'homme est né subject à maladie,
Ceste science voire est bien si hardie
Qu'elle pretend faire mutation

Du mal en bien, et la complexion
Du tout changer par purger et nourrir,
En le saulvant du tout, fors de mourir.
Celluy a bien le poinct caché trouvé,
Par qui l'homme est guery et conservé
Par ung seul simple et sans coust ny despense,
Fors le labeur qui ne veult recompense
Que le plaisir d'estre au poinct parvenu,
Qu'il recongnoist de Dieu tout seul venu.
Ces livres sont couvertz de quatre sortes :
D'or tout semé de feu et flambes fortes,
D'asur remply de differentz oyseaulx,
D'argent tout plain de poisson[s], de bateaulx,
De vert paré de tous arbres et bestes,
Bien faictz au vif des piedz jusques aux testes, Fol. 297 v°.
Et les fermans de gommes et racines
Painctes dehors, comme les medecines
Par le dedans l'on pevoit veoir escriptes.
Les medecins qui ne sont hypocrites
Et ne font point de sçavoir le semblant,
Mais le parfaict par labeur vont emblant,
Et quant ilz ont emblé la verité,
En usent bien en vraye charité.
Lors ont escriptz en si très bonne lettre
Que tout à part d'aultres les vouluz mettre,
Et ung pillier en fiz bien autentique,
Mys au milieu de la matematique
Et de celluy de la philozophie,
Bien leur seant je le vous certiffie ;
Le medecin est de très bonne estoffe,

Quánt d'un costé il est grand philozophe,
De l'autre aussy matematicien :
A tel on doit donner honneur et bien.
D'autre costé, prins plaisir d'amasser,
Où bien souvent vouluz mon temps passer,
Livres de bons et vrays hystoriens,
Où je voyoys les faictz des anciens,
Par quel moyen parvenuz ilz estoient
Et quels labeurs pour parvenir mettoient,
Les faitz aussy de fortune diverse,
Prospere aux uns et aux autres adverse.
Les faictz passez à les veoir font entendre
Qu'on ne se doit à la fortune attendre,
Ny son esprit en ce monde arrester,
Mais à vertu recevoir l'apprester ; Fol. 298.
Que l'on ne doit en la prosperité
Se resjouyr, ny en l'adversité
Desesperer, prenant exemple à ceulx
Qui aux vertuz n'ont esté paresseux,
A ceulx aussy que l'on a veu tumber
Pour se laisser aux vices succumber.
Les faictz passez sont maistres des presens,
Desquelz nous font ces beaulx livres presens ;
« Qui par autruy se chastye il est saige » :
Ce proverbe est bien en commun usaige.
Ces livres sont à ouvrir bien faciles,
Mais à suyvir les vertuz difficiles ;
Ilz sont couvertz d'or et dessus taillez
Force chappeaux tous de vert esmaillez ;
Les autres sont de poignantes espines

Pour les meschantz, et honneurs pour les dignes.
Ung pillier fiz de livres beaulx et grans,
Lesquelz je sceuz bien loger en leurs rengs.
Ung autre après je mys de bons aucteurs,
Par lesquels mainctz se sont faictz orateurs;
J'en recueilliz de tous pays et langues,
Plains d'oraisons et de belles harangues,
Par qui le droict peult estre conservé
Et l'inocent de la mort preservé,
Par qui le cueur des Roys est amoly,
Tant le langaige est plaisant et poly;
Par qui doulceur en colere est tournée
Et la colere en doulceur retournée;
Par quy bon droit au besoing trouve aÿde,
Et mauvais droit bien souvent bon remede. Fol. 298 verso.
Car l'orateur par son prudent parler
Fait comme il veult le droict au tort aller,
Et doit l'on bien l'horateur honorer,
Quant nul propoz il ne peult ignorer;
Et double honneur il a bien merітté,
Quant il soustient le droit et verité.
Ces livres sont couvertz de satin blanc,
Semez dessus de parolles par rang,
Toutes sortans d'une vermeille bouche,
Où la parole en saillant point ne touche,
Mais par chesnons d'argent fin à merveilles
Sont doulcement portées aux oreilles,
Qui font le bort des livres à l'entour,
Tirant les cueurs par plaisir et amour;
Car bien parler si très fort l'homme attire

Qu'il veult souffrir joyeusement martyre.
Ainsi posay ce beau pillier antique
De ceste tant aymée rethorique,
Auprès duquel mys la theologie,
Où je gastay mainct flambeau de bougye,
Lisant de nuict docteurs irrefragables,
Docteurs subtilz, serafiques, amables,
Les anciens, les moyens, les modernes,
Que l'on congnoist par leurs œuvres externes.
Leurs bons espritz aux livres on voit myeulx
Qu'onques leurs corps l'on ne congneult aux yeulx ;
Et qui les a bien leuz et bien sondez,
Il pourra veoir qu'ils sont très bien fundez
De declairer l'Escripture très saincte
Selon leur sens, et n'ont usé de faincte, Fol. 299.
Bien que les uns l'ont au vray entendue,
Les autres non, mais obscure rendue.
Les uns n'ont fait que des translations
Pour les montrer à toutes nations ;
Autres ont prins labeur à l'exposer,
A la notter ou bien à la gloser,
Paraphraser ou aditionner ;
Autres luy ont bien sçeu le nez tourner,
La voulant rendre à leurs heures subjecte :
Ce sont ceulx là que Moÿse rejecte,
Qui font raison contre la foy jouster,
Quant ont voulu oster ou adjouster
Quoyque ce soit à la saincte parolle,
En aprenant au Saint Esprit son roolle.
Mais cet esprit, qui n'est de nul contrainct,

Monstre l'esprit, auquel il a empraint
Son feu très cler qui ne se peult celler,
Mais par escript il se fait reveler :
Celluy auquel habitte tel esprit
L'on voit aussy en lisant son escript.
A retourner ces livres m'arrestay,
Mais les lisant bien peu me contentay,
Voyant en eulx si forte difference
Que par les uns me croissoit l'esperance,
Et desespoir par les autres venoit ;
Leur different en herreur me tenoit,
Ung jour joyeulx, ravy jusques aux cyeulx,
L'autre damné, fascheux et soucieux.
Mais, pour le bien que j'y povoys cueillir,
Je ne craignoys tous livres accueillir, Fol. 299 verso.
Dont fiz pillier plaisant et agreable.
Et tout en hault mys la Bible admirable
Comme le but où tous les autres tendent,
Dont les plus près sont ceulx qui myeux l'entendent,
Car ceulx du temps des apostres premiers,
Qui de les suyvre estoient coustumiers
En leur vertu, doctrine et saincte vie,
Mys au plus hault, car j'avoys bien envie
De leur garder reng selon les espritz[1]
Que je sentoys en leurs divins escriptz.
Plus bas, je mys les livres qui plus bas
Ont leur esprit et dont faiz moins de cas,
Bien qu'il n'y a nul si plain d'ignorance

1. Ms. *leurs espritz.*

Que l'on n'y trouve une bonne sentence :
L'homme qui est du Saint Esprit apris
Fait son prouffit et du vert et du gris.
Couvertz ilz sont de diverses couleurs,
Selon qu'ilz sont faictz de divers docteurs,
Et d'or très pur mille estoilles luysantes [1],
Mises parmy des nuées fort nuysantes,
Bien richement sur le fons eslevées,
Qui de plusieurs sont fort belles trouvées.
Du livre sainct qu'au plus hault j'avoys mys
Souvent m'estoys à le lire soubzmys,
En regardant la lettre et la figure
Où je prenoys souvent en ce pasture ;
Couvert estoit de la peau d'un aigneau,
Gouttes de sang très vermeil et nouveau,
De sept fermans fermé lequel encores
A l'ignorant qui le dedans ignore [2]. Fol. 300.
Là je tenoys de grace la vigueur
Et de la loy l'importable rigueur,
Qui du pecheur requiert si grosse amende
Que, si bientost du vice ne s'amende,
Payer luy fault, car il y est tenu
Plus que ne vault son bien et revenu.
Ce costé là de satisfaction
Me donnoit peyne et desolation ;

1. Ces livres sont couverts de mille étoiles luisantes, d'or très pur. — 2. Tout ce passage est d'une interprétation difficile ; les deux manuscrits renfermant un texte identique, il serait peut-être téméraire de proposer des corrections qui ne reposeraient sur aucune conjecture satisfaisante.

Et si ne fust la très seure promesse
Que Dieu donra par travail et tristesse,
Douleur, tourment, son royaulme agreable,
Je trouvoys trop penitence importable.
Mais pour avoir telle possession
Et ne tumber en la damnation,
Jeuner, veiller et pleurer et prier,
Et en mon cueur louer et adorer
Dieu tout puyssant, et, pour luy obeyr,
Suyvre le bien et tout peché fuyr
M'estoit plaisant et facile à porter.
Car j'estimoys pour me reconforter
Que par labeur long repoz aquerroys,
Et qu'à la fin parvenir je pourroys
En une paix et ung contantement
Par la vertu frequenter seulement,
Qui l'homme rend sans faincte et sans envie,
Ny passion, tant comme il est en vie,
Et après mort reçoit une couronne
De ses bienfaitz que le Puyssant luy donne.
Voilà commant enfermé dans la lettre
En liberté je pensoys du tout estre. **Fol. 300 verso.**
J'environnay de ces pilliers ma tour,
Où de papiers fiz ung mur alentour
Et de cahyers et d'œuvres amassées,
Tant de ce temps que des choses passées :
Le fundement fut d' a b et c e petis.
Pour incitter ung peu les appetiz
Des plus petis, ces livres sont tout plains
D'or et d'asur, de sainctes et de sainctz :

Ceulx qui moins sont de lire diligens
Disent que sont livres à povres gens.
Aveques eulx je meslay la grammaire ;
Pour faire brief et venir au sommaire,
De livres fiz si beau et fort circuit
Qu'il me sembloit, veillant toute la nuict,
N'ayant lumiere autre que de chandelles,
Car le soleil, la lune et les estoilles
Ne m'esclairoient, ce qui ne povoit estre,
Car je n'avoys laissé nulle fenestre
Pour veoir dehors, car, lisant à par[t] moy,
Tout le dehors, tout le monde et sa loy
Voyoys plus cler, et myeulx le congnoissoys
Que quand myeulx veoir à cler je le pensoys.
Car, estant pris de leurs tentations,
Ne povoys veoir leurs imperfections,
Et en lisant povoys appercevoir
Le monde myeulx que quand le cuydoys veoir;
De terre et cieulx l'œil ne voit la nature,
En les voyant, si bien qu'en l'escripture.
Ainsy encloz, cuydant le tout enclorre,
Puys çà, puys là, par les livres me fourre, Fol. 301.
Et me sembloit que j'estoys bien au large,
Ayant perdu d'ignorance la charge.
Je m'envoloys par la philozophie
Par tous les cyeulx, puys la cosmographie
Qui me monstroit la terre et sa grandeur,
Faisant mon cueur courir de grand ardeur
Parmy l'Europe et l'Afrique et l'Asie,
Où sans cesser couroys par fantasie,

Car, de mon corps, il ne bougeoit d'un lieu.
Theologie aussi jusques à Dieu
Dressoit mon vol par ses subjestions,
Me proumenant en mille questions;
Et d'un costé en l'autre me tournoys
Et en ung poinct jamais ne me tenoys,
Car le desir d'aprendre me poussoit
Et le cuyder de sçavoir me haulsoit.
L'un me faisoit courir et tost aller,
L'autre sur moy et jusqu'aux cyeulx volloit;
Cuyder faisoit mon labeur sembler moindre
Pour parvenir où je vouloys attaindre :
C'estoit d'avoir sur tout honneur, louanges,
Ou [d']estre mys desjà au reng des anges,
Rendant mon corps par vertu impassible,
Comme estant chose à ceste chair possible.
Je desiroys le plaisant fruict manger
De tout sçavoir, sans craindre le danger,
Pour parvenir à cestuy là de vie
Où l'ame en Dieu sans mourir est ravie.
Vous qui lisez l'estat auquels j'estoys,
Où tout ennuy de moy je rejectoys, Fol. 301 verso.
Pas n'eussiez dit qu'une telle maison,
Si belle à veoir, eust esté ma prison;
Et me voyant tant aller et venir,
Et, par plaisir lisant, entretenir
Tous ceulx qui sont très savantz estimez,
Dont les sçavoirs sont veuz et enfermez
En leurs escriptz, ne m'eussiez reputé
Pour prisonnier, car, tout bien disputé,

Failloit juger ma vie très heureuse
Et moy vivant en liberté joyeuse.
Tel l'on m'eust dit et tel je m'estimoys,
Dont mon estat et moy mesme j'aymoys,
En louant Dieu qui m'avoit delivré
De ma prison où par vous fuz livré,
Puys des tyrans de la prison seconde,
De l'ignorance et des vices du monde,
Et que n'estoys plus tel que le povre homme
Que publiquain ou grand pecheur on nomme,
Larron, meurtrier, faulx tesmoing, adultere :
Et mes bienfaictz ne luy vouloys pas taire :
Que je jeusnoys et donnoys grande aulmosne,
Souvent j'estoys à sermon, messe ou prosne,
Tousjours lisant, escrivant, proufitant ;
Voire et pensoys que nul n'en fist autant,
Car de bien peu ou point me voyoys suyvre
Pour avoir pris l'extremité de vivre.
Ung tel estat jamais n'eusse laissé,
Si le Très Hault ne se fust abessé
Ainsy qu'il fist, quand Adan regarda,
Qui au beau fruict sa main trop hazarda. Fol. 302.
Et me voyant au milieu des delices
D'un paradis, ce sembloit loing de vices
Dont ne vouloys ny ne povoys vuyder,
Pris et lyé finement d'un cuyder
Faulx et menteur, contraire à verité.
Il ne fut pas contre moy irrité,
Ainsy qu'il fut descendant en Sodosme,
Après qu'il eut veu le peché de l'homme ;

Il descendit et veid bien le peché
Où j'estoys plus que jamais empesché,
Car plus peché resemble à la vertu
Et plus il est de ses habitz vestu,
Plus dangereux il est à decevoir,
Car pour vertu il se fait recevoir.
Il vid le mal que je ne congnoissoys,
Mais, qui plus est, très grand bien le pensoys;
Luy, qui du cueur est le vray congnoisseur,
Congneut l'estat que je tenoys très seur
Estre le plus des autres dommageable.
O la bonté très grande et admirable,
Qui ne voulut la terre faire ouvrir
Pour m'engloutir et mon peché couvrir,
Comme à Dathan et Abiron advint!
Ny contre moy ung Pinées ne vint,
Pour me tuer comme vray zelateur
En mon cuyder, dont j'estoys amateur,
Le deffaisant et moy par une mort;
Il ne transmist aussy Sanson le fort[1]
Pour mes pilliers abattre et ruyner,
En me faisant dans ma prison finer; Fol. 302 verso.
Ny Samuel ne luy pleut m'envoyer
Comme à Saül, qui vint à devoyer
De la foy ferme et par ung sacrifice
Voulut couvrir son infidelle office,
Faisant une œuvre apparentement bonne,
Dont il perdit l'honneur de la couronne;

1. Ms. fr. 1522 : *Il ne transmit aussy son soleil fort.* La leçon adoptée pour ce vers est fournie par le ms. fr. 24928.

Car Dieu, qui void le cœur de l'hypocrite,
Plus fait de bien et plus contre s'irrite.
Il ne print pas de Jupiter la fouldre
Pour mon cuyder et moy bouter en pouldre,
Mais par doulceur, qui est son vray cousteau,
Glesve trenchant, flamboyant, clair et beau,
Par cest esprit esgu, fort et puyssánt,
Mamelle et chair et os departissant,
Qui mect à rien ce cuyder vain et sot
De tout sçavoir, sans plus, par ung seul mot :
Mot prononcé et digne d'estre ouy,
Mot par qui est tout le ciel resjouy,
Mot apportánt aux mortz vie eternelle,
Innominable à la bouche charnelle,
Mis sur la terre et pour nous abregé,
Mot par qui est le monde soulagé,
L'enfer rompu, peché mort et mort morte,
Cousteau pierreux ayant puyssance forte,
Par qui sont tous imparfaictz circonciz,
Et les vivantz en chair mortelle occiz
Par ce très fort glaive de Josué,
Qui a peché et le pecheur tué.
De tel cousteau tuant non punissant,
Très doulcement adonques le Puyssant, Fol. 303.
Qui droict au cueur par l'œil tant soudain entre,
Frappe le myen [1], au plus profond du centre;
Et la façon fut en lisant ung texte
Où Jesuchrist sa bonté manifeste,

1. Ms. *fraper le myen.*

Disant à Dieu : « Pere, je te rendz graces,
« Qui aux petis et à personnes basses
« As revelé tes tresors et secretz,
« Et aux sçavans, gentz doctes et discretz,
« Les as cachez : tel est ton bon plaisir. »
Lisant ce mot, soudain me vint saisir
Une clarté plaisante à veoir et belle,
Mais sa lumiere et vertu estoit telle
Que l'œil charnel la trouva importable,
Pour estre trop luysante et agreable ;
Ce feu, par qui tout mal est consummé,
Pour mon œil cloz, ne fut moins alumé
Dedans mon cueur, qui luy estoit[1] espris
Avant que l'œil l'eust conceu ne compris.
Et tout ainsy que fouldre ne s'arreste,
Sinon à ce qui contre elle s'appreste
De resister, brisant les os d'un corps
Sans que la chair en ayt marque au dehors,
Brullant l'espée et laissant le foureau,
En desprisant le foible, tendre et beau ;
Ainsy ce feu en mon œil foible et tendre
Ne deigna pas si grand vertu estendre,
Mais, en passant oultre ce foible mur,
Vint en mon cueur trop plus qu'un rocher dur,
Qui contre luy voulut s'esvertuer
Ne se voulant pour riens laisser tuer. Fol. 303 verso.
Bien longuement ceste lutte dura
Entre nous deux, dont mon cueur endura,

1. Ms. *fut*.

Par maincte année et longue experience,
Par mainct tourment et maincte impassience,
Tant de douleurs, qu'à la fin se rendit,
Quand dans ce feu une voix entendit.
C'est ceste voix qui au buysson ardant
Fist au pasteur, qui estoit attendant,
De son sainct nom la verité sçavoir :
« Je suys qui suys qu'œil vivant ne peult veoir ».
Ceste voix là, ceste parolle vive,
Où nostre chair ne congnoist fondz ne rive,
Me print, tua et changea si soudain
Que je perdis mon cuyder faulx et vain.
Car, en disant : « Je suys qui suys », tel maistre
M'aprint alors lequel estoit mon estre ;
S'il est qui Est, hors de luy je ne puys
Dire de moy sinon que je ne suys.
Si rien ne suis, las ! où est ma fiance,
Vertu, bonté et droicte conscience ?
Or suis je riens, s'il est Celluy qui Est ?
Voylà comment quelquefoys j'estoys prest
De me vouloir aveques luy debattre.
Mais Verité qui sçait Cuyder abattre,
Disant : « Je suys, » le mist à la renverse,
Comme avoit fait la cohorte perverse.
Ce mot : « Je suys qui parle aveques toy »
Gaigna le cueur par amour et par foy
De ceste là qui ne le voulut croyre,
Ne aussy peu donner de l'eau à boire ; Fol. 304.
Mais quand ce mot en son cueur fist sentir,
Luy engendra ung ferme repentir.

Moy, travaillant à ce très parfond puys
De trop sçavoir, oyant dire : « Je suys »,
Et ensuyvant ceste Samaritaine,
Laissay mon seau aveques la fontaine,
Où tous les jours ne faisoys que puyser
Et ne povoys ma soif amenuyser ;
Quand ce mot là dans mon cueur fut venu,
Le Messias au vray y fut congneu,
Et d'autre part mon peché clerement,
Toute ma vie et mon gouvernement.
Mais pour avoir des vices congnoissance
Cela n'est pas vraye resipicence,
Car le peché et le vice est si laid
Qu'en le voyant tel qu'il est, il desplaist.
Qui peché void sans masque ou faulx visaige
Le chassera bien tost de son couraige,
Car sa puante et orde vilennie
Le faict bannir de toute compaignye,
Tant qu'il n'y a ny larron ny meurtrier
Qui n'en voulust renoncer le mestier,
Si de plaisir ou prouffit couverture
Peché n'avoit pour couvrir sa laidure.
Mais le regret d'avoir peché commis
Pour à telz cas vilains estre soubzmis,
Ou bien le dueil d'avoir commis telz faictz
Pour estre mys au rang des imparfaictz,
En se cherchant et se voulant parfaire :
Ce desplaisir n'est pas le salutaire, Fol. 304 verso
Pour ce qu'il veult de nostre terre impure
Dont il ne peult saillir que toute ordure.

Mais ce beau mot, qui procede d'en hault,
Venant en nous monstre nostre deffault
Aussy à clair qu'ung livre où chacun lit,
Et le monstrant aussitost l'abolit ;
Et de là vient vraye contrition
Quand on sent bien ceste abolition ;
Ce mot : « Je suys qui les pechez pardonne »
Plus de regret par amour au cueur donne
Que du peché la honte ou le malheur,
Ny de l'enfer l'eternelle douleur.
Amour luy fait oublier sa deffaulte
Et de peché fait qu'à la grace il saulte ;
Et plus de grace il se trouve asseuré,
Plus son peché il void desmesuré ;
Car qui n'a veu lumiere lumineuse
Ne peult juger tenebre tenebreuse,
Mais qui peult veoir lumiere sans nuée
L'obscurité en clarté voyt muée,
Car la clarté à tenebre est contraire :
L'une venant, l'autre convient retraire.
Peché au vray ne peult peché paroistre,
Si Dieu en soy ne le nous fait congnoistre ;
Peché en Dieu n'est pas, mais il s'y voit[1],
Car, hors de Dieu où il est, nous deçoit,
Tant que nul œil ne le peult veoir en chair
Tel comme il est ; mais qui peult aprocher
Par vive foy dedans ceste lumiere,
Il void peché, sa source et sa matiere ; Fol. 305.

1. Ms. *Peché en Dieu ne nest pas.*

Mais, quand tout tel comme il est il appert,
Ceste clarté qui le monstre, le pert.
Ce mot : « Je suys » est de telle efficace,
Vertu, povoir et puyssance et audace,
Qu'aux ennemys donne espouvantement
Et aux amys, au milieu du tourment,
Donne repoz, et les plus agittez
Dans ceste mer sont par ce mot jettez
Hors de peril, et menez au seur port.
Car ce mot là leur est force et support,
Rendant le cueur avec la mer tranquille.
Mot vertueux ! O parolle gentille,
Qui par puyssance ennemys faict tumber,
En relevant ceulx que voys succumber ;
D'un mesme mot les faiz vivre et mourir,
Ung mesme mot peult blesser et guerir ;
Ce mot : « Je suys » ung amy ressuscite,
Et l'ennemy à cruelle mort cite.
Quand Joseph dist à ses freres : « Je suys »,
Ils furent tous en grande craincte induictz,
Car leur peché devant leurs yeulx revint,
Tant que nul d'eux ne sceut lors qu'il devint,
Fors Benjamin, que[1] ce mot consola.
Le plus petit voyant son frere là,
Frere et amy il sentoit Joseph estre,
Mais l'œil des grans le voyoit juge et maistre :
L'un regardoit son frere sans contraincte,
Et de le veoir les autres avoient craincte.

1. Ms. *qui*,

Donques ce mot : « Je suys Celluy qui est »,
Tel que l'homme est, le monstre sans arrest; Fol. 305 v°.
Ce mot là, c'est ung glaive qui revelle
Le fondz des cueurs par façon non nouvelle,
Et qui en a l'ame bien transpercée
Feindre ne peult ne couvrir sa pensée.
Ce mot : « Je suys » l'hypocrisie chasse,
Et le cuyder pert son lieu et la place;
Ce mot icy l'infidele endurcit
Et le fidele abat et adoulcit.
En lisant donc ce passage devot,
Viz la lumiere et entendiz ce mot :
« Je suys qui suys », qui si très hault tonna
Que tous mes sens et force[s] estonna,
En me faisant veoir le sens de la lettre :
C'est qu'il luy plaist aux cueurs des petis mettre
Son Sainct Esprit, par lequel reveler
Se fait en eulx pour les renouveler
Au jeune estat de la pure innocence,
Tant seulement par ceste congnoissance;
Et les prudentz sçavantz et grans docteurs
Laisse dedans leur vieille peau, doubteux,
Sans s'asseurer, mais vont vacilant, comme
En nuict obscure on void vaciller l'homme
Qui bas et hault de baston et mains taste
Où c'est qu'il est, et tumbe s'il se haste.
Ceste clarté me vint lors esclairer,
Et ceste voix les secretz declairer,
Et la chaleur du feu me penetra
Tant que petit et plus rien me monstra;

Et quant en riens par luy fuz parvenu,
Celluy qui est le vray Tout fut congneu, Fol. 306.
Et me monstra que toute mon estude
Plus que jamais c'estoit ma servitude.
Ce feu divin en ma prison ouvrant
Brulla le hault, et en la descouvrant
Mist le chapeau de laurier tout en cendre,
Remply d'honneur, où tout grand cueur doit tendre.
Tous mes pilliers pilliers ne furent plus,
Et ne fuz plus en leurs vertuz recluz;
Mais toutesfoys les livres des pilliers
Viz sans nul mal à terre tous entiers,
Subjectz à moy, abbattuz à l'envers,
Sans nulz fermantz deslyez et ouvertz.
Mais toutesfoys rien qu'ung mot je ne viz,
Bien qu'il y eust de differentz devis;
Ce mot : « Je suys » partout j'y retrouvay,
Tout le surplus fut de moy reprouvé.
Ce mot icy je congneuz en Hermès
Plus clairement qu'en nul si ne mais,
L'on ne sçauroit Pere et Filz demander
Ne Sainct Esprit plus clair qu'en Pimander;
Or n'estoit il de nation juïfve,
Mais il avoit congnoissance naïfve
Par cest esprit, qui tout homme illumine
Venant au monde et qui çà bas chemine,
De Cil qui Est, duquel l'election
L'avoit tiré à la perfection
De ce sçavoir qui n'est par l'homme aquis,
Et qui seul est à l'homme bien requis.

Job n'estoit il pas prince oriental
Suyvant le bien et delaissant le mal Fol. 306 verso.
Et non subject à circoncision ?
Il a congneu la resurrection
Et en a dit trop myeulx et plus avant
Que nul qui ayt escript, tant soit sçavant.
Celluy qui Est sans doubte il congnoissoit
Et à luy seul sa complaincte adressoit,
Illuminé de ceste charitable
Clarté de Dieu, c'est l'esprit veritable.
Ceste lumiere a Socrates receue
Quant doulcement accepta la cigüe,
Croyant si bien que l'ame est immortelle
Que pour avoir ceste vie eternelle
La mort receut comme en alant aux nopces,
En oubliant ces mondaines negoces,
Disant le corps lequel devoit perir
N'estre pas luy qui ne povoit mourir,
Mais qu'il estoit celeste auquel la Mort
Ne peult toucher ne luy faire aucun tort ;
Nature en luy estoit illuminée
D'une clarté qui du hault ciel est née.
Platon très bien a suyvi sa doctrine,
Qui est si très subtile et si très fine
Que l'on voyt bien, et de tous ses semblables,
Par leurs escriptz tant grans et admirables,
Que chair et sang ne les ont pas apris,
Mais ung esprit seul parle en leurs espritz ;
Et cest esprit en moy si bien ouvra
Que tout mon cueur des livres delivra,

Ne regardant en tous qu'ung seul acteur
Qui fait parler philozophe et aucteur. Fol. 307.
La medecine à terre viz espandre,
Dont ce clair feu me fist le sens entendre :
C'est qu'honorer le medecin il fault,
Car son sçavoir est venu de là hault;
Ministre il est du grand vouloir divin :
S'il fait jeusner ou qu'il oste le vin,
Ou saigement vienne les corps purger,
Nous luy devons obeyr et juger
Qu'il est de Dieu moyen à ce commis,
Et n'estre à luy comme à l'homme soubzmis ;
Car qui en l'ho[m]me a fiance, il est dit
Qu'il est de Dieu reprouvé et mauldit.
Par cest esprit congneuz qu'il n'y a rien
Creé çà bas qui ne nous soit moyen
Pour eslever en hault nostre penser;
De les nommer je ne veulx commancer,
Mais tant y a que toute creature
Du Createur est belle creature.
L'œil charnel rien que le dehors ne voit,
Et c'est le mal qui l'aveugle deçoyt,
Car il croit estre en l'herbe la vertu,
Sans veoir que Dieu est d'elle revestu
Pour aveugler celluy qui cuyde veoir
Et le dedans ne peult appercevoir,
Mais le dehors travaille de congnoistre,
Sans regarder dont la vertu prent estre.
C'est ce qui fait demourer ignorent
Le medecin en tenebre courant.

Et quand ce mot : « Je suys qui suys » se monstre
En son esprit, ô l'heureuse rencontre! Fol. 307 verso.
Alors du pain void la vie et sustance
Estre Dieu seul, où gist la susistance
De tous vivantz, d'arbres et d'animaulx,
Et qui garder veult et homes et chevaulx.
Celluy qui dit : « Je voys », et ne se boutte
Qu'à regarder le dehors, ne void goutte ;
Mais qui ce mot : « Je suys » trouve partout,
Le vray sçavoir a congneu jusqu'au bout ;
Des medecins et de medecine use,
Mais au dehors toutesfoys ne s'abuse ;
L'homme il reçoyt ainsy qu'à Dieu servant,
Sa medecine il congnoist si avant
Qu'il n'y voit rien que la vertu divine.
Ainsy voyant dedans la medecine
Très clairement le Createur ouvrer,
Par cest esprit qui me fist recouvrer
L'intelligence et le sens trop caché,
Je ne fuz plus des livres empesché.
D'autre part, viz tumber mes livres beaulx,
Où sont comprins les sept artz liberaulx ;
Ce feu les a de tresbuscher hastez,
Mais toutesfoys ne les a pas gastez,
Car j'apperceuz que leur beaulté premiere
Croissoit tant plus recevoit de lumiere,
Dont je congneuz que Dieu, à ceste foys,
Qui par raison, par mesure, par poix,
Son œuvre faict, a par sa sapience
Luy seul en l'homme enventé la science ;

Car luy seul est raison, poix et mesure,
Qui fait trouver la science très seure. Fol. 308.
Las! tant me fut ce sçavoir difficile,
Quand de mon œil charnel et imbecile
Je regardoys les figures portraictes,
Que les sçavantz aux livres ont retraictes!
Sans grant labeur des escriptz anciens
Ne se font pas mathematiciens;
Mais quand l'esprit par terre les ouvrant
Fut entre tous ung seul mot descouvrant,
Tout mon travail fut tourné en repoz,
Quant ce beau mot trouvay en tous propoz:
« Je suys qui suys fin et commencement,
« Le seul motif d'un chacun element,
« Auquel tout est et a vie et se meult,
« Celluy qui est fait du tout[1] ce qu'il veult,
« Du sercle rond sans la circunference,
« Par tous costez egal sans difference;
« Commancement ne fin ne s'y retrouve,
« Et n'y a chose estant ou vieille ou neufve
« Qui de ce rond n'ayt pris creation
« Et nourriture et conservation.
« Du monde tiens multitude et grandeur
« Dans ma divine eternelle rondeur;
« La ligne suys, le chemin et la voye
« Par qui nully jamais ne se forvoye;

1. Les deux mss. portent *du tout*. Cette éloquente définition est écrite avec une telle précision, que nous n'avons pas cru devoir nous permettre d'y changer un mot, alors même qu'une correction n'eût pas été téméraire.

« D'exterieur en l'interieur entre
« Qui va par moy, et au milieu du centre
« Me trouvera qui suys le poinct unique,
« La fin, le but de la mathematique;
« Le cercle suys dont toute chose vient,
« Le poinct où tout retourne et se mainctient. **Fol. 308 v°.**
« Je suys qui suys triangle très parfaict,
« Le tout puyssant, saige et bon en effaict,
« Qui fut, qui suys et seray à jamais,
« L'eternel Dieu où n'y a si ne mais[1],
« Pere puyssant du monde createur,
« Très saige Filz du monde redempteur,
« Esprit très sainct le monde illuminant,
« Divinité les troys en ung tenant;
« Brief, aux neuf cieulx ne se voit nul aspect
« Qui n'ayt à moy sa fin et son respect.
« En ces papiers et livres n'a figure
« Qui ne soit veu trop myeulx qu'en l'escripture;
« Je suys qui suys, mais que l'espesse toille
« De l'ignorent et trop aveugle voille
« Soit mys à riens aveques son venin
« Par mon clair feu et mon esprit divin. »
O combien fuz resjouy doublement
Quant j'entend[i]z ces mots si clairement,
Et [que] le secret d'un sçavoir si subtil
M'estoit monstré par cest esprit gentil,
Qui me tournoit la peyne que longtemps

1. Ms. fr. 1522 *L'éternel Dieu qui seray à jamais*. La leçon adoptée ici est fournie par le ms. 24298.

J'avoys portée en plaisant passetemps!
Car puysqu'ung seul est la fin de la peyne
De tous sçavantz, ô bonté souveraine,
Qui a trouvé ce but il se repose,
Car qui a tout ne veult plus nulle chose.
Ce fort esprit aveuglant les voyans,
Illuminant les aveugles croyans,
Monstre qu'ung seul estre et vie à tous donne :
Tout vient de luy et tout à luy retourne. Fol. 309.
La poesie aussy jetta par terre,
La descouvrant, ce doulx feu sans tonnerre ;
Moy, par qui sont ces livres revestuz
Et tant aymez, les voyant abattuz,
Ung bientost pris et l'ayant relevé
Tout plain d'esprit et clarté le trouvay ;
La fiction, faicte subtilement,
Ne donnoit plus du vray l'empeschement ;
Lors je congneuz que les poetes tous
Ont très bien dit de dire « Dieu en nous »,
Car Dieu en eulx leur a fait souvent dire
Ce que jamais par ouyr ne par lire
N'avoient congneu. O povoir autentique
Qui les [a fait], par fureur poetique,
Le temps futur predire clerement
Et le passé monstrer couvertement,
Soubz fiction la verité rendue,
Qui n'estoit point de leurs sens entendue.
Car si le vray, lequel est contenu
En leurs escriptz, fust à leurs cueurs venu,
Il y eust eu autant de bons prophetes

Qu'il y a eu d'agreables poetes;
Et si n'y a prophete qui ne soit
Poete vray, qui bien les apperçoyt.
Ce mot : « Je suys qui suys » en leurs devis
Plus clairement qu'aux troys autres je viz,
Tant qu'il n'y a dans la methamorfose
Qui sçeust trouver de la lettre la glose,
Où Cestuy là qui Est l'on apperçoyve,
Mais que le vray la faulte ne deçoive. Fol. 309 verso.
C'est luy qui fist la terre et le deluge
Là où trouva Deucalion refuge;
C'est luy qui fut destructeur des Geens
Qui furent faictz des serpentines dentz.
Celuy qui Est : c'est le très fort Athlas
Et le sçavoir de la sage Palas;
C'est Jupiter les geantz fouldroyant,
Et le cuyder et l'orgueil pouldroyant,
Qui, dans la tour dont Danes fut concierge,
Par pluye d'or rendit grosse la vierge;
C'est luy duquel l'ignorante Semelle[1]
Ne peut souffrir la divine estincelle;
Divinité fait, plus que nulle fouldre,
L'ame charnelle en son neant resouldre.
Lors mise à riens et convertye en cendre,
Nouvelle vie en les deux œufs vint prendre,
Qui, en passant par ces mers tant nuysantes,
Après au ciel sont estoilles luysantes[2];
C'est Acteon qui cerf est devenu,

1. C'est l'aventure de Sémélè. — 2. Il s'agit des Dioscures.

Portant chapeau d'espines tout cornu,
Par trop aymer ceste nature humaine,
Dont par ses chiens il mourut en grant peyne ;
C'est Leanter qui pour Hero passa
Ceste grand mer, là où il trepassa,
Et par sa mort à soy tyra s'amye,
Qui par mort fut en l'amy endormie ;
Brief il n'y a d'amour nulle figure,
Où je ne trouve au vif la portraicture
Du vray amant et seul amour parfaict,
Par qui tout est pensé et dit et faict. Fol. 310
Et s'il y a quelque chose lacive,
Là se peult veoir la folie naïfve
Et le malheur qui vient de trop aymer,
Que verité nous contrainct de blasmer.
D'autre costé, en regardant Penye,
Qui est de tous et fouye et bannie,
Qui de Procus enyvrée engroissa,
Car l'un le vin, l'autre la faim pressa,
Et, bien que l'un fust à l'autre contraire,
Necessité les sceut si bien attraire
Que des deux vint Amour, le vray moyen
Que l'homme est homme et sans lequel n'est rien :
Celluy qui Est en cest amour je voy,
Il est qui Est, et a son estre en soy,
Bien qu'il soit filz du grant Dieu d'habundance,
Ayant pris chair subjecte à indigence ;
Son povoir vient de la divinité
Et son tourment de nostre humanité,
Dont sort Amour, ce divin feu brullant,

Qui va tout autre amour anichilant.
Celuy qui Est, à qui bien l'ymagine,
Se voit aussy dedans ceste Androgine,
Qui sa moictié ne cesse de cercher,
Ne la trouvant ne se fait que fascher :
Ce feu brullant, ceste amour vehemente,
Qui met en l'ame une divine attente
De recouvrer sa part et sa moictié,
Ne souffrera qu'elle prenne amytié
En autre lieu, car rien que son semblable
Ne lui sçauroit jamais estre agreable.
Joseph voulut ses freres recevoir **Fol. 310 verso.**
Quand son semblable aveques luy peut veoir,
Ou autrement n'eussent point veu sa face.
Jà n'est besoing que si long discours face,
Il me suffit de vous monstrer cest Ung,
Celluy qui Est, que je trouve en chacun
Livre plaisant de ceste poesie,
Dont mon ame est plus que jamais saisie ;
Car si en eulx le mensonge m'a pleu
Las ! mainctenant qu'au descouvert j'ay veu
La verité, Celluy qui Est sans doubte,
Et la doulceur dedans l'amer je gouste,
Lessant l'escorce et prenant la mouëlle,
Plus que jamais voy la poesie belle,
Ne m'arrestant au parler ny au chant,
Mais plus avant dedans je voys marchant ;
Car le dehors, ainsy qu'il souloit faire,
Ne me tient plus lyé par trop me plaire.
En regardant ce pillier poetique,

Par terre viz celluy de rethorique,
Je viz soudain par ce feu abattant,
Et tant s'en fault qu'il allast rien gastant,
Que sa clarté, qui tout illuminoit,
Double beaulté à tous livres donnoit,
Où l'escripture et l'art estoit gardé ;
Mais clairement y estoit regardé
Celuy qui est de l'orateur la grace,
Lequel jamais d'ouyr on ne se lasse :
Celluy qui Est de l'orateur est langue,
Celluy qui Est forge en luy la harangue,
Celluy qui Est est son sens, sa raison, Fol. 311.
Et inventeur de toute l'oraison ;
Celluy qui Est est la vraye eloquence,
Sa grande audace et sa bonne audience,
Puysque sans luy l'homme ne peult rien faire,
Ny communier, moyenner ny parfaire,
Et que de tout est l'estre et le facteur.
Celluy qui Est est le seul orateur :
Si l'orateur par son orgueil s'avance
Et ce don là de luy seul venir pense,
Il est larron desrobant à son maistre
Son sens, sa force, et sa vie et son estre.
Donques voyant Celluy qui Est partout
Es oraisons plus que jamais prent goust,
Voyant Celluy dont la parolle vient,
Qui le bon droict de l'inocent soustient
Ou le fait perdre, exerçant passience
En ses esleuz qui ont en luy fiance.
Plus n'admiray la beaulté de langaige,

L'invention, l'art, la reigle et l'usaige
Que je trouvoys difficile à suyvir,
Car Celluy seul auquel tout doit servir
Ne se voulut dans ces livres celler,
Mais par ce feu clairement reveller,
Comme l'esprit de tout entendement,
Parolle et voix et vie et mouvement.
En ce penser n'estoys fasché ny las,
Quand le pillier plus près viz cheoir à bas
Des livres vieulz, des antiques histoires,
Trèstous ouvers, mais leurs lettres très noires,
Que j'avoys veu par vieillesse effacées, Fol. 311 verso.
Rememorant mainctes choses passées,
Renouveler leur vie par ce feu cler,
Trop plus soudain et beau que nul escler,
Qui les monstra claires et reluysantes,
Et les me fist trouver trop plus plaisantes
Que ne souloys, ce seul Ung retrouvant
En chacun livre où le feu est ouvrant.
Tout empereur ou roy, duquel l'histoire
Je regardoys, me donnoit la memoyre
De ce grand roy, plain d'admiration,
Constitué sur le mont de Syon;
Celluy qui seul conduict la monarchie,
La fait asseoir sur toute hierarchie.
Donné luy a les gentz pour heritaige,
La terre aussy jusqu'au dernier rivaige;
Sceptre puyssant luy a voulu donner
Pour chastier les siens et gouverner :
Bien heureux est qui le peult appaiser

Par ung très humble et amoureux baiser.
Ainsy lisant d'empereurs, roys et princes,
Qui ont conquis royaulmes et provinces,
De leurs bons duqs et chefz et capitaines,
Qui ont l'honneur achapté de leurs peines,
Le seul qui Est dedans leur hardiesse
Voyoys à clair, car il est la noblesse
Qui hors du cueur dechasse villennie
Et qui l'entrée à vice et à peur nye.
C'est luy qui est le cueur de tous les cueurs
Et la victoire aussi de tous vainqueurs,
C'est luy qui est prudence militaire, Fol. 312.
Qui fait tirer la flesche au sagitaire,
Qui fait la lance et l'espée offenser
Quelque orgueilleux qui se cuyde offenser ;
Luy seul qui Est est Dieu de la bataille
Sans qui ne fait l'homme chose qui vaille.
Celluy qui Est je trouvoys en Cartaige,
Qui ont apris, fuyant guerre ou dommaige,
Pour appaiser du Dieu tout puyssant l'ire,
Sacrifier à mort ou à martire
Quelqu'un d'entre eulx, et lors me souvenoit
De Celluy seul qui pour tous mort prenoit.
Celluy qui est en celluy se monstra
Qui toute armé dedans le gouffre entra,
Lequel sembla si contant d'un seul chef
Qu'il se ferma sans [s']ouvrir derechef :
Le povoys veoir enfer pour nous fermé
Quand le puyssant y entra tout armé.
Pour n'alonger propoz, je ne povoys

Histoire veoir sans luy que je trouvoys
Par tous costez, mesmes jusques aux fables :
Tant fut caché soubz propoz agreables
Le grand povoir de Dieu et sa main forte.
Lisant des roys et d'empereurs la sorte,
Je contemploys qui vainquent et combatent,
Et les palais et les hommes abattent,
Edifient et levent d'autre part
Qui de leur grace ont aquis quelque part ;
En ceulx qu'à tort ilz ont à mort offert,
Qui leurs tourmentz doulcement ont souffert,
Du corps de Christ l'ymaige j'en remembre,
Qui a souffert et souffre en chascun membre **Fol. 312 verso.**
Depuys le temps de l'inocent Abel,
Et souffrira jusqu'au dernier mortel
Juste ou esleu ; mais quand au divin corps
Seront uniz tous les membres, alors
Royaulme, empire et papal cessera,
Car Dieu seul [roy] et grand prestre sera.
Déjà l'est il, mais il est incongneu,
Et le sera jusqu'à ce que venu
Soit sur son arc triomphant et celeste ;
Celuy qui est sera lors manifeste,
Bons et mauvais triumpher le verront,
Les uns cryront et les autres riront ;
Et qui aura çà bas l'homme adoré
Et Dieu en luy, estre tout ignoré,
Se trouvera de son labeur confuz,
En recevant du repoz le refuz ;
Mais l'œil qui est par la foy inspiré

Et qui au blanc a visé et a tiré,
Ne regardant qu'ung seul en toute chose,
Aura repoz et desjà se repose.
Ce propoz là je pensoys, et aloys
Tout regardant, quant le pillier des loix
Viz à mes piedz aveques les canons
Et les decretz, que si cher nous tenons.
Le feu brulla des loix l'obscurité
Et me monstra du sens la pureté,
Non pour debattre et vouloir contester
Qu'il seroit bon de plusieurs loix oster,
Ou moderer, accorder, exposer,
Ou rabiller et si bien disposer Fol. 313.
Qu'il n'y eust loy qui fust desrogative
De ceste loy naturelle et naifve,
Que Dieu planta au cueur du premier homme,
Depuys qu'il eut transgressé par la pomme :
C'est ceste loy dont les justes vesquirent,
Qui Dieu partout en toutes choses virent ;
Ce n'est aussy pour dire que la loy
Escripte soit de si très bon aloy
Qu'elle suffit quant à la punitive
Justice, aussy à la distributive,
Ny dire aussi que ceste loy de grace
La loy humaine abolit ou efface.
Ma fin n'est pas de reprendre ou de mordre,
De rabiller ou de confondre l'ordre,
Mais ouy bien comme ce feu entendre
Me fist la loy, et comme on la doit prendre :
Ceste clarté, ce veritable feu

Me fist Celluy qui Est veoir au milieu
De toutes loix, tant que les plus rebelles,
En le voyant parmy, je trouvay belles.
Ce clair esprit les yeulx illumina
De Socrates, quand il determina
D'endurer mort pour obeyr aux loix
De son pays, combien qu'il eust le choix
Pour ce coup là d'endurer le danger
Et se saulver en pays estranger.
Je ne craindz point de dire sa response
Estre de Dieu, par son esprit, semonce :
« Les loix, dist-il, en terres differentes
« Des loix d'en hault sont seurs et parentes, Fol. 313 verso.
« Que tout arrest des seurs au ciel donné
« Est par les seurs de la terre ordonné.
« Je m'enfuys de celles de ma terre,
« Je n'auray moins aux estrangeres guerre.
« Si j'ay de mort par le ciel ma sentence,
« Avoir ne puys de la terre dispense,
« Car tous pays luy sont obeyssans ;
« Parquoy plustost à mourir me consens
« En ce pays, par ses loix, dont le soing
« J'ay tousjours eu, que de mourir plus loing,
« Sachant très bien que si le ciel à mort
« Ne m'a livré, nul ne peult tenir tort
« A son povoir ny à mon innocence ;
« Donq à ses loys feray l'obeyssance. »
Ce philozophe, en si saige oraison,
A surmonté toute humaine raison.
O chrestiens, qui la foy catholique

Pensez avoir, regardez ceste etnique,
Au moins tel est de l'Eglise tenu,
Voyez à quel sçavoir il est venu :
De Celluy seul qui Est a eu science,
Car autrement n'auroit eu passience.
Nous, ignorans, craignons les loix civiles,
Papes et roys, et parlemens de villes,
Tourmentz, gibetz et chaynes et prisons,
Tant que par peur souvent le vray taisons ;
Regardons hault à nostre election,
Nous ne craindrons la condamnation
Que contre nous l'homme peult decretter ;
Mort ne tourment ne vouldrons rejecter, Fol. 314.
Sachant qu'ung Dieu — [c']est Celluy seul qui Est —
A contre nous de mort donné l'arrest,
Lequel devons aussy doulcement prendre
Que si sa voix vive povions entendre,
Croyant qu'il est des hommes le povoir
Et que rien n'est fait que par son vouloir.
Donques, voyant le povoir evident
De ce grand roy et premier president,
La loy que tant j'avoys tenue obscure
M'estoit très claire, et doulce la plus dure,
Veu qu'il n'y a qu'ung seul legislateur
Qui de justice est le vray zelateur,
Qui fait escrire aux empereurs et roys,
Jurisconsultes et papes, tous leurs droictz :
Qui les regarde, il perit soubz leur faix,
Mais qui void Dieu en eulx, il vit en paix.
Ces livres là des loix je regardoys

Et à ce seul que j'y vis j'entendoys,
Mais contrainct fuz de regarder derriere,
Car de ce feu la puyssance et lumiere
Avoit jetté par terre le pillier
Que j'avoys sceu plus fort edifier,
Voire et ouvrir par milles et par cens
Les livres cloz en me monstrant leur sens :
Theologie alors viz sans obstacle
Que je trouvoys difficile miracle,
Car leurs ergotz et leurs distinctions,
Assavoir mon et contradictions,
N'ont resisté qu'à travers leur escorce
Celluy qui Est ne se monstre en sa force ; **Fol. 314 verso.**
Luy qui le ciel jusqu'à la terre abesse,
Qui fist parler myeulx que l'homme l'anesse,
Fait parler ceulx qui n'ont langue ne bouche,
Et des parleurs si fort la gorge bousche
Que seulement la voix n'en peult sortir.
C'est Celluy seul qui sçait bien assortir
Les instrumens pour sa volunté faire,
C'est luy qui sçait à luy mesmes complaire ;
Par luy aussy à luy nous complaisons,
Par luy en nous tout son vouloir faisons.
Docteur n'y a qui sur papier sçeust mettre
Ung tout seul mot ny escrire une lettre,
Si la vertu de Dieu ne luy permet,
Qui plume et encre et force en sa main met ;
Mais s'il advient que ce docteur abuze,
Cuydant sçavoir sans ceste grace infuse,
Et qu'il se vueille à escrire ingerer

Sans que l'Esprit luy vienne suggerer
Des sainctz escriptz la vraye intelligence,
Il ne sçauroit, par nulle diligence
De son sçavoir aquis fresle et humain,
Faire ung bon traict de sa mortelle main ;
Mais ceulx qui sont du Sainct Esprit conduictz
Ne sont jamais seducteurs ne seduictz.
Celuy qui Est se voit en ces deux sortes :
Car, en lisant des uns les œuvres mortes,
L'on void Dieu seul aveuglissant les yeulx
De ceulx qui sont plains de leur Adam vieulx,
De leur cuyder et de leur vaine gloire,
Lesquelz auront horrible purgatoire, Fol. 315.
Changeant le mal en bien, le bien en mal,
Voire et en lieu de monter tout aval
Vont mener ceulx en une basse fosse
Qui les ont creuz ; ainsy l'aveugle pousse
L'aveugle au lieu où l'on brulle et l'on tremble,
Pour cheminer d'une doctrine ensemble.
La verité a dit : « Laissez-les là » :
Laissons les donc, mais voyons par cela
Que Dieu n'est moins en eulx très glorieux,
Les aveuglant, que bon et gracieux
Se monstre en ceulx qui n'ont d'eulx nulle estime,
Qui prennent Dieu pour la force et la lyme
De leur sçavoir et leur simple parler,
Dont humblement se sont voulu meller,
Ne s'estimant, je dy le plus sçavant,
Fors que la plume au leger escrivant,
Du Sainct Esprit l'instrument imparfaict,

Sans lequel n'est ung seul bon livre fait.
O que celluy qui a l'experience
Du Saint Esprit voit bien la difference
Des escrivans, car en ung purement
Trouve Celluy qui Est tant clairement,
Qu'il peult juger l'esprit evangelique
Parler dedans ce docteur autantique ;
En l'autre non, mais ung cuyder haultain
De trop sçavoir conduysant plume et main.
Mais pour juger des mauvais et des bons
Ce qui en est, fault que nous regardons
Qui le plus près de l'Escripture touche,
Car l'Evangile est la pierre de touche Fol. 315 verso.
Où du bon or se congnoist la valeur
Et du plus bas la foiblesse et paleur.
Tout bon docteur en ses espritz cherchant
De descouvrir le cueur lasche et meschant
Du vieil Adam et sa condition,
Plain de peché et de damnation,
En le mettant à riens et mort et cendre,
Qui, d'autre part, s'efforce à faire entendre
Que Dieu est tout estre, bonté, sçavoir,
Verité, vie et puyssance et povoir,
Auquel nous tous vivons, mouvons et sommes,
Qui a porté de noz pechez les sommes,
Et sur la croix par dure passion
En a pour nous fait satisfaction,
Et qu'à luy seul et en luy devons croire,
En luy rendant louange, honneur et gloire,
En reverant et craingnant sa puyssance,

Et s'asseurer en ceste congnoissance
Du seul vray Dieu, createur et bon pere,
Et de Jesus, que pour nous estre frere
Et redempteur a çà bas envoyé,
Nous rachaptant du monde desvoyé,
N'ayant desdaing de nostre chair mortelle :
En ces deux poinctz gist la vie eternelle.
Ce docteur là, qui telle verité
Par escript mect, a très bien meritté
D'estre estimé sçavant et veritable.
L'autre, duquel la doctrine est doubtable,
C'est cestuy là qui l'homme enorgueillit
Et qui l'excuse encores qu'il faillist, Fol. 316.
En luy donnant povoir, sçavoir, bonté,
Et que par luy peult bien estre dumpté
Le peché joinct à nostre chair humaine,
Voire effacé par son labeur et peyne ;
Ainsy le fait confier en son œuvre
Et son enfer en son neant luy cœuvre
D'une si povre et foible couverture
Que, s'arrestant trop à la creature,
Du Createur la confiance il pert,
Ne le voyant aux livres en appert ;
Mais loing de luy, comme ung juge effroyable,
Est Jesus Christ à demy secourable,
Comme n'ayant entierement parfaict
Nostre salut ainsy comme il a fait.
En ces deux poinctz gist la damnation
D'attribuer nostre salvation,
Redemption, aux hommes en partie,

Et de luy seul dont la vie est partie
Ne croyre pas que du tout dependons,
Affin qu'honneur à luy seul nous rendons.
Ces livres là diminuant l'honneur,
Gloire et vertu qu'au souverain seigneur,
En le louant, devons attribuer,
Qui nostre foy en doubte faict muer,
Qui arrester nous fait en mille sortes
Et confier aux creatures mortes :
Ces escriptz là, tant soient ilz devotz,
Bien painctz, bien dictz et rempliz de beaulx motz,
Ils sont suspectz et leurs doctrines aussy.
Mais les premiers, qui suyvent sans nul si Fol. 316 verso.
L'intention de la Bible sacrée,
— Ceste doctrine au cueur doibt estre ancrée
Pour tirer hors nostre nef du naufrage,
Ou rien ne sert aviron ne cordage, —
Mais cest esprit dans la parolle encloz,
Quant il luy plaist, myeulx qu'à fer ou [à] cloux
Celluy qui Est en nostre cueur imprime,
Et ce beau mot, qui descend de la cime
Du ciel très hault et du cein paternel,
Engrave en nous, dont le povoir est tel
Que nostre nef, d'espoir desemparée,
A sa venue est du tout reparée,
L'unde abattue et rompu le vent fort,
Tant qu'elle vient à son desiré port :
Ces livres là partout se doivent lire,
Et cestuy là les sçaura bien eslire
Qui a toujours son sens excercité

En l'Escripture, et qui est excité
De cest esprit divin, qui est aucteur
De Verité contre l'esprit menteur.
Ces livres donc clairement j'advisoys
Et en mon cueur de chascun [devisoys ;]
Mais entre tous j'en viz ung d'une femme,
Depuys cent ans escript, remply de flamme
De charité, si très ardentement
Que rien qu'amour n'estoit son argument,
Commancement et fin de son parler,
Que l'on sentoit, en le lisant, bruller
Dedans le cueur ung cuyder faulx et vain,
[Par] cest amour, qui brulle si soudain
Que du rocher ïl fait saillir l'eau vive [1]. Fol. 317.
O qu'elle estoit ceste femme ententive
A recevoir cest amour qui brulloit
Son cueur et ceulx ausquelz elle parloit !
Bien congnoissoit par cest esprit subtil
Le vray amy qu'elle nommoit Gentil
Et son Loing Près. O que c'est bien nommé
Celluy qui doit par sus tous estre aymé !
Le Gentil n'est subject à servitude,
Mais par amour prend la solicitude
De declarer sa grande bonté haulte,

1. Il s'agit probablement ici de sainte Catherine de Sienne, dont Marguerite semble avoir étudié les écrits. Nous devons néanmoins reconnaître que de longues recherches faites dans les œuvres de la célèbre mystique et dans les nombreuses biographies dont elle a été l'objet, ne nous ont pas permis de retrouver les expressions particulières rapportées dans ce curieux passage des Prisons.

Où de bonté et d'amour y a faulte ;
Il donne et mect là où il n'y a riens
Et par amour communique ses biens ;
Il est gentil, et par sa gentillesse
Gentille fait et plaine de noblesse
L'ame charnelle, et qui est si très orde
Qu'elle n'a rien meritté que la corde,
Pour la trainer en l'eternel supplice,
Tant est vilaine et plaine de malice !
Mais ce Gentil sa gentillesse espand
Sur la vilaine, et point ne s'en repent,
Car de noblesse il ne pert ung seul poinct
En la donnant où n'y en avoit point,
Mais anoblit par gentillesse l'ame,
Que de vilaine il fait devenir dame ;
Il est gentil et gentillement ouvre
En l'humble cueur auquel il se descouvre.
Loing se peult dire en voyant sa haultesse
Tant differente à nostre petitesse ; Fol. 317 verso.
Le ciel est loing d'enfer, divinité
Loing de la chair de nostre humanité,
Le bien du mal, et la vertu du vice.
Mais vraye amour usant de son office,
Ce Dieu, tant loing qu'il ne se laissoit veoir,
A rendu près de nous ; par son povoir
Ce Loing est Près, et le ciel à la terre
Amour fait joindre, mettant fin à la guerre
D'entre le Loing et Près, par tel accord
Que le très Loing, vaincu par une mort,
Est près de nous, mais je vous dy si près

Que je ne puys trouver termes exprès
Pour declairer comme est près ce très Loing.
Mais qui a veu, par extresme besoing,
Combien de mal vient du Loing purement
Qui a perdu du Près le sentement,
Dira le Près nous estre en tout affaire
Comme la vie et l'estre necessaire.
Gentil Loing Près ! et que ce nom est beau !
Il est puyssant pour faire du tumbeau
Saillir le mort, car, où ce Loing Près vient,
Mort ny enfer le pecheur ne detient.
Gentil Loing Près ! celle qui t'appella
Par ung tel nom, à mon gré, myeulx parla
Que maint docteur qui tant a travaillé
D'estudier, dont je m'esmerveillay
Comme ung esprit d'une vierge si basse
Fut si remply de la divine grace ;
Car ceulx, qui ont bien longuement apris,
De leur travail doivent avoir le pris,
Estans louez d'avoir fait leur devoir Fol. 318.
Pour aquerir ung si divin sçavoir ;
Mais ceste-cy, remplye d'ignorance,
Qui n'avoit point des lettres apparence
Et qui n'avoit frequenté nulle escolle,
Fors de l'Esprit qui tout esprit console :
En l'escoutant parler clair comme ung ange,
Je n'en sçauroys donner nulle louange
A ceste là qui est de sçavoir plaine
Sans son labeur, son estude ou sa peyne ;
Mais à Celluy duquel elle est aymée

Et par amour toute en luy transformée
En fault donner l'honneur entierement.
Car il en est fin et commancement,
Et se voit myeulx sa puyssance divine,
Où moyns reluyt science femenine ;
Dont ce gentil Loing Près est honoré,
Voyant qu'il a haultement labouré,
Et par amour l'ignorance subtille
Rendue il a et sçavante et gentille ;
Car tel qu'il est sa bonté sans meritte
Rend le vaisseau où par grâce il habitte.
Je sçay très bien que le docteur sçavant,
Qui est à Dieu par son labeur servant,
Et qui nous rend l'Escripture evidente
Où sa peyne est à l'esperit aydante,
Estant par foy uny au Createur,
Lequel le prend pour cooperateur
De son ouvraige, ouvraige salutaire :
C'est, sans cesser, arracher et retraire
De l'ignorance et de la main du diable Fol. 318 verso.
L'ame, que Dieu a faicte à son ymage.
Ces bons docteurs, où l'on se doit mirer,
Assez ne puys louer ny admirer,
Ny n'ay sçavoir pour leur esprit comprendre,
Ny de leurs faictz digne louange rendre ;
Mais seulement de celle m'esmerveille
Dont je n'ay veu escripture pareille,
Et qui n'a eu pour maistre et precepteur
Qu'Amour tout seul de soymesme inventeur.
Ainsy tournant ces livres et virant,

Que tant je fuz de sçavoir desirant,
Je congneuz bien que du tout leur possible
Chacun tendoit de declairer la Bible,
Qui de science est le vray fundement,
Ce que nul œil ne peult veoir clairement
Sans la clarté de l'esprit veritable.
Ceste clarté me fut tant secourable
Que le seul ung Celluy qui Est me monstre
En chasque lettre, où mon œil se rencontre ;
Et, nonobstant qu'en tous livres il soit,
Si l'œil de chair la lettre ne deçoit,
En cestuy cy, où n'y a mot ny tiltre
Que le divin esprit n'ayt voulu tistre,
Très clairement se peult veoir et aprandre,
Gouster, sçavoir, incorporer et prandre.
Ce livre icy est escript du grant doigt
Donnant povoir au porteur de la Loy,
Dont il vainquit tous les magiciens
De Pharaon et leurs artz anciens.
C'est ce doigt là qui escrivit les tables Fol. 319.
Dessus le mont des mandemens notables,
Dont le peché rendit le peuple indigne
De regarder ceste lettre benigne ;
Car l'œil lisant la lettre en vain labeure,
Si le peché en son cueur fait demeure ;
Le doigt de Dieu a le peché prescript
Dedans le cueur là où il a escript
Son sainct vouloir, sa juste intention.
Et sa vertu fait une motion
Par charité, qui n'est plustost sortie

Du doigt de Dieu qu'elle ne soit sentye ;
Ce puyssant doigt escript, meult et reforme
Le cueur de chair, et par nouvelle forme
Le fait divin, luy qui estoit charnel,
En le rendant par la mort eternel ;
Ce doigt de Dieu nous monstre l'amytié
Du Pere à nous, non point par la moietié
Mais toute entiere et telle qu'il la pense.
Dont par escript nous donne congnoissance ;
Par ce doigt là chascun peult recevoir
Le necessaire et suffisant sçavoir.
O livre escript de la divine main,
Manne très doulce et necessaire pain,
Sans lequel est nostre ame pis que morte,
Bien heureux est qui en la main te porte
Et en son sain comme ung tresor te garde,
Et plus heureux qui te lit et regarde
Et par plaisir aveques toy confere ;
Mais très heureux celluy qui te prefere
A tous les biens que le monde luy donne, **Fol. 319 verso.**
Lesquelz pour toy sans regret habandonne,
Duquel le cueur est librairie faicte
Pour reposer de ce très grand prophete
Le livre saint, l'Escripture immortelle,
Où gist la Loy tousjours vieille et nouvelle :
Vieille, faisant sentir Adau le vieulx
De tout mal fait sans cesser envieux,
Vieille, en monstrant nostre creation,
Nostre neant, nostre dejection,
Vieille en rigueur,d'aspre commandement

Que l'on ne peult accomplir nullement,
Quoy qu'elle dye ou commande ou exorte,
Qui n'est porté d'une vertu plus forte ;
Car rendre à Dieu ce qui luy appartient,
Le cueur de l'homme ung tel povoir ne tient :
Parquoy elle est loy vieille et de rigueur,
Puys loy nouvelle est de telle vigueur
Que l'homme peult de mort ressusciter
Et le pecheur à bien faire exciter ;
Loy de doulceur, de bonté et de grace,
Qui la rigueur de la premiere efface,
En effaçant le peché du pecheur,
Loy, que partout doit porter le prescheur,
Loy aportant la très bonne nouvelle
Du vray salut, qui l'homme renouvelle,
Loy par qui est le malade guery,
Où le povoir estoit mort et pery
De faire bien. O loy qui veult donner
Telle vertu que tu faiz retourner
Le vieil Adam en premiere jeunesse Fol. 320.
Et le vilain en parfaicte noblesse,
Loy qui luy metz en main force et vertu,
Loy par laquelle il est si revestu
De Jesuchrist, que luy abhominable
A l'œil de Dieu est fait très agreable
Par ceste peau et très puyssante escorce,
Dedans laquelle il reprent telle force
Qu'il peult la loy de rigueur observer,
Et de peché aussy se preserver ;
Car ceste peau de l'agneau triumphant

Le fait de Dieu devenir vray enfant,
Par l'union du Filz du Pere aymé,
Pour lequel est filz adoptif nommé ;
Et si le Filz son nom luy communique,
De ses vertuz luy donne la pratique :
Parquoy, uny à ce parfaict amant,
Peult accomplir la Loy entierement.
Ceste Loy donq de rigueur tant noircie
Est par la loy de la grace adoulcie,
Par qui l'amour en nostre cueur opere ;
Et cest amour satisfaict Dieu le pere,
Car Jesuchrist, faisant en nous sejour,
En nous la Loy acomplit par amour :
La fin, le but de toutes ces deux loix,
C'est Jesuchrist, qu'ignorer je souloys
Pour m'arrester à ceste lettre escripte,
Où est la mort au vif paincte et descripte.
Longtemps m'en suys contanté et repeu,
Car pas n'estoit le voille en moy rompu ;
Mais, par ce feu et lumiere eclairante, **Fol. 320 verso.**
Qui le secret du livre est declairante,
Celluy qui Est je viz clair sans obstacle
Et dans ce feu, ô merveilleux miracle !
L'esprit divin, qui livres et papiers
Et fundement et murailles et pilliers
Avoit jetté par terre doulcement,
Et les faisoit servir de pavement
Par où povoys en liberté marcher,
Sans plus m'enclorre en eulx ny m'y cacher.
Cest esprit là des livres me fist maistre,

Qui serf en fuz, à dextre et [à] senestre
Me fut decloz, ouvert et delié
Le sens qui trop m'avoit esté lyé,
Couvert, caché, me liant et couvrant
Par ignorance, où m'aloys enyvrant ;
Car le desir de sçavoir je beuvoys
Jusques à trop, combien que n'y trouvoys
Contantement ny satisfaction,
Ny à ma soif desalteration.
De ces desirs à miliers et à cens,
Tous mes espritz, mes forces et mes sens
Furent liez si bien et finement,
Que mon vouloir et mon entendement
Par ung cuyder, aveques ma raison,
Dedans mon cueur forgèrent ma prison :
Ce qu'au dehors en mon corps je sentoys ;
Tant que jamais de prison ne sortoys,
Car, quand le cueur est pris, le corps n'est pas
En liberté de faire ung tout seul pas.
Mais cest Esprit, qui au cueur frappe droit, Fol. 321.
Rompt le lyen qui le tient en destroict,
Et quand cuyder d'estre chose qui vaille
Et le desir ont perdu la bataille
Contre l'Esprit, lequel monstre combien
Peu de chose est ung homme et moins que rien,
Et que ce Rien vient [à] estre agreable,
Plus que l'honneur plaisant et proffitable,
Les livres sont ouvertz, decloz, patens,
Et les labeurs tournez en passetemps.
Ainsy fut fait, car ce feu combatit

Mon cueur, et moy vainquit et abattit
Tant que je fuz très clairement voyant
Que mon cuyder et moy estions noyant;
Et quand ce Rien de bon cueur j'euz receu,
Celluy qui Est fut soudain apperceu
Dans chascun livre et papier et volume.
Par cest Esprit, dont la clarté alume
Toute tenebre, et toute prison rompt,
Poulsé d'amour qui le rend fort et prompt.
Or fuz je donc par ce feu mys au large,
Qui d'ignorance et cuyder me descharge,
Et ma prison en liberté muée,
Voire en repoz ma peine commuée.
Tous mes lyens, par qui fuz empesché
D'aller avant : j'en fuz bien detaché,
Et qui plus est me servirent de corde
Pour me tirer à la misericorde.
Ainsy deffaict de tous empeschemens,
M'assis pour veoir ces deux beaux testamens,
M'arrestant là, ainsi qu'au but final, Fol. 321 verso.
Cause de bien, destruction de mal;
Ces instrumens n'ayans qu'un seul respect
Par union d'amour d'un trive aspect.
L'un regardait vers l'autre à luy contraire,
Couvrant tous deux le propiciatoire,
Ainsy que deux cherubins très ardans,
Qui tous deux sont en ung poinct pretendans :
C'est d'accorder leur different langaige
A monstrer ung seul bon, puyssant et saige.
Moy regardant ceste figure estrange,

Considerant de l'un et de l'autre ange
Le doulx regard et façon admirable,
Du beau milieu de la dorée table
Mise sur l'arche, où la manne est enclose,
Il me sembla que j'ouÿs quelque chose,
Non come ung vent de la terre partant,
Ny comme ung feu ses flammes departant,
Mais comme ung vent gracieux et plaisant,
Très doulx et souef, lequel m'alloit disant
Par ung parler d'esprit et de feu plain
Que je ne peuz veoir ny entendre à plain,
Car si remply je fuz de ceste gloire
Que ce qui est possible à ma memoire
D'en retenir est moins que rien, au pris
Du très grand bien dont je fuz tout espris.
Le son fut doulx, mais si très vehement
Qu'il estourdit mes sens entierement;
Et si j'avoys eu le cueur esjouy,
Quand, en lisant, premierement j'ouÿ
Celluy qui Est se declairer sans faincte Fol. 322.
En toute lettre et escripture maincte,
Dont contanter assez je me devoys,
Ceste seconde insupportable voix
Me resjouyt et m'attyra à soy
En me faisant passer par dessus moy.
Mais je ne peuz du très grand bien jouyr
De la parolle en ceste voix ouyr
Toute par rang, car elle fut si prompte
Qu'impossible est que je le vous racompte;
Impossible est qu'une mortelle aureille

Sceust distinguer ceste voix non pareille,
Ny la memoyre en donner souvenir,
Ny que le cueur la sceust bien retenir.
Mais de son prompt passaige ne me plains,
Car en passant laissa nos sens si plains
De sa vertu, où toute force habunde,
De son sçavoir et doctrine parfunde,
De son amour et feu vivifiant,
De sa bonté les siens bonifiant,
Que si la voix en moy eust fait demeure
Tant seulement une minute d'heure,
Si doulce estoit qu'elle eust esté suyvie
De ma povre ame estant d'amour ravie ;
Car sans regret elle eust lessé mon corps
Pour estre unye à ses divins accordz.
Ce n'estoit pas ceste voix effreyable
De Dieu, qui fut à son peuple importable
Disant : « Elle est de telle pesanteur
« Que myeulx aymons parler au serviteur. »
Pas n'est la voix pour laquelle Caïn Fol. 322 verso.
Mist son esprit et salut en dedaing;
Pas n'est la voix qui si avant chercha
Le cueur d'Adam que d'elle il se cacha ;
Pas n'est la voix qu'Abraham proposa
Au malheureux qui requerir l'oza
De bien peu d'eau dont avoit fait refuz,
Mais il en fut par ce pere confuz :
Las ! c'est la voix qui à Noé promist,
Quand hors de l'eau et de la mort le mist,
Que jamais plus ce monde grand par eau

Ne destruyroit, et, pour mettre le seeau
A sa promesse, l'arc luy monstra aux eyeulx,
Dont en repoz mist ce bon homme vieulx ;
C'est ceste voix qui, par bonté immense,
Promist donner à son juste semense,
Lorsque d'enfans avoit perdu l'espoir,
Mais contre espoir son espoir eut povoir ;
Ceste voix là sa promesse adjousta
A son Jacob, quand contre luy jousta :
L'ange par l'homme à l'heure fut vaincu,
Lequel n'avoit que la foy pour escu ;
C'est ceste voix que l'on luy apporta,
Estant bien vieulx, dont se reconforta,
Quand on luy dist que son Joseph vivoit
En tel honneur qu'Egipte luy servoit ;
C'est ceste voix qui Moÿse appella
Dans le buisson, et puys à luy parla,
En luy donnant povoir de retirer
Ceulx que vouloit Pharaon martirer ;
C'est ceste voix disant de son David, Fol. 323.
Qui le vouloir de Dieu par foy suyvit,
Qu'ung homme avoit trouvé selon son cueur,
Dont le peché ne vainquit la faveur
Que luy avoit pour l'advenir promise ;
C'est ceste voix qui par l'Esprit est mise
Au cueur de tout patriarche et prophete
Disant du Christ chose encore non faicte ;
C'est ceste voix que Saint Jehan se dit estre,
Car la parolle il laissa à son maistre,
Et par sa voix il nous monstra l'aigneau,

Le portefaix de tout nostre fardeau ;
C'est ceste voix qui, en tant de façons,
De temps et lieux, de personnes et sons,
S'est faicte ouyr par doulceur et rudesse,
Et par menasse et par doulce promesse,
Pour attirer au ciel ce monde bas,
Et de tristesse en l'eternel soulas,
Dont bien petis en furent les prouffitz :
Mais à la fin ceste voix par le Filz
S'est faicte ouyr, en s'escriant si hault
Que croyre, aymer et confesser le fault.
C'est ceste voix qui dist : « Venez trestous
« A moy qui suys tant amyable et doulx. »
Ceste voix dist : « Retournez, retournez,
« O Sunamitte, et à moy seul venez. »
Puys dist : « Venez, faictes de voz cueurs seaux,
« Tous ayans soif puyser des vives eaux. »
Ceste voix là l'amy ressuscita
Lorsqu'à pleurer vraye amour l'incita,
Ceste voix là par son puyssant effort, Fol. 323 verso.
N'estimant rien le povoir de la mort,
D'entre ses dentz en a plusieurs tirez,
Que pourrez veoir quand l'escript saint lirez ;
Ceste voix là, tant admirable et digne,
Nous a monstré la volunté divine
Parlant, preschant en tous lieux et au temple,
La confirmant de miracle et d'exemple ;
Et pour la fin, c'est la voix qui pria
Pour les pecheurs, et qui si hault cria
Qu'elle perça oreilles et entrailles

De la justice et du Dieu des batailles,
Qui du peché soudain prenoit vengeance,
Fut exaulcé[e] apportant indulgence
Que jamais nul n'avoit sceu aquerir
Par son prier, pleurer ou requerir ;
C'est ceste voix de Jacob qui supplante
Du frere grand le bien, car il se plante
Devant le pere, où benediction
Receut estant couvert de passion,
Que merittoit le peché qu'il portoit
Par ceste peau qui nous representoit ;
C'est ceste voix par laquelle derive
De Dieu à nous ceste parolle vive,
Qui tant et tant de bons motz a chanté
Qu'il n'y a cueur qui n'en soit contanté :
Quand est du mien, s'il n'en est satisfaict
Entierement, il est très imparfaict,
Car rocher n'est si dur qui n'en fendist,
Ou qui de l'eau en l'oyant ne rendist.
Ung mot sans plus d'elle j'ay retenu, Fol. 324.
Qui est souvent devant mes yeulx venu :
« Où est l'Esprit là est la liberté ».
Et me donna ce mot la seureté
Qu'ayant receu cest esprit veritable,
Plus ne seroys prisonnier miserable,
Car cest Esprit, qui tout m'aneantit
Et mon cuyder et desir amortit,
Me sçait et peult en ung Rien transformer ;
Et ce Rien là ne se peult enfermer,
Car Rien ne crainct prison ne porte close,

Ilz n'ont povoir sinon sur quelque chose ;
Mais où cuyder d'estre est entretenu,
Tant soit petit, peult estre retenu ;
Et quand ce Riens à son Tout est uny,
Et le cuyder en luy mort et puny,
C'est liberté plaisante, pure et plaine,
Contantement et joye souveraine.
Tout le malheur que l'homme peult patir
Ne se sçauroit de Rien faire sentir,
Et de tout bien qui l'homme en orgueil monte
Celuy qui est mis à Riens ne tient compte,
Car Tout, auquel inseparablement
Il est uny, est son seul sentement ;
Et ce Tout là ne sçauroit estre pris,
Car tout le monde est dedans luy compris.
Ce Tout est tel qu'on ne le peult comprendre,
Et tout comprent, de nul ne peult aprendre
Et tout aprent, tout le monde environne
Ce Tout qui est de ses œuvres couronne ;
Et tout l'honneur à luy seul appartient, **Fol. 324 verso.**
Gloire et amour, comme à celluy dont vient
Tout ; ce qu'il fait est et sera à naistre,
Car par ce Tout et en ce Tout ont estre ·
Il les enclost par grandeur indicible
Et vit en eulx par façon invisible ;
Par le dehors toutes choses contient
Et par dedans en les tenant se tient.
Qui pourra donc ce Tout emprisonner?
Nul, car sur tous a povoir d'ordonner.
Et cestuy là qui ce Tout a congneu

Tant qu'il est Rien en son sens devenu,
Ne se sentant plus estre ne plus vivre,
Et ce cuyder; qui les mondains enyvre,
Il voit deffaict, et la verité prendre
Son lieu au cueur, en luy faisant entendre
Que Celluy seul qui Est est de tous maistre,
Et qu'il est Tout en tous, la vie et l'estre;
La verité monstrant ce Tout parfaict
Rend le cuyder et l'homme tout deffaict,
Car hors du Tout n'est habitation
Où l'homme puysse aquerir station;
Si par cuyder quelque chose il se pense,
De son seul Tout s'eslongne et de science[1],
Mescongnoissant son estre tel qu'il est,
D'estre à son Tout uny il n'est pas prest;
Mais quand son Rien il voit et tel se sent,
Il vient petit, povre, nud, innocent,
Et si petit qu'estre en luy ne sejourne[2],
Mais en son Tout le voit et le retourne.
Car puysqu'au Tout son estre voit et veult Fol. 325.
Qu'en luy seul soit, son Rien à l'heure peult;
Et ce Tout là, où son seul estre il croit
S'incorporer et retourner tout droit,
C'est le chef d'œuvre et de foy et d'amour
Par qui au Tout le Rien fait son retour.
Qui prendra donc ce Rien qui est vollé
Jusqu'à son Tout, auquel est si collé

1. Ms. 24298, f° 174, *desavance*. — 2. Le ms. 1522 porte : *Et si très rien qu'estre en luy ne séjorne.*

Que la haulteur du ciel, ny le profond,
Empeschement à l'union ne font?
Mort ny peché, douleur ny passion
N'en feront point la separation,
Car cest amour de Dieu est invincible,
Et tout luy est et facile et possible;
Parquoy tenir ne peult prison ne corde
Celluy qui est par la misericorde
De ce grand Tout, par vive congnoissance,
Mis tout à Rien, ainsi qu'à sa naissance,
Et si petit qu'il ne se peult congnoistre
Fors seulement en sa vie et son estre,
Qu'il[1] recongnoist en son Tout seulement,
Parquoy ce Riens n'a peur de nul tourment.
En luy est bien la liberté libere,
Car ce qu'il veult et ce qu'il delibere
Il sçait et peult faire à sa volunté,
Et nul vivant n'est franc ny exempté
De son povoir et feu inevitable;
Parquoy il est à soy mesme agreable,
De soy contant, satisfaict et joyeulx,
Car il est Tout, qui la terre et les cyeulx Fol. 325 verso
En ses braz tient et les tourne et demayne,
Comme il luy plaist, et dedans se promaine.
Mais sa bonté, qui jamais n'est oyseuse,
Qui de sa gloire est tousjours amoureuse,
A fait le ciel à force d'amour fendre
Et son seul filz çà bas à nous descendre,

1. Ms. *qui*.

Pour nous tirer de prison orde et salle
Où le cuyder, plain d'invention malle,
Nous retenoit, et faisoit apparoistre
Que chacun doit penser quelque chose estre ;
Et puys desir d'estre et valoir beaucoup
Suyvoit cuyder, et plaisir tout à coup
Après les deux venoit le cueur lyer,
En lui donnant de peynes ung milier.
Las ! myeulx vauldroit à l'homme n'estre né
Que par cuyder estre ainsy proumené
De Dieu, de soy, de son estre et naissance :
Cuyder le fait perdre la congnoissance ;
Mais par ce Filz, transmis à nous çà bas,
Sont appaisez ces differentz debatz,
Car nostre chair il a prise et l'a mise
Du Tout à Rien : là gist nostre franchise.
Et ce Rien là il voulut esprouver,
Quand sur la croix se monstra estre ung ver
Et homme non, en s'aneantissant
Et nostre Rien de cuyder nettissant.
Lors, quand à Rien eut mys Adam charnel,
Il le tira à son Pere eternel,
Lequel est Tout et Celluy seul qui Est :
Là il trouva son repoz et arrest, Fol. 326.
Clarté sans nuict et beaulté sans laideur,
Santé sans mal, feu plaisant sans ardeur,
Plaisir sans fin et joye sans tristesse,
Force et vertu sans vice ny fallace,
Vie sans mort, sçavoir sans ignorance,
Possession sans travail d'esperance,

Vraye union sans separation,
Amour parfaict sans nulle fiction,
Le ciel sans terre et Dieu sans nul semblable,
Esprit sans chair et tout innominable,
Et verité sans cuyder claire et pure,
Foy sans doubter, netteté sans ordure,
Contantement satisfaict et contant.
Parquoy ce Rien va courant et saultant,
Ravy d'amour et transporté de joye,
Dedans son Tout, verité, vie et voye :
Il vit ayant sa vie recouverte,
Il croyt voyant sa voye toute ouverte,
Il est sçavant, trouvant la verité.
O povre Rien, qui n'avoys meritté
D'estre, sinon Rien, le nom que tu porte[s],
Comme en ce Tout tu as puyssance forte,
Lequel t'a fait en toy premier entrer
Et puys en luy par vive foy rentrer,
Te donnant mort, puys resurrection,
Damnation et puys salvation,
Qui du hault ciel jusqu'en enfer t'abbesse
Pour te monstrer ta grande petitesse,
Et puys du fondz d'enfer plain de martire
Jusqu'au plus hault du ciel il te retire ; **Fol. 326 verso.**
Il t'a perdu, tourmenté, esprouvé,
Jusques à Riens, et puys t'a retrouvé.
O puyssant Tout, plain d'amour indicible !
O povre Rien, encloz en impossible,
Qui es tyré de tes lyens horribles
Par les effectz du Tout, qui sont terribles,

Aveuglissant les yeulx qu'il illumine,
Faisant boiteux affin que myeulx chemine
L'home impuyssant, le navrant pour guerir,
Et luy couppant les piedz pour myeulx courir!
O povre Rien, très riche devenu,
Dedans ce Tout que t'est il advenu?
O prisonnier dedans la lettre morte,
Par ung cuyder qui te fermoit la porte,
Tant qu'en lisant plus de lettre apprenoys
Et moins au vray sçavoir tu parvenois,
Quelle clarté t'a l'esprit revelé,
Qui dans la lettre es encloz et cellé?
La lettre occit le vivant qui se fie,
Mais l'home mort cest esprit viviffie.
Très heureux Rien, qui par ce feu celeste
Prison, lyens, cuyder qui tant moleste,
Pilliers, muraille et tous cruelz ustilz
Sont si brullez qu'on demande : « Où sont ilz? »
Car leur memoire avec le son perit
Et de leur mal le malade guerit.
O joyeulx Rien, qui par clarté sans umbre
Peulx cheminer, ne craignant nulle encombre,
Qui te sçauroit plus tenir ne garder,
Emprisonner, lier ou regarder? Fol. 327.
Nul, car il n'est œil sachant si bien veoir
Qui hors du Tout te puysse appercevoir.
L'humaine main sçaura bien besongner
S'elle te peult hors du Tout empoigner,
Et dans le Tout tu es trop imprenable,
Car il te fait à soy mesmes semblable;

Et puysque Tout l'homme ne peult comprendre,
Rien dedans Tout aussy ne sçauroit prandre.
O petit grand! O Rien en Tout fondu!
O Tout gaigné par Rien en toy perdu!
O puyssant Rien, que tu as beau voller
Et en enfer dedans toy devaller,
Qui sur toy n'a povoir ny seigneurie,
Car dedans n'est ung rien sans moquerie!
Et ce grand Tout auquel tu es conjoinct,
Qui du serpent la teste brise et poingt,
Et de l'enfer rompt les portes ferrées,
Et du peché les dentz par trop serrées,
T'a exempté de leur authorité.
Puys, tout ardant d'amour et charité,
Tu prens ung vol dedans le Tout si hault
Que le povoir de tes plumes deffault
A declairer ce qui n'est pas licitte
De prononcer, et lors desir t'incitte
De faire ung vol à la partie dextre,
Et puys tourner après à la senestre;
Et de ton Dieu les bienfaictz contemplant
En l'home et beste, animaulx et en plant,
Où tu peulx veoir si grande difference
Que, faisant d'un à l'autre conference, Fol. 327 verso
Ne trouveras au dehors rien semblable.
Mais quoy! voicy ung cas esmerveillable
Qu'ung seul en tous est estre et mouvement,
Vie, penser, raison et sentyment;
Bien monstre icy le Tout son grant povoir,
Quand luy seul est l'estre, vie et mouvoir

De ce qui est si different sur terre
Que l'œil de chair en les regardant erre,
En s'arrestant à la diversité,
Division, douleur, adversité,
Car au dehors n'a que division
Qui donne au cueur mortelle passion ;
Et cestuy là, qui le dehors adore,
Il trouvera tenebre exteriore ;
Mais en voyant ce dehors divisé,
Si ung en tous par foy est advisé,
Ceste union dedans la multitude,
Ceste douleur dedans l'escorce rude
Rend si contant l'esprit qui voit cela,
Qu'en liberté l'œil deçà et delà
Se peult tourner à veoir les creatures
Qui de Dieu sont masques ou couvertures ;
Et ne doit point craindre d'estre pris l'œil,
Ny de dehors sentir joye ny dueil
Quand ung seul voit au dedans seulement,
Qui du dehors a le gouvernement.
Cest ung, ce Tout en tout va requerant,
Et plus en voyt plus en ung est ardant :
Leur difference et multitude et nombre
Ne peult donner obscurité et umbre Fol. 328.
A ce seul Tout, mais plus le rend louable,
Plus il se voit en chose innumerable.
O saige Rien, qui tiens la droicte voye
Tousjours au Tout, sans que tu te desvoye
Pour le plaisir de la varieté,
Par laquelle est, l'yver comme l'esté,

Nature belle, qui le dehors admire,
Car au vray Tout et non en toy te myre,
Sans t'arrester à ces choses caduques,
Tenebreuses, empeschantes, offusques,
Combien que l'œil charnel belles les trouve;
Ainsy ne faiz qui en as fait l'espreuve,
Car la beaulté d'un seul si fort te plaist
Que le dehors, tant soit beau, te desplaist,
Sinon d'autant qu'il doit servir d'eschelle,
Pour adresser le voller de ton aile[1]
Par la facture au Facteur, et montant
Aller tousjours ses louanges chantant,
Et des bienfaictz luy tout seul recongnoistre
Sans advouer dans le cueur autre maistre.
Mais parler fault çà bas comme les hommes,
Vivant comme eulx tant qu'avec eulx nous sommes,
Non pas suyvans leurs œuvres et couraiges,
Mais ouy bien, sans peché, leurs langaiges.
Puys ce Rien volle à la senestre main,
Où tous tourmentz et douleurs voit à plain,
Dont le nombre est à nommer indicible,
Tant que quasi au juste il n'est possible
De traverser ce desert espineux
Sans se piquer ou estre bien poureux; Fol. 328 verso.
Mais il est dit que nully n'est blessé
Que de soy mesmes, et cela je le sçay;
Et qui le croit comme moy, si le tienne.
Souvienne vous de ce bon saint Estienne,

1. Ms. *elle.*

Qui au milieu des pierres combattant
Pour son Seigneur, le voyoit en estant
Dedans les cyeulx aux dextres de son pere,
Qui luy faisoit la mort et vitupere
Doulce trouver, jusqu'à ne la sentir.
Et saint Laurens sur le gril voy rostir :
Martirisoit à force moqueries.
Tous les tirans, leur donnant fascheries
Plus qu'eulx a luy, car plus le tourmentoient,
Le tourmentant en repoz le mettoient,
Car en tourment ung Dieu tout seul voyoit,
S'esjouissoit voyant ce qu'il croyoit.
Le bon larron, voyant Jesus en croix,
Que l'on eust dit le plus meschant des troys,
Pour ce que plus que tous fut tourmenté,
Combien qu'il fust par le dehors tempté
De l'estimer le roy des malfaicteurs,
Pour estre tel jugé des grans docteurs,
Princes, prelatz et gens de vie austere,
Par foy congneut dedans ce grand mistere
Ce Tout caché, lequel il confessa,
Et ce Tout là sa priere exaulça.
Et qui vouldra les Escriptures lire,
Il trouvera qu'au milieu du martyre
Ce Tout estoit si à clair advisé
Qu'il n'y avoit nul tant martirisé, Fol. 329.
Qui ne sentist plus de joye certaine
Dedans l'esprit, que de tourment et peyne
Au corps, sachant ne leur estre donné
Rien qui ne fust par le Tout ordonné.

Et qui dira les sainctz privilegiez
Et des tourmentz par grace soulagez,
Qui leur faisoit trouver la mort plaisante,
Ce qui n'est plus? O parolle nuysante!
Le braz de Dieu est il donc abregé
Par qui estoit le martir soulagé?
N'est pas sa main et bonté aussy prompte
De les garder qu'onques fut? O la honte
Que doit avoir ce charnel jugement,
Que verité de nostre temps desment!
Car l'on a veu, voire de nostre temps,
Plusieurs chrestiens du martyre contans,
Et qui auroit la foy du bon larron
Les congnoistroit, mais icy nous lerron[s]
De les nombrer, car il y en a tant
Que d'en dire ung je me tiens pour contant.
C'est en Turquie, où vers le grant Seigneur
La Forest fut du roy ambassadeur[1] :
Et en ce temps ung turc Dieu inspira

1. La Forest, gentilhomme originaire de l'Auvergne, premier ambassadeur officiel de la France auprès de la Porte ottomane. Diplomate distingué, il remplit avec succès plusieurs missions importantes en Orient et mourut en 1537. Le fait raconté ici par Marguerite, d'après le témoignage de La Forest, peut être identifié, avec quelque vraisemblance, avec l'histoire de Kabiz. Ce personnage, membre du corps des oulémas, enseigna publiquement, vers 1528, que Jésus-Christ était supérieur à Mahomet. Sa prédication fit grand bruit ; il fut poursuivi et déféré successivement devant les plus hautes juridictions de l'empire ottoman. Il maintint sa doctrine avec énergie et fut condamné à mort, à l'instigation de Soliman lui-même. Son courage ne se démentit point jusqu'au dernier moment. (V. de Hammer, *Hist. de l'Empire ottoman*, trad. Hellert, t. V, p. 98-99).

Tant que la Bible à lire il desira,
Que si bien lut, et à son bon prouffit,
Qu'aveques luy treize chrestiens [il] fist.
Lors baptisez, se mirent à prescher
Ouvertement sans espergner leur chair,
Sachans qu'après ceste corruption
Retourneroient par resurrection Fol. 329 verso.
En l'union du Tout et de ses membres,
Pour demourer en ses celestes chambres.
Le Turc, sachant ses predications
Causer partout grandes esmotions,
Prendre les fist, et les martiriza
Des plus cruelz tourmentz qu'il advisa,
L'un après l'autre, et par jours differens.
Mais eulx, n'estans tardifz ne differans,
D'un joyeulx cueur les tourmens enduroient,
Voyant ce Tout que tout seul adoroient.
Le maistre fut le dernier amené
Sus ce teatre, où il fut proumené
Par huict jours de tourmentz tous nouveaulx,
Luy arrachant les membres par lambeaux,
Ung jour ung œil; l'autre, pied, doigt ou main ;
Mais ce tourment cruel et inhumain,
Plus par douleur le corps afoiblissoit,
Et plus la foy au cueur establissoit,
Qui luy dura jusques au dernier poinct
Que par mort fut Rien à son Tout conjoinct.
Et ceste mort fut de telle valeur,
Que luy voyant porter tant de douleur
Sans vaciller, si perseveramment,

Oyant aussy son divin preschement,
Vivant, mourant du Dieu qu'il affermoit
Et que par mort son sermon confirmoit,
Plus de six mille estans ses auditeurs
Furent de luy par foy imitateurs,
Sachant très bien qu'on les alloit cerchant,
Mais nul d'entre eulx ne s'alloit point cachant ; Fol. 330.
Plus tost venoient dire : « Je suys des siens, »
Participant de sa mort et lyens,
Tant que cinq cens le Turc en fist deffaire ;
Mais en voyant d'un deffaict deux reffaire,
Et que leur mort ung leurre au peuple estoit,
Dont des chrestiens le nombre augmentoit,
Il deffendit de plus ne les cercher,
Mais si quelqu'un publiquement prescher
Ce Jesuchrist l'on trouvoit, qu'il fust pris
Et dedans l'eau bien secrettement mys.
Ainsy cessa sa fureur ce grand prince ;
Mais, maulgré luy, est plaine sa province
Du divin plant de ce martir louable :
C'est de ce temps, l'histoire est veritable.
Confessons donq que Dieu est mainctenant
Tel qu'il estoit aux siens la main tenant ;
Qui voit ce Tout, et qui est bien attainct
De son amour, tourment ne mort ne crainct ;
Mesmes la mort est agreable à ceulx
Qui ont ce Tout tant imprimé en eulx
Que tout partout et en tout ilz en voyent,
En quelque mort ou tristesse qu'ilz soyent.
La glorieuse et excellente mere,

Qui Dieu avoit pour filz et Dieu pour pere,
Le temple pur de la divinité
Où habitoit toute la Trinité,
Plaine de grace et de perfection,
Fut du cousteau tranchant d'affection
D'aspre douleur en l'ame transpercée,
Mais foy la tint dessus ses piedz dressée, Fol. 330 verso.
Tant qu'en ung corps saige, constant et stable,
Portoit ung cueur mort à son filz semblable.
Ainsy sa mort dedans son filz passa,
Mais quand du monde à son Dieu trepassa,
En lieu de mort la vie elle goustoit,
Car en son Tout morte et vivante estoit.
Sainct Jehan aussy, Marie Magdelaine,
Qui du rocher en la celeste plaine
Sailloit sans mal, c'estoit que dans la croix
Souffrirent mort, parquoy en ces destroictz
Mort ne povoit les mortz en Christ tenir,
N'ayant en eulx que le seul souvenir
De leur Jesus, leur Tout, que tant aymoient
Que pour le veoir la mort vie estimoient;
Car qui de Christ gouste la mort cruelle
N'a peur ny mal en la mort corporelle.
Si l'un me dit : « Vous parlez des parfaictz,
« Parfaictz en distz, en penser et en faictz »,
Des imparfaictz aussi parler n'entendz;
Mais tout le but, Amye, où je pretendz,
C'est vous monstrer par parolle ou histoire
Que qui ce Tout en tout peult veoir et croyre,
Il est en paix et liberté, sans peur

D'estre empesché de ce monde trompeur,
Car tous ses biens et beaultez il desprise,
Et ses tourmentz et la mort qui tout brise[1].
Et de mon temps j'en ay veu plus qu'assez,
Qui de ce monde a Dieu sont trespassez
Joyeusement, avec telle asseurance,
Qu'à leur parler et à leur contenance Fol. 331.
L'on povoit bien juger ceulx là s'en vont[2]
Veoir leur espoux, où desjà leurs cueurs sont;
Et s'il vous plaist d'en ouyr quelque compte
C'est bien raison que je vous le racompte[3].

1. L'auteur interrompt ici le développement de l'antithèse du *Tout* et *Rien,* pour le reprendre à la fin du récit des derniers moments de François Ier. On voit que Marguerite a traité ce thème d'allure mystique avec une complaisance particulière. Ce n'est pas la première fois, du reste, qu'elle l'abordait. On le rencontre déjà en un certain nombre d'endroits de son œuvre, par exemple dans les *Chansons spirituelles* (*Marguerites,* III, 138-139, 155 et 158), dans le petit poème de l'*Umbre* (*ibid.*, IV, 261), dans le mystère de la *Nativité de Jésus-Christ* (*ibid.*, II, 64-65), dans l'*Oraison de l'âme fidèle à son seigneur Dieu* (*ibid.*, I, p. 78 et suiv.). Ce dernier poème offre, du reste, un certain nombre d'analogies frappantes avec les *Prisons.* — 2. L'ellipse de la conjonction *que* n'est pas rare chez les écrivains de cette époque. On en trouve dans les ouvrages de la reine de Navarre elle-même plus d'un exemple. — 3. Ici commence la série des quatre récits dont nous avons parlé dans l'*Introduction.* Marguerite de Lorraine, à laquelle est consacré le premier récit, était la mère du duc Charles d'Alençon, premier mari de Marguerite d'Angoulême. Née en 1463 au château de Vaudemont, de Ferri de Vaudemont et de Yolande d'Anjou, elle était la petite-fille du roi René d'Anjou, qui se chargea de son éducation. Elle épousa, en mai 1488, René, duc d'Alençon, dont elle eut un fils, Charles, et deux filles, Françoise et Anne. Sur la fin de ses jours (1516), elle embrassa la vie religieuse et se retira au monastère de Sainte-Claire d'Argentan, qu'elle avait fondé. C'est là qu'elle mourut le 2 novembre 1521. Sa belle-fille, Marguerite, qu'elle avait toujours

D'Alençon fut duchesse Marguerite
Qui de Lorraine estoit, et si meritte
D'avoir louange est aux hommes permis,
Voyant en eulx ce que Dieu y a mis,
Ceste cy doit de tous estre louée ;
Car à la fin après s'estre vouée
A servir Dieu, sans cesser jour et nuict,
Ce clair soleil qui en tenebres luict,
Estant enclose en sa religion,
Luy declaira qu'en toute region
Et en tout lieu failloit le Tout cercher,
Non en ung seul, soit muraille ou rocher,
Tant qu'à la fin la superstition
Elle laissa, et la devotion
Que Dieu demande à une ame amoureuse
Elle receut estant religieuse.
Car, sans ung mot delaisser de sa reigle,
Son œil de foy, regardant comme l'aigle
Le vray soleil où estoit sa fiance,

tenue en grande affection, assista à ses obsèques. Elle put ainsi recueillir, de la bouche des religieuses clarisses, les données les plus précises sur la fin de leur fondatrice. Il est intéressant de comparer les détails fournis ici par le récit inédit des *Prisons* avec ceux que rapporte, d'après d'autres sources, l'abbé Laurent, dans l'*Histoire de Marguerite de Lorraine* (Argentan, 1854, p. 294 et suiv.). Nous rappelons que les deux récits qui suivent celui qui est consacré à Marguerite de Lorraine sont, selon toute évidence, l'œuvre d'un témoin oculaire. Or, Marguerite d'Angoulême assista aux derniers moments de Charles d'Alençon, son mari, et de sa mère, Louise de Savoie. Quant au quatrième récit, dont la mort de François Ier forme l'objet, l'auteur reconnaît lui-même qu'il ne parle pas en témoin oculaire, et l'on sait que Marguerite était à Tusson, lorsque son frère succomba à Rambouillet, le 31 mars 1547.

Trouvoit en luy repos de conscience ;
Son corps estoit de muraille enfermé,
Et tout son cueur en amour confermé
En liberté avec son Tout vivante,
L'amour duquel la rendoit languissante.
Mais ung beau jour de Toussainctz, sa promesse
Luy tint l'espoux ; ayant ouy sa messe, Fol. 331 verso.
Receut son Dieu, puys le sermon ouy
Vespres aussy, d'un visaige esjouy,
Dist à ses seurs, en congnoissant sa fin,
Le prononsant purement en la fin :
« Resjouyssez, filles, en Dieu voz cueurs.
« Encores ung coup, ayez joye. » Ses seurs
Luy demandant la cause de sa joye,
Dist : « L'heure vient qu'il veult que je le voye,
« Ce doulx espoulx, cest amy perdurable,
« Qui rend la mort sans craincte desirable. »
En ce disant, se coucha sur ung lict
Comme attendant la mort en grant delict ;
Et demanda le dernier sacrement,
Lequel receut d'un sain entendement.
A ses enfans escrivit ung langaige,
Qui bien sentoit du divin le ramaige,
Les exortant à tout ce que doit faire
Ung vray chrestien, pour tousjours à Dieu plaire.
Après avoir à tous les siens pourveu,
A son abbesse elle requist que leu
Fust du Seigneur au long la Passion,
Et en l'oyant, par grande affection
Levoit les yeulx et au ciel regardoit,

En demonstrant que son desir ardoit
D'y parvenir, disant souvent : « Helas !
« Mon Redempteur, romps mes lyens et laqs
« Affin qu'à toy hostie de louanges
« Te sacrifie aveques tous les anges. »
Puys, par amour, comme estant hors de soy,
Disant : « Mon Dieu, tyre moy après toy. » Fol. 332.
Enfin, oyant parler la saige abbesse,
Disant que Dieu par charité s'abbesse
Pour embrasser l'ame, et n'est empesché
De l'espouser pour ce qu'elle a peché,
Elle, sentant ceste misericorde,
Si joyeuse est quand sa bonté recorde,
Qu'elle s'aproche et au second Adam
Dist *tenui* avec *nunc dimittam* ;
Disant ce mot la dame par amour
Cria : « Helas, quand viendra ce bon jour ? »
Et, de ferveur, son abbesse embrassa
Et en disant : « Jesus, Jesus », passa
Du val de pleur au mont de tout plaisir,
Où de longtemps habittoit par desir.
Mais aussitost qu'elle eut finé de dire :
« Jesus », se print doulcement à soubzrire,
Car ce Tout là, qu'en tout elle avoit creu,
Sans nul obstacle estoit lors d'elle veu.
Encore on peut[1] respondre : ces[2] nonnains,
Qui ont les cueurs si reformez et sainctz,
Pour declarer leur vie vertueuse

1. Ms. *ont peu*. — 2. Ms. *ses*.

Pevent avoir la mort bien gracieuse ;
Mais pour monstrer que la foy au mourir
Sçait la mort vaincre et l'homme secourir,
Je vous diray ce qu'ay veu par exprès[1]
De son bon filz, lequel mourut après,
Charles dernier, duc aussi d'Alençon,
Dont je pourroys faire longue leçon,
Si tous les faictz par escript vouloys mettre,
Et son trespas dire sans rien obmettre ; Fol. 332 verso.
Car tant y a de choses qui m'incitent
A les escrire et qui tant le merittent,
Que j'en lerray le plus, prenant le meins,
Car ennuyer par la longueur je crains.
Venons au jour de sa mort : je vous dy
Que le matin du grand et sainct mardy,
Cinq jours après qu'il print ung pluresis,
Ne pensant point mourir, estant assis
Dedans son lict et sa femme lisant
Propoz de Dieu, et par jeu luy disant :
« Promis m'avez, Monsieur, de recevoir,
« Mais vous n'avez pas fait vostre devoir.
« Or, puysqu'avez au dymanche failly,
« Que ce mardy soit de vous assailly. »
Ce qu'il voulut, et du lict se leva,
Et à genoulz devant l'autel s'en va

1. Ici commence le fragment de 238 vers, publié par Le Roux de Lincy dans son édition de l'*Heptameron*, t. I, p. CXLVI et suiv., Charles, duc d'Alençon, quatrième du nom, naquit au château d'Alençon, le 2 septembre 1489. Il épousa Marguerite d'Angoulême, en 1509, et mourut, sans enfant, le 11 avril 1525.

Se confesser et recevoir sans craincte,
Par ferme foy et charité non faincte.
Ce faict, au lict derechef retourna,
Puys se leva et à table disna,
Parlant à tous ainsy qu'ung homme sain ;
Mais il avoit la mort dedans le sain.
Après se mist en ung lict, et sa femme
Il appella pour consoler son ame,
La priant lire et de son Dieu parler,
Sans le laisser, ny loing de luy aller :
« Car je sens bien, dist il, ma derniere heure
« Qui ne fera de m'aprocher demeure. »
Ainsy sa mort joyeusement jugea,
Puys demanda quelque chose et mangea, Fol. 333.
Et se voulut lever et proumener,
Puys au grant lict pour la fin retourner.
Et qui l'eust veu marcher si fermement,
Ne l'eust jugé mourir si promptement.
Estant au lict, il fist sa femme lire
La Passion ; lors commança à dire
Sus chaque article et chacun poinct notable
Chose qui fut à tous esmerveillable :
Car luy, n'ayant jamais leu ni apris,
Lequel l'on n'eust pour [ung] orateur pris,
Parla si bien, que cinq docteurs presens
Furent longtemps pour l'escouter taisans ;
Car il disoit : « O mon Dieu, je sçay bien
« Que j'ai peché et que je ne vaulx rien ;
« Et qu'ung seul bien ne sçauroys presenter
« Qui ta justice en rien sceust contanter. »

Puys confessant ses maulx par le menu,
Dist : « Je suys plus que nul à Dieu tenu,
« Qui m'a tant fait de biens en ma jeunesse,
« Et empesché les ennuys de vieillesse.
« Trente six ans, sans grande maladie,
« Vivre m'a fait, et fault que je le dye,
« En guerre et paix conservant mon honneur,
« Servant, aymant mon souverain Seigneur. »
Lors, regardant madame la Regente,
Luy dist : « Madame, à vous je me lamente,
« Vous suppliant ne [le] celler au Roy :
« C'est que depuys le piteux desarroy
« De sa prison [1], j'ay eu tel desconfort
« Et tel ennuy, qu'il m'a donné la mort ; Fol. 333 verso.
« Laquelle, autant que vivant je l'ay craincte,
« Belle la treuve et la prans sans contraincte ;

1. Il s'agit de la défaite de Pavie. On sait que le rôle du duc d'Alençon, qui commandait le corps de réserve et avait la garde du camp fortifié, est, en général, représenté par les historiens comme peu glorieux. Le texte des *Prisons*. en montrant que, si le chagrin fut pour quelque chose dans sa maladie, il n'en reçut pas moins, jusqu'au dernier moment, les soins empressés de sa femme, contribue à modifier la légende longtemps accréditée au sujet de sa fin. Le Roux de Lincy a déjà fait remarquer (*loc. cit.*, p. XXIX), que ce prince manqua plutôt de présence d'esprit que de courage, en rendant trop précipitée la retraite des quelques troupes françaises échappées aux armes victorieuses des Impériaux. Le récit de ses derniers instants, tel qu'il figure dans le poème des *Prisons*, prouve bien qu'il ne reçut, ni de sa femme, ni de sa belle-mère, l'accueil hostile que sa lâcheté présumée lui aurait valu, d'après certains auteurs. D'autre part, la manière dont il se distingua à Marignan, où il contribua à décider, par une habile manœuvre, le gain de la seconde journée, suffit à faire reconnaître l'exagération des attaques dont le premier mari de Marguerite a été l'objet.

« Car, quand au monde, onques le cueur n'y euz,
« Ny amusé à ses biens je ne fuz.
« Et n'ayant peu prisonnier ny mort estre,
« Servant mon roy, pere, frere et bon maistre,
« Plus rien çà bas de partir ne m'engarde
« Pour voller hault, où l'arriver me tarde. »
Baisant sa main, luy dist : « Je ne demande
« Que vostre grace, et je vous[1] recommande
« Celle qu'avez conjoincte en mariage,
« Quinze ans y a, aveques moy ; tant saige.
« Et vertueuse envers moi l'ay trouvée
« Qu'elle peult bien de moy estre approuvée. »
Mais regardant sa femme de ce pas,
Derriere luy dist : « Ne me laissez pas. »
Qui, nonobstant maternelle deffense,
Ne voulut pas au mary faire offense,
Mais l'embrassant et s'approchant de luy
Luy monstroit Dieu, son secours et appuy.
Lors regardant entre les chevaliers,
Il appella monsieur de Chandeniers[2],
Disant : « Je craindz de faire fondre en pleurs
« Mes officiers et povres serviteurs,
« En leur disant l'adieu qui leur desplaist :
« Vous leur direz, compere, s'il vous plaist,
« Les priant tous de se reconforter.
« Ma femme aussi ne sçauroit supporter
« Après ma mort parler à eux ensemble ;
« Dont myeulx que nul le ferez, ce me semble. » Fol. 334.

1. Ms. *me.* — 2. L'un des chambellans du duc d'Alençon.

A maistre Jehan Goevrot, son medecin,[1]
Qui arriva ce jour, il dist : « Ma fin
« Est aujourd'huy : il fault que je deffine,
« En vous priant de donner medecine
« En conservant celle qui m'a servi
« Et mon vouloir jusqu'à la mort suyvi. »
Et se tournant vers elle luy donna
Son medecin, et puys luy ordonna
Ce qu'il vouloit de son enterrement
Et serviteurs[2], sans autre testament :
Car il sçavoit que son vouloir feroit
Mort comme vif, et luy obeyroit.
Puys l'unction l'evesque de Lisieux
Luy apporta, luy disant tout le myeulx
Que faire peut, à quoi il respondit :
« O mon evesque, où est ce grand credit
« Qu'avoit l'Eglise, en donnant garison
« Par unction et devotte oraison ?
« Plus ne voyons l'Eglise primitive
« Prier par foy et charité naïfve. »
— « Monsieur, dist il, ce sacrement vous vaille
« Pour vous donner victoire en la bataille
« Que l'ennemy mainctenant vous appreste. »
Il respondit : « Jesus luy a la teste

1. Jean Goevrot, né à Bellême (Orne). Il publia en 1530, à Alençon, chez Simon Dubois, le *Sommaire de toute médecine* qui eut plusieurs éditions, et fut successivement médecin de Marguerite de Lorraine, de Charles, son fils, et de Marguerite. Celle-ci, devenue reine de Navarre, le garda à son service. Il fut ensuite attaché à la maison de François Ier et enfin à celle des enfants de Henri II. — 2. C'est-à-dire les dispositions relatives aux personnes de sa maison.

« Si bien rompue et deffaicte et brisée,
« Que sa force est de moy trop desprisée. »
Et regardant dedans ung grant tableau
D'un crucifix, il dist : « L'homme nouveau
« En ceste croix pendu me renouvelle,
« En m'asseurant de la bonne nouvelle : Fol. 334 verso.
« C'est que le Filz a Dieu mys en ce monde
« Pour effacer nostre peché immunde. »
Et tout remply d'une ferveur benigne,
Joignant les mains, crya : « Bonté divine,
« Dedans ce corps en la croix attaché
« Je voy vaincu et couvert mon peché.
« O ! moy pecheur, meschant, infame et lasche,
« Dans ce costé par vive foy me cache !
« J'ay meritté, Seigneur, d'estre battu ;
« Mais en ce corps dont je suis revestu,
« Il n'y a lieu où vous n'ayez frappé,
« Et en luy mort suys par vous eschappé.
« Vous me devez metre à damnation :
« Je le sçay bien, c'est ma confusion ;
« Mais vostre filz est pour moy condamné,
« Jouant pour moy le roolle du damné.
« Vous m'arguez de n'avoir obeys
« Voz mandemens mais les avoir haÿs :
« Je le confesse et en ay congnoissance.
« Mais regardez la grande obeyssance
« De vostre enfant qui a tout accomply
« Vostre vouloir, et lequel m'a remply
« D'un seur espoir que ses œuvres sont miennes,
« Et qui plus est, il fait les myennes siennes ;

« Et mes pechez par luy sont satisfaictz,
« En me donnant part à tous ses bienfaictz.
« O mon bon Dieu, je le croy fermement ;
« Parquoy vous prie et requiers humblement
« N'attendre pas que le soleil se couche,
« Pour me tyrer de ma mortelle cousche,
« Mais aujourd'huy, par ce soleil luysant, Fol. 335.
« Comme au larron, ce paradis plaisant
« Me faictes veoir, Seigneur : c'est vostre face,
« Affin que là ma louange parface.
« Puysque le Filz, d'un amoureux couraige,
« N'a crainct pour moy passer ce dur passaige,
« Passer m'y veulx sans craindre nul alarme ;
« Car ce n'est pas raison que le gendarme,
« Passant canon, lance, espée ou meschef,
« D'un cueur joyeulx ne suyve son bon chef.
« Je m'y en voys ; mon Dieu, avansez-vous,
« Car ce mourir plus que vivre m'est doulx. »
Puys dist : « Je sens mes membres et mon corps,
« Mes sens, douloir l'un après l'autre mortz.
« Chacun disoit la mort de douleur plaine,
« Et je me meurs, et n'ay ni mal ny peyne.
« O mon Seigneur, je voy la raison forte,
« Car ma douleur vostre filz en croix porte ;
« Il a pour moy beu cest amer bruvage,
« Ne me laissant en corps ny en couraige
« Mal ny ennuy, sinon l'ardant desir
« D'estre avec luy en l'eternel plaisir. »
Après l'oyant lire ung peu se taisa ;
Puys embrassant sa femme il la baisa,

Disant : « Adieu pour ung bien peu de temps,
« Lequel passé nous nous verrons contans. »
En se tournant, les yeulx au ciel leva
Et à son Dieu sa voix foible esleva,
Disant : « A vous sans douleur je m'en voys. »
Son *In manus* dist, puys en doulce voix,
Comme amoureux de son Dieu, dist : « Jesus ! » Fol. 335v
Lequel finy, l'ame volla là sus ;
Mais en faisant du corps au ciel passaige,
Le clair soleil sur ce pasle visaige
Ung beau rayon fist si très fort reluyre,
Qui sembloit estre un cheriot pour conduyre
L'espouse au ciel, l'ame à son createur [1].
Et ce soleil, qu'avec ung ardant cueur
Avoit à Dieu prié ne l'oster pas,
Mais qu'avec luy peust faire son trespas,
Luy fut donné comme il le demandoit,
Pour le mener au lieu qu'il pretendoit.
Assez de mots dist, monstrant qu'il voyoit
Dieu tout en tous, ce que si bien croyoit
Que [2] luy, qui fut de la mort tant craintif,
Estoit d'aller à la mort bien hastif.
Et si l'on dit tel prince en sa jeunesse
N'ayant en soy malice ne finesse
Ne devoit pas de la mort faire compte,
Las ! qui auroit veu ce que je racompte,
Diroit que Foy est ung maistre d'escole,
Qui à la fin fait jouer ung tel roolle

1. L'extrait donné par Le Roux de Lincy s'arrête ici pour reprendre 17 vers plus bas. — 2. Ms. *De*.

A l'inocent qui ne fault d'un seul mot,
Et le sçavant sans Foy se monstre un sot.
Mais, s'il vous plaist, Amye, d'une femme
Qui de son temps par sus toutes eut fame,
Je vous diroy commant elle mourut,
Et comme Foy mourant la secourut.
Ung vilaige est que l'on nomme Grès [1],
Près de Paris, lieu remply de regrets,
Car là mourut Loyse de Savoye, Fol. 336.
Qui de vertu avoit suyvi la voye,
Mere du Roy Françoys, qui avoit d'age [2]
Cinquante cinq ans, l'an de son voyaige.
Voyant la fin peu à peu aprocher
Loing de son filz qu'elle tenoit tant cher,
Lequel fuyant la peste fut contrainct
De s'esloigner, dont il eut regret mainct;
Pas ne pensoit si tost perdre sa mere,
Dont il porta douleur trop plus qu'amaire :
Elle ayant fait de sa vie le cours
En longs ennuys et en plaisirs bien cours,
Ce que chacun peult clairement sçavoir;
En tous estatz ayant fait son devoir
Avec honneur et conscience pure,
Autant ou plus que fist onq creature.
Unze ans avoit quand mary elle prist[3],

1. Gretz, arrondissement de Melun, Seine-et-Marne. — 2. Ms. *de age*. — 3. Louise de Savoie était née au Pont-d'Ain, en 1477. Son mariage avec Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, prince du sang royal de France, eut lieu en février 1488. Elle devint veuve en 1496 et mourut à Gretz, le 22 septembre 1531.

Saige et prudent, duquel beaucoup aprist;
Avec[4] luy huict ans elle demoura,
Mais ce bon temps gueres ne luy dura.
Fille et filz eut, à elle obeyssans,
Rempliz d'esprit, de vertuz et bon sens.
Veufve elle fut en l'age [de] dix neuf,
Et sans vouloir reprendre mary neuf,
Bien qu'elle fust de grans roys demandée,
Viduité eut tant recommandée
Qu'en la gardant vesquit si chastement
Qu'en son parler, regard et vestement,
De chasteté à tous l'exemple estoit;
Et dans son œil très beau elle portoit
Avec doulceur si grande magesté Fol. 336 verso.
Qu'elle incittoit chacun à chasteté.
De sa bonté, las! assez esprouverent
Ses serviteurs meschans, qui controuverent
Mille moyens ponr nuyre à leur maistresse,
Et luy oster en si grande jeunesse
De ses enfans l'administration.
Mais nonobstant la demonstration
De leurs cueurs plains de mensonge et malice,
Par sa doulceur elle couvrit leur vice.
Aux faulx tesmoings leur faultes pardonna,
Sans rien oster leurs gaiges leur donna,
Disant : « Dieu seul par ces hommes me tante,
« Ses verges sont, par quoy je m'en contante. »
Ce Tout voyoit qui tout seul l'affligeoit,

4. Ms. *aveques.*

Les homes rien que verges ne jugeoit ;
Car de la main de Dieu le coup venoit,
Lequel voyant, aux verges pardonnoit.
Sa grand prudence et son bon jugement
Fut bien congneu quand le gouvernement
De son royaulme elle seulle soustint,
Dont très grand bien au roy son filz advint :
Car, quand il fut de prison retourné,
Trouva le tout si très bien ordonné,
Le pays par tout, soit privé ou estrange,
Qu'il en donna à sa mere louange,
Et elle à Dieu, sachant qu'en foible main
Il avoit fait ung acte souverain.
Voyant son filz et ses filz revenuz
De la prison où tant furent tenuz,
Ce qu'elle avoit porté passiemment Fol. 337.
En son esprit, mais la peyne et tourment
Qu'elle endura rendit son corps deffaict,
Alors qu'elle eut son desir satisfaict,
Et ne fist plus que se diminuer
Et au salut de l'ame estudier ;
Tant que souvent seulle en son lict estant,
Ce qu'a ouy qui l'aloit escoutant,
Parloit à Dieu comme espouse à espoux,
Disant : « Seigneur, las ! pourquoi tardez vous ?
« J'ai fait çà bas tout ce que j'ay peu faire,
« Je ne suys plus au monde necessaire :
« Plaise vous donc pour vostre m'advouer
« En me tirant à vous pour vous louer. »
Puys ses bienfaictz alloit ramentevant,

L'en merciant, mais c'estoit si souvent
Que son rideau n'estoit plus tost tyré
Que son esprit ne fust hault retyré.
Dedans son lict quatre heures s'enfermoit
Pour deviser à Celluy qu'elle aymoit;
Et povoit on, en oyant ses souspirs,
Juger qu'à Dieu avoit mys ses desirs.
Le dernier jour venu, ceste princesse
Fist préparer devant elle la messe,
Et fist sa fille à la fin recevoir,
Ce qu'elle eust fait s'elle eust eu le povoir [1].
Elle appella son pere confesseur,
En lui disant : « Mon pere, il est tout seur
« Que Dieu m'a fait l'honneur de m'appeller,
« Et de bon cueur je veulx à luy aller;
« Car s'il m'avoit donné la carte blanche Fol. 337 verso.
« Pour me passer ceste mortelle planche,
« Je n'eusse osé demander tant de biens
« Qu'il m'a donnez, que tous de luy je tiens,
« Et de ses dons et biens j'ay mal usé;
« Mais mon peché ne peult estre excusé,
« Car de sa grace et loy il m'a fait part,
« Et longuement, avant ce mien depart :
« Son filz m'a fait recevoir pour saulveur,
« Par qui j'ay eu de luy toute faveur ;
« Tant qu'en luy seul de mon salut m'asseure,
« Et que peché faisant en moy demeure,
« Et qui m'avoit damnation aquise,

1. Ce qu'elle eût fait elle-même si son état l'eût permis.

« Est tout estainct par sa bonté exquise ;
« Il est mon Dieu et ma salvation. »
Puys elle fist tout bas confession
Devotement, ayant aux yeulx les larmes.
Après luy dist telz ou semblables termes :
« Mon mal est tel que ne puys nullement
« Recevoir Dieu sacramentellement ;
« Mais allez moy une hostie querir
« En la parroisse, affin qu'avant mourir,
« En la voyant, puysse ramentevoir
« Que Dieu se fait à l'homme recevoir. »
Ce que l'on fist ; et quand l'hostie vid,
S'escriant dist : « Jesus, filz de David,
« Qui sur la croix pour moy fuz estendu,
« Et par amour cueur et costé fendu,
« Je vous adore, ô mon Dieu et mon roy ;
« Pere et amy tel je vous tiens et croy,
« Vous requerant de mes pechez pardon Fol. 338.
« En la vertu de ce très riche don
« De vostre amour que vous m'avez donnée,
« Laquelle amour ne m'a habandonnée :
« Je l'ay tousjours en fiance parfaicte.
« Or mainctenant qu'aproche la deffaicte
« De la prison de ce vieil corps charnel,
« Las ! plaise vous, o mon pere eternel,
« Entre voz braz l'ame et l'esprit reprendre
« Que de bon cueur entre voz mains vois rendre.
« Je sçay, Seigneur, que celluy qui a creu
« Entierement par foy vous a receu :
« Je vous croy myen, vous le m'avez promis,

« Donc vous recoy, o l'amy des amys,
« En mon esprit qui par foy vous embrasse.
« O le pain vif duquel la doulceur passe
« Toute doulceur, en foy je vous recoy :
« Par ceste foy ainsy recevez moy ;
« Je ne suys pas de recevoir deceue
« Le vray amy duquel je suis receue.
« Je vous recoy spirituellement,
« Ne vous povant recevoir autrement,
« Croyant si bien ceste reception
« Que seure suys de ma salvation. »
L'hostie fut lors de là transportée ;
Elle du tout en Dieu reconfortée
Par l'unction que très bien entendit,
Et aux endroictz que failloit respondit.
Puys se monstrant de Dieu espouse et fille,
Va commander de lire l'evangile,
Et commançant au sermon fructueux Fol. 338 verso.
D'après la cene, que d'un cueur vertueux
Elle escoutoit, et tant que l'on lisoit,
Sans sentir mal, ung seul mot ne disoit,
Mais quand ung peu l'on cessoit la lecture,
Se pleignoit fort, car sa povre nature
Eut grand tourment de pierre et de gravelle,
Et qui pis fut, elle eut une nouvelle
Forte à porter, c'est qu'au terme prefix
N'estoit possible avoir le roy son filz.
Lors fist ung cry quand elle ouyt cela,
Et en pleurant amerement parla :
« O mon enfant! ne te verray je point!

« Me fauldras tu, mon filz, au dernier poinct!
« Fault il partir de ce terrestre lieu
« Sans te baiser pour le dernier adieu! »
Puys dist, levant au ciel ses pleurans yeulx :
« Vous l'avez fait, mon Seigneur, pour le myeulx;
« Car luy ne moy ne l'eussions sceu porter,
« Encores moins l'un l'autre conforter.
« Trop grande estoit l'amour d'entre nous deux
« Ou plus ne fault penser, et je le veulx.
« Mais, Seigneur Dieu, soyez luy favorable,
« Et à ses grans affaires secourable.
« Il portera tant et tant d'ennuys
« De ceste mort, parquoy, tant que je puys,
« Je vous requiers, par vostre passion,
« De luy donner la benediction
« A luy, aux siens et à toute sa race,
« Et le tenir en vostre bonne grace. »
Et puys la croix, de triumphe baniere, Fol. 339.
Entre ses mains luy mist La Bourdaisiere [1],
Qu'elle baisa, en disant doulcement :
« Ainsy fut mys pour moy le vray amant. »
Après, prenant sa fille par la main,
Dist : « Marguerite, encore est mon cueur plain
« De ceste amour portée à vous si forte,
« Et à mon filz, ce qu'encores je porte;
« Et dans mon cueur le sens si vehement
« Que pour n'avoir en mon entendement

1. Philibert Babou, seigneur de la Bourdaisière. Successivement secrétaire et argentier du roi, il devint surintendant des finances en 1524, et mourut en 1557, maître d'hôtel de Henri II.

« Rien que Dieu seul, que seul doy desirer,
« Je vous requiers d'ung peu vous retirer
« D'auprès de moy ; car quand je vous regarde
« D'avoir plaisir en mon cueur je n'ay garde.
« Las ! forte amour parler à vous m'empesche,
« Mais ung seul mot pour la fin je vous presche,
« C'est qu'en mon cueur je sens la foy si ferme,
« Le don de Dieu par lequel il m'afferme
« De mon salut, dont le plaisir je gouste ;
« N'en faictes plus, m'amye, nulle doubte. »
A ces propoz sa fille fort pleura,
Et de ses yeulx soudain se retira ;
Et non pas loing, car jusques au dernier
Ne la laissa, et le bon cordelier
Mist entre deux, regardant à loisir
Sa bonne mere en lict mortel gesir,
Qui escoutoit la lecture divine,
Les yeulx en hault, sans parolle ne myne,
Comme personne en extase ravie.
Mais ung des siens qui bien l'avoit servie,
Fut bien longtemps à la persuader Fol. 339 verso.
De quelque chose en fin leur commander,
En la priant avant que s'en aller
Vouloir les siens d'un seul mot consoller.
Elle luy dist : « Cessez vos vainz propoz ;
« Mainctenant est mon esprit en repoz,
« Plus n'est çà bas, vous me rompez la teste. »
Sa fille alors, qui du secours fut preste,
Dist : « Laissez la : elle attend la promesse
« De la divine et admirable haultesse ;

« Tous serviteurs, enfans, honneurs et biens
« N'estime plus sinon ordure et biens ;
« Tous les mortelz pour l'Immortel oublye,
« Voyant son Dieu qui l'a tant anoblie,
« Qui la reçoit pour espouse et pour femme. »
Dont respondit à sa fille la dame :
« C'est très bien dit, m'amye, il est ainsy. »
Et sans bouger ses yeulx d'en hault aussi,
Sans plus parler la croix elle baisoit,
Et d'ouyr clair tousjours signe faisoit.
Et tost après jecta un regard doulx
Devers le ciel, là où son Tout en tous
En soubzriant sembloit veoir clairement.
Et sur ce poinct fist son trespassement,
Si doulcement que sa fille sans plus
S'en apperceut, car trèstout le surplus
Se debattoit si elle estoit morte ou non.
Ainsy passa, digne d'heureux renom,
Celle qui eut et vivante et mourante
Foy en Dieu seul, amour et vraye attente [1].
Par ceste mort, Amye, il fault congnoistre Fol. 340.
Que plus Dieu fait la tentation croistre
Et plus il est du temple [l']adjuteur
Qui par luy met à riens le vieulx tempteur.
Si de la foy, par ce dernier exemple,
Vous ne voyez la vertu assez ample,
Souvienne vous, Amye, aussi fait il,
Du roy Françoys, son filz, prince gentil,

1. Avec ce vers se termine le fragment publié par Le Roux de Lincy.

Gentil de nom, de race et de vertuz,
Qui à la guerre a souvent combattuz
Ses ennemys, emportant la victoire,
Et, s'il fut prins, il n'en eut moins de gloire ;
Qui du seigneur de Langé sa cronique [2]
Verra, sçaura qu'il a eu la pratique
De gouverner, soit en paix soit en guerre,
Tout son royaulme, ou myeulx toute la terre.
De son sçavoir et de l'amour aux lettres,
De ses escriptz tant en prose qu'en mettres,
Je m'en tairay : ilz sont assez congneuz.
De son trespas le bon Castellanus,
Qu'il avoit fait evesque de Mascons [3],
En a escript affin que ne doubtons
Que ce roy là, tant beau, saige et bien né,
De biens, d'honneurs grandement fortuné,
N'eut en son cueur la foy vive et ardante,
Qui par dehors n'estoit tant evidente
Qu'on le jugeast ung devot Saint Loÿs ;
Mais, par ung mot qu'ung jour de luy j'ouys,
Ce qu'avez fait come je croy, m'Amye,
Ceste foy vive en luy ne doubtay mye,

2. Il s'agit des célèbres *Mémoires* de Guillaume du Bellay, seigneur de Langey. — 3. Pierre Duchâtel, lecteur royal, successivement évêque de Tulle, de Mâcon et d'Orléans, prononça, en 1547, deux oraisons funèbres de François I[er], publiées dans la *Vita Castellani* de Galland, éditée par Baluze en 1674 (8°). Il mourut en 1552. On peut comparer le récit des derniers moments de François I[er], tel qu'il figure dans les *Prisons*, avec les données fournies par les deux oraisons funèbres de Du Châtel, ainsi qu'avec les pièces citées par M. de Ruble (*Le mariage de Jeanne d'Albret*, p. 223).

Disant : « Sachez icy, en ce festin, Fol. 340 verso.
« Si Dieu mandoit que demain au matin
« Il me faillust par mort le veoir au ciel,
« En ce banquet n'y a sucre ne miel
« Qui si doulx soit à la friande langue
« Comme à mon cueur seroit ceste harangue,
« Et ne desire à vivre longuement
« Pour d'un tel bien avoir retardement ;
« Digne n'est pas d'avoir ung si bon maistre
« Qui n'a desir par mort avec luy estre. »
Je diray plus que onques je ne viz,
En ces plaisans et gracieux devis,
Que l'on eust dit : « Cest homme icy habunde,
Sans craindre Dieu, en tous plaisirs du monde » ;
Que si quelqu'un soudain propoz tenoit
Parlant de Dieu, la larme luy venoit
A l'œil, monstrant l'esprit n'estre empesché
D'aymer son Dieu, nonobstant qu'à peché
Servist le corps par sa fragilité ;
Car de peché venoit humilité.
Si parfaict fut en sa condition,
Que si peché quelque imperfection
N'eust myse en luy, dont estoit exempté,
De trop d'orgueil il eust esté tempté.
Si haultement son bon esprit volloit
Et de son Dieu si vivement parloit,
Que si Satan Dieu ne luy eust donné
Dedans sa chair, eguillon ordonné
Pour abbesser de soy mesmes l'estime,
Orgueil l'eust mys au plus grant de la cime.

Donc en la chair à peché il servoit, Fol. 341.
Mais en l'esprit la foy il conservoit,
Qui le faisoit en soy humilier,
Et à son Dieu par forte amour lyer;
Et ceste foy, laquelle avoit receue
De bien longtemps, monstra à son yssue :
Ce que voz yeulx ont veu et non les miens [1],
Dont vous heureuse et moy malheureux tiens.
Souvienne vous que sa mort il congneut;
Souvienne vous qu'humblement il receut
Ses sacremens, que tous il demanda;
Souvienne vous de ce qu'il commanda
Au roy son filz, par grande affection,
Auquel donna sa benediction ;
Souvienne vous comme il se confessa
Pecheur damné, et jamais ne cessa
De tous ses maulx humblement s'accuser
Sans se vouloir d'un tout seul excuser;
Souvienne vous que biens ny royaulté,
Sçavoir, povoir, force, santé, beaulté,
D'habandonner ne monstroit nul regret,
Ce qu'il disoit tout hault, non en secret;
Souvienne vous comme son cueur ardoit
Parlant de Dieu, duquel il attendoit
De son salut vraye finition,
Se confiant en ceste passion

1. Ce témoignage indique que la personne à laquelle, par suite d'un artifice plus ou moins mystérieux, le poème est censé adressé, fut témoin des derniers moments du roi et prouve, d'autre part, que l'auteur du poème n'y assista point.

De Jesuchrist, dont le meritte est tel
Qu'il n'y a nul peché ne si mortel
Que par ce sang ne soit estainct sans faincte,
Demandant grace en s'asseurant sans craincte
Que Dieu est bon, et sa promesse il tient, Fol. 341 verso.
Quand humblement vers luy le pecheur vient.
Souvienne vous qu'en eslevant ses yeulx,
Comme voyant par foy son Tout aux cyeulx,
Luy demandoit de cueur humble et humain
Qu'il luy donnast sa très puyssante main,
Se confessant remply de pesanteur
Par son peché, parquoy du Redempteur,
De ceste main clouée en croix l'aïde
Il demandoit, sachant que c'est la guyde
Qui peult mener le povre viateur
Entre les braz du puyssant Createur.
Souvienne vous que ses braz estandoit
Et sa main grande ouverte à Dieu tendoit,
Duquel par foy congnoissoit le secours
Estre très seur à son dernier discours ;
Souvienne vous de l'ardeur de sa foy
Qui le poussoit à Dieu par dessus soy,
En s'asseurant que sa misericorde
Luy pardonnoit sa vie salle et orde,
Et que sa grace en sa main il tenoit
Ou ses pechez sa bonté pardonnoit.
Souvienne vous de ses propoz et dictz,
Et comme en foy demandoit paradis
Que justement disoit avoir perdu
Par son peché, mais que du tout rendu

Il luy estoit par le sang et meritte
De Jesuchrist, par lequel l'homme heritte,
Non pas par soy, le celeste heritaige ;
Souvienne vous comme en ferme courage
Il s'asseuroit en Dieu, par la bonté Fol. 342.
Duquel peché et l'enfer est dumpté.
Las ! je sçay bien que vous n'oublierez pas
Qu'ung peu avant qu'il deust passer le pas,
A dire adieu aux siens il s'efforça,
Et par amour ung chacun embrassa,
Les consolant de son soudain depart,
Dont vostre cueur sentit de dueil sa part.
Souvienne vous que son esprit ce jour
Dedans son corps ne peut faire sejour,
Car, ayant pris son dernier sacrement,
En declairant au long par testament
Ce qu'il vouloit, ayant dit le surplus
A son cher filz, voyant qu'il n'avoit plus
Chose çà bas qu'il faillust ordonner,
Devers son Dieu se print à retourner,
Remply d'amour ardante et de foy forte,
Laissa son corps et passa par la porte
De ceste mort, que si doulce esprouva
Que dedans elle et vie et Tout trouva ;
Ce que l'on vit, car son corps sain et fort
Ne fist semblant de ce dernier effort :
Pas n'est raison que le corps douleur sente
A ce jour là, puysque l'ame est contante.
Ainsy ce roy en son Tout fut receu,
Car il avoit ce Tout par foy conceu

Tant que prison, maladie ou douleur,
Tristesse, ennuy, perte d'amys, malheur,
Ne l'ont point fait tant soit peu murmurer,
Mais doulcement tous ses maulx endurer;
Prosperité ne l'a mys en orgueil Fol. 342 verso.
Pour mescongnoistre ou destourner son œil
De son Seigneur, où par foy revenoit;
Et si peché çà bas le proumenoit
En le menant en region loingtaine,
Il retournoit souvent à la fontaine
De penitence, parquoy Jesus, venu
Pour les pecheurs qui l'ont creu et congneu,
Rompant du sens charnel le jugement,
L'a prins à soy, où eternellement
Avec luy regne, et çà bas a regné,
Car il estoit pour estre vray roy né.
A ce Rien donq, que long temps j'ay laissé,
Retourner fault, lequel s'est abessé
A regarder par la senestre bende
Son Tout en tous qui tous les maulx amende,
Car, soit en mort, tristesse ou passion,
Ce Tout, qui est remply d'affection,
Ne sçauroit tant nostre corps lapider
Que nostre esprit il ne vienne aÿder;
Et qui le voit au milieu du tourment
Le tourmenteur tourmentant doulcement,
Non pas ainsy que l'avons desservi
Pour ne l'avoir ny aymé ny servi,
Mais ung petit, comme enfans, nous chastie,
Nous departant ung peu de sa rostie

Affin qu'ayons memoire que rostir
S'est fait pour nous, et que devons sentir
En nostre cueur ung grand contantement,
Quand ung morceau nous donne seulement
De son dur pain, qu'il a pour nous masché, Fol. 343.
Voire avallé en la croix attaché ;
Nous l'avallons, mais point ne le goustons
Quand de sa mort la vertu nous doubtons ;
Et onques nul, qui à luy s'attendit,
Son ame à Dieu en douleur ne rendit.
Mais ceulx qui n'ont ny amour ny foy vive
En ce Tout là, quand ce vient à la rive
Et qu'on leur dit : « Amy, mourir vous fault »,
Oyant cryer Jesus, le cueur leur fault,
Et tant plus sont affoibliz et malades,
Les fault tenir, tant ilz font de gambades.
J'en ay congneu en extresme vieillesse,
Plains de tous maulx et de grande foiblesse,
Qui à la mort en fais[oie]nt des grimaces
De piedz, de mains, comme bouffons en farces :
C'estoit l'esprit voyant son jugement,
Qui craignoit tant ce dur departement
D'ame et de corps, que la chair tourmentoit,
Qui quant à soy peu de douleur sentoit.
J'en ay congneu, ainsy que j'ay compté,
Desquelz la foy avoit le cueur dumpté,
Qui en mourant d'un gracieux couraige
Sans faire myne, ainsy qu'ung bel ymaige,
Ont ce dur pas saulté, bien que leurs corps
Fussent puyssans, jeunes et sains et fortz.

J'en ay congneu de vie bien mondayne
Par le dehors, où foy n'a esté vaine,
Car à la mort les a tant secouruz
Qu'à leur Saulveur sans doubter sont couruz ;
Et confessant leur juste damnement Fol. 343 verso.
Ilz ont trouvé en luy leur saulvement,
Ne se fians qu'en ses œuvres parfaictes,
Et de celles que vivant avoi[en]t faictes,
Ne trouvoient rien qu'ordure et puanteur ;
En s'arrestant du tout au Redempteur,
Qui leur estoit misericordieux
Comme peché leur estoit odieux,
Et puys que Rien devant luy s'estimoient,
Trouvoient en luy le Tout que tant aymoient.
L'ayant trouvé après l'avoir perdu,
Ont leur esprit si doulcement rendu
Entre ses mains, que Dieu estoit louable
Rendant leur mort doulce et amyable.
J'en ay congneu de vie pure et munde
Autant qu'en peult veoir et juger le monde,
Jeusneurs, prieurs, faisans grandes merveilles,
Mais quand failloit crier à leurs aureilles
Ce mot : « Jesus », en lieu d'un grant mercys,
L'on les voyoit estonnez et transiz
En crainte et peur, cherchans pardons, bulles,
Pour s'asseurer de dix mille scrupules ;
Car leurs bienfaictz où ilz s'estoient fundez,
Quant à la mort et pesez et sundez
Les leur monstroit la divine justice,
Devant laquelle est nostre vertu vice,

Ilz se trouvoient appuyez d'un roseau
Qui leur perçoit jusques à l'os la peau,
Car, sans la foy, n'y a œuvre plaisante
Au Createur et qui ne soyt nuysante
A celluy-là qui du tout s'y confie. Fol. 344.
Et j'en ay veu, je le vous certiffie,
De tourmentez pour n'avoir pas apris
De se fier au meritte et grant pris
De Jesuchrist, lequel par grace est nostre,
Dont leur povre ame en craincte passant oultre,
Leurs corps faisans tant effroyables mynes
Que l'on povoit congnoistre leurs ruynes.
Las! le corps fort ny la vie joyeuse
Ne rend la mort dure et laborieuse;
Le faible aussy ny la vie apparente
Ne fait la mort amye ny parente;
Mais la foy vive rend au cueur la mort belle,
Comme elle est laide au pecheur infidelle.
O leger Rien, volant du fondz d'enfer
Jusqu'au plus hault dont partit Lucifer,
Puys d'Orient jusques en Occident,
Le bien et mal t'est monstré évident.
Que trouves tu, çà et là te tournant?
Tu trouves Tout en tous tout contenant;
Tout en enfer tu voys justicier
Ceulx qui n'ont sceu ce Tout remercier
De ses bienfaictz, ne de luy les tenir,
Sans congnoissance, amour ny souvenir
De sa bonté; mais ce Tout incongneu
Et refusé du grand bien, qu'obtenu

Avoit pour eulx de grace entierement,
Est en enfer le plus amer tourment :
Car voyant Dieu, duquel ils sont bannis,
Tant plus est bon, et tant plus sont punys,
Et n'est douleur qui soit tant importable Fol. 344 verso.
Qu'estre privé du seul bien desirable.
Que trouve[s] tu en la prosperité,
En l'orient, en la diversité,
A cette dextre où est toute habundance ?
Tout y est seul en sa belle ordonnance,
Et rien que Tout n'y peulx considerer,
Qu'en chascun lieu veulx et doibz reverer,
Le congnoissant le bien des biens, l'honneur
De tous honneurs, le vray plaisir du cueur,
Vertu par qui porte fleur, fueille et fruict,
Ignoramment l'arbre ; et ung cueur instruict
De ce seul Tout ne fait, ne dit, ne pense
Que ce que veult le Tout, lequel l'avance
Ou le retarde ainsy qu'il détermine.
Quand tous ces biens au vray tu examine,
Tu dis heureux ceulz qui ce Tout congnoissent
Dans les beaultez qui dehors apparoissent,
Et malheureux qui s'arreste à l'externe
Sans passer oultre au Tout qui tout gouverne.
Que trouves tu en l'occident senestre,
En mort, trouvant ennuy depuis la teste
Jusqu'à la fin en guerre et en procès,
En maladie, en injure, en excès,
Prisons, gibetz, lances, canons, espée,
Dont la vie est avant son but couppée ?

Le Tout en tous qui glorieusement
Les uns punit voire à leur damnement,
Et ses esleuz chastie en amytié,
Ayant tousjours à la fin d'eulx pitié ;
Et qui ce Tout dans les maulx peult comprendre, Fol. 345.
Il luy sera facile de les prendre
Bien doulcement, et qui ne l'y peult veoir
S'en va tumber au fondz du desespoir ;
Qui meurt sans Tout en desespoir habunde ;
Qui meurt en Tout n'a point de mort seconde.
O Rien, qui es plain de felicité
En renonçant aux yeulx de cecité,
Voyant des yeulx du Tout et non des tiens,
Au fondz d'enfer, en tous maulx, en tous biens,
Ton seul Tout voys ; mais dy moy plus avant,
Quand tu t'en vas sus les ælles du vent,
Que trouves tu au ciel entre les sainctz ?
Tu trouves Tout, duquel ilz sont tous plains,
Tout, qui de tous est la beatitude,
Tout, seul vivant en ceste multitude,
Tout, qui en tous s'ayme par son amour,
Tout, qui se loue en tous et nuict et jour ;
Tout, ung seul feu, qui par ses estincelles
Purge, nettoye et fait apparoir belles,
Sans vice aucun, les lampes attachées
A ce hault ciel, qui ont esté tachées,
Estant çà bas, par peché qui ne tasche
Que de noircir nostre blanc par sa tache.
Mais ce feu chault ayant purgé le verre,
Le separant de sa boue et sa terre,

Le rend si clair, et net de toute ordure,
Qu'il est luysant encontre sa nature ;
Ce Tout, ce feu, ceste vraye lumiere,
En toute lampe et en toute maniere,
Reluit si fort en tous les sainctz et sainctes, Fol. 345 verso.
Qui lampes sont sans jamais estre estainctes,
Par ce feu là qui en soy les rassemble
Que feu chacune et non verre ressemble ;
Et plus ce feu çà bas les a polies,
Et plus là hault sont claires et jolies.
Qui plus çà bas de poliment reçoit,
Là hault plus clair le feu s'y apperçoit,
Et tant plus est le verre extenué,
Poly, fourby, en soy diminué,
Plus la beaulté du feu s'y monstre claire,
Et plus ce feu par elles nous esclaire,
Et les vertuz et graces naturelles
De ce feu là voyt on reluyre en elles ;
Et qui ce feu en elles ne verroit,
Ceste lueur venir d'elles croyroit,
Mais qui congnoist le Tout en tous n'a garde
De se tromper en chose qu'il regarde.
O contant Riens, qui plus Riens t'apperçoys
Et plus le Tout tu congnoys et conçoys.
Las ! que ce Tout plus ardant que nul cierge
Tu as congneu en la benoiste Vierge,
Mere du filz, qui à rien nous a mys
Pour à la fin au Tout estre remis !
O que ce Rien pleut à ceste pucelle
Quand elle dist : « Voicy de Dieu l'ancelle »,

Quand elle dist que sa nichilité,
Son povre Rien, bassesse, humilité,
Son Dieu avoit par pitié regardée,
Et qu'elle estoit par ce regard gardée
De l'ord venin du veneneux serpent, Fol. 346.
Qui sur tout homme au monde le respand ;
Plus qu'autre femme en son cueur elle avoit
Ce Rien, lequel gardoit et conservoit
En s'unissant à luy de son bon gré,
Et s'abessant jusqu'au plus bas degré
Du povre Rien ; le vray Tout, desireux
De ce Rien là dont il est amoureux,
Pour ce qu'à Rien soubzmyse la trouva,
Dedans son Tout si très hault l'esleva
Qu'on ne sçauroit dire au celeste lieu
Si elle est lampe ou si elle est pur feu,
Car si fort est son verre cristalin
Puriffié que le beau feu divin
S'y voit si clair, l'ayant puriffiée,
Que sa lampe est toute déifiée.
Purgée fut par preservation
De tous pechez par tribulation,
Et par la foy en Celluy qu'elle creut,
Dont charité si fort en elle acreut,
Que par son feu monstra la lampe pure
Sans le povoir d'humaine creature,
Dont par sus tous plaine de Dieu reluict
Au lieu où est jour eternel sans nuict.
Diligent Rien regardant ceste lampe,
Où Tout en Rien se voit myeulx qu'en l'estampe,

Je m'esbahy qu'en ce lieu ne t'arrestes,
Mais je voy bien que ton vol tu aprestes
D'aller plus hault, et que ton vol et course
N'aura repoz jusqu'à ce qu'à la source
Soys arrivé; or sus, Rien, que dis tu Fol. 346 verso.
En aprochant la divine vertu?
Ne voys tu pas en ung Dieu troys personnes?
Racomptes m'en, mais quoy? mot tu ne sonnes?
Ne voys tu pas une seulle unité,
Ung tout seul Dieu en une trinité,
Puyssant et saige et bon : ce sont bien troys,
Mais en ces troys seule deité croys.
Ne voys tu pas le grant povoir du Pere,
Qui tout a fait et qui partout impere?
Ne vois tu pas du Filz la sapience
Par qui avons du Pere la science,
Qui triumpher fait nostre humanité?
Ne voys tu pas l'amour, la charité
Du saint Esprit qui chacun illumine,
Luy declarant comme il fault qu'il chemine?
Et ces troys là ne sont qu'ung toutesfoys;
O Rien, ravy où es tu ceste foys?
Amoureux Rien, forte amour te fait fondre,
Tant que ne sens ou ne me veulx respondre!
Ceste clarté te fait en toy tenir
Et en ce Tout pour jamais mainctenir;
Ce grant esprit et ce feu consummant
Met Rien en Tout, comme au commancement
En Rien avoit mys l'homme et sa puyssance,
Et mainctenant donne à Rien jouyssance

De ce Tout là, qui pour luy s'est courbé
Affin que Rien en luy fust absorbé.
O puyssant Tout, Elisée prophete,
Qui sur l'enfant, le mort, la chose infecte,
Te fait petit, courbé et à luy joinct, Fol. 347.
Parquoy la mort, où vie n'estoit point,
Receut de toy ce qu'en toy seul estoit ;
Ainsy ce Rien qui nul bien ne congnoist,
Par ce grand Tout, qui pour luy fut petit,
La vie d'en hault, la force et l'appetit [1].
O Rien, en Tout tu es en liberté,
En doulx repoz, en ferme seureté ;
Tu ne craindz plus d'estre mys en prison
Ny des beaultez la fine trahyson ;
Biens et honneurs et plaisirs tu regardes,
Mais avec toy tu as si bonnes gardes
Que leur povoir ne te pourroit toucher,
Pour ce qu'en toy n'y a morceau de chair ;
Car cest esprit, dont ta liberté tiens,
T'a delivré de tous charnelz lyens.
Parquoy voyant, parlant, beuvant, mangeant,
Ainsy que ceulx que les sotz vont jugeant
Hommes communs, qui de vie commune
Vivent partout sans en choisir pas une,
Pour au dehors se monstrer plus parfaictz,
Ce nonobstant tu ne portes nul faix
De ce peché qui entre par les sens,
Car tu ne voys, ny goustes, ny ne sens

1. Il faut sous-entendre le mot *reçut*.

Que ce Tout seul couvert de sa facture :
Cestuy seul est ton regard, ta pasture,
Luy seul tu voys, tu entans et tu manges,
Tu viz de luy et tout en luy te renges ;
En luy tu as le sçavoir, les sciences,
Et voys à clair le fondz des consciences ;
En luy tu as puyssance et majesté Fol. 347 verso.
Parquoy le mal est de toy rejecté ;
Là bien estois sans contradiction,
Sans sentir plus la malediction
Qui rend la chair à la vertu rebelle.
Tu as trouvé justice originelle
Que le cuyder de l'homme avoit chassée :
Assez l'avoys suyvie et pourchassée,
Mais nul povoir n'avoys de la tenir
Jusqu'à ce jour qu'à Tout as peu venir ;
Et en ce Tout, o Rien, tu es parfaict,
Bon, juste et sainct, car cestuy qui t'a fait
Rien, povre et nud, meins qu'ung petit festu,
T'a si très bien de son Tout revestu
Que de malice, ignorance, impuyssance,
En toy se pert toute la congnoissance.
Et puysque Tout t'environne et te cœuvre
Et très à clair l'arche de paix descœuvre,
Povoir, sçavoir et bonté infinie
Pour tout jamais te feront compaignye.
O divin Rien, divinement mys bas,
Divinement monté au vray soulas,
Au vray plaisir, à la joye indicible,
Qui de tous maulx t'a rendu impassible.

De tout peché, de tourment et danger,
Pour en tel lieu si heureux te ranger,
Je te requiers ung petit qu'il te plaise
Nous declarer quelle est ceste grande aise
Qu'en ce Tout là toy, Rien, experimente,
Qui sans finer tousjours croist et augmente.
Las! tu ne veulx ou ne nous peulx respondre! Fol. 348.
Si grant plaisir as [de] te sentir fondre
Et de te perdre en ce Tout amoureux,
Sans lequel Rien est tousjours langoureux,
Auquel tu as plaisir si amplement
Qu'en toy n'y a penser ne sentement,
Voir ny parler, estre et vie, car Tout,
Qui par sa grace et bonté t'ayme moult,
T'a transformé en Tout, dont je concluz
Qu'en ce Rien là, qui par ce Tout n'est plus,
Parfaictement liberté se recœuvre.
Car ce grand Tout fait de Rien son chef d'œuvre,
Et ce doulx feu de l'esprit consummant
Toute raison de l'humain jugement,
Qui tout cuyder d'estre et sçavoir assomme,
Qui le pur Rien faict concevoir en l'homme.
C'est luy par qui en liberté entiere,
En sa justice et nature premiere,
L'homme est remis, car joinct par cest esprit
A Rien, à mort, à croix en Jesuchrist,
Est fait en luy Rien, mort, crucifié ;
Aussy en luy il est déifié,
Uny au Tout et au souverain Bien
Pour estre fait aveques Jesus Rien.

O feu ardant, doulx esprit d'amour plain,
Qui ayant mys Rien à rien, dans le sein
Du puyssant Tout, du grand Tout l'a remis!
O forte amour, à qui Tout est soubzmys
De recevoir ce Rien par ton mistere!
Ceste voix là ne puys ny ne doy taire :
Où[1] l'esprit est divin et vehement, Fol. 348 verso.
La liberté y est parfaictement[2].

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE DES PRISONS.

1. Ms. *Que où*. — 2. Cette même devise figure — et le rapprochement est aussi curieux qu'instructif — sur un dais de velours noir et de satin cramoisi ayant appartenu à Marguerite et exécuté très probablement par elle-même, signalé par La Grèze (*Le château de Pau*, p. 444). Cet ouvrage, appelé dans les anciens inventaires du XVIe siècle le *Dais des Prisons rompues*, porte en plusieurs endroits l'inscription : *Ubi spiritus, ibi libertas.* Cette devise figure encore sur un certain nombre de pièces de tapisserie faites par la reine de Navarre. On sait qu'elle s'adonnait beaucoup à ces sortes de travaux.

POÉSIES LYRIQUES

POÉSIES LYRIQUES

LA DISTINCTION DU VRAY AMOUR PAR DIXAINS

I

Amour mourant, voiant Amour vainqueur Fol. 66 v°.
De tout amour, entré dedans mon cueur,
Pour l'en oster et se mectre en sa place,
Cria : « O toy de vray Amour vainqueur,
« Ne sois en moy de ton nom destructeur,
« En deffaisant ma fresle et vayne masse,
« Mais envers moy use de telle grace
« Que l'imparfaict te plaise reformer,
« Affin qu'en toy de moy soudain tu[1] passe[s]
« Pour en parfaict l'imparfaict transformer. »

II

Amour, remply de pitié et de zelle,
D'amour mourant toucha la legiere aille,
Et l'arracha du corps trop tendre et beau :

1. Ms. *te*.

La trousse print, et ses trectz avec elle,
L'arc impiteux et la corde cruelle,
Aussi l'espais et ignorant bandeau ;
Le tout il mit en ung feu si nouveau
Que leur chaleur [il] convertit en glace ;
Sans oublier de Venus le flambeau,
Dont ce sainct feu toute navrure efface.

III

Ce grant Amour voiant le petit nud
Tout desarmé et pis que mort tenu,
Ne voiant plus en luy que son nom sainct,
Entre ses bras si fort l'a retenu,
Que le petit très grant est devenu
Par l'union du vray Amour non fainct,
Dont la grandeur l'environne et enceint.
La charité en soy se cache et couvre,
Et la bonté rend tout son mal estaint :
Ainsy l'Amour d'Amour faict son chef d'œuvre.

IV

Amour estant à la fenestre, Fol. 67.
Voiant ses fidelles subjectz,
De bien fort loing m'aperceuz estre
En liberté, hors de ses gectz :
Dont soudain print tous les objectz

Qu'il peult trouver pour me reprandre.
Mais si haut les rez qu'il sceut tendre,
Plains de fil soubz sucrez appastz,
Si bien au ciel sceuz mon vol prendre
Que le premier ne me print pas.

V

A vous me plains de vostre jugement,
Ellection et faulte de raison,
Que chois[is]sez la paille pour froment
Et pour doulceur très amère poison :
Moy, mon torment, ma mort et ma prison
Vous desprisez, pour aymer ung enfant,
Qui va si nud que l'honneur vous deffend
Le regarder, mais ceste amour nouvelle
Vient seullement, dont tout le c[u]eur me fend,
Qu'il [1] est cruel, et vous estes cruelle.

VI

Amour, de qui à parler suis semonse,
Vous respondra mieulx que moy de son faict ;
Mais je ne veulx vous laisser sans responce :
Quant vous portez [2] ung masque contrefaict,
Parlant à moy tant que dure la dance,

1. Ms. *Qui*. — 2. Ms. *pourtez*.

Seroit ce pas à moy grande ignorance
Que vostre masque, et non vous, j'aille aimer[1]?
Ainsy Amour, qui en vous parle et pense,
— Non vous, son masque, — est seulle à estimer.

VII

Travail, tourment, douleur, soucy et peine Fol. 67 verso.
Ont merité repos, bienfaictz, santé ;
Le travailleur, au bout de sa sepmaine,
Selon raison, doibt estre contanté ;
Bien et heur [siet] luy donner à planté[2].
Mais [p]randre Amour, qui est spirituel,
Pour ung travail visible et actuel,
Que contanter l'on peult d'argent ou d'or,
Il ne se doibt : Amour continuel[3]
Ne peult qu'à luy desploier son tresor.

VIII

Le corps mortel n'est riens s'il est sans vie :
Il n'a vouloir, penser, ny mouvement,
De mal ou bien n'a douleur ny envye ;
La vie est donc son [vray] bien seullement.
Mais le corps vist trop bestiallement.

1. Ms. *De vostre masque et aye aimer.* — 2. Ms. *Bien et heureux luy donner à planté.* — 3. Ms. *continuer.*

Quant la vie est sans vraye amour vivante ;
Car Amour rend la vie triomphante,
Forgeant au cueur le desir de vertu,
Dont à la fin le rend si revestu
Que d'animal le faict estre vray homme.

IX

Si j'ayme Amour, qui est ce que vous estes[1],
Et sans lequel vous estes pis que rien,
Qui vous separe et difere des bestes,
Est ce le tort si grand que je vous tiens ?
J'ayme Celluy où consistent tous biens,
Et n'ayme poinct le corps du corps visible,
Qui sans amour n'est que chair insensible,
Beste esgarée, ou masquée pour dire.
Croyez qu'Amour ne trouve pas possible
D'aimer, sinon l'amour qu'Amour desire.

X

Il est bien sot quel pense que l'honneur Fol. 68.
Deffende à l'eul de veoir ung homme nud,
Veu qu'en son corps ne gist le deshonneur
Sy par peché il n'est laid devenu.
L'homme inocent à honte n'est tenu,

1. Ms. *qui esse ce que vous estes.*

Et vray Amour c'est ignocence pure,
Qui n'a besoing de nulle creature ;
Parquoy l'honneur ne me sçauroit garder,
Ne l'Amour pur et parfaict, la nature
En la beauté aymer et regarder.

XI

Autant du temps qu'au c[u]eur du premier homme
Amour regna, tout nud estoit sans honte,
Dont le sçavoir en orgueil[1] l'homme monte ;
De rien ça bas ne faisoit cas ny compte,
Fors de Dieu seul qui voyoit tout en tous[2] ;
Perdit[3] l'honneur, mang[e]a du fruict trop doux,
Parquoy se vit luy mesme, non plus Dieu.
Honte le print, dont connoit à yeulx cloz
Ce qui est laid, or[4] l'Amour laid n'a lieu.

XII

L'enfant d'un an de malice delivre Fol. 68 verso.
S'en va tout nud, et n'a honte ne crainte,
Pour ce qu'Amour seullement le faict vivre.
L'Amour dehors, il veult user de faincte,
Il entre en mort, il commance à se plaindre,
Il est menteur, il pert son inocence ;

1. Ms. *horgeul.* — 2. Ms. *voist tout en tous.* — 3. Ms. *perda.* — 4. Ms. *où*

Tout ce mal vient seullement de l'absence
D'Amour, duquel, non d'aultre, je faiz compte.
Honte jamais ne vint de congnoissance
De celluy seul qui chasse toutte honte.

XIII

Vous l'appellez cruel, et moy aussy :
S'il est cruel, certes je le veux estre,
Car je ne veulx avoir autre soucy,
Ny pensement, que de suivre ung tel maistre.
C'est celluy seul qui peult mon [cueur] repaistre
De tout plaisir, et le rend satisfaict;
Et l'imparfaict pour luy l'on void parfaict,
Et j'ayme tant ceste perfection
Que vouer me veulx à luy par dict et faict,
Pour effacer mon imperfection.

XIV

Amour qui est luy mesme la doulceur,
C'est blasphemer de cruel le nommer :
Pere n'y a, amy, frere ny seur,
Qui sans Amour se peult tel renommer;
Mais quant Amour vient leurs cueurs alumer
De son doulx feu, rend les parens amis,
Dont plusieurs ont leur vie et leur corps mis[1]

1. Ms. *leurs vies et leurs corps mis.*

Pour louer amis remplis de ceste amour.
Qui plus est, Dieu par Amour est soubzmis
A tous humains faire ung amoureux tour.

XV

Je ne dis pas que l'homme deshonneste, Fol. 69.
Qui a perdu par fureur la raison
Et n'a desir, sinon que [d']une beste,
Donner au corps tout plaisir à foison,
Que, contre ung tel, Amour, toutte saison,
Ne soit cruel ennemy et contraire,
Et que ses biens ne luy veuille soustraire,
Luy refusant tout ce qu'il luy demande.
Mais sy du mal au bien se veult retraire,
Je luy pardonne et paye son amande.

XVI

Vous qui paignez Amour parfaict et beau,
Rien regarder au vif vous ne sçavez :
Il est aveugle et porte ung gros bandeau,
Et ne seay[t] l'on s'il a les yeulx crevez.
Puis ses esles estimer ne debvez,
Par lesquelles sa nature legere
Se void assez, et sa cruaulté faire
L'on congnoist bien aux fleches et quarquois.
Trompée au moings ne serez la premiere
De celles là qui d'un tel dieu font cas.

XVII

Je sçay très bien que l'Amour court et volle, Fol. 69 verso.
Et de l'aimer ne pers[1] poinct le presage :
C'est le vray poinct où mon cueur se consolle
Qu'Amour parfaict ne congnoist nulle absence ;
Eslongnement, ne le temps, n'ont puissance
De l'esloigner ou de le randre moindre.
Nul ne le peult recepvoir ne contraindre
D'estre tousjours joinct et uny très fort
A ce qu'il [n']aime pas ; parquoy aimer sans faindre
Veulx cest Amour trop plus fort que la mort.

XVIII

Moy [je] ne sens qu'Amour dedans mon cueur,
Qui le soubtient par passion sy forte,
Moy le vaincu par l'amour du vaincueur ;
Et pour l'honneur de celluy que je porte,
Devez aymer au moings de telle sorte
Que vous souffrez de moy estre servie ;
Si de m'aymer[2] vous n'avez nulle envye,
Voiant en moy Amour que louez tant,
En l'honorant, sauvez ma pauvre vie,
Et servant l'un, rendez l'autre contant.

1. Ms. *pert*. — 2. Ms. *moymer*.

XIX

Vous me priez que je veulle souffrir
Que me servez : ce que je ne puis faire,
Car Amour s'est[1] premier venu offrir
A me servir, voire à me satisfaire ;
De serviteur, fors luy, je n'ay affaire,
Car mon esprit luy seul peult contanter.
Vous perdez temps de me cuider tenter
De saillir hors de mon cache repos :
Ne me venez service presanter,
Qui suis aimée et servie à propos.

XX

Vous demandez que je saulve et conserve Fol. 70.
Vous, vostre vie, en honorant mon dieu :
Ce m'est assez qu'Amour mon c[u]eur preserve
Tant qu'autre amour ny puisse trouver lieu.
De ce dieu là je n'ayme poinct le jeu ;
La simple voix plus plaisante me semble,
Vous et Amour l'un l'autre ne resemble.
Vous estes deux, et prendre n'en veulx qu'un,
Mais quant tous deux serez venuz ensemble,
Ung seul vouloir sera mis en commun.

1. Ms. *Ces Amour c'est*...

XXI

Or maintenant j'entens bien vostre tesme,
Et que m'amour voullez et demandez,
J'entens l'amour de recouvrer moy mesme :
C'est le vray bruict à quoy vous pretendez.
Et lors Amour que tant recommandez
Vivra en moy, quant je ne vivray plus.
Par quoy m'amour me fault, je le consens,
Afin qu'Amour, non plus moy, en moy vive.
Je m'y consens et quicte le surplus
D'amour charnel pour l'amitié naïfve.

XXII

Amour vous a bien longtemps pourchassée
Et enfin prise, son honneur et [sa] gloire.
Moy qui cuidois vous avoir bien chassée,
Vous ay perdue, et sy ne le puis croire,
Mais c'est Amour qui eust de vous victoire.
Pour vous, en luy mesmes à soy me tire,
Donc son desir, non plus le mien, desire.
Vaincu je suis de luy et m'y consens,
Car heureux suis, veu que je puis [vous] dire,
Qu'en nous deux rien, fors luy, je n'ayme et sens.

XXIII

DIXAIN

Qui à l'eul doux, ne le peult avoir rudde ;
Quel n'est pas sain[1], plus qu'il ne veult, souspire ;
Qui parle bien par naturelle estude
Ne peult tenir sa langue de bien dire.
Mais cestuy là auquel nature est pire,
Qui ne dict mot et ne scet regarder,
Bailler luy fault les femmes à garder :
Ce dictes vous, mais je dis le contraire ;
Car au premier l'on se peult hazarder,
Mais du second est bon de se retraire.

CHANSONS SPIRITUELLES

Fol. 71 verso.

XXIV

Si Dieu m'a pour chef Christ donné,
Fault il que je suive aultre maistre ?
S'il m'a le pain vif ordonné,
Fault il du pain de mort repaistre ?

1. Ms. *sein*.

S'il me veult saulver par sa dextre,
Fault il en mon bras me fier?
S'il est mon salut et mon estre,
Point n'en fault d'aultre edifier.

S'il est mon seur et seul espoir,
Fault il avoir autre esperance?
S'il est ma force et mon pouvoir,
Fault il prandre ailleurs assurance;
Et s'il est ma perseverance,
Fault il louer ma fermeté,
Et pour une belle apparence,
Fault il laisser la sureté?
Si ma vie est en Jesucrist,
La fault il croire en ceste cendre?
S'il m'a donné son saint escript,
Fault il d'aultre doctrine prendre?
Si tel maistre me daigne apprendre,
Fault il à aultre escolle aller?
S'il me faict son vouloir entendre,
Fault il par craincte le celler?
Si Dieu me donne son enfant,
Fault il craindre à l'apeller Pere?
Si le monde me le defend,
Fault il qu'à son mal je tempere?
Si son esprit en moy opere,
Fault il son ouvraige estimer?
Non, mais Dieu, qui partout impere,
Fault en tout veoir, craindre et aymer.

XXV

AUTRE SUR LE CHANT : « AVEZ POINCT VEU LA PERONNELLE? »

Avés poinct veu la malheureuse, Fol. 72.
Que tous ennuis[1] viennent chercher,
Qui de nul bien n'est desireuse,
Et ne veult de joye approcher?

Ne la cherchez poinct en la plaine[2]
De propre delectation ;
Elle s'en va sur[3] la montaigne
De toutte tribulation ;

Où n'a ny homme, ny femme,
Qui veulle ce lieu habiter ;
Mais elle fuit tout ce qu'elle ayme,
Pour en ce lieu sainct heriter.

Le rossignol, ny la callandre,
L'estourneau, la pie et le jay
Ne font poinct là leur chant entendre,
Ne aussy le doux papegay.

Le cha[t] huan, oyseau nocturne,
L'orfraye[4] et aussy le corbeau
Predisent[5] la malle fortune
A tout passant viel et nouveau.

1. Ms. *ennemis.* — 2. Ms. *penne.* — 3. Ms. *en.* — 4. Ms. *La freyaye.* — 5. Ms. *predisant.*

Et en lieu de doulce musique
Sont reynes et chauves souris,
Et à son pleur melancolique
Prent plus de plaisir qu'en son ris

En ceste montaigne ne va vache
Beuf, brebis, chevre, ne mouton,
Mais l'animal qui l'homme fache
Repare aumonier, ce dict on.

La serpente et verte lesarde,
Escorpions et gros crapaulx,
De ceste montaigne ont la garde
Pour faire aux passans mille maulx.

Arbre n'y a, herbe ou verdure,
Ni belle fleur, ny nul bon fruict,
L'iver sans controuver y dure,
Le printemps du chault est prescript.

Il n'y croit ni poire ny pomme,
Ny chose qu'on puisse manger,
Sinon tout ce qui nuict à l'homme,
Dont elle n'a peur ne danger.

Car ne trouvant ça bas pasture,
En voyant que tout luy default,
Joieusement elle l'endure,
Esperant la manne d'en hault ;

Ainsy que bonne pellerine,
En croiant ce qui est promis,

D'Egipte n'emporte farine,
Ny sac où nul vivre soit mis.

Le plaisir du fol et du saige,
C'est de trouver à qui parler :
Mais il[1] n'a en ce lieu sauvaige,
A qui se puisse declarer.

Il n'y a arbre ny racine,
Pour faire table ny eschetz ;
Et cy sont la roche et l'espine
Trop tortes pour faire jonchetz.

Des ouvraiges qui donnent joye,
On n'en trouveroit[2] tout un seul ;
Il n'y croit ny fil d'or[3], ny soye,
Ny couton pour faire ung linceul.

Il n'y a temple ny esglise,
Paincture vive ny tableau,
Ny riens qui l'œil charnel ravis[s]e
De contempler le bon et beau.

Elle n'espargne pas ses plantes
De marcher sur rocs[4] eslevez,
Sur chardons et roses piquantes,
Car ce sont tous tappis vellus.

Là ne croist papier, encre ou plume,
Pour escripre ce qu'elle veult,

1. Ms. *qui*. — 2. Ms. *trouva*. — 3. Ms. *fidor*. — 4. Ms. *rocher*.

Ny livre, livret ny volume;
Toutesfois elle ne s'en deult.

Tout le passetemps et la joye
Que le monde a sceu inventer,
Elle n'en voyt rien en sa voye,
Car nul ne s'y veult presenter.

Chose ne void en ceste terre,
Qui plaise à son eul ny son c[u]eur,
Mais perdre veult en ceste guerre,
Pour rendre autruy contant vainc[u]eur.

Elle ne parle, ny n'escoutte,
Car ne se tay[1] qui parle peu,
Et pour ce qu'elle ne void goutte,
S'esjouit là où pleurer deust.

Ainsy de roc en roc s'arappe,
Prenant repos à travailler,
Et ne luy chault qui tue ou frappe;
Rien ne la faict esmarveiller.

Sa pensée[2] seulle demeure
Avec elle en tout labeur,
Souvent en l'entreprenant pleure,
Et puis rid, aymant sa douleur :

Mais sy Dieu tout bon la dellaisse
En ce rocher plus dur que fer,
Tristesse, qui son cueur abaisse,
Le menera jusqu'en enfer.

1. Ms. *Car nul ne se tay.* — 2. Ms. *Se pense.*

Mais par sa très s[e]ure promesse
Donne à son cueur la seureté
Qu'il est avec elle en tristesse,
Et que tousjours y a esté.

Par foy elle reçoit la grace
En celuy là qui la soubtient,
Et par foy elle voy la face
De l'amy dont tout bien luy vient.

Plaisante luy est la souffrance,
Veu qu'en sa tribulation
Est son amy et la souffrance
Dont elle a la fruition.

En luy retrouve pere et mere,
Enfans, cousins, parens, amis,
Parfaict amy, mary et frere,
Dont en soy seul son cueur a mis.

Toutte la terre et sa verdure
Elle retrouve en luy par foy;
Dans[1] le facteur void la facture
De touttes choses et de soy.

Parquoy estant de Dieu remplie,
Ne treuve plus que souhaitter :
En luy sa joye est accomplye,
Là elle se veult arrester.

1. Ms. *Dedans.*

Elle ayme sa melancolie
Et ne refuze nul tourment,
Puisqu'Amour par douleeur la lye
A son vray et parfaict amant.

En luy trouve telle armonie,
Que d'homme et d'oyseaux fuit les chants[1];
Du monde veult estre bannie,
Pour estre avec luy seule aux champs.

Viande de ça bas ne regrette,
Mais en desprise la saveur,
Car elle a la manne secrette,
Qui d'amour accroist la ferveur.

Et parmy les bestes cruelles
Elle vit, sans point les ouïr[2];
En son amy toutes sont belles,
Puisqu'elle peut de luy jouyr.

Bref, il n'y a homme ni beste,
De gracieux ny[3] cruel cueur,
Ny bien facheuse ny honneste[4],
Dont elle ayt desir ny paine.

Car eslevant au ciel la teste
En contemplant leur creature,
De l'ouvraige elle faict la feste,
Puisqu'il donne gloire future[5].

1. *Que d'hommes et d'oyseaux fut les chans.* — 2. Ms. *jouir.* — 3. Ms. *nul.* — 4. Ces épithètes se rapportent au mot *beste.* — 5. Ms. *gloire au futur.* Le texte de cette strophe a été évidemment altéré.

Elle ne sent travail ny peine,
Elle court à mont et à val,
Car de son amy est si pleine
Qu'elle [ne peut] sentir son mal.

La desconfortée conforte,
Et luy rend plaisans ses ennuys ;
Voire resucite la morte,
Tourne en glorieux jours les nuis[1].

Il la remplit[2] d'amour naïfve,
Il est sa force et son appuy,
Parquoy, moins en soy elle est vive,
Plus elle s'en retourne en luy.

Or, puis doncques qu'il vit en elle,
Elle ne peult craindre la mort,
Mais en luy la trouve si belle,
Qu'elle l'a[t]tend comme ung seul port.

Or est la malheureuse, heureuse,
Et son malheur, faict très heureux,
Puisqu'elle [est] parfaicte amoureuse
De son trespas faict amoureulx.

1. Ms. *Tourne en très gloire jour et nuis.* — 2. Ms. *remply.*

XXVI

Fol. 76.

CHANSON

Le temps passé je souspire,
Et l'advenir je desire.
Le present me fasche fort,
Le temps present me faict vivre
Et facheux cause ma mort.

Le temps faict plaindre en vieillesse
Le doux temps de la jeunesse,
Le temps de contentement
Se passe au temps de tristesse :
Le temps n'arreste ung moment.

Le bon temps bien tost se passe,
Et le mauvais prend sa place.
Le temps apporte santé,
Mais le temps après l'efface
Par maladye a planté.

Le temps apporte richesse,
Le temps l'oste en grant destresse.
Le temps donne pluie et vent,
L'esté et la secheresse,
L'iver monstre[1] bien souvent

1. Ms. *monste.*

Le temps mect l'homme sur terre,
Le temps par la mort l'enterre[1],
Le temps faict naistre et mourir;
Le temps apporte la guerre,
Le temps faict la paix fleurir.

Le temps faict beauté plaisante,
Le temps la laiderie augmente,
Le temps invente les fardz,
Le temps arrache et si plante,
Le temps a inventé les artz.

Le temps fait croistre les arbres,
Le temps endurcit les marbres;
Puis le temps vient allumer[2]
Et estaindre candellabres.
Le temps faict luire et fumer.

Le temps est très variable
Et du bien ou mal muable;
Le temps n'arreste ung seul pas
Le temps, ung jour, il est louable
Le temps, après ne l'est pas.

Parquoy voyant nostre vie
Par le temps ainsi ravie,
Pour [n']estre des mal contens,
Arreste ton cueur et envie
A Celluy qui est sans temps.

1. Ms. *lentree*. — 2. Ms. *enlumer*.

XXVII

Fol. 77.

O bergere, ma mye,
Je ne vis que d'amours;
Vray amour est ma vie,
Qui d'aymer me convie.
Parquoy je n'ay envie
Que sans cesser l'ayme tousjours.
O bergere, ma mye,
Je ne vis que d'amours.

Amour est ma fiance,
Repoz de conscience,
Ma force et passience,
Ma foy, mon espoir, mon secours,
O bergere, ma mye,
Je ne vis que d'amours.

Amour est ma victoire,
Mon honneur et ma gloire,
Qui me faict son histoire
[Suivre] par plaisir tous les jours.
O bergere, etc.

Amour a telle grace,
Qu'a contempler sa face
Jamais n'en serois lasse,
Mais y treuve les ans trop cours.
O bergere, etc.

Amour tant me contente
Qu'en luy gist mon attente.
Sa main est si puissante
Qu'ailleurs je n'en vois a recours.
O bergere, etc.

Amour a soy m'attire,
Me faict pleurer et rire,
Me brusle et me martire.
Las ! il me faict d'estranges tours.
O bergere, etc.

Amour se mect en fuitte,
Me tirant a sa suitte,
Où je faictz ma poursuicte,
Les bras tenduz a luy je cours.
O bergere, etc.

Amour, pour mieulx me prendre,
En mes braz se vient rendre ;
Alors fuy après me prendre
Ses saiges et plaisans destours.
O bergere, etc.

Ma joye non pareille
De chanter m'apareille ;
Je crie a toute aureille :
« Aymez amours ou soyez sourdz. »
O bergere, etc.

Bergeres gracieuses,
Soyez donc amoureuses

D'Amour, et plus heureuses
Serez que roynes en leurs cours.
O bergere, etc.

XXVIII

Fol. 78 verso.

Seigneur, je suis la mignonne
D'un que je ne puis nommer,
Mais par sa grace tant bonne
Se peult cognoistre et aymer :
Seulement n'est beau de face,
Mais est la seulle Beauté,
Et vault mieulx sa bonne grace
Qu'empire ny royaulté ;
Sa doulceur est si très grande
Et sa liberalité,

Que tout ce qu'on luy demande
Donne par benignité.
Il est d'amour seur et ferme,
Sans faillir à ses amys,
Et ne sort jamais du terme
D'amour pour ses ennemys ;
Car voluntiers il pardonne
A qui l'offence plus fort,
Et par amour s'habandonne
A ceux qui lui tiennent tort.
Seigneur, etc.

Il possede la richesse
D'un indicible tresor;
Il le despend en largesse,
N'espargnant argent ny or.
Il est filz d'un très grand prince
Et de fort bonne maison,
Et gouverne sa province
En justice, par raison.
    Seigneur, etc.

A tous peult tenir escolle
De vertu et bon sçavoir;
Qui escoutte sa parolle,
De le suyvre faict devoir :
Son parler est si très saige
Si prudent et gracieux,
Qu'il donne a chacun couraige
De l'escoutter en tous lieux
    Seigneur, etc.

Il n'en est point à la guerre
De plus hardy ne plus fort,
Et la fouldre du tonnerre
Ne faict pas plus grant effort,
Car il n'est point de memoire
Qu'ennemy ayt combattu,
Dont il n'ayt eu la victoire,
L'ayant par mort abattu.
    Seigneur, etc.

Il n'y a si forte place
Qu'il n'ose bien assaillir,
Et la prent quoy qu'elle face ;
L'on ne luy voit point faillir :
Celle dont il prent la garde
Peult bien dormir seurement,
Car de la rendre il n'a garde,
Mais la deffend va[i]llamment.
Seigneur, etc.

De l'honneur de sa conqueste
Nul n'en sçauroit approcher ;
Jusques au bout a faict la queste
Qui luy a cousté bien cher.
Mais plus grande est l'entreprise,
Et plus il a merité
D'avoir l'honneur que l'on prise
Par dessus tous en verité.
Seigneur, etc.

Si aux ennemys est rude
En les destruisant trestous,
Moins il ne mect son estude [1]
D'estre a ses amys fort doux.
Envers eulx il s'humilie
Et les veult du tout servir ;
Jamais n'a melencolye
Qui le peult veoir et servir.
Seigneur, etc.

1. Ms. *mest soin, estude.*

Il est joieux a toute heure
Et ne veut nul ennuyer,
Mais s'il void que quelqu'un pleure,
Ses larmes vient essuyer;
Puis de sa voix reconforte
Par ung chant de tel accord
Qu'il faict la personne morte
Saillir des mains de la mort.
Seigneur, etc.

L'amye, qui est navrée
De son très plaisant regard,
D'autre amour est delivrée,
Ne prenant plus d'autre esgard
Qu'à l'œil qui d'aimer la tente,
Et peult son mal appaiser;
Mais elle est bien plus contente
Quant sa bouche peult baiser.
Seigneur, etc.

Car le baiser de sa bouche
[Et] le regard de son œil
Jusques au fond du cueur touche,
Dont il chasse ennuy et dueil.
En joye et plaisir excedde
Le plaisir de ceste là
Qui le bon et beau possedde :
Nul ne le sçet qui ne l'a.
Seigneur, etc.

Tel est [l']amy [si] aimable
Duquel aymé[e] je suys.
Tel esl [l']amy desirable
Qu'assez louer [je] ne puis.
Toute beaulté, sens, noblesse,
Doulceur, largesse et honneur,
Amour, force et hardiesse,
Sont logées dans son cueur.
Seigneur, etc.

De toutes vertuz est maistre,
Et si n'a point de pareil;
Aussi fort est à congnoistre
Qu'à regarder le soleil.
Amour est sa congnoissance,
Parquoy quant vous aymer[i]ez
Parfaictement, sans doubtance
Mon amy vous n'auriez.
Seigneur, etc.

XXIX

Fol. 80 verso.

Si l'amour vayne et nuysante
Est en ung cueur si plaisante
Qu'il ne s'en peult abstenir,
La vertueuse et duysante
Debvroit bien cher la tenir.

Dont vient qu'afection folle
Sçet si bien jouer son rolle,
Que d'un diable faict ung dieu
Qui tousjours aveugle volle,
Sans s'arrester en nul lieu.

L'amitié qui est estable,
Ferme, seure et veritable,
Sans dommaige ne danger,
Mais utile et profitable,
Nul cueur ne la veult loger.

La responce est veritable :
Chacun ayme son semblable
Et a luy se veult ranger :
Dieu ferme au cueur immuable,
Dieu vollant au cueur legier.

Celluy qui a congnoissance
D'Amour et de sa naissance
Sçet lequel on doibt choisir,
Où gist sçavoir et puissance,
Felicité et plaisir ;

Mais l'homme qui ne void goutte,
Qui de la vérité doubte,
Partant chemine à cloz yeulx,
Quant à la fosse se boutte
Dict qu'il ne peult estre mieulx.

La nuict luy semble lumiere,
Et si paint en sa banniere
La follie de son cueur,
Preferant sa chambriere
A la maistresse d'honneur.

Sa volunté il adore
Et son amour il honore,
Disant que le mal est bien.
Las ! cest pouvre qui ignore
Que Dieu faict tout et luy rien.

XXX

SUR LE MIGNON QUI VA DE NUICT

Fol. 83 verso.

Mon esprit, mon cueur et mon corps,
Selon ton haultain jugement,
Sont si debilles et si mortz
Qu'ils n'ont aucun soustenement :
Mais leur foiblesse
En leur tristesse,
Purgatoire et pugnition,
M'est seure consolation.

Tristesse m'a donné tel heurt,
Par ung importable regret,
Qu'a peu près que le corps ne meurt,

Pour le mal que[1] sent en secret.
L'esprit s'ennuye,
Mais il s'appuye
En celluy seul dont son mal vient,
Qui en frappant le mal soustient.

Mon cueur, qui ne veit que d'amour,
Est par regret aneanty.
Il se rendit du premier jour
Qu'il eust le coup de mort senty,
Car de sa vie
Luy fut ravie
Tout entierement la moictié,
Conjoincte en parfaicte amitié.

L'esprit fondé en la raison
Me donne le plus grand tourment,
Car en chacun lieu et saison
Reveille mon entendement
Et ma memoire,
Pour ceste histoire
Vertueuse ramentevoir
De celluy que plus ne puis veoir

. . . .

Seigneur, qui congnois qui je suis,
Je n'ay voix pour à toy crier,
Ny parolle trouver ne puis,
Qui soit digne de te prier.

1. Ms. *Sous le mal qui.*

Toy mesme, Sire,
Te plaise dire
A toy ce que dire je doy,
Parle, prie et respond pour moy.

XXXI

Fol. 84 verso.

Helas, monseigneur Dieu,
De ton celeste lieu
Veulle escouter mes plainctz,
Car à toy me complains.

Helas! perdu je suis,
Par quoy viens a ton huys
Te demander du pain :
Helas! je meurs de faim.

Las! moy, pauvre ignorant,
Requiers le demeurant
Des infames morceaux
Que laissent les pourceaulx.

J'ay mis tout mon desir
En richesse et plaisir,
Et à l'ambition
Est mon afection.

J'en ay beau avaller,
Je ne m'en puis souller,

Car plus m'en fais avoir,
Plux j'en veulx recepvoir.

En ce desert bruslant,
Suis criant et volant,
Jamais mon mal n'a fin,
Tant est mon tempteur fin.

Nul que toy n'a pouvoir
D'ayder et [de] pourvoir [1]
Au pauvre soufreteux.
Helas sois moy piteux.

. . . .

Pere doulx et humain,
Estend vers moy ta main,
Qui seulle peult guerir,
Ou je m'en vois mourir.

Ou dis tant seullement
Que grace entierement
Me donnes et pardon.
Helas ! fais moy ce don.

O Dieu, qui es en hault,
Tu sçais ce qu'il me fault,
Mieulx que moy la moictié,
Las ! prens de moy pitié.

. . . .

1. Ms. *prouvoir*.

En lieu de te prier
Je ne fais que crier;
Mon parler n'a couleur
Pour monstrer ma douleur.

En ce terrible esmoy,
Seigneur, respond pour moy,
Car je n'ay que la voix,
Criant parmy les boys
En peché violant.

Je souffre [d']ung mal lent
Mais si aspre et si fort
Qu'il m'ameine la mort;
Pleurant et souspirant
Et la mort desirant,
C'est tout mon passe temps
Qu'en ce monde pretendz.

Ung regard de ton œil
Me peult oster ce dueil :
O Seigneur, si tu veux,
Ce bien faire me peulx.

Mon cueur sans ta clarté [1],
Perdu plus qu'escarté,
Ne voit qu'obscurité,
Ignorant verité.

1. Ms. *sent la clarté*.

Sans toy qui es mon bien,
Je suis faict moins que rien,
Mais ce rien devenu
N'est poinct de moy congneu.

. . . .

Helas ! mon Dieu, mon Tout,
Qui vois de bout en bout
Le mal en moy caché,
Qui me tient attaché.

Toy seul y peult donner
Remede et ordonner
De rompre ce lien :
Tu en sçais le moyen.

O puissant Createur,
Par mon doulx redempteur
Ton seul filz Jesucrist,
Donne moy ton esprit.

Et par son feu bruslant
D'un amour violant,
Viens mon peché purger,
En lieu de me juger.

Sans toy suis condamné
D'estre en enfer bruslé,
Mais avec toy je dis
Que j'auray paradis.

Peché par ses effors
Me veult jecter dehors,
Toy qui es le très fort
Peulx rompre son effort.

. . . .

Las ! ne vueille nyer
Au pauvre prisonnier
La doulce liberté,
Par liberalité.

Helas ! donne santé
Au malade à planté ;
Faictz luy porter son lict,
Pardonnant son delict.

Au banny des amys
Et mort en terre mis,
Requiers[1] d'afection
Ta resurection.

Au damné justement
Octroye sauvement,
Par pure charité,
Car riens n'a merité,

Sinon confusion
Et separation
De toy pour tout jamais.
Helas ! c'est ung dur mès.

1. Ms. *Requiert.*

. . . .

Mectz à mort l'animal
Cause de tout mon mal,
Toy seul le peulx tuer :
J'ay beau m'esvertuer.

Plante en son lieu, Seigneur,
Ton esprit enseigneur,
Qui est vivifiant,
Voire et deyfiant.

. . . .

XXXII

Fol. 87.

Helas! helas!
Helas! mon mignon,
Voys combien Dieu est bon :
Il nous a creez de terre,
De la fange et du limon,
Et nous sert en nostre guerre
De deffence et d'escusson.

XXXIII

Fol. 87 verso.

. . . .

Helas! mon Dieu, sauve moy ;
Je ne sçay que devenir :

En moy nul bien je ne voy,
Car de toy seul doibt venir.

Tout mon salut gist en toy :
Je le veulx bien soustenir.
Je suis, d'une part, la loy
Qui ne veult que [me] punir ;
Par ta grace et par la foy,
Plaise toy me prevenir.
L'homme est moins que rien de soy,
S'il ne te plaist le tenir.

Tu es mon tout, je le croy,
Fais moy à toy parvenir.
Las ! tire moy du desarroy
Où tu me vois retenir.

Mon enfer me donne effroy :
C'est ung cruel souvenir,
Mais s'il plaist à toy, mon roy,
Mal ne me peult advenir.

Paye donc ce que je doy,
Et à toy me vueille unir.
Helas ! mon Dieu, sauve moy :
Que pourrai je devenir ?

XXXIV

Fol. 88.

Amour m'a faict
Du desplaisir maincte heure :
. . . .

Amour meurtrier
De mon ame a ravie
Du createur
L'amour et saincte envie ;
Cest inventeur,
Qui a tout mal commis,
Enfin m'ostera la vie.

Amour, mon dieu,
En ma mort me visite,
Et son doulx feu
A m'esveiller m'excite,
Dont peu à peu
A l'aymer tant m'incite :
Enfin me resucite.

XXXV

Ceste belle fleur de jeunesse Fol. 90.
Devient flestrie en la vieillesse,
Malgré le fard et l'embasmer :
Tout a passé, hors Dieu aymer.

. . . .

La terre et les cieulx si très beaulx
Passeront pour estre nouveaulx,
Quant Dieu vouldra tout reformer,
Tout se passe, etc.

Puisque ça bas rien ferme n'est,
Courons à Celluy seul qui Est,
Pour tous à luy nous conformer.
Tout se passe, etc.

Qui ayme Dieu parfaictement,
L'aymera eternellement;
Viens, Seigneur, ton feu allumer[1].
Tout se passe fors Dieu aymer.

1. Ms. *abismer*.

XXXVI

DIALOGUE : REGULUS ET LUCIA

REGULUS.

Lucia, quant n'avions qu'un cueur, Fol. 74 verso.
Dont Amour estoit le vaincueur,
En te rendant doulce ennemye,
Au Roy n'eusse change mon heur,
Ny à son royaulme, ma mye.

LUCIA.

Regulus, quant mon cueur fut seur
D'estre du tien vray possesseur,
Sur toutes me tenois heureuse,
Estimant plus mon serviteur
Que d'estre Royne glorieuse.

REGULUS.

Mirha par sa beaulté a pris
Mon cueur, qui estime le pris
Si grant d'avoir telle maistresse,
Que mort vouldrois estre surpris
Et la pouvoir rendre deesse.

LUCIA.

Aussi j'ay Diphus très parfaict,
Dont mon desir est satisfaict,
Car de mieux avoir n'ay envye ;

Voluntiers donroit en effect
Pour le deifier ma vie.

REGULUS.

Mais si le feu qui ne fut fainct
De toy en moy n'estoit estaint,
Et pour toy Mirha je laissasse,
Courant à toy d'amour contrainct,
Me redonnerois tu ma place?

LUCIA.

L'amour de Diphus m'est tel bien
Que je n'y puis adjouster rien,
Mais si au vray pouvois entendre
Que Regulus fut du tout mien,
Vive ou morte à luy m'irois rendre.

REGULUS.

Las! que feroit Mirha sans moy?
J'aurois grant peur qu'en tel esmoy
Mourust de dueil et de tristesse;
Car changer d'amour et de foy
Tient ung cueur en grande tristesse.

LUCIA.

Que feroit le pauvre Diphus,
Quant ne luy serois ce que fus,
Veu l'amour que luy ay porté?
Il mour[r]oit dolent et confus,
Et je mour[r]ois desconfortée.

REGULUS.

Ton Diphus, dans [bien] peu de temps,
Prendroit ailleurs son passetemps.
Jeunesse moins pour plus oblie ;
Et verrois au rang[1] des comptans
De qui la vie as affoiblie.

LUCIA.

Et Myrha, aymée de tous,
Mourroit elle, et le pensez-vous ?
Croiez que non[2], car douleur forte,
Où beaulté a les yeulx si doulx,
D'amy nouveau se reconforte.

REGULUS.

Myrha ne sera sans amy,
Car encores qui l'a demye[3],
La pourra avoir toute entiere :
Lucia, de toy ennemye
Seras la premiere et derniere.

LUCIA.

Diphus bientost s'esjouira,
Quant de [sa] Plandes joÿra ;
Car chose nouvelle est plaisante,
Dont mon cueur se resjouÿra.
Las ! Regulus seul me contente.

1. Ms. *rend.* — 2. Ms. *Croiez que car.* — 3. Ms. *qu'elle a demye.*

REGULUS.

Ainsi toy et moy en repos,
Reprovant nos premiers propoz,
Vivrons en si parfaicte joye
Que nous quiterons le ciel doux,
Mais qu'à jamais l'un l'autre voye.

LUCIA.

L'ennuy de separation
Croistra tant nostre affection,
Qu'ailleurs ne mectrons nostre estude,
Que d'aymer à perfection :
Car là gist la beatitude.

XXXVII

DIALOGUE DE DIEU ET DE L'HOMME

L'HOMME *commence* : Fol. 81 verso.

Seigneur, qui es Tout, mon Dieu et mon Maistre,
Comment pourra mon Rien avec toy estre ?

DIEU.

Si de ton pouvre Riens as congnoissance,
De congnoistre mon Tout auras puissance.

L'HOMME.

Par quel moyen, mon Dieu, puis je congnoistre
Mon Riens par qui mon Tout [peult] apparoistre ?

DIEU.

En ma lumiere peulx voir la lumiere,
Qui cause de tous biens est la premiere.

L'HOMME.

Qui me la don[ne]ra que je la voye,
Pour veoir sans nulle erreur quelle est ma voye?

DIEU.

Nul ne la peult donner que pure grace :
Gaigner tu ne la peulx, quoy que tu face[s].

L'HOMME.

Qui me donra la voix si forte et grande
Que grace puisse avoir que je demande?

DIEU.

Qui n'est de là hault, jamays ny santé[1]
Ny grace n'en prendra qui est si haulte.

L'HOMME.

L'eau ne peult remonter pour nulle peine,
Sinon à la haulteur de sa fontaine.

DIEU.

Qui est venu de Tout à Tout retourne,
Mais Rien tant seullement à Tout se tourne.

1. Ms. *saulté.* Ce vers a été évidemment altéré, probablement en raison du caractère tout a fait protestant des déclarations dont il forme l'un des passages les plus caractéristiques.

L'HOMME.

O Seigneur, fais moy riens, riens, le plus moindre
Qui soit, afin qu'à Tout je puisse attaindre.

DIEU.

Confesse que Tout suis, donne la gloire
Au Tout, et pers de toy toute memoire.

L'HOMME.

Je le veulx et le doy confesser, Sire,
Mais le sentir[1] au vif fort je desire.

DIEU.

Mon esprit te donra intelligence
De moy, te faisant veoir ton indigence.

L'HOMME.

Donne moy cest esprit : que cueur allume,
Et que cuider en moy du tout consume.

DIEU.

J'ay promis mon esprit, qui me revelle,
A l'esprit suppliant du vray fidelle.

L'HOMME.

O Seigneur, pour l'amour de ta promesse.
. . . .[2]

1. Ms. *sortir*. — 2. Ce second vers manque.

DIEU.

Puisque Riens te congnois et Tout m'advoues,
Par moy qui suys en toy, moy seul je loue.

L'HOMME.

Loué sois tu, Seigneur, de toute bouche,
Dont le profond du cueur ton esprit touche.

DIEU.

De mon esprit [sont] remplis homme et ange,
Dont par moy en reçois[1] toute louange.

L'HOMME.

De toy qui est Tout vient penser et faire,
Pouvoir de commander et de parfaire.

DIEU.

Commancement et fin je suis sans doubte :
Heureux est qui s'oblie et qui me gouste.

L'HOMME.

Seigneur Dieu, forme moy fluste approuvée,
En qui ta vive voix soit approuvée.

DIEU.

La priere, que fais en toy, j'accorde :
Recongnois donc que c'est misericorde.

1. Ms. *reçoit.*

L'HOMME.

O Seigneur, doux, piteux et debonnaire,
Tu fais ce qu'il te plaist en tous de faire.

DIEU.

Si de moy faisant tout as la science,
Tu vivras en repos de conscience.

L'HOMME.

En ce propos, Seigneur, en ceste joye,
Te loueray jusques à ce que je te voye.
O tous chrestiens, saillez de la racine,
Chantons, louons d'accord, sans prendre cesse,
Dieu qui Riens atire à sa haultesse.

XXXVIII[1]

Fol. 102.

Adieu l'object qui feist premierement
Tourner sur luy la force de mes yeulx,
Le doulx maintien, l'honneste acoustrement,
Armé, vestu en tous jeux et tous lieux,
Tant que nul œil ne se peult loger mieulx
Qu'a faict le mien. Adieu la bonne audace :

1. Ici commencent, pour se poursuivre jusqu'à la pièce LXXIV, les extraits du ms. 5112 de la bibliothèque de l'Arsenal dont les f[os] sont indiqués en marge. Ces poésies complètent celles que Le Roux de Lincy a publiées dans son édition de l'*Heptaméron* (I, p. CCXL-CCL).

Si vous n'estiez si couvert vicieux,
Je ne vey oncq une meilleure grace.

Adieu vous dy, le regard si très doulx
Qu'onques ne fut cœur qui n'en fut attaint,
D'un œil tant beau et gratieux sur tous
Que de l'aymer le myen y fut contrainct.
Helas ! j'ay veu trop tost son ray estainct
Et obscurcy par fureur sans raison.
Adieu doncq l'œil que je ne pensois fainct,
Qui trop couvrist soubz le miel le poyson.

Adieu aussi le parler gratieux,
Bien à propoz prudent et fort et saige,
A voz amys humble, et audacieux
Où il falloit monstrer aultre visaige.
Adieu l'accent, la voix et le langaige,
Qui m'a vaincu, entendement et sens ;
Or avez vous parlé vostre ramaige,
Doncq pis que mort par grand regret je sens.

Adieu la main laquelle j'ay touchée,
Comme la plus parfaicte en vraye foy,
Dedens laquelle ay la mienne couchée
Sans offenser d'honnesteté la loy.
Or, maintenant, estes contraire à moy,
Convertissant amour en cruaulté.
Adieu la main, puisque dedens n'y veoy
L'estigmate [1] d'honneur ny loyaulté.

1. L'apostrophe est ainsi placée dans le ms.

Adieu la plus digne[1] d'embrasser d'estre,
Qui oncques fut, sans rien y adjouster.
Adieu le bras le plus fort et adextre
Que j'aye veu à frapper ou jouster :
Je vous congnois maintenant sans doubter,
Lierre embrassant, tuant l'arbre très fort :
Dur m'a esté la rudesse gouster,
Dont douleeur embrassant donne [la] mort.

Adieu vous dy le baiser juste et sainct,
Fondé du tout en Dieu et charité,
Tant gracieux, mais quoy! je le voy fainct,
Car passion a monstré verité.
Fouyr se doit baiser sans purité,
Adieu Judas fondant la trahison
Pour un baiser donné non merité,
Dont le regret surmonte ma raison.

Adieu l'amour dens mon cœur imprimée,
Dont je pensois immortel le lyen,
Par trop avoir vostre amour estimée
Honneste et bonne, où il ne falloit rien ;
Mais maintenant que, sous couleur de bien,
J'y veoy le mal que n'y eusse peu croire,
Si d'aymer moins ne treuve le moyen,
Bientost mourray par regret et memoire.

Adieu l'amy aymé sur tous amys,
Seul dens mon cœur lyé parfaictement,

1. Il s'agit de la main.

Duquel j'avoys toute aultre amour hors mys,
Pour vous laisser le logeis seullement;
Gaigné aviez le lieu entierement
Que jamais nul n'avoit peu acquerir.
Adieu amy, puisque votre cœur ment,
Desirant mal, faignant le bien querir.

Adieu l'honneur sur quoy j'avoys fondé
L'esbatement que je pensoys durable,
Mais quand je l'ay esprouvé et fondé,
Pour moy, sans plus, je le tiens dommageable :
C'est un honneur quant[1] aux hommes louable,
Dont estes plein soit en guerre ou en paix.
Adieu l'honneur, couverture du dyable,
Qui pour honneur de douleur me repaiz.

Adieu bonté, adieu devocion,
Qui le premier propoz m'y feistes prendre,
Un jour parlant de la confession,
Alors qu'amour debvoir bien estre en cendre.
Vous faisiez tant semblant de bien m'entendre,
Que je me mis de propos en propos
A vous hanter, esperant bon vous rendre,
Mais j'ai failly, dont je perdz le repoz.

Or, adieu tout ce qu'en vous j'ay aymé,
En y cuidant trouver perfection;
Assés serez d'un chascun estimé,
Qui ne veoirront cœur ny affection,

1. Ms. *quand*.

Puisque je veoy qu'amour par passion
Vous faict laisser conscience et honneur.
Adieu du tout ma consolation,
Vous n'entrerez jamais dedens mon cœur.

Adieu le front, le nez, [les dentz], la bouche,
Jambes, piedz, mains, bras, et barbe et cheveulx ;
Adieu le cueur qui va à l'escarmouche,
L'amour, l'honneur, les jurementz, les veuz,
Adieu la grace de beaulté, qui les nœuz
Pourront nouer d'amour en aultre lieu ;
Fouyr vous fault maulgré ce que je veulx,
Dont par despit je meurs disant adieu.

Adieu vous dy le penser delectable,
Qui nourrissoit dens mon cœur ceste amour,
Le souvenir, la memoire semblable,
Qui bien de vous me disoit nuict et jour ;
Ilz peuvent bien dormir de long sejour,
Sans plus de vous les louanges me dire,
Si ne vouloient ramentevoir le tour
Que m'avez faict accroissant mon martyre.

Adieu lettres, epistres et dixains,
Rondeaux, complectz, qui m'ont si bien servie,
Dont le revoir et relire je crainctz,
Qui à aymer encores me convie.
Adieu tout ce de quoy j'ay eu envie
D'user, pensant par cela mieulx vous plaire.
Adieu tout l'heur et la fin de ma vie,
Car l'importable ennuy me contrainct taire.

Encore il fault, alongeant mon tourment,
Que mes adieux ennuyeux multiplie :
Adieu vous dy le souspir vehement,
Partant d'un cœur qu'amour gouverne et plie ;
Souvent couvert ou craincte le subplie
De s'estrangler et oultre ne passer.
Adieu souspir de faintise acomplie
Soubz un semblant quasi de trespasser.

Helas ! adieu la lerme qu'amictié,
Ce me sembloit, faisoit saillir dehors,
Rompant un cœur trop dur par la moytié,
Pour le regret monstrer qu'aviez alors.
O doulx plourer, de quoy j'ay tel remordz
Que desirer me faict la sepulture.
Adieu, puisque, tant different du corps,
Du cocodril avez cœur et nature.

Adieu la paour, la crainte tant honneste,
Que je vous ay veu avoir de mesprendre,
Qui bien souvent vous faisoient œil et teste
Tourner du lieu ou plaisir vouliez prendre,
Faignant d'ailleurs regarder et entendre,
En contraignant l'œil en despit du cœur.
Or, puisqu'avez trop voulu entreprendre,
Adieu vous dy la tant louable paour.

Adieu froideur, dissimulation,
Taire secret et le puissant penser,
Qui desmentir faisiez par fiction
Ceulx qui vouloient de parler s'advancer.

Adieu penser qui, au lieu de dancer,
Sans dire rien, fustes si bien ouy
D'une qui trop eust pensé offencer,
Si cœur à cœur n'eust respondu ouy.

A voz vertuz, à voz conditions
Je dis adieu, et si ne le puis dire,
Car j'ay veu tant de [voz] perfections
Qu'impossible me seroit de l'escripre.
Je vous ay creu tel que je vous desire,
Mais aux vertuz dont j'ay souvent escript
Je dis adieu, non sans que je souspire,
Car je vous croy pour moy un antechrist.

Adieu l'adieu que tant de foys me distes,
Quand loing de moy vous en falloit aller,
La loyaulté que garder me promistes,
Les promesses qu'eussiez bien deu celer,
Puisque je vois faintise reveller
Vostre vouloir et peu caché secret.
Adieu l'adieu souvent dit sans parler,
Dont la memoire augmente le regret.

Adieu le cœur, que j'estimoys si bon,
Juste, loyal, que nul estoit semblable :
D'une chose vous demande pardon,
C'est que par trop vous ay creu veritable.
Adieu le siege où amour honnorable
Devoit regner, mais je veoy qu'amour folle
Le conduict tant, qu'il en est trop muable.

Adieu le cœur, pour la fin de mon rolle,
Donnant au mien mort irremediable,
Par ferme foy et amour perdurable :
Je ne puis plus escripre une parole.

XXXIX

Amictié, quoy ! ô mot signifiant — Fol. 106 verso.
Tout l'heur et bien dont un cœur peult jouyr,
Car un amy d'un amy se fiant,
Seur et parfaict, se doit bien esjouyr.

Rompre amictié : il ne le sçauroit faire,
Et n'est moyen pour en estre deslivre,
Fors l'amytié en soy mesme deffaire,
En mectant fin à ce malheureux vivre.

Tant plus amour est digne et precieuse,
Cent mille foys est plus mal gracieuse,
Quant il retient le nom et pert l'effect.
O amictié couverte et decevable,
Dont le nom seul plaisoit à ma memoire,
Vous m'estes trop horrible et effroiable,
Puisque j'ay veu ce que ne pouvois croire.

O forte amour, o doulceur decevante,
Qui tant sçavez à tous nuyre et grever,
Vous avez mis, de cela je me vante,
Mon cœur tout prest à mourir et crever.

XL

Eclairés moy, je vous supply, Madame, Fol. 107.
Si vous estes ou vifve ou morte femme,
Car, quant je croy le rapport de mes yeulx,
Vifve vous tiens dont je vous ayme mieulx :
Je ne veoy point vostre grace et visaige
Avoir changé de jeunesse l'usaige ;
Je ne veoy point faillir vostre santé,
De leur bon poinct tousjours est augmenté ;
Vostre vertu et force se deffend,
Sans amoindrir pour mary ny enfant;
De la beaulté et du couraige ensemble,
Je ne veoy riens de changé, ce me semble :
Brief, qui vous tient pour morte il a grand tort,
Car je ne veoy en vous signe de mort.
Dont trop ne puis aussi trouver estrange
De vous vive, qui voulez faire change
De nous vivans, pour aller en l'esglise,
Qui est un lieu, si on ne le desguise,
Ou l'on ne doit riens donner que le[s] corps
Mortifiez du tout, ou du tout mortz,
Ou ceulx qui ont virginité vouée,
Dont les enfants vous ont desavouée ;
Comme vierge demourer ne debvez,
Ny vefve aussi, assés vous le sçavez.
Je ne veoy point que pour nulle aultre sorte

Vous y puissiez demeurer, sinon morte.
Auriez vous bien, comme l'on dist, envie
De nous laisser, et le monde et la vie,
Pour tout souldain à l'eglise courir,
En vous rendant morte devant mourir?
Je ne le puis croire, mais toutesfois
Un tour d'amy pour ceste foys vous faiz :
C'est d'un conseil lequel debvez entendre,
Et s'il est bon le recepvoir et prendre.
Las! Madame, pensez que ce sera
Quand vostre corps le monde laissera :
Le monde plus ne le vouldra reprendre,
Ne l'estimant que pourriture et cendre,
Et dira l'on, si vous y revenez :
Fermons nos yeulx et bouchons nostre nez,
Car ce n'est plus qu'une vieille charoingne,
Plus il ne fault que nully s'embesoingne
De la servir, puisqu'il nous a laissez
Pour se renger au renc des trespassez.
D'aultre cousté, l'eglise se plaindra
De vous veoir vifve et vous tenir craindra,
En desbatant pour son indemnité
Qu'elle ne doit souffrir mondanité.
Oustez, oustez, dira l'eglise saincte,
Ceste vifve mondaine, morte faincte,
Car sa grosseur, beaulté et enbonpoint
A noz façons ne s'accorderont point.
Trop peu voyons en elle appareus signes
D'austérité, jeusnes et disciplines.
L'esglise lors dehors vous mectera,

Et le monde ne vous retirera :
Ainsi serez, ayant aux deux poinctz guerre,
Entre deux selles assise bas à terre.
Je vous supply, ne vueillez doncq eslire
Le pis des deux, mais ceste epistre lire
D'aussi bon cœur que je la vous envoye,
Et ne changer vostre premiere voye,
Ce que ferez, je suis seur et le croy.
Et si l'ay creu, vous promectant la foy
Qu'en le faisant vous viverez contente,
Mieulx que d'avoir nom de morte vivante.

XLI

Fol. 114 verso.

La mort d'amour qui est la deffience,
Le souspeçon, la double experience,
Esloingnement, jalousie et le temps,
Comme d'amour ennemys mal contens
D'ainsi le veoir triumpher en noz cœurs,
Juré il[z] ont qu'ilz en seront vaincqueurs,
Disant entr'eulx : « Cest enfant qui est tendre
Ne nous pourra en patience attendre,
S'il nous attend, ne pourra supporter
Lès griefz tourmens que luy ferons porter.
Si pour un temps il les peult endurer,
Nous les ferons si longuement durer
Qu'à la parfin de luy ferons la prise,

Et si romprons sa très ferme entreprise. »
Lors ont cherché par moyen très abille
De l'assaillir du cousté plus debille,
Pensant la femme estre plus variable
Que l'homme n'est, plus legiere et muable :
A mon cœur doncq ils se sont adressés
Et leurs moyens encontre luy dressés.
Premierement, Jalosie en grand zele
Me dist : « Helas ! Amye », et si tost[1] elle
Se teust, la lerme à l'œil, et [puis se] meist
Experience en son lieu, qui me dist :
« Ouvre tes yeulx, [o] povre aveugle, et veoy :
Je te veulx bien l'amy monstrer au doy,
Que tu soustiens estre le plus parfaict;
Or, veoy le bien, regarde ce qu'il faict. »
Lors Souppeçon et Doubte m'affermerent
Qu'ainsi ont faict tous ceulx qui peu aymerent,
Et Deffience en feist triste serment
Que je n'estois aymée nullement.
Et pour prouver sa facheuse sentence,
Me feist venir le Temps, Longueur, Absence ;
Tous d'un accord par mille inventions
Me donnerent tourmens, tentations,
Paines, douleurs, si grandes, que l'escripre
Ne seroit riens au regard du martyre,
Tant qu'à la fin par eulx trop incitée
Et peu de vous par lettre visitée,
Je fuz quasi [tout] au desespoir mise.

1. Ms. *puis*.

Mais, pour la foy tant ferme en vous assise,
Deliberay, attendant le retour,
De conserver en patience amour.
Vous revenu, je vous esleuz pour juge,
Et n'eust qu'à vous ma foy son seul refuge.
Je vous comptay toutes mes passions,
Leurs fondemens et leurs intentions;
Je vous dis tout, sans parler d'un cœur fin,
En vous priant d'y vouloir mectre fin
Et ne laisser mon esperit en trouble,
Ny envers moy user d'un amour double.
Je ne vous puis dire ce que me distes,
Ne les sermens à l'heure que [vous] feistes;
Mais je sçay bien que j'y ay adjousté
Si très grand foy, quoy qu'il m'ait cher co[u]sté,
Que, pour du tout croire vostre party,
Mon souspeçon, comme s'il eust menty,
Chassay dehors, avecques jalousie
Et deffience, qui en ma fantasie
N'eurent plus lieu; du temps je ne feis conte,
Et me deffeis de tous à leur grand honte,
Croyant trop mieulx une seulle parolle
De vous que d'eulx trop plus d'un an de roolle.
Vostre parler je tins pour veritable,
Estimant tant nostre amour honnorable
Que de mes maulx n'avois plus sentement;
Et quand j'ay pris ce ferme fondement
De croire en vous plus qu'en mes ennemys,
Adonc il[z] ont leur double force mys
De se venger du tour, pour eulx infame,

Que leur avoit faict la foy d'une femme.
O quel malheur! à vous sont allés droit,
Et là ils ont trouvé le foible endroit.
Et que diray-je? En un seul jour de paine,
Rendue il[s] ont variable, incertaine,
L'oppinion que de moy avez eue.
Las! vous avez leur parole receue
Comme evangile, en moins de temps qu'un jour;
Et moy, en qui deux ans ont faict sejour,
Parlant de vous les ayant escoutés,
Sans estre creuz les ay bien reboutés.
O prompt à croire et tardif à sçavoir[1]
Le vray, qui tant clairement se peult veoir,
A vostre cœur receu telle pensée
Qu'à tousjamais j'en demeure offencée.
Est il entré dans vostre entendement
Que dans mon cœur y ait un aultre amant?
Helas! mon Dieu, avez vous bien peu croire
Qu'aultre que vous puisse estre en ma memoire?
Est il possible? A mensonge credit
En vostre endroict, ainsi que l'avez dit?
Pouvez vous bien le croire et le celer,
Sans m'en vouloir ne m'en ouyr parler?
Mais voulez vous, avant ouyr, juger
Innocent cœur très facile à purger?
Estimés vous le cœur meschant et lasche

1. Le Roux de Lincy a fait commencer à ce vers l'extrait qu'il donne de cette pièce (*loc. cit.*, p. CCXLIV). En dehors de ces 54 vers, le groupe de poésies que j'emprunte au manuscrit 5112 de la bibliothèque de l'Arsenal, est complètement inédit.

Qui envers vous n'en eust oncq nulle tache?
Vous le croyez ainsi : croyés le doncques,
Croyez de moy le mal qui n'y fust oncques,
Croyez de moy contre la verité
Tout le rebours de ce qu'ay merité;
Jà n'en sera mon visaige confuz,
Car je sçay bien quelle je suis et fus
En vostre endroit, et yver, et esté,
Et quel[1] aussi m'estes et avez esté.
J'ay le cœur nect et la teste levée;
Pleine d'amour très ferme et esprouvée,
Je puis aller, mais sus tout je refuse
De mon bon droit faire jamais excuse.
Pensez de moy ce qu'il vous plaist penser :
Je ne vous veulx courroulcer ne offencer.
Puisque voulez nostre amictié parfaicte
Estre soubdain par souppeçon deffaicte,
C'est doncques vous, de cruelle nature,
Qui, sans propos, en faictes la rompture[2].
Vous le voulez : garder ne vous en puis,
Bien que du tout en l'estremité suis
De desespoir, voyant mon innocence,
Ma vraye amour, avoir pour recompence
Un tel adieu, par lequel m'accusez
Du meschant cas dont assés vous usez :
C'est d'en aymer un aultre avecques vous.
Il n'est pas vray, je le dis devant tous,
Et Dieu, qui veoid le profond de mon cœur,

1. Ms. *Et quel*. — 2. Ms. *roupture*.

Prens a tesmoing, luy priant que vaincqueur
Par verité soit de ceste mensonge,
Qui en soy n'a force non plus qu'un songe.
Je luy remectz mon droict entre les mains,
Luy suppliant qu'à vous, Amy, au moins
Avant ma mort face veoir clerement
Comme vous seul j'ay aymé fermement.
Il le vous peult dedens le cœur escripre,
Mais mon ennuy ne me permect le dire ;
Porter le veulx le mieux que je pourray :
Si je ne puis, par regret je mourray.

XLII

Fol. 119 verso.

Pourray je bien ma foible main contraindre
De s'essayer sur ce papier escripre
L'ennuy que tant j'ay desiré de faindre,
Dont le souffrir me plaist mieulx que le dire.

Le diray je, le pourray je descripre
Par cest escript ? Non, car le pensement
En est si grand, que la partie moindre
Je n'en sçaurois declairer vivement.

Et qui plus est, le cruel sentement
De ma douleur navre mon cœur si fort,
Que le penser n'approche nullement
Du mal qui faict en moy son dur effort.

L'occasion de ce malheureux sort
Encores m'est si très fort incongneue,
Que j'ay plustost en moy senty la mort
Que je n'ay sçeu dont elle m'est venue.

Doncques ma main doit estre retenue
D'escripre ce que dire je ne puis ;
Aussi n'est point ma parolle tenue,
Pour dire peu, saillir hors de son huys.

Car mon malheur a tous mes sens reduictz
Jusques au rien de parfaicte ignorance,
Tant que l'estat trop piteux où je suis,
Plus je le sens, moins je l'entendz et pense.

....

Las ! moy qui ay fondé en purité
Vertuz, honneur, l'amour que je te porte,
Que diray je, quant je voy fermeté
Croissant en moy, en toy trop pis que morte ?

Si te perdant elle se desconforte,
Qui le premier n'est pas de ses amys,
Ne doy je pas bien plaindre d'autre sorte,
Car en nul lieu, fors toy, mon cœur n'ay mys ?

S'elle a le sien au tien soubdain soubmis,
Du tien soubdain se peult bien destacher ;
Mais moy qui l'ay à ton vouloir remys,
Selon raison, ne m'en puis arracher.

Elle a ton cœur, ce me semble, peu cher,
Puisque son dueil vient de perdre ton corps;
Mais, quant à moy, il me doit bien fascher,
Quand je le tiens, saichant le cœur dehors.

Si ce luy est un si facheux remordz
De ton lyen en moy par la raison,
Quand je te veoy, quel ennuy ay je lors,
Pris et captif en injuste prison?

Si faulse amour, remplie de poison
De doulx parler, faict si bien la praticque,
Taire et souffrir seront mon oraison,
Car verité ne cherche rhetoricque.

Si elle veult qu'en un livre autenticque
Il soit sans fin de son amour memoire,
Et que l'honneur de ton amour anticque
Soit à jamais contre toy à sa gloire,

J'ayme trop mieulx mon mal doulcement boire,
Que par escript jamais l'on puisse entendre
De nostre cas tant malheureux l'hystoire,
Fuyant l'honneur que j'en pourrois attendre.

Car vraye amour plustost se tourne en cendre,
En s'oubliant, que de faire dommaige
A son amy, desirant tousjours rendre
Pour paine et mal, honneur et advantaige.

. . . .

Las ! je ne puis comme elle me venger :
Dieu et raison, honneur, vertu, droicture,
Sont les lyens qui font mon cœur renger
A tant t'aymer, quelque mal que j'endure,

Car je tiendrois la paine trop plus dure
De consentir mutation d'amour,
Que la douleur que j'ay, bien qu'elle dure
Par fermeté jusqu'à mon dernier jour.

J'ayme trop mieulx par ton trop maulvais tour
Fortifier amour de pacience,
Que comme toy ne faire nul sejour
En un propos, sans craindre conscience.

. . . .

Ma loyaulté très juste et raisonnable
Surmontera ton infidelité,
Et, par celer ma douleur importable,
Je couvriray ta grand crudelité.

Jamais de moy ne sera recité
Ton mal, donnant la louenge à mon bien :
J'ayme trop mieulx mourir qu'en dire rien,
Laissant parler pour moy la verité,
En te disant : « A Dieu, amy non myen,
Car riens que moy ne tient plus le lyen
De vraye amour et parfaicte unité.

XLIII

PATIENCE

Fol. 127.

Le ciel, la terre, l'eau et l'air, tout m'est contraire,
Il n'y a animal, quel qui soit, sus la terre,
Qui ne soit contre moy, et n'ay où me retraire,
Mais en ung seul j'ay paix au milieu[1] de la guerre.

XLIV

ORPHEUS

Si grande est l'armonnie, et telle est la douleur
De ma Lyre accordante à ma voix très parfaicte,
Que de tout ce qu'on veoid je semble possesseur ;
Mais ayant tout, n'ay riens de ce que je souhaitte.

XLV

J'ay longuement senty dedens mon cœur Fol. 127 bis.
L'amour qu'à vous j'ay porté si très forte,
Si très honneste et tant pleyne d'honneur,
Qu'oncques nul cœur n'en sentist de la sorte ;
Mais maintenant qui tant me reconforte,

1. Ms. *à meilleu.*

Bien que je sens mon affection vifve,
La vostre y est si grande et si naïfve
Que le sentir, qui conferme ma foy,
Me fait avoir l'eslection craintifve
Si ceste amour est à vous ou à moy.

XLVI

Je tiens heureux l'œil qui peult regarder
Incessamment mon soleil desirable,
Mais mon malheur m'en veult tousjours garder,
Voyant le bien qui m'est trop agreable.
Las ! si sçavoit combien m'est importable
La grand doulceur de son ray gratieux,
Il ne sçauroit de moy se venger mieulx
Que me souffrir le regarder bien fort ;
Car, si longtemps estoit devant mes yeulx,
L'estreme feu qui brusle terre et cieulx
Ne se pourroit de moy sentir sans mort.

XLVII

Si tost que j'euz dit : « Le temps n'a pouvoir
De nous changer affection ny cœur »,
Il nous ouyst, et se print à plouvoir,
Venter, tonner, en monstrant sa douleur,
Car il n'a peu d'amour estre vaincqueur.

Or qu'a-il faict pour le cas empirer?
Tous ses moyens a voulu retirer,
Qu'il nous avoit si doulcement prestez,
Mais nous deust il cent foys plus martyrer,
L'honneste amour et l'heureux desirer
Nous rend trop plus de souffrir apprestez.

XLVIII

Si j'ay failly aymant ce que ne doy, **Fol. 127 verso.**
L'on ne me peult de peu d'amour reprendre;
Si j'ay failly croyant ce que ne veoy,
Au Dieu qui est aveugle il s'en fault prendre,
Qui m'a tousjours donné faulx à entendre,
Et je l'ay creu plus que la verité.
Si l'on m'accuse, il me doit doncq deffendre,
Car je l'ay creu et servy sans mesprendre :
Peult l'on faillir suivant la deité?

XLIX

Hors de propos s'aÿda d'un coulteau **Fol. 128.**
Celle qui eust plus d'orgueil que d'honneur,
En desirant monstrer par cas nouveau
Plus de vertuz qu'elle n'avoit au cœur.

Mais si l'honneur eust causé sa douleur,
D'un tel moyen se fust très bien passée,
Car du regret qui eust esté vaincqueur
Fut seullement, sans cousteau, trespassée.

L

Pour vraye amour cruaultés me rendés, Fol. 128 verso.
Et de vos yeulx quasi me commandés
De m'esloingner, sans que plus je vous hante :
Parler, escrire et signe deffendés
A moy tout seul ; les aultres attendés
Et voulez bien que chascun vous frequente.
Je pense bien quelle est vostre pretente :
C'est que du tout ne me faisant l'honneur
De m'estimer vostre humble serviteur,
De mon amour vous cuidez [tout] le bien
Avoir rompu, mais de ceste rigueur
Le nourriray au profond de mon cœur,
Pour vous monstrer en absence combien
Amour est fort, qui en moy vit de rien.

LI

Si vraye amour aviez bien esprouvé, Fol. 129.
Assez ne trop ne seroyent vos propoz,
Et peu seroit de vous tant reprouvé
Qu'assez et trop estimeriez repouz ;
Mais point ne fault vous en taster le poulx,
Telle douleur n'avez garde d'avoir.
Taisés vous doncq du trop, dont le sçavoir
Nyé vous est, ou vous avez menty

D'ainsi parler contre vostre debvoir,
Car nul n'en peult vray jugement avoir,
Si n'a le mal jusqu'à la mort senty.

LII

Fol. 129 verso.

Celuy qui a un bien en sa puissance,
Et par ce bien un tout nouveau desire,
Il pert celuy dont il a jouyssance
Sans l'estimer, car à l'aultre il aspire ;
Du bien present il en faict un martyre,
Et si n'y prent un seul contentement.
O povre esprit [et] très faulx jugement,
Qui d'un enfer en forges plus de dix!
Croyez pour vray que ce desir qui ment
Vous menera de torment en tourment
Jusqu'au plus hault des biens de Paradis?

LIII

Cruel desir, nourry de trop d'honneur, Fol. 130.
Qui n'espargnez ne mon corps ne mon ame,
Veoyez vous point qu'estreme craincte et paour
En la couvrant augmentent vostre flamme?
Arrestés vous à quelque honneste femme ;
Mais vueillez la de tel estat choisir
Que bien compter luy puissiez à loisir
Vostre vouloir, ou bien subit la lasme

Vous me veoirrés, sans avoir eu plaisir,
Ne nul espoir, ne bien, fors le desir
De trop aymer et servir une Dame.

LIV

Un ami vif vint à la dame morte, Fol. 131.
Et par priere il la cuida tenter
De le vouloir aymer de mesme sorte,
Puis la pressa jusqu'à la tourmenter;
Mais mot ne dist, doncq, pour se contenter,
Il essaya de l'embrasser au corps.
Contraincte fut la Dame dire alors :
« Je vous requiers, o Amy importun,
Laissés les morts ensepvelir les morts,
Car morte suis pour tous, sinon pour un.

LV

En la voyant, d'un plaisir fuz attaint
Par son regard qui passa dens mon cœur;
Mais fust [bien]tost de son parler estaint,
Me contraignant de couvrir ma douleur.
Son œil me feist tant de bien et d'honneur
Que contrainct fuz tout droit à elle aller;
Mais sans parler soubdain feist ravaler
Tous mes devis : c'est pour mourir de deuil,
Puisque je perds par son saige parler
Le peu d'espoir que m'a donné son œil.

LVI

J'ayme une amye entierement parfaicte, Fol. 132.
Tant que j'en sens satisfaict mon desir.
Nature l'a, quant à la beaulté, faicte
Pour à tout œil donner parfaict plaisir;
Grace y a faict son chef d'œuvre a loisir,
Et les vertuz y ont mys leur pouvoir,
Tant que l'ouyr, la hanter et la veoir
Sont seurs tesmoings de sa perfection :
Un mal y a, c'est qu'elle peult avoir
En corps parfaict cœur sans affection.

LVII

Mais dictes moy, Amour, avons ouy
D'un serviteur la piteuse complaincte?
Helas! Madame, je vous respons que ouy,
Bien qu'au dehors il vueille user de faincte.
Parlant à vous sa parolle est contraincte
De vous celer son amour et douleur;
Baissant les yeulx, se taist, changeant couleur;
Lors un souppir forcé faict sa arangue.
Il parle bien, car moy, son seul vaincqueur,
Le vous promectz, mais ce n'est que du cœur :
Ne vous prenez aux yeulx ni à la langue.

LVIII

Qui pour aymer Dieu et la verité
Porte du mal et seuffre de la peyne,
Pour son exemple il prent la charité,
Qui de son cœur nous ouvrist la fontaine
Dessus la croix ; mais qui, pour amour vaine,
Contre raison et Dieu seuffre douleur,
Il prent très mal son exemple au Saulveur,
Qui pour saulver chascun voulust mourir :
Son exemple est l'Antechrist tentateur,
Qui pour soy veult aultruy faire perir.

LIX

Elle m'a dict : « Par refuz ou tourment **Fol. 133 verso.**
Je vous feray laisser vostre entreprise ».
Mais Amour dist : « Aymés la fermement,
Car à la fin, soit douleur ou surprise,
Par mon moyen vous en ferez la prise,
Et vous rendray de son corps le vainequeur. »
Helas ! Amour, ce m'est trop de faveur,
Mais d'un tel corps ne veulx la jouyssance,
Sans estre aymé ; parquoy frappez son cœur,
Si vous avez hardiesse ou puissance.

LX

Preuve d'amour excedent sa coustume, Fol. 134
Je vous puis bien admirable tenir,
Car volupté qui la vertu consume
J'ay veu par vous chaste se contenir,
Et chasteté amoureuse venir,
Sans prendre riens de son honnesteté.
O puissant Dieu, qui avez arresté
Le feu bruslant et faict devenir glasse,
La glasse feu ferme en sa necteté,
Vostre pouvoir [et] sens et nature passe.

LXI

Si l'amour dist au cœur la verité, Fol. 135 recto.
Qui est tout sien et luy veult obeyr,
Vous m'aym[eri]és, non d'une charité
Qui nous deffend les ennemys haÿr,
Mais d'une amour que l'on ne peult fouyr,
Dont le sentir passe la congnoissance;
Et, bien qu'en vous n'en veoy nulle apparence,
Il me promect qu'il est dens vostre cœur
Si bien caiché soubz saige contenance,
Que vaincu semble où il est le vaincqueur.

LXII

Non pour la peur d'estre ce que je suis, Fol. 135.
Fouyr vous veulx d'œil et de contenance,
Mais pour celer mon desir, si je puis,
Et par ma fuyte en oster congnoissance :
Vous me cherchés en tout lieu d'apparence,
Ce distes vous, mais faictes tel debvoir
De me chercher où seul vous puisse veoir,
Et de fouyr ne seray tant apprins
Qu'en tournant court ne vous face sçavoir
Que je sçay prendre, aussi bien qu'estre prins.

LXIII

Il pensoit bien brusler son chaste cœur Fol. 135 verso
Par doulx regards, par souppirs très ardens,
Par un parler qui faict amour vaincqueur,
Par long servir, par signes evidens,
Mais il trouva une froideur dedens
Qui tous ces traictz convertissoit en glace,
Et qui pis est, par une doulce audace,
Son pudicque œil le regarda si fort
Que sa froideur dedens le cœur luy passe,
Et mist son feu, amour et luy à mort.

LXIV

Amour la voulust pour moy paindre,
Disant : « Amy, vous l'aurez telle
Qu'elle est » ; mais ne pouvent attaindre
Nul tableau qui fust digne d'elle,
Print son cœur, dans lequel la belle
Retira comme elle est en chair;
Puis s'envola, tenant si cher
Le bien dont j'avoys la promesse,
Que despuis je n'ay peu toucher .
Ny à luy, ny à ma maistresse.

LXV

Puisqu'amour est le Dieu qui faict aymer,
Je le requiers, si au commencement
M'a esté doulx, qu'il ne me soit amer,
Quant il me doit donner contentement.
Qui n'a de luy nul bien, n'a nul torment,
Mais qui a eu le mieulx qu'on peult attaindre,
L'ayant perdu, se doit bien de luy plaindre,
Et desirer n'avoir jamais eu bien.
C'est pis que mort, quant regret [il] fault faindre,
Et en riant dire à tous : « Je n'ay rien ».

LXVI

Or, je l'ay veu, mais c'est bien clairement : Fol. 136 recto.
Vous le pouvez maintenant confesser
Ce que m'avez nyé si longuement,
Quand du sçavoir vous ay voulu presser.
Je doy doncq bien ma grand amour cesser,
Non pour aymer ailleurs, car je ne puis,
Mais pour mourir, puisqu'il vous fault laisser,
Veu que de vous le seul amy ne suis.

LXVII

J'en ayme un tiers dont nully ne sçait rien, Fol. 136 recto.
Si très parfaict que je m'en tiens contente,
Car tout honneur, vertu, plaisir et bien
Je treuve en luy, et riens qui me tourmente.
Les aultres deux ont amour vehemente
A moy par trop, et en eulx jalousie ;
Mais pour querir leur folle fantasie,
D'eulx ne tiens conte, et les fuys voulentiers.
Facille il m'est, veu que je suys saysie,
Cœur, corps, esprit, de l'amour de mon tiers.

LXVIII

Une douleur aspre, importable et dure, **Fol. 136 verso.**
Ne se sçauroit celer, toucher ne faindre :
Soubdainement faict mourir qui l'endure,
Ou le cœur faict à la monstrer contraindre ;
Mais la douleur de toutes est la moindre,
Qu'un an durant avez peu soustenir.
Or, n'ayez paour que la mort sceust venir,
Car où plus fort de la gaigner m'efforce,
Plus je la fay monstrer saige et honneste,
Et vous veoid l'on mieulx où plus j'ay de force.

LXIX

L'un vit du feu, car tousjours est nourry **Fol. 137 recto.**
D'ardente amour, non moins forte qu'honneste ;
L'aultre de l'eau, car il s'en va pery
Par les ruisseaulx qui sortent de sa teste.
Le tiers, à qui toute esperance est preste
De son secours, vit seullement de l'air,
Mais le dernier, qui ne faict que parler
D'aller mourir, vit de la terre obscure :
Je vous requiers, ne me vueillés celer
Lequel de tous plus de douleur endure.

LXX

Plus j'ay d'amour, plus j'ay de fascherie, Fol. 137 verso.
Car je n'en voy nulle aultre reciproque ;
Plus je me tayz, et plus je suis marrye,
Car ma memoire, en pensant, me revocque
Tous mes ennuys, dont souvent je me mocque
Devant chacun, pour monstrer mon bon sens ;
A mon malheur moy mesmes me consens
En le celant, parquoy doncq je concluz
Que, pour oster la douleur que je sens,
Je parleray, mais je n'aimeray plus.

LXXI

Vous m'aviez dict que vous m'aymiés bien fort, Fol. 137 v.
Bien fort, bien fort, et ainsy je l'ay creu,
Mais tost après vous feistes vostre effort
D'en dire autant en un lieu que j'ay veu :
Bien fort, bien fort, vous l'aymés, je l'ay sceu.
Il vous fault trop de forces pour deux lieux
Si fort aymer, mais prenez pour le mieulx
Ungs bons ciseaulx couppent nostre amictié,
Et retenez l'aultre, qui a voz yeulx,
Forces et cœur : tant de double et gracieux
Satisfera trop bien de la moytié.

LXII

Quant il a veu que sa meschanceté Fol. 137 verso.
Le bannissoit d'honneste traictement,
S'en est tout nud couru à chasteté :
Mon cœur du tout mis à l'estremité,
C'est le malheur des malheurs malheureux.

LXXIII

Si le penser est fort autant que la parole, Fol. 139.
Et gaigne du parler la gracieuse escole ;
Si le parler ne peult acquerir plus grand bien,
Mieulx vault estre content de peu, sans dire rien,
Que, pour acquerir plus, desclairer un grand rolle,
Qui en monstrant la fin fait perdre le moyen.

LXXIV

Le temps est bref et ma voulenté grande,
Qui ne me veult permettre le penser ;
Ma passion me contrainct et commande,
Selon le temps, le parler compencer.
Jusques icy j'ay crainct de m'advancer,
En attendant un temps de long loisir,
Mais il n'est pas en moy de le choysir;
Parquoy du peu fault que mon prouffist face :
En peu de motz vous diray mon desir,
C'est que je n'ay volunté ne plaisir
Que d'estre seur de vostre bonne grace.

LE NAVIRE

LE NAVIRE[1]

« Navire loing du vray port assablée, **Fol. 1.**
Feuille agitée de l'impétueux vent,
Ame qui es de douleur accablée,

1. Ce poème figure en tête de notre manuscrit sous ce titre : *Premièrement le livre que ladicte Dame composa en l'abbaye de Tusson, dict* le Navire. J'ai dit plus haut (p. XXXIX) que j'avais eu d'assez grandes difficultés à surmonter en ce qui concerne l'établissement du texte de cette pièce. Ce n'est qu'au prix d'un minutieux examen que je suis parvenu à en reconstituer le texte primitif, souvent défiguré par des additions et des changements aussi peu intelligents qu'inutiles. Un certain nombre de vers avaient été rendus incompréhensibles, leurs rimes transposées, l'ordre des mots interverti, la mesure sacrifiée. Il a fallu remédier à toutes ces incorrections et retrouver, sous les ratures de ce correcteur maladroit, les vers transcrits par le premier copiste. Un moment, j'avais songé à n'en donner que des extraits, mais il m'a paru qu'une telle combinaison aurait un caractère peu scientifique. Ce poème traduit, de la manière la plus exacte, l'abattement dans lequel la reine de Navarre tomba, durant les mois qui suivirent la mort de François Ier. C'est à ce titre un document psychologique d'une rare valeur. Il importait donc de le reproduire sans aucune modification, sous peine d'en altérer le caractère. Cette considération m'a décidé à entreprendre le long travail qui m'a permis, du moins, de le présenter, sous une forme correcte.

Tire toy hors de ce corps non sçavant,
Monte en espoir, laisse ta vieille masse,
Sans regarder derriere viens avant.
Quand seras tu de ton fol pleurer lasse?
Quand auras tu mis fin à ton souspir?
Quand lairras tu ta triste et pasle face?
Quand donras tu tresve a ton vain desir?
Quand feras tu tes yeux torner en hault
Vers charité, où est le vray plaisir?
O aveuglée, à qui du tout default
Ce qui à touz est le plus necessaire,
T'arrestes tu à ce qui rien ne vault?
Le cri plaisant complaist à l'adversaire,
Qui tirer hors te veult de cueur et d'œil
La loy de Dieu, par son vray commissaire.
Or, cesse donc ung peu l'extresme dueil
Que pour moy faictz, et en moy t'esjouis
Que vray amour faict saillir du cercueil. »
Ce que devins quant ceste voix j'ouys :
Je ne le scays, car soubdain de mon corps
Furent mes sens d'estonnement fouys.
O quelle voix ! qui par sus tous accordz
Me fust plaisante [et] douce et agreable [1],
Qui des vivans sembloit et non des mors.
Lors combatoit ma douleur importable Fol. 1 verso.
Contre la joye et contre la doulceur
Que m'apportoit ceste voix amyable.
Encores dict : « O ma mignonne seur,

1. Ms. *et très agreable.* —

Entendz la voix qui te veult destorner
D'un perilleux estat en ung très seur.
Je ne te[1] puis jamais habandonner :
Ainsi le veult le Dieu de charité,
Qui en noz cueurs voulut amour donner.
Laisse mensonge et ensuis verité,
Quicte ton corps, et lors spirituelle
Pourras savoir plus que n'as merité.
Et tout ainsi que le desireux zele
Faict que l'oiseau, pour ses petits reveoir,
Haulce de terre au ciel sa legere aile,
Mon ame fit à l'heure son debvoir
D'habandonner sa terrestre memoire
Pour s'adonner à ce divin sçavoir. »
— « Es tu celluy par qui l'eau trouble et noire,
Sans nul espoir, il y a quatre moys,
Parfaicte amour de larmes m'a faict boire ?
Es tu celluy qu'honore plus que moy[2] ? »
— « Las ! malheureux est celluy qui sejourne
En ce desert d'un amour faulx et fainct,
Qui du parfaict l'œil et le cueur destourne :
Heureux celuy que charité enceint
Et tient lié de sa très doulce corde,
En le faisant brusler de son feu sainct.
Souvienne toy, ma seur, et te recorde
Que maintefoys ces propos t'ay tenu,
Qui freres font vivre en paix et concorde. »
— « Las ! maintefoys il m'en est souvenu,

1. Ms. *la*. — 2. Ms. *que plus que moy j'honore*. Notre correction rétablit la rime, sans pouvoir toutefois la rendre correcte.

Luy respondis, mais j'ay perdu ce bien
Que plus tu n'es de moy entretenu[1].
Las ! j'ay perdu le plus saige entretien,
Qui oncques fut, et le plus profitable,
Plaisant sur tous : cela je ne soubstiens.
O la presence à tous yeulx agreable,
Et plus parfaicte ! ô la meilleure grace Fol. 2.
Qui fut jamais et la plus amyable !
Mort trop soudain a eclipsé la force
De mon soleil, me laissant sans lumiere
Aux tenebres de ceste terre basse,
Moy qui de toy venue estois premiere
Au monde bas[2], debvois premiere au ciel
Aller, mais quoy, après luy je demeure !
Ma vie estoit pleine de sucre et miel,
Quant de la sienne elle estoit soubstenue ;
Mais maintenant ce n'est qu'absence et fiel.
L'heureuse seur de tous estois tenue,
Non seullement pour estre seur d'un Roy,
Mais du meilleur qui fust dessoubz la nue,
Roy très crestien vivant de ferme foy
Envers son Dieu, sans une seulle doubte ;
Roy qui n'avoit que charité en soy,
Qui n'eust jamais de vengeance une goutte,
Qui pardonnoit d'un cueur doux et humain :
Fault il que mort d'avec toy me deboutte !
Roy qui tousjours avoit prompte la main

1. Depuis que tu n'es plus là pour m'entretenir. — 2. Marguerite était l'aînée de son frère d'environ deux ans et demi.

A secourir les pauvres douloreux,
Qui ne cachoit en soy nulle ignorance,
Tant il estoit d'apprandre desireux ;
Roy [si] remply d'une seure esperance
Que maladie et bien longue prison
Ne luy firent qu'augmenter l'asseurance,
Subject du tout au conseil de raison,
D'esprit subtil, bon et saige cerveau,
Lequel vaincu nul n'a que la prison ;
Le mieulx formé, le plus grand, le plus beau,
Que de son temps ayt monstré le soleil.
Or a laissé l'esprit sa belle peau, Fol. 2 verso.
Or a laissé le corps le non pareil
En sa fleur d'age, en sa force et beauté,
En son triumphe et royal appareil ;
Et ceste grande et belle roiaulté
N'a eu pouvoir de le nous retenir ;
Et [l']aymeray et ayme si très fort
Qu'Amour enfans nous lya d'un [accord][1] ;
Et ses liens prindrent tousjours renfort,
Tant que la corde fut en chesne fort,
Tousjours croissant [et] plus fort que la mort.
Es tu celuy en qui joye parfaicte
Trouvé[e] avois, si remply de vertu
Que mort debvoit differer la deffaicte ?
Helas ! trop tost pour nous t'a abattu,
Trop tost, trop tost t'a osté de mes yeulx,

1. Ms. *d'un en mois*. Le texte de ce vers a été altéré. Il devrait se terminer par un mot rimant avec *retenir*.

Et si n'a[s] pas contre elle combatu.
Es tu celuy où je trouvois mon mieulx? »
Ainsy luy dis d'une esplorée voix ;
Il respondit d'une venant des cieulx :
« Ton frere suis, lequel plus tu ne vois,
Ny ne verras, que par l'estroicte porte
Ne viennes à moy : c'est là que passer doibtz. »
— « Helas, [j']entendz ta voix qui me conforte.
O Monseigneur, que ceste heure me tarde
D'aller à toy : pleust à Dieu fusse morte !
— « Ma seur, d'autre œil il fault que tu regardes ;
Destourne toy de ceste vaine chair,
Et de l'aymer ainsi qu'as [faict] te garde. »
Lors il me dict : « Ceste amour, ceste chair
Est si petite et nulle est sa valleur
Que tu n'en doibtz plus ton cueur aprocher. Fol. 3.
Amour qui prand d'amour nom et coulleur,
Qui à la chair par vain plaisir s'attache,
Amene au cueur regret, peine et doulleur ;
L'amour parfaict, je veulx que tu le saches,
Donne plaisir qui est continuel,
Où d'amertume il n'y a nulle tache.
Parfaict amour, c'est le Dieu eternel,
Qui dans les cueurs sa charité respand,
Rendant du tout l'homme spirituel ;
Qui ayme Dieu et de luy seul deppend,
Qui son voulloir au sien veult conformer,
Beaucoup y gaigne et bien peu y despend ;
Amour le veult defaire et defformer,
Et en l'Amy aymant parfaictement

Perdre du tout et en luy transformer.
Qui sent d'amour l'aneantissement,
Il s'esjouyt, perdant ce qui n'est rien
Pour recepvoir son tout entierement;
Mais faux amour, qui le mal nomme bien,
Et le bien mal, vainct[1] l'ame et [puis] la serre
Par un cruel et aveugle lien,
Dont l'ame aymant la chair sans cesser erre,
Car en la chair n'y a jamais repoz,
Veu que l'esprit tousjours lui faict la guerre.
L'ame, qui a laissé le vray espoux
Pour s'arrester et joindre à son contraire,
Se trouble et fasche en tous lieux sans propoz;
Car son espoux à soy la veult retraire,
Et vain plaisir par la chair l'en destourne
Pour en peché loin de Dieu la distraire,
Qui tient son cueur à la terre lié,
Tant qu'il ne peult regarder haultement. »
Mon œil baissay[2], d'un cueur humilié,
Disant : « Helas! comment se peult il faire **Fol. 3 verso.**
Que mon cueur soit du tien tant deslié?
Je croy que riens de ça bas n'as affaire,
Tant tu es bien ; mais moy, qui sans toy vis,
Ne puis garder regret de me defaire.
Quant tu vivois, j'oyois ton sainct devis,
Ton bon propos, tant vertueulx et saige,
Qui paradis estoit à mon advis
Mais je n'oÿs plus en terre tel langaige,

1. Ms. *vinst*. — 2. Ms. *baissé*.

Je ne voys plus tel maistre et instructeur :
Le monde m'est comme [un] desert sauvaige.
O coup mortel de mon bien destructeur,
Parquoy n'es tu faict en perfection ?
Frappant le roy de tant de biens auteur,
Parfaicte n'as ton execution
Entierement, et n'es de luy vaincueur,
Car pas n'est mort en mon afection :
Frapper debvois avecques luy mon cueur,
Auquel vivant il est et y sera,
Tant que de luy me pourray nommer seur. »
— « Helas ! ma seur, jamais ne cessera
De toy le plainct tant charnel et tant vain :
Escoutte moy et il te passera. »
Ainsi parla ceste voix, mais soudaïn
Luy respondis : « Passera, non, jamais,
Car ma douleur m'est un savoureux pain.
Puisqu'ainsi est que toy, [sans] si ne mais,
Ne puis plus veoir, larmes, souspirs et cris
Seront mon vivre et agreables mectz.
Tous les plaisirs du monde sont prescriptz
Dedans mon cueur, où tourmens et ennuys
Sont painctz au vif, et gravez et escriptz ;
Courts sont les jours, tristes me sont les nuictz
Pour y penser et pour ramentevoir
Ce qu'oublier je ne veulx ny ne puis. Fol. 4.
Privée suis de l'ouyr et du veoir,
Où je trouvois toute felicité ;
Mais vray[e] amour n'en faict moings son debvoir,
Car elle croist en ma necessité,

En reveillant sans cesse ma memoire
Du tempz passé, tant loing d'adversité.
Je n'avois sceu ne bien penser ne croire
Qu'amour eust peu [1] par mort prandre accroissance,
Mais maintenant la chose m'est notoire.
Ainsi que l'œil a parfaite plaisance,
Voiant le bien où son desir repose,
Amour le faict vivre par congnoissance,
Ramentevant jusqu'à la moindre chose
Du temps passé de ce roy sans nul vice,
Au cueur duquel vertu fut tout enclose.
Ne seroit ce pas trop grande injustice
Qu'amour mourust qui vivoit en [santé] [2],
Quant mort a faict sur luy son dur office,
Sinon aux cueurs luy gardant loyaulté
Ausquelz amour le veult tousjours tenir,
Non comme mort, mais comme plain de vie,
Au temple heureux de cruel souvenir,
Ou sans cesser nature me convie
De contempler cette doulce memoire,
Dont la douleeur par regret tant m'outrance.
J'ai faict mon cueur ung pappier d'inventaire
Depuis le temps de nostre jeune enfance
Jusqu'à la fin de luy et son histoire ;
Cinquante deux ans, j'ay de sa presence
Tousjours jouy, sans estre separée :
O importable et doloreuse absence !
Lors ! ceste voix d'[h]armonie parée

1. Ms. *sceu.* — 2. Ms. *qui vivoit en vivant.*

Me dict : « Ma seur, plus tu cuydes bien dire,
Plus je te voy encores esgarée ;
Tu pleures quant j'ay ce que je desire, Fol. 4 verso.
Et quant j'estois en la vie mortelle,
Plaine d'ennuy, tu ne faisois que rire [1].
Si ton amour estoit parfaicte et telle
Que tu l'as dit, certes tu aurois part
Au grand plaisir de la joye eternelle ;
Mais si charnel encore est ton regard
Que rien que chair en moy tu ne regardes,
A qui je n'ay ny ne veux avoir part.
Dieu m'a tiré de sa terrestre garde,
Dont tout bon cueur, ainsi que prisonnier,
En veult saillir, et l'issue luy tarde
D'un coffre vieulx, cage, estuy ou panier,
D'une prison et fosse très obscure,
Rompue à mainct estant faicte d'hier.
Tu en faictz cas, o pauvre creature ;
Estimes tu ung corps faict pour pourrir,
Suyvant sans plus ton instinct de nature :
N'est faict vivant l'homme pour tost mourir.
Sçais tu pas bien que sa vie est plus breve
Que d'un courier de poste le courir?
Sçais tu pas bien qu'il n'y a jamais treve
Avec la mort que pour bien peu de temps,
Dont l'attente est trop ennuyeuse et griefve?
Ne sçais tu pas qu'estant des plus contens,

1. Allusion évidente à la gaieté naturelle de Marguerite, avant les adversités qui marquèrent la fin de sa carrière.

Je souhaittoys de bon cueur ceste yssue?
Tu le sçais bien, mais très mal tu l'entendz;
Oncques de mort ne craignis la massue :
C'est au juif[1], infidelle ou payen,
A qui le front contemplant la mort sue;
Mais moy, que Dieu avoit faict crestien,
Ne desirois sinon ceste union. Fol. 5.
Or, maintenant ceste communion
De tous les sainctz que j'ay creu, je possede,
Dont Jesuchrist a faict reunion.
Tout autre bien, le bien que j'ay, [je] perde,
Dont telle amour est mon contentement
Que toute amour en vray plaisir excede.
O vain et nul ton charnel pensement!
Car si plaisir j'ay eu par cy devant,
En joÿssant de ta presence saincte,
Doit pas regret la joye estre suyvant.
O forte amour, qui sa memoire a paincte
Au plus profond de mon cueur et mon ame,
Ne permect[z] pas que jamais soit estaincte,
Ny que raison amoindrisse la flame
Dont le feu fut par nature allumé
Et augmenté par vertueuse flame :
Amour, poursuis ce qu'as accoustumé.
Le regretté plus de regret merite,
Car il estoit en vertu consummé;
Qui pleurera François que Margueritte,
Qui fut lié par enfance en son bers?

1. Ce mot compte ici pour deux syllabes.

Las ! qui me dict le contraire, m'irrite ;
C'est moy, c'est moy qui de larmes le sers
Et serviray, tant que l'œil en la teste
Me fera veoir le moindre de ses serfs.
En ce disant, j'ouys sa voix honneste,
Mais d'un accent ung peu enflammé d'ire,
Disant : « L'homme est faict semblable à la beste.
Toy qui as tant de Dieu ouy bien dire,
Qui en tes mains tiens sa saincte Escripture [1],
Laquelle peulx et doitz sans cesser lire, Fol. 5 verso.
Tu n'y as poinct profitable pasture,
Comme font ceulx qui d'une amour naÿfve
Tiennent leur vie en la saincte lecture ;
Mais cest honneur que la parolle vive
Donne aux esleuz d'estre faictz filz de Dieu
N'as pas congneu par foy contemplative ;
Parquoy laissant l'estat et digne lieu
De filz de Dieu, semblable à l'elefant
Rendre te veux. Las ! c'est un piteux jeu
Non seulement demeurer serf l'enfant,
Mais l'homme beste, l'homme esleu pour ung jour
Avec Dieu estre dans le [2] ciel triumphant.
O [le] miserable et aveugle amour,
Amour de chair, non amour mais fureur,
Aveuglement, lien, prison et tour ;
Laissez, laissez ceste apparente erreur,

1. Il est piquant de voir François Ier recommander à sa sœur l'étude de la Bible et se faire auprès d'elle le défenseur des doctrines protestantes. Marguerite semble se plaire ici à intervertir les rôles. — 2. Ms. *au*.

Non seullement des crestiens reprouvée
Mais des prudens qui en ont eu horreur.
Margueritte, et pourquoy n'as tu trouvé
La margueritte et perle evangelicque,
Que l'Escripture a si fort aprouvée :
Elle guerit le mal du pere anticque,
Rendant la chair à l'esprit tant subjecte
Que de charnelle elle est faicte autenticque.
En Dieu tout seul, ma sœur, ton amour jecte,
Jecte ton cueur à luy, et de ton corps
Pense que c'est chose ville et abjecte ;
Voire tout ce que ton corps voit dehors,
Qui n'est que chair : n'en fais aucune estime, Fol. 6.
Et tu seras en grand repos alors.
Qui vit en chair, il vit en une abisme
De tout peché, demeurant en l'eschelle
Toujours au pied, sans regarder la cime.
Separe ung peu hors de chair ton ancelle;
Vois que le corps n'est rien qu'une charongne,
Et prens ton vol à la vie eternelle. »
Comme celuy à qui la serche rongne,
Desmange tant qu'il ne se veult guerir,
Mais à gratter par plaisir s'embesongne :
Ainsi je feiz, car en lieu d'acquerir
Par son parler aucun amandement,
Amour me feist ma douleur secourir.
Pourquoy luy dis que l'ame justement
Doibt avoir joye en perdant le moien
De telle amour, plaine de dannement;
Mais si parfaict et vertueux lien

Tient mon voulloir et mon cueur attaché
Que de l'oster n'ay raison ne moien,
En mon amour ne se treuve peché.
Dieu qui de chair m'a faicte naturelle,
Qui les parans, freres, enfans, commende
Servir, aymer, non d'une amour charnelle
Qui faict laisser Dieu et ce qu'il nous mande
Pour obeyr à la chair corrompue [1],
Gastée[2] du tout, mais ce n'est par la mienne
Dont j'ay esté dès l'enfance repue :
Souvienne toy, monseigneur, de la tienne
Qui à la mienne estoit si fort semblable ;
Mais j'ay grant peur que plus ne t'en souvienne,
Car ma douleur te seroit suportable Fol. 6 verso.
Si tu sentois d'amour l'extresme force,
Qui me contrainct à ce dueil lamentable.
Plus à l'oster raison en moy s'efforce,
Et plus avant au fondz elle me mect.
Helas ! ce mal va bien outre l'escorce ;
Depuis les piedz jusques sus le sommet
En moy ne sens que desolation,

1. Quatre vers ont été ajoutés ici en marge par le scribe auquel sont dues les corrections, souvent téméraires, dont un certain nombre de vers du *Navire* ont été l'objet. En voici le texte à titre d'indication :

Mais de l'amour qui sur vertu se fonde,
Duquel l'appui n'est que dans charité,
Mais de l'amour autre que cil du monde,
Qui ne tient rien d'erreur ou vanité.

2. Ms. *Ostée*.

Dont desespoir seulle mort me promect :
Tant juste elle est ma lamentacion,
Car le penser est par forte amitié
Doulx [1] à mon mal, doulce augmentation.
De toute moy morte en est la moictié ;
L'autre moictié en dueil et en tristesse
Ne doibt avoir de sa vie pitié.
Raison ne fut oncques d'amour maistresse ;
Amour vaincq tout, c'est amour qui m'empesche,
Car amour vit en plaisir et destresse.
Amour fera de mon corps la despesche,
En le rendant à son anticque mere
Jusques au jour que souvent on nous presche.
O la journée aux reprouvez amere,
Tant desirée de moy et des esleuz,
Où de mes yeulx j'espere veoir mon frere :
Quant tu viendras, je ne pleureray plus,
Mais je riray, le voiant en gloire mis,
Pourquoy le ris maintenant m'est forcluz ;
Et en enfer voi[r]ray mes ennemys,
Emprisonneurs, traistres et infidelles,
Qui ont trop tost mon frere à mort soubmis. Fol. 7.
Toy, monseigneur, entre ces ames villes
Voirray joÿr du loier que la foy
Promect à tous bons crestiens et fidelles ;
Et ce grant bien, dont resjouir me doibs,
Me faict pleurer, voiant que la longueur
Dure par trop, qu'ainsi je ne te voy. »

1. Ms. *Doulce*.

Mais ceste voix se haulce par rigueur,
Disant : « O seur, fault il que tu desprises
Tout mon conseil, mieulx aimant la langueur[1].
Venu je suis, te voiant trop surprise
D'un sot ennuy dont tu faches les anges,
Pour estre mieulx par ma parolle apprise :
Tourne ton plainct en chantz et en louanges,
Crois fermement le plaisir que je sens,
Et ton ennuy [en] mon grand plaisir changes.
Le regreter ung peu je te consens,
En me[2] pleurant pour le bien qu'as perdu,
Mais tu en prens jusqu'à perdre ton sens.
Quant tu auras ce beau jour attendu,
Lequel tu crois en doulce patience,
En double bien ton mal sera rendu.
Je gouste icy la haulte sapience,
Je voy icy la puissance infinie
Et la voute me monstre sa science.
Mon ame icy de lumiere est garnie,
Qui en tenebre estoit vivante en terre,
Estant de veoir son vray soleil bannie.
Je voy icy l'esclair dont le tonnerre
Faict là-bas paour à ung cueur escarté,
Qui sans la foy par chacun chemin erre.
Icy d'amour est la vraye clarté, Fol. 7 verso.
Icy se faict de charité le feu,
Et gaigne icy qui mieulx a escarté ;
Qui plus là bas a perdu peu à peu

1. Ms. *longueur*. — 2. Ms. *te*.

Plaisirs et biens et son propre vouloir,
C'est celuy là qui gaigne icy le jeu.
Icy ne vault qui a cuydé valoir,
Et qui là bas ne s'est rien estimé
De Paradis et du Pere est faict l'hoir;
Qui est haÿ, icy mieulx est aymé;
Qui a pour Dieu sa chair mise en oubly,
Dedans la chair ne gist point abismé.
L'humble vilain est icy annobly,
L'orgueilleux Roy est villain approuvé,
Le foible fort, et le fort affoibly;
Le grand pecheur icy juste est trouvé,
Le juste en soy icy se void pecheur;
Icy dict on que le sage a resvé,
Et l'idiot en Dieu est faict prescheur;
Et qui plus a en la mer travaillé
N'est pas trouvé icy meilleur pescheur.
Mais qui par foy l'œil a eu esveillé,
En regardant d'amour son Dieu et pere,
Sçait comme Dieu pour son bien a veillé.
Icy void l'on comme Dieu seul opere
Et ses esleuz suivent sa [1] volunté,
Comme partout il commande et impere,
Comme luy seul s'est pleu et contenté
En son enfant, lequel pour sauver l'homme
Jusqu'à l'enfer comme homme l'a tenté.
Icy se void la bonté dont la somme Fol. 8.
Tous les esprits n'ont pouvoir de comprandre,

1. Ms. *sa bonne*. La correction est fournie par le manuscrit.

Car son[1] pouvoir est impossible à l'homme.
Ce grant bien là où chacun doibt pretendre[2],
Je te le viens par amour reveller,
Et tu n'y veulx par ta follie entendre.
En attendant qu'icy puisses voller,
Où tu viendras si la foy ne te fault,
Le bien que j'ay je ne te veulx celler;
Si à moy veulx venir, faictz donc ung sault
Hors de ta chair, à[3] toy mesme renonce,
Car nulle chair ne peut saillir si hault,
Mais de descendre en bas te faict semonce
Jusqu'en enfer par plaisante contraincte,
Pour un plaisir[4] dont ne vault le marc l'once.
Helas! ma seur, si tu estois attainte
Du dard doré de ceste amour divine,
Toute autre amour en toy seroit estaincte ;
Mais tant qu'auras ceste vieille racine
Dedans ton cueur, tu ne sçaurois gouster
Ceste celeste et doulce discipline.
Heureux je suis, poinct ne t'en fault doubter,
Heureuse toy, si ma felicité
Par foy sentoys, que nul ne peult oster.
Si tu me crois, hors de perplexité
Soudain seras, sachant qu'en Paradis
Citoyen suis de la grande cité ;
Et si l'amour que tu portois jadis
A ma chair morte en l'ame est convertie,

1. Ms. *leur*. — 2. Ms. *là ou chacun se doibt pretendre*. — 3. Ms. *et*. — 4. Ms. *Mais d'un plaisir*.

Tu auras joye et croyras à mes dictz;
Si de ton corps ton ame est divertie,
Comme la mienne est au grand espoir joincte,
En luy seras comme moy convertye;
Laisse ton corps, plus de luy ne t'acoincte, Fol. 8 verso.
Cloz l'œil à chair, par [1] l'œil interieur
Voirras au clair sentant d'amour la poincte.
Soyons par foy au grand Superieur
Toy et moy joinctz, ainsi que nous estions,
Sentions aussi tous deux pareille joye,
Affin qu'au ciel avec les sainctz hantions. »
— « Mon bon seigneur, mais que là je te voye [2],
J'auray plaisir tel que le tien sans doubte,
Mais je suis loing de la fin de ma voye;
Ton vray repoz par la foy bien je gouste,
Ton glorieux et très crestien trespas.
Je sçay très bien qu'au celeste repas
Es arrivé dès longtemps invité,
A table assiz, mais quoy, je n'y suys pas!
Je sçay très bien qu'aussitost qu'incité
Fuz de partir, tu ne feis nulle excuse [3]
De bien [4], honneur, plaisir, nécessité,
Mais tout ainsy que celuy là qui use
Du monde bas pour passer seullement,
Sans que son cueur s'y arreste et abuze,
D'un cueur fidelle aimant très hardiment
Dis à ton Dieu : « Voicy ton serviteur

1. Ms. *en* (?) illisible. — 2. Pourvu que je te voye là. — 3. Ms. *tu ne feras excuse.* — 4. Ms. *Si en bien.*

Tout prest d'aller à toy joyeusement ;
Donne ta main, ô puissant Createur, Fol. 9.
Pour me tirer à toy, qui n'ay pouvoir
Sans toy saillir de ceste pesanteur. »
Puis tu disois : « Le desir de te veoir
Me faict trouver ce tardement tardif. »
Durant lequel tu fiz très bon debvoir
D'estre à ton filz et roiaume ententif,
Monstrant l'amour qu'aux tiens avois porté
Et ung desir d'aller veoir Dieu, hastif.
Quant ton cher filz tu euz bien exhorté
D'aymer son Dieu, de bien se gouverner,
Et de ta mort aussi reconforté,
De tes amis tu vouluz ordonner,
Et puis après les divins sacremens
Receuz trestous ; sans [les] habandonner,
Tes serviteurs en douleur et tourmenz
Reconfortois leur advanceant la main.
O quel Dieu [gist][1] au cueur des vrays[2] amans!
Puis retournant l'œil au Bien souverain,
Tendant les bras, le prioit t'embrasser
Et te tirer en son regne serain ;
En ferme foy ne te pouvois lasser
Et declairer toy rien et Dieu tout estre ;
Chascun te veid doulcement trespasser :
Celuy duquel tu desirois la dextre
Ne faillit lors de ton ame y tenir
Et se monstra vray pere, roy et maistre.

1. Correction fournie par le ms. — 2. Ms. *vrayes*.

Sçachant cecy, ne me peult advenir
Chose qui peult ma foy rendre incertaine
Du seur estat où Dieu te veult tenir :
Ce sçavoir là me rend de joye plaine Fol. 9 verso.
Et mon esprit en toy se resjouit.
Mon corps sans plus en seuffre dueil et peine ;
Tout ce qui est en moy d'esprit jouyt
De ta lumiere et doulx repoz tranquille[1],
Dont la clarté l'œil charnel esblouyt ;
Mais ce corps faict de très fangeuse argille,
Voiant le tien retourné en sa cendre,
Se plaint, disant qu'il est le plus fragille
Et qu'il debvoit au sepulcre descendre
Devant le tien, veu que [des] deux premier
En mesme lieu luy fist Dieu la chair prandre.
O frere heureux d'arriver le dernier
En ce mortel labirinthe et cruel,
Où l'on se doibt du chemin deffier ;
Et plus heureux qui au celeste lieu[2]
[T'es] envolé, en ce plaisant jardin
Où il y a plaisir [sur]naturel.
Heureux tardif à venir[3] où la fin
N'est rien que mort, après cent mil ennuys,
Mais d'en saillir hatif, de bon matin :
Tu entre[4] au jour et je demeure à l'huis,
Tu vas sans moy, et ne voulluz entrer

1. Ms. *transquile*. — 2. La rime a été négligée. — 3. Heureux d'avoir été tardif à venir sur cette terre. — 4. On sait qu'au XVIe siècle, l'*s* finale de la 2e personne de la 1re conjugaison est parfois supprimée, de même que l'*e* final de la 1re personne.

Si tost que moy aux miserables nuictz.
Trop tost je vins au monde me monstrer. »
— « L'on ne sçauroit trouver comparaison
A ceste cy que ton Dieu t'appareille[1]. »
Je lui rompis alors son oraison
En lui disant : « Helas ! felicité
Ne veux chercher en nul lieu ne saison.
Mon cueur n'est poinct cheut en perplexité,
Vrayment si est[2], car je me veulx resouldre
De ne sentir ça bas qu'adversité ; Fol. 10.
Dieu l'a taillé, parquoy me le fault couldre,
L'habit de deuil, la peine de ma coulpe,
Dont je ne veulx nul pardon pour m'absouldre.
Boire je veulx le calipce et la couppe
Que m'a donné le pere, et dans l'absince
Très fort amer je tramperay ma souppe.
O ! pleust à Dieu qu'ensemble je retinse
Le souvenir des actes et beaux faictz,
Graces et dictz de toy, vertueux prince,
Tant en ung coup du parfaict des parfaictz,
De ses vertuz avoir la souvenance.
Je demourroys soubz l'importable faix :
Car nonobstant que tousjours en toy pense,
Ou de toy chante, où je parle ou j'escriptz,
Memoire est trop chiche en ceste despence ;

1. « On ne saurait établir de comparaison avec la vie que ton Dieu te prépare. » Tel est le sens probable de ces vers. Le texte primitif du premier des deux était : *Ny dont l'on sceut comparaison*, mais un second texte, qui paraît préférable, a été ajouté dans l'interligne. La rime manque au deuxième vers. — 2. Ms. *Et si au non.*

Quelz sont mes pleurs, mes souspirs et mes cris ?
Rien [1] au regard de ce que [tu] mérites :
Mon pleur au pris de vray pleur n'est que ris,
Car tes vertus [2] passe[nt] tous les limittes
De mon pouvoir ; pour bien les desploier
Mes forces sont ou nulles ou petites :
Je te vouldrois par escript honorer,
Mais de ton cueur passe le secretaire,
Ainsi que faict ta perte mon pleurer [3]. »
Je me debvois comme inutille taire,
N'ayan[t] regret qui m'est très voluntaire,
Mais fort amour le corps me vient contraindre
A regretter, à pleurer, à crier ;
Et le dehors ne peult le dedans faindre.
Prier ne veulx, aussi ne doibz prier
D'oster mon dueil mais de bien l'augmenter,
Tant que plus grand il soit en moy [4] qu'hier. **Fol. 10 verso.**
Puisque mon Dieu me le veult presenter
Et dans le cueur me l' [5] emprint [et] engrave,
De son vouloir je me veux contenter ;
Puisque luy plaict que de larmes je lave
Mes vieulx pechez, m'en doibtz je divertir
Ni faire ainsi devant ses yeulx la brave ?
Il m'a donné le mal pour le sentir :
Las ! je le sens, mon frere, je le sens,

1. Ms. *Bien*. — 2. Ms. *ta vertu*. — 3. Il faut sans doute comprendre : Mais cela passe les forces du secrétaire de ton cœur (Marguerite), de même que mes pleurs traduisent bien imparfaitement la grandeur de la perte que j'ai faite. Peut-être serait-il préférable de lire : *de mon cœur*. — 4. Ms. *ennuy*. — 5. Ms. *ne m'*.

Je sens le dueil qui rend mon cueur martir;
Mais à ce dur sentement me consens
Et contre Dieu je ne veulx murmurer,
Mais rendre à luy subjectz corps, ame et sens,
S'il veult mon dueil tousjours faire durer.
Ne doibz je pas main et verge baiser
Pour tous ces coups doulcement endurer?
Si ma douleur ne me veult poinct laisser,
Il me suffit tant seullement son yre
En pleurs et cris par son fils appaiser.
Las! Dieu faict tout : autrement ne veulx dire;
De luy reçois la manne aussi la gresle,
Ce que je craindz et ce que je desire.
Si joye a eu de tout ceste seur fresle,
Pourquoy aussi n'aura t-elle amertume,
Puisqu'en son Ung le Tout Puissant la mesle?
Faire ung tel mal legerement la plume,
Monstrant dehors le cueur très vertueulx
A tous tourmens, comme au marteau l'enclume.
C'est ung effect d'un mondain glorieux,
Qui dict si fort son cueur estre invincible
Qu'il ne craint point ung coup venant des cieux.
O les geans qui estiment possible
Sentir de Dieu, sans les sentir, les coups,
Pour et par eulx forcer le ciel loisible!
O Dieu d'honneur et de gloire jaloux,
Ainsi me fault il [1] ta dextre estimer
Qui les plus grandz torne dessus dessoubz :

1. Ms. *me faut de.*

Ton seul regard peult le monde abismer,
Et l'orgueilleux dira qu'il se soustient,
Lequel ton feu soudain peult consommer;
Ainsi de moy, seigneur, ainsi m'advient.
Je sens très bien ta main en ceste perte,
Las ! c'est ta main forte qui me maintient, Fol. 11.
Dont ma douleur par toy j'ay decouverte,
Montrant ta force en ma grande foiblesse,
Qui aviver ne peult ta pauvre verte.
Au val de pleur j'adore ta haultesse,
Et en mon mal je te confesse bon [1] :
C'est le plaisir que j'ay en ma detresse.
Si trop aimer est pecher, las! pardon
Je te requiers, car en ce j'ay peché [2],
Mais ma tristesse est de l'amour gardon.
Que dis-je! trop ay je ce mot laché :
J'ay trop aimé celuy-là, qui plus vault
Que mon amour... Ce mot là m'a faché !
Mais requerir plustost pardon me fault
De n'avoir tant aimé comme je doy,
Le tout seul Bon qui habite là hault,
De ne l'avoir aimé dedans mon roy,
Dedans luy craint, honoré et servy :
C'est mon peché, aultre n'en sens ny croy.
[O quel tourment j'ay pour ce desservy!]
Mais puisqu'ainsy, helas ! m'est advenu
Que toy vivant je n'ay peu satisfaire,
Le temps de deul après joye est venu,

1. Ms. *bien.* Correction fournie par le ms. — 2. Ms. *pesché.*

[Durant lequel mon desir ne veulx taire] :
C'est de te veoir au four de mon tourment
Et de t'aymer, t'obeir et complaire,
[Pour me donner plus grand contentement ;]
Mais, qui pis est, j'ay demouré trop tard,
Dont le regret de deuil me faict octroy.
Las ! tu me faiz comme au j[e]une la part,
[Quand tu t'en vas, me laissant en desroy][1].
Roy fuz ça bas, dont je n'euz nulle envie,
Car de toy plus que de moy [j']euz regard ;
Maintenant que te regrete en la vie,
Moy en la mort[2], de toy je me complainctz
[Qu'aveques] toy soudain ne m'as ravie.
Je ne doibz donc mettre fin à mes plainctz,
Puisque sans toy en la mort me fault vivre. Fol. 11 verso.
Ainsy disoys, les yeulx de larmes plains,
Lors l'esprit d'un de ceste chair delivre
Interrompit mon propos en disant :
« A trop de mal ta tristesse te livre :
Ceste clarté qui l'homme est conduisant
Par tout chemin, si elle t'illumine,
Tu ne pourras rien veoir de deplaisant.
Du pied de foy il fault que tu chemines
Pour saillir hors des tenebres espesses,

1. Les quatre vers entre [ ] ont été ajoutés dans le manuscrit par le correcteur; il est évident qu'il manque ici quelque chose, mais rien ne prouve que ce scribe, constatant l'absence de plusieurs rimes, n'ait pas tenté de combler la lacune, en improvisant les vers nécessaires. — 2. Maintenant que je regrette à la fois de ne pas le voir en vie, et de ne pas être délivrée de mon chagrin par la mort.

Et que la foy ton amour examine,
Dessoubz la main très puissante t'abaisses,
Et par icelle ainsy qu'enfant au lict
De tous costez fault que torner te laisses.
Il fault haïr tout cela que Dieu hait,
Aymer aussy qui lui est agreable
Et trouver laid ce que luy trouve laid.
Esprit, il tient pour [très] abominable,
Toutte beaulté, force et grace de chair,
Dont trop souvent faict ydolle le diable.
Ce Dieu ne peult ceste chair aprocher,
S'elle n'est morte et puis resusitée
En Jesuchrist, auquel a cousté cher.
Helas! ma sœur soiz doncques incittée,
Par cest amour que Jesuchrist te porte,
Venir à luy par charité cittée.
Escoutte, seur, comme il frappe à ta porte,
En t'appellant d'une voix sy très doulce
Que n'est esprit qu'elle ne reconforte,
Sa main estant jusqu'au bas de la fosse,
Là où tu es, pour dehors te tirer.
Garde toy bien que tu ne la repousse,
Laisse ton pleur, laisse ton soupirer,
Laisse le deuil qui tant d'ennuy te donne,
Qui ne te sert sinon que d'empirer.
Prepare toy maintenant, ma mignonne,
De t'en venir avec moy recepvoir
Le bien que Dieu aux esluz abandonne. Fol. 12.
Nul cueur mortel ne le peult concevoir,
L'œil regarder, ne bien oÿr l'oreille :

Il est si grand qu'il passe humain pouvoir,
Là bas n'y a felicité pareille. »
— « Je pleureray toutesfois en l'aimant,
Et l'aimeray au milieu de mes pleurs,
Dont luy seul est fin et commancement.
De l'encolye austant j'ayme les fleurs
Que de la rose, car de sa main je prens
Les biens, les maulx, les joyes et douleurs ;
En mon tourment sa justice comprens :
Luy justement me bat et me chastie,
Et passience en sa bonté je prens,
Laissant[1] ma chair de douleur amatye,
Mais toutesfoys de toy, seigneur et frere,
L'amour n'est poinct tant soy peu amortie.
Helas ! la mort trop longuement differe
De me venir comme toy visiter
Et me tirer au lieu où tu prosperes.
Je croy que tous nous fault ressusciter,
Mais attendant ceste heureuse journée
De mon ennuy ne me veulx desister.
Je ne seray de la mort adjournée,
Sinon au temps de Dieu determiné.
Comme je suis par sa voulonté née,
Aussy mon dueil, tout bien examiné,
Tant que le cueur au corps, l'œil en la teste
Je porteray, ne sera poinct finé,
Car cest amour m'a demonstré [le feste] ;[2]

1. Ms. *c'est or.* — 2. Le vers est inachevé ; l'addition a été imaginée par le correcteur du ms.

Sans cesser vient à mes yeulx presanter
Toy, Monseigneur, tant beau et tant honneste ;
Paintre n'y a pour te represanter
Auprès du vif, fors[1] amour tant[2] subtil
Que traict ne peult de son œil exempter. Fol. 12 verso.
Ce pauvre amour, veritable et gentil,
D'un souvenir[3] et memoire eternelle
Faict ses couleurs sans user d'aultre outil.
Il painct au vray ta personne si belle
Que la pareille en mon temps ne se treuve :
Devant mes yeulx tousjours je la voy telle.
Amour, afin que son savoir j'apreuve [4],
Soit que je dorme ou veille, ou aille ou vienne,
Soit jour ou nuict, [il] fault que je le treuve ;
Possible n'est donc qu'il ne me souvienne
De ce qui est sy bien en mon cueur painct,
Qu'il n'en sauroit bouger, quoy qu'il advienne.
Il voit tousjours ton visage et beau taint,
Ton œil joieulx, qui en tristesse ou joye
Vers tes amis ne pouvoit estre fainct,
Ton assuré maintien par toutte voye,
Qu'oncques ne peult la fortune changer
Pour bien ne mal que çà bas elle envoye.
Je te voy prins en païs estranger,
Où ta vertu, en lieu d'estre abatue,
Croissoit où plus y avoit de danger ;

1. Ms. *fort*. — 2. Ms. *tout*. — 3. Ms. *souverain*. — 4. La rime exige *apreuve*, mais *aprenne* serait peut-être préférable.

Par vive foy la mort fut combatue[1].
Alors de toy conformant le desir
A ce bon Dieu qui vivifie et tue,
Au lict de mort on te voyoit [2] gesir,
Et tes propos, ta grace et contenance,
Sans peur de mort, mais mouroiz par plaisir.
Je te voy là avec telle constance,
Que mieulx aymois de mourir prisonnier
Tant que pensoit [3] faire dommaige en France,
Parlant sy hault, sans verité nier,
Que tu semblois mieulx regnant empereur
Que Roy captif aysé à manier.
En lieu d'avoir ta prison en horreur, Fol. 13.
Tu l'estimois à vertu purement,
Veu que nul pris ne tenois que l'honneur[4].

1. Allusion à l'heureuse issue de la grave maladie dont François Ier fut atteint dans sa prison. Il était considéré comme perdu ; Marguerite était dans le désespoir et ne comptait plus désormais sur aucun remède humain. C'est alors qu'elle fit dresser un autel dans la chambre de son frère et célébrer la messe par l'archevêque d'Embrun. François Ier, qui depuis quelque temps ne donnait aucun signe de vie, reçut le viatique, l'hostie ayant été partagée entre lui et sa sœur. La secousse morale qu'éprouva le monarque produisit une crise salutaire. L'abcès qu'il avait dans la tête, et qui l'avait jeté dans cet état d'anéantissement, s'ouvrit heureusement en dehors, ce qui le sauva. (V. Mignet, *Rivalité de François Ier et de Charles Quint*, t. II, p. 146). — 2. Ms. *veoit.* — 3. Ms. *Que tant pensoit.* — 4. Allusion à la célèbre lettre de François Ier à sa mère : « Madame, pour vous faire sçavoir comme se porte le reste de mon infortune, *de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est saulve*, etc. » On voit par ce passage du *Navire* que le mot mémorable du roi captif, mot légèrement défiguré depuis par la légende qui l'a popularisé, avait déjà vivement frappé l'imagination des contemporains. Tout ce passage est d'une grande importance, puisqu'il exprime les impressions de la reine de

Je te voy là vertueulx en torment,
Audacieulx où doibt finir l'audace,
N'estimant riens que vertu seullement,
Prison ny mort, cruaulté ny fallace,
Ton cueur hardi ni ta joyeuse face :
Mort faisoit bien semblant de te tuer,
Tes ennemis d'alonger tes liens,
Dieu te faisoit contre eulx evertuer.
Je te voy là estimant moins que rien
Mort et prison, où l'on t'estimoit mort,
Et ne faisois nul cas sinon des tiens ;
Mais charité te donnoit ung remort
De mère, enfans, royaulme et serviteurs,
Et de ta seur qui t'aimoit si très fort.
Ton doux parler navroit nos pauvres cueurs,
Quant il te pleut nous commander partir [1]
Las ! je te vey et toy nous plains de pleurs. »
— « Je ne me suis, ma seur, peu consentir
A t'escoutter, trop ceste chair tu loues,
Bien qu'arguer ne te puis de mentir.
Amour te painct ung corps de fange et boue
Pour t'amuser, ignorant ce vray corps
Que Dieu puissant son filz nomme et advoue.
Laisse de moy tous ces charnelz recordz,
Luy seul la force estoit de mon courage,
Luy seul estoit mon audace et prudence,

Navarre sur la captivité de son frère, et que ces souvenirs émanent, il ne faut pas l'oublier, d'un témoin oculaire. — 1. Le ms. reproduit ici deux vers, qui se placent manifestement plus haut : *N'estimant riens, etc.*

Luy seul donnoit la joye à mon visage,
Luy seul mectoit vertu en audiance — Fol. 13 verso
Par moy, son riens et faisoit son chef d'œuvre,
Dont je n'avois en moy oultrecuidance.
Je congnoissois l'ouvrier et son euvre :
Ce n'estoit riens de moy que[1] justement
Où le savoir du maistre se descouvre.

Si j'ay vaincu ma prison constamment,
A luy l'honneur qui estoit ma constance,
Qui par sa foy soullageoit mon tourment.
Si en plaisirs, honneurs et habondance,
Je n'ay perdu du grand Bien souverain
La foy, l'amour, l'estime et congnoissance,
C'est par son don qu'il m'a rendu certain
Que tout le bien[2] et honneur de là bas
N'est riens que vent apportant labeur vain.
Si à la guerre et tous mortelz combatz
Je fuz, sans peur ny craincte[3], vertueulx,
C'estoit luy seul qui ne me laissoit pas :
Estant en moy j'estois victorieulx,
Et sentoys bien le trespassement[4] maistre
En durant estre, et non moy, glorieulx.
Mon bras fut fort soubtenu de sa dextre ;
Bref j'estois tel : sage, puissant et beau,
Qui luy plaisoit par sa grace en moy estre.

1. Ms. *qui.* — 2. Ms. *Que tous les biens.* — 3. Ms. *ny contrainct.* — 4. — Ms. *que le trespassement.*

Or est mon corps pour pourir au tumbeau,
Mais ce Dieu là, qui estoit ma vertu,
Est tousjours vif, tousjours frais et nouveau.
Laisse ce corps par la mort abatu,
Et voy l'esprit qui est joinct au vivant
Par ceste foy dont il fut revestu ;
Haulce ton cueur et soye poursuivant
Ce que la foy peu à peu t'aprendra,
En dechassant cest amour decevant. Fol. 14.
Bientost la mort après moy te prendra,
Qui ne fauldra à suivre ta vieillesse :
Prepare toy quant ton heure viendra.
Ses messagers, maladie et foiblesse,
T'ont desjà prinse, et tes amys laissée :
C'est ta santé, force, beauté, jeunesse;
Mais le bon Dieu qui ne t'a delaissée,
Quant de tes ans triomphois au plus hault,
Ne te lairra, te voiant abaissée.
Or, prent sa croix pour faire ung eschaffaut
De terre au ciel, et aussy pour destruire
Ton ennemy qui est cruel et cault :
En ceste croix verras ta vie luire,
Car le vivant pour toy la croix a prinse,
Lequel te doibt à la porter instruire.
Embrasse la, ceste croix, et la prise,
En adorant celluy duquel la vye
Fut une croix que l'ignorant desprise ;
Parfaicte amour de l'aymer te convye,
Veu que Jhesus, le très parfaict amant,
De la porter pour toy a eu envye.

Ennuy [1], douleur, an[e]antissement,
Chault, froid, faim, soif, injure et moquerie
A soubtenu pour toi patiemment.
Par sa lueur, ma seur, tu es guerie :
Il a porté sur soy tous les pechez;
Las ! tu estois sans luy presque perie,
Dessus la croix il les a attachez,
Souffrant pour toy ce qu'avois desservy,
Et tous les maux a de toy arrachez.
Ton corps estoit au plaisir asservy :
Pour toy le sien fut baptu au pillier. Fol. 14 verso.
Voy ce que Dieu au servant a servy :
Ton chief d'orgueil [2] avois voulu lyer,
Luy d'un chappeau de poignantes espines
Le sien voullut pour toy humilier;
En toi avoit l'ire prins ses racines,
Mais ce Jhesus, pour ton cueur adoulcir,
Voulut souffrir ses dures di[s]ciplines;
Ton cueur faisoit envye trop grossier,
Jesus le sien a voullu entasmer,
Dont sang et eau en a voullu yssir.
Ce doux sauveur monstre bien comme aymer
Il luy a pleu sa pauvre creature;
Ce cueur ouvert tu doibz bien estimer :
Prens en ce cueur ta vie et ta pasture,
Duquel Amour le fondz a descouvert;
Fais de son sang ta vie et nourriture [3]

1. Ms. *Ennemy*. — 2. Ms. *orgeul*. — 3. Le texte primitif a dû être : *Faict de son sang sa vie et nourriture.*

Et cache toy dedans ce c[u]eur ouvert,
Où le pescheur de l'ire du grand Juge
N'est poinct trouvé, où il est bien couvert.
Nul n'y perit qui par foy y prend place,
Meetz toy dedans, car il est ton refuge,
Et ne dis pas : « Je suis trop foible et lasse,
Il va trop tost, je ne le puis toucher.
Viens, je t'atens sans bouger d'une place, »
Car ton amour il estima tant cher
Qu'il a cloué ses deux piedz pour t'atendre.
Las! ne craindz pas, ma seur, d'en approcher,
Et sy tu craindz, te venant à luy randre,
Le trouver chiche ou te faire nuiser,
En ses deux mains tu pourras mieulx apprendre :
Ouvertes sont pour rien ne refuser,
Ouvertz ses bras pour t'embrasser il tient, **Fol. 15.**
Car il ne veult rien que d'amour user.
Voy que son chef vers toy abaisser vient
Pour te baiser ; o ma seur, ne differe
D'embrasser fort celluy qui te soubtient,
Luy seul, luy seul doibz nommer frere et pere,
Obliant tout pour tel frere advouer,
Qui par sa mort veult jouer[1] son mistere.
Tous les humains ne l'eussent s[c]eu jouer,
Mais il luy pleust, voyant nostre [im]puissance,
Ordonner tout à nous et nous louer[2].
Sy par la foy tu avois congnoissance
De son amour, si très fort l'aymerois

1. Ms. *jurer*. — 2. Ms. *non louer*.

Que tu n'aurois d'aultre amour souvenance,
Tous tes amis et ton corps laisseroys ;
Je dy d'amour que la vertu merite,
Non de celluy, dy je[1], qui fut des roys[2]. »
— « Dieu t'a osté freres et sœurs venuz
Premier[s] de toy [3], fors un qui gloire herite ;
Dont de louer Dieu nous sommes tenus,
Qui a voulu de ceste heureuse race
Nous donner ung dont [fussions] soubstenuz [4].
O vray amour, qui [5] toutte chose passe,
Soullage ung peu le cueur de ceste dame,
Afin qu'après ses amis ne trespasse.
Las ! de pleurer pere et frere ne laissez :
L'on n'oseroit en dire ung mot tout seul
Qu'incontinant le pleur dehors ne passe.
Je ne t'apelle à faire ce grand deuil [6],
Car de pleurer tu es le vray exemple.
Ton triste cueur se void bien par ton œil,
Mais pour ce deuil randre parfaict et ample,
Venez, Madame[7], et vous n'aurez pas tort Fol. 15 verso.
De faire honneur à son sepulcre et temple ;
Bien que soit au ciel ton pere vif et fort,
Pleurez sur vous et nous qui le perdons.
Tant que vivrons en ce val plain de mort,
Au ciel reçoit les loiers et guerdons
Qu'a merité pour luy la passion

1. Ms. *Que dis-je ?* — 2. Ms. *qui fut nect.* La leçon *des roys* a été ajoutée par le correcteur. — 3. Ms. *que.* — 4. Il s'agit de Henri II, à qui, du reste, est adressé l'appel qui suit. — 5. Ms. *dont.* — 6. Marguerite s'adresse à son neveu. — 7. La reine Catherine de Médicis.

De Jesuchrist, plaine de tous pardons.
Son cueur, sa foy et sa devotion
Il avoit là, dont maintenant il treuve
Le fruict de foy et de dillection.
Il est vestu de ceste estolle neufve,
Lavée au sang eternel de l'aigneau,
Uny à luy sans que plus il se meuve :
Que pleurons nous donques sur son tombeau ?
Quoy ! nous pleurons nostre jour sans soleil,
Et nostre nuict sans lumiere ou flambeau !
Quoy ! nous pleurons l'Amy, le non pareil
Que nous eussions, car c'estoit ung tel pere [1],
Lequel voions en terre prandre sommeil ;
Bien que l'esprit au ciel joieulx prospere,
Le corps perdons, lequel estoit vivant
Seul pere à toy et à moy tout seul frere,
Le meilleur roy qui fut onc par avant,
Mieulx aimant Dieu et son prochain sans fainte,
Et en tous ars et sciences sçavant.
Or a la mort ceste personne estainte
Que Dieu avoit faicte en perfection,
Et avec luy a frappé maint et mainte.
Je prie à Dieu que consolation
Donne à ton cueur, et du tout te pourvoye
A ton desir et juste intention.
Roy, filz de Roy [2], qui prend plaisir et joye
A te monstrer saige et vertueulx prince,

1. Ms. *car à ce est ung tel pere.* — 2. Apostrophe directe à Henri II.

Afin que tel que ton pere on te voye [1] Fol. 16.
Entre ses mains te fier [2] en sa garde,
Et luy tout seul par foy embrasseras. »
— « De l'embrasser certes l'heure me tarde,
Luy respondis, mais quoy ! de t'oblier
En bonne foy, monseigneur, je n'ay garde.
N'est ce pas luy qui a voulu lier
Mon cueur à toy, parquoy son ordonnance
Je veulx tenir et m'y humilier ;
C'est luy, c'est luy, qui m'a mise en la dance
Du grand Helas ! Icy veulx bien dancer,
Car ce dancer mon bref chemin advance,
Qui peult tourner mon cueur et mon penser,
Fors luy qui est de mon cueur formateur,
Qui peult tout mal en bien recompanser.
Bien heureulx sont, a [3] dict ce grant Docteur,
Ceulx qui pleurent, car consollation [4]
Au double auront [5] : tel maistre n'est menteur.
Bien heureuse est ma desolation,
Heureuse moy, quant je l'auray portée
Jusqu'à ma fin et consommation,
Car je seray de luy reconfortée.
Ainsy le croy, puisqu'il le m'a promis,
Car en mon pleur ne suis poinct transportée ;
A son vouloir mon esprit est soubmis,
Ma voulonté se range toutte entiere,
Mais il veult bien qu'on pleure ses amis.

1. Il doit ici manquer deux vers — 2. Ms. *feier*. — 3. Ms. *se*. — 4. Ms. *par consollation*. — 5. Ms. *amour*.

Helas ! Helas ! j'ay de pleurer matiere,
Non pas sur toy, mon frere, qui es bien,
Mais que ton corps est enclos en ta biere ;
Quelle est ta perte et quels maulx et combien
On amendra non seullement en France, Fol. 16 verso.
Mais par tout lieu qui se nomme crestien !
Criez, ma voix, jusqu'à sa demourance ;
Pleurez, mes yeux, jusqu'à saillir dehors,
Car de malheur je vois grand apparence.
Sur moy je pleurs, et sur foibles et sur fors,
Sur la noblesse et le peuple et l'eglise,
Qui doibvent bien de pleurer faire effortz.
Pleurez labeur et pleurez marchandise,
Pleurez les bras et la vertu des armes :
Aveques vous je pleure en toutte guise.
Pleurez l'honneur et l'estime des dames ;
Pauvres, pleurez sa liberalité,
Pleurez trestous, austant hommes et femmes.
Pleurez douleeur, pleurez l'humilité,
Qui en son cueur ont faict [1] maint bel ouvraige
A son salut et nostre humanité ;
Pleurez, pescheur qui n'a pas été sage,
Pleurez, pleurez vostre humain pardonne[u]r,
Qui n'eut jamais venj[e]ance en son courage ;
Pleurez de grace de loyer le donneur,
Pleurez, guerriers, celluy qui, par son bras
Victorieulx, vous a tant faict d'honneur.
Or est ce corps en mortuaires draps,

1. Ms. *fit*.

Qui son roiaulme a gardé sans reproche,
En desirant de le veoir fort et gras.
Eleonore, o noble Royne, approche,
Viens de tes yeulx son sepulcre honorer;
Sa femme fuz, rien ne luy est plus proche :
Tant bien l'as sceu aymer et reverer,
Luy estant vif, que mort tu ne fauldras
En ces regretz plus qu'autre labourer; Fol. 17.
Seur d'empereur, quant tu te souviendras
De ton amour, s[e]ure suis que tes yeulx
Saiges et beaulx à pleurer contraindras[1].
Royne deux foys, celuy qu'aimois le mieulx
Et qui t'aimoit, j'en suis bien assurée,
Hors de tes yeulx Dieu l'a tiré aux cieulx.
Las ! ta douleur est tant desmesurée[2],
Que ne te fault à pleurer inciter,
Mais s'ebaÿr comme l'as endurée.
Ton deuil sans plus tout cueur vient exciter[3]
D'acompaigner tes amoureuses larmes,
Mais ce voyant ne peult deuil eviter.
Je prie à Dieu qu'en ces cruelz alarmes
Veulle ton cueur en santé conserver,
Et alonger de ta vie les termes.
Te plaist il pas aussy de te trouver
En pleurs et plainctz de nostre compagnie ?
Royne[4], qui doibtz ceste loy observer,

1. Ms. *ne fauldras*. — 2. Ms. *immesurée* (?). Le mot a été surchargé. — 3. Ms. *inciter*. — 4. Apostrophe à Catherine de Médicis.

Toy, Catherine, es de larmes garnie,
Car perdu as ung pere, tu sces lequel,
Qui ne fuz[1] onc de son amour bannie.
Il te fut pere et plus que naturel,
Tu scez combien tousjours t'a estimée :
Honore donc de larmes son autel.
Par luy tu fuz fille de roy nommée,
Femme de roy par luy es maintenant ;
Pleure avec nous sa vie consommée.
Maintefois fuz ses ennuis soubtenant,
Soutiens son deuil, car cause tu en as,
Car en tous cas tu fus sa main tenant. Fol. 17 verso.
Les dignes fruiz par toy venuz ça bas[2]
Doibvent sentir en leur nature tendre
Quelque douleur de ce malheureux cas :
Il les aimoit jusqu'aux larmes espandre,
Voyant en eulx grace et beaulté parfaicte ;
Dieu tout pareilz de luy les veulle randre.
O chef roial, qui fontaine s'est faicte,
Dont tes yeulx sont les abondans ruisseaulx,
Par fort pleurer ceste dure defaicte,
Premier pleurans tes deux freres tant beaulx[3],
Aussy ta seur d'Escosse coronnée[4].
Las ! ces[5] douleurs ne te sont poinct nouveaulx,
Fille de roy[6] d'honneur environnée,
Comme d'honneur et de toute prouesse

1. Toi qui ne fus. — 2. Les enfants de Catherine de Médicis. — 3. Les deux frères de Henri II, François et Charles, morts, le premier en 1536, le second en 1545. — 4. Madeleine, femme de Jacques V, roi d'Ecosse. — 5. Ms. *ses*. — 6. Probablement Marguerite de Savoie.

Tu tiens[1] le sceptre, o très heureux Henry,
Qui ne faiz[2] cas de chose basse et vice,
O cueur de Roy. Comme le plus marry[3]
Qui onèques fut, je prens la hardiesse
De t'apeller dessus ce corps pery.
Ton cueur royal doibt sentir la tristesse
De cest adieu et piteux parlement.
O tu cuydois mourir en grand detresse !
Tu aymoys mieulx veoir vivre longuement
Ton sage pere et en luy t'esjouyr
Qu'estre heritier de son gouvernement,
Mais ceste mort que nul ne peult fouyr
D'entre les bras te le vint arracher,
Lorsque de luy pensois longtemps jouyr.
Le cueur seroit plus dur que nul rocher,
Voiant l'amour qui vous lyoit ensemble,
Qui sans pleurer te verroit tant faché[4].
Mort, qui tousjours les amis desassemble,
Le separa trop soudain de tes yeulx, Fol. 18.
Dont de despit contre elle mon cueur tremble.
Las ! il n'estoit encores gueres vieulx,
Mais, Dieu mercy, il a vescu assez
Pour te veoir tel [qu']il en a peu aux cieulx[5].
Terres, pais, biens, il a amassez
Et t'a laissé ton royaume paisible,
Puis est allé au rang[6] des trespassez.

1. Ms. *tenir*. Ici Marguerite s'adresse de nouveau au roi. — 2. Ms. *faict*. — 3. Comme le cœur le plus marri. — 4. Ce vers a été substitué par le correcteur à celui-ci; *Qui la pleuroit de te voir tant faché*. — 5. Ms. *de tieulx*. Ce vers a été altéré dans le manuscrit. — 6. Ms. *rand*.

Pour toy a faict ce qu'il lui fut possible :
Aussy pour luy tu fiz si bon debvoir
Que de mieulx faire il seroit impossible.
Fortune n'eut jamais un tel pouvoir
De separer vostre amitié parfaicte,
Tant l'un faisoit envers l'autre debvoir.
Jamais n'en fust separation faicte,
Si ceste mort, d'amy[s] tel[z] ennemye,
N'eust mis à fin ceste dure defaicte,
Randant la chair de ton pere endormie,
Dont la tienne a senty au departyr
Douleur entiere, non tierce ny demye,
Quant de ses bras il te falloit sortir,
Aiant receu sa benediction :
Je croy que pis que mort te fit sentir.
O pere et filz qui par dillection
Furent uniz : comme peurent porter
Voz tristes cueurs la separation ?
O filz benitz qui a peu raporter
Du pere sainct tel adieu bien heureulx,
Tu es quel a voullu tant ex[c]iter [1].
O roy Henry de vertu amoureulx,
Quel fut ton cueur à ce departement ? Fol. 18 verso.
Helas ! il fut plus que nul doloreux.
La forte amour, qui lyoit fortement
Voz cueurs en ung, à peine se rompit
A ce cruel et dur esloignement ;
Amour crever à l'heure de despit

1. On pourrait lire aussi *exi*[*s*]*ter*.

Certes debvoit contre la mort cruelle,
Luy refusant de vie le respit.
Le roy mourant par ung amoreux zelle
Le roy vivant entre ses bras retint,
Le benissant de sa main paternelle,
A celle fin qu'à jamais luy souvin[s]t
De cest amour dont le feist[1] heritier,
Et qu'en son cueur ferme tousjours la tin[s]t
Pour aimer Dieu, lequel peult chastier
Austant ung roy qu'ung pauvre laboreur,
De cest amour tout le monde a mestier;
Aimer justice aussy, sans [la] faveur,
Ne prefferant jamais le grand au moindre,
Aiant l'œil droict, au juger sans erreur,
Aimant les siens d'amour qu'il ne peult faindre,
Comme os de ses oz et chair de sa chair,
Se faisant d'eux honorer, aimer, craindre,
Servir aussy, sans jamais se faicher;
De son roiaulme et pour le conserver
N'espargner[2] rien pour ceste forteresse ;
Aimer la paix et, pour elle observer,
Garder la foy aux princes estrangiers
Par vraye amour, sans hayne reserver;
Aymez, aimez, evitant les dangiers
Que guerre amenne par sa malheur[e]té, Fol. 19.
En ruinant villes, chasteaulx, vergiers.

1. Ms. *le filz*. — 2. Ms. *N'espargnez*. Il est difficile de se rendre compte si l'incidente *sans jamais se faicher* se rapporte aux mots qui la précèdent ou à ceux qui la suivent. Il y a lieu de penser qu'il manque ici un vers, qui fournirait la rime de *forteresse*.

Les euvres font tenir en seureté
Roy et subjectz, pourquoy les fault aimer
Et en user par sens et par merite.
Joustes, tournois sont bien à estimer
Pour exercer aux armes la j[e]unesse
Que l'on y doibt souvent accoustumer.
Aimez aussy le sens et la sagesse,
Le bon conseil, bien experimenté,
En honorant vertueuse vieillesse ;
Aymer sçavoir, dont l'homme est contanté,
Les gens sauvés, les lettres, dont François
De son royaulme l'honneur a augmenté ;
Aymer l'honneur par dessus tout le choix
De vie et biens, car pour luy les fault mectre :
Ce que feras, nulle doubte n'en fais.
Ainsy l'amour innée [1] du grand septre,
En t'embras[s]ant, au fondz du cueur t'a mise
Celluy qui fut ton pere et nostre maistre.
O heureux filz qui ta teste as soubzmise
Et ton voulloir soubz ceste doulce main,
Qui sur toy fut par ton bon pere assize ;
De son doux cueur amoureux et humain
Es heritier, de son cueur liberal,
Du cueur aimant son Dieu et non en vain.
O pere heureux qui le septre roial
Laisse à ton filz auquel tu es vivant,
Le benissant d'un amour cordial.
Heureux depart, quant celluy va devant

1. Ms. *ennée.*

Que nature a longtemps pere faict vivre,
Laissant ung filz vertueulx et savant. Fol. 19 verso.
Or est ce roy de tous ennuys dellivre ;
Or est son filz en son lieu coronné
Que ses vertus comme luy faict ensuivre.
O roy heureux d'honneur environné,
Je prie à Dieu qu'il te doint[1] longue vie,
Faisant tout ce que Dieu a ordonné,
Et qu'en senté, contente et assouvye,
Puisse regner, et puis enfin aux cieulx
Par Jesucrist ton ame soit ravie.
Si mieulx pouvoys[2], te souhaitteroys mieulx.
Dieu soit ton tron[e] et te montre sa face,
Par qui ton cueur vivra tousjours joieulx ;
Et que [tout] remply tu sois de sa grace,
De sa vertu, tant que les ennemis
Au monde bas ne trouvent nulle place ;
Que conserver veulle tous les amis,
Fors moy sans plus, que la plus inutille
Et plus t'aymant en ce monde il a mis.
O que la mort a esté bien subtille
Du separer deux corps en ung tenant !
Las ! elle sçait pour moy trop bien ce stille ;
Mon frere est mort : las ! vis je maintenant ?
Non, non, je meurs, mais pour me tourmenter
Mort peu à peu ma vie est retenant.
Mon cueur est mort et s'en veult contanter,
Lequel encor vivant tout mort je porte,

1. Ms. *donne*. — 2. Ms. *pouvoix*.

Pour de mon corps mon frere lamenter ;
Ainsy vivant mon cœur tout mort je porte,
Et, te[1] pleurant, la retardation
De ceste mort pour toy heureuse porte.
— « Cesse, ma seur, ceste exclamation, Fol. 20.
N'invite plus mes amis de repandre
Larmes sans foy[2] ne edification,
Mais requiers les tretous de graces rendre
A ce bon Dieu, qui m'a tant honoré
Qu'entre ses bras mon ame a daigné prendre.
Ce Dieu, de moy pour seul Dieu adoré,
Duquel la main en mourant j'ay requise
Et le fort bras de vertu decoré,
M'a exempté et s'est sa main exquise,
Tant desirée, sur moy promptement
A mon secours par charité assize ;
En me prenant par son bras puissamment,
Arraché m'a le[3] corps de mort obscure,
Subject à pleur, maladie et tourment;
Prenant de moy comme pere la cure,
Me tient en luy uny et embrassé,
Où j'ay plaisir qui sur tristesse dure.
Or soit ton mal pour mon bien e[f]facé,
Et pour mon bien ton mal soit tost passé.
Assez et trop sont tristes et merris
Mes serviteurs, qui ont veu moy mourant :
Combien les ay fort aimez et cheriz !
Advertis les que tout le demourant

1. Ms. *vous*. — 2. Ms. *fois*. — 3. Ms. *du*.

Qu'au monde bas ilz vivront sans me veoir,
D'un vivre vain qui à mort va courant,
Que d'aimer Dieu facent bien leur debvoir
Et de servir mon filz, leur vray seigneur,
S'entraymans tous d'un cueur et d'un vouloir,
Et qu'ilz changent[1] en l'orange leur pleur. Fol. 20 verso.
A toy, ma seur, aussy j'en dis austant,
Car tu offence Amour en ta douleur;
Si plus que toy tu dis m'aimer ou tant,
Monstre le moy, et te plaise l'absence
De ton plaisir, sachant que suis contant[2].
— « C'est verité hors de toutte doubtence,
Luy dis je lors, mais ta douleur tant griefve
Qu'en moy ne sens de l'oster la puissance;
Mon ame est tant de ce meschant corps serve,
Et mon corps est tant subject à nature
Que, maugré moy, Amour veult que le serve,
Tant que je prenne pour doulce noriture
Parler de toy et pleurer tout ensemble,
Ou regarder ta vive portraicture.
Te desplaist il sy j'appelle ou assemble
Tes vrays amis, afin que ta louange
Et ton honneur ingratitude n'emble[3]?
Las ! venez tous, et que chacun se range
Prez de ce corps digne que vous pleurez,
Et demandez que Dieu de mort nous venge.
O les heureux et derniers demeurez

1. Ms. *canget.* — 2. Ms. *contrainct.* — 3. Ms. *Ton honneur et ingratitude n'amble.*

Auprès de luy pour luy faire service !
Vous qui ce deuil goutez et savorez,
Venez à moy, secourez mon office,
Multiplions sur sa tombe trestous
Noz cris piteux en dolant sacriffice.
O mon malheur, qui, moy semblable à vous
En amitié, m'osta [1] ce dernier bien
D'avoir ma part de cest adieu tant doux !
Las ! ignorer vous ne pouvez combien
Il vous aymoit, de soy mesme hostellier
Pour consoller ce qu'il estimoit sien,
Son propre bien et le sien peculier. Fol. 21.
Il estimoit ses amis, car amour
Avoit esté son tresor singulier ;
Et comme honneur en cage ou forte tour
A son tresor, et là son cueur il tient
Tant qu'il en a memoire nuict et jour,
Aussy ce roy, auquel il appartient
Le nom d'amy aimant parfaictement,
Monstre mourant de quel lieu l'amour vient.
Car plus en Dieu il montoit haultement
Par une foy et très ferme asseurance,
Et plus les siens aimoit naïfvement :
Son amour donc de Dieu prenoit naissance
Et s'exerceoit et servoit au prochain,
Randant à Dieu parfaicte obeissance. »
Lors il me dict : « Tu te travaille en vain :

1. Ms. *montra.* Allusion à l'éloignement de Marguerite, lors des derniers moments de son frère.

En travaillant autre faictz travailler,
Sans obeir à ton frere germain,
Ce qui le faict ainsy esmerveiller,
Plaindre et pleurer comme pressée [1] esponge.
C'est que tu dors et ne veulx t'esveiller :
Esveille toy, laisse ton mortel songe,
Voy le soleil [2] tant clair et veritable
Qui chassera la nuict et son mensonge.
Le soleil luyt plain d'amour charitable,
Ouvre tes yeulx et alors tu lairras [3]
Ton sot [4] pleurer, pour en luy t'esjouir,
Lequel parler en ton cueur tu orras ;
Ne veulle plus ta lumiere fouyr.
L'amour de Dieu sera en toy si forte
Que de mon bien te contraindra jouir. Fol. 21 verso.
Ayme moy donc, ma seur, de telle sorte
Que congnoissant l'heur et le bien que j'ay,
Jamais de toy larme de deuil ne sorte ;
Car le morceau de mort que [je] mang[e]ay
Me fut sy doux, encontre sa coustume,
Que miel ou manne à la fin je jug[e]ay.
Mon Jesucrist, qui par sa croix consomme
Tout nostre mal, ce morceau adoucist,
Goustant pour nous toutte nostre amertume ;
Tous nos pechez [5] en ceste mort ocist
Et les lia, puis monta à la dextre

1. Ms. *presser*. — 2. Ms. *conseil*. — 3. Ms. *verras*. — 4. Ms. *sert*. — 5. Ms. *Onter peché*. Le premier mot est un lapsus du scribe, peut-être pour *honteux*.

De Dieu son pere, où triomphant s'assist.
Qui croid en luy ne craindra poinct de paistre
De ce morceau des infidelles craint,
Pour ung vray pain de vie enfin repaistre.
Si [1] ce vray pain estoit au vray emprainct
En vostre cueur, tant la trouveroit belle
Qu'à y courir seroit du tout contrainct [2].
Belle est la mort qui void bien sa sequelle
Vivre en une honneste felicité [3],
Contentement et joye Dieu sçait quelle :
Pour parvenir à ceste seureté,
Las ! sy ton cueur de la divine flamme
Tout seullement sentoit une estincelle,
Sur toy aurois de victoire la palme [4].
Qui gouste Dieu et son amour gentille,
Estime plus de luy le munde [5] don,
Que de ça bas les millions de mille.
Pour estre bonne, il te fault au seul Bon Fol. 22.
Avoir ton œil tousjours eslevé droict,
En desirant de luy [6] grace et pardon.
Pour estre belle, en luy du tout fauldroit
Te transformer, car il est la beaulté,
Bonté, sçavoir, puissance en tout endroict :
En luy n'y a vengence ou cruaulté,
Parquoy ne craindz, ainsy qu'un enfant tendre,
Parler au pere en toutte privaulté ;
Et ne craindz pas qu'il ne te veulle entendre,

1. Ms. *Et*. — 2. Il s'agit de la mort. — 3. Le vers n'est pas achevé dans le manuscrit, qui ne porte que ces mots : *Felicité bien honneste*. — 4. Ms. *plume*. — 5. Ms. *monde*. — 6. Ms. *En disant de luy*.

Car à toi court te recevant avant
Entre ses bras que tu te veulle[s] randre.
Ne meetz donc pas mes parolles au vent,
Croy moy, ma sẹur, rend ma joye acomplye,
Et ne vas plus de cris ne pleurs vivant [1],
Mais esjouir ton cueur je te supplie
Avecques moy, jusqu'à ce qu'à moy vienne
Et ton ennuy pour mon grand bien oblye.
Tousjours de Dieu dans ton cueur te souvienne,
Pense aux grandz biens que de luy as receuz,
De te donner son filz : or t'en souvienne.
Ce don est tel, que s'il estoit conceu
Dedans ton cueur, jamais pour nulle chose
Exterieure il ne seroit deceu.
Reçoys ce don en foy et te repose
En Jesuchrist, ton amoreux sauveur.
Las ! ne pers temps pour ung bouton de rose,
Laisse ton sens raisonnable resve[u]r,
Qui sans cesser d'ennuy [2], regret et peine,
Par vain et faulx amour, est controuveur.
Vuide de toy l'amour, aussy la haine,
Et [3] ta chair forge, afin que, simple et vuide, Fol. 22 verso.
Du vray amour de Dieu tu soy[e]s pleine ;
Et luy en toy te sera vie et guide,
Estre, pouvoir, vouloir, penser, parler,
Et s[e]ur sçavoir. Ne me diz poinct : Je cuyde [4],
Voicy le jour il m'en convient aller.

1. Ms. *Et ne vas plus ne cris, ne pleurs torment.* — 2. Ms. *denuyt.* — 3. Ms. *Tue.* — 4. Ms. *Et sur sçavoir ; je ne dict point : je cuyde.*

Honore moy en croiant mon conseil,
Que pour ton bien ne t'ay voullu celler.
Desjà ça bas regarde le soleil,
Croy qu'en ton cueur le soleil clair et chault
Luire [1] te veult par amour non pareil [2] ;
Puisqu'ainsy est que l'œil de Dieu très hault
Par vray amour dedans ton cueur regarde,
Après un tel regard rien ne te fault.
Bien seur je suis qu'il tient et tiendera,
Pourquoy du mal estant en toy n'as garde. »
— « O monseigneur, pas ainsy n'adviendra
Ton [3] departir sy promptement d'icy,
Dis je en criant, ma main te retiendra. »
Mais, ce disant d'un cueur d'amour transy,
Viz eslever au ciel l'esprit celeste,
En me laissant paix en lieu [4] de soucy.
Son departir me fut deur et moleste,
Mais, nonobstant, sa très saincte doctrine
Veulx observer du tout, je le proteste.
La nue blanche, ainsy que naige fine,
Entre nous deux [se] mist et emporta
Ceste ame au ciel toutte claire et divine ;
Mais en montant, qui me reconforta,
De luy ung mot encores j'entendis,
Qui à mon cueur grand reconfort donna [5] :
« Adieu, ma seur, et retiens bien mes dictz,
En t'assurant que nous nous trouverons

1. Ms. *Livrer*. — 2. Ms. *mon pareil*. — 3. Ms. *Que*. — 4. Ms. *l'œil*, — 5. Ms. *donne grand reconfort*.

Dedans bref temps là sus, en paradis, Fol. 23
Où nostre deuil pour tout jamais lairrons[1].
Resjouy toy, car le temps sera bref
Que tous en un[2] ensemble nous serons. »
Je n'euz sur moy os, chair, veine ny nerf,
Qui ne sentist une joye a[d]mirable,
Chassant dehors ennuy pesant et grief;
Mais regardant ce hault ciel desirable,
L'ardant soleil vint esblouir ma vue,
Me fermant l'œil par lumiere importable,
Dont plus ne fuz de tenebres deceue
Que sont deux filz, en me voiant sevrer[3]
De mon soleil la clarté pure et nue[4],
En verité que je sçay deriver
De Dieu. Tu as ung pouvoir invincible
Qui peult le clou au[5] mensonge river ;
Tu rendz en moy facille l'impossible,
Tu mectz à riens ce qui m'avoit liée
Hors de mon Tout, par cruaulté terrible ;
Par ceste mort tu m'as humiliée
Jusques enfer : j'ay senty ses lyens,
Et puis m'en as par grace deliée,
O pere humain, qui as le soing des tiens,
Qui as receu mon frere dans tes portes,
En luy faisant posseder tes grandz biens,
Et viens[6] ça bas, en ces tenebres fortes,
Chercher sa seur, la serve fugitive

1. Ms. *lourons*. — 2. Ms. *uns*. — 3. Ms. *ceuvrer*. Le sens de ce passage est difficile à préciser. — 4. Ms. *nette*. — 5. Ms. *en*. — 6. Ms. *Et vient*.

De ta brebis, [malade,] pis que morte [1],
Que de son deuil encore reconforte.
O charité, au Seigneur ententive,
Tu as usé de ta bonté naïfve :
J'ay ferme espoir qu'en ceste bergerie
Me pourteras en la paternité.
Ta deité [2] sur toute seignorie
Sera louée en la fraternité
De tous esleuz, pour qui ton filz te prie :
Dieu tout en tout, ung seul en Trinité.

1. Ms. *De ta brebis pire que morte et pire.* — 2. Ms. *dicte.*

APPENDICE

SUR LES TIMBRES DES CHANSONS

La pièce que Marguerite indique comme timbre, p. 39, est une des chansons les plus remarquables de Marot (éd. Jannet, II, 177). Dès l'année 1531, les vers de Marot sont cités dans les *Trente-sept Chansons musicales* publiées par Pierre Attaingnant, avec une mélodie à quatre parties de Claudin de Sermisy. Un peu plus tard, Adrien Willart composa une autre mélodie à cinq parties (Voy. Eitner, *Bibliographie der Musik-Sammelwerke des XVI und XVII Jahrhunderts*, 1877, pp. 853, 926). Voici le texte de cette pièce, d'après le recueil d'Attaingnant :

Joÿssance vous donneray,
Mon amy, et vous meneray
Là où pretend votre esperance :
Vivante ne vous laisseray,
Encor, quant morte je seray,
L'esprit en aura souvenance (*bis*).

Les deux derniers vers de cette strophe se retrouvent dans la bouche de la bergère (Voy. plus haut, p. 102). Ils figurent à propos, au milieu de ses déclarations les plus passionnées. Le ms. fr. 24298, f° 51 v°, et les éditions de Marot portent pour le dernier vers : *Encores quant morte seray.*

Les érudits compétents ont vainement cherché le texte de la chanson indiquée comme timbre, p. 43. Elle servait de timbre à un certain nombre d'autres, telles que :

Je vous supplie, oyez comment
Nous devons vivre sans esmoy.

(*Plusieurs belles chansons nouvelles*, 1542, nº 18; elle est citée dès 1538.)

Or escoutez, gentilz gallans,
Tout par amour, je vous [en] prie...

(*Chansons nouvellement composées*, 1548, nº 23, etc.)

Voulez ouyr une chanson
Qui fut faite d'un amoureux...

(*Recueil de la veuve Buffet*, 1557, fol. 30 vº; *Recueil de Rigaud et Saugrain*, 1557, p. 107.)

La pièce citée comme timbre, p. 47, figure dans les recueils avec des mélodies à plusieurs parties, d'un anonyme, de Nicolas Gombert, d'Attaingnant et d'Orlando de Lassus (Voy. Eitner, *ouvr. cit.*, pp. 332, 600; *Catalogue de la Bibliothèque J. de Rothschild*, I, p. 225, art. 73). Eustorg de Beaulieu transforma le chant profane en cantique religieux (Voy. *Le Chansonnier huguenot du XVI*e *siècle*, I, p. LXXXJ). J'emprunte à d'Attaingnant (*Recueil de* 1530, fº 8) le texte de cette chanson :

Las! voulez-vous qu'une personne chante
A qui le cœur ne fait que souspirer?
Faites chanter celui qui se contente
Et me laissés mon seul mal endurer,
Qui n'ay espoir aultre que d'empirer.
Jugez par là si de riens je m'acuse,
Qui ne me soit (*bis*) trop raisonnable excuse.

La strophe de la p. 56, qui commence par ce vers :

Tant ay d'ennuy et tant de desconfort,

est à rapprocher de la chanson citée par Antoine de Arena comme « basse danse » dans le livret qu'il adresse « ad suos compagnones studiantes ».

Les vers chantés par la Mondaine, p. 69 :

Il est jour, dict l'alouette :
Sur bout, allons jouer sur l'herbette :

sont empruntés à une chanson qui se trouve dans le recueil intitulé : *Trente-sept chansons musicales à quatre parties nouvellement et correctement imprimées a Paris*, par Pierre Attaingnant, 1530, f° 6. Voici le texte de cette chanson :

Il est jour, dit l'alouette :
Sur bout, allons jouer sur l'herbette (*bis*).
Mon pere m'a mariée
A ung ort vieillart jaloux,
    Le plus let
    De ceste ville
Et le plus mal gratioux,
    Qui ne scet,
    Qui ne peut,
    Qui ne veult
Faire la chosette,
    Voireda (*ter*),
Qui est si doulcette (*bis*)
    Voireda (*ter*).

Les vers que la Bergère chante, p. 93, pour son entrée en scène, doivent être rapprochés de la chanson spirituelle insérée dans les *Marguerites*, III, p. 152.

Helas ! je languis d'Amours
Pour Jesuchrist mon espoux.

La seconde strophe chantée, p. 94, par la Bergère :

Amour m'a faict
De desplaisir mainte heure,

strophe dont les vers auraient dû être coupés d'une manière différente, comme nous le disons dans l'*errata*, est à rapprocher de la chanson dont nous publions des extraits, p. 340. Voici les premiers vers de cette chanson, dont le ms. fr. 24298 fournit un texte peu satisfaisant :

    Amour m'a faict
De desplaisir mainete heure :
    Le faix infect,
Qui trop au cueur demeure

Tout contrefaict,
Me contrainct que je pleure
Jusqu'à ce que je meure.

Même remarque en ce qui concerne la chanson de la p. 96 : « O bergere, m'amie », chanson dont nous donnons le texte complet, pp. 323-325.

Pour ce qui concerne quelques autres timbres de chansons citées par Marguerite, on peut consulter une note de M. A. de Montaiglon, dans son édition de l'*Heptaméron*, t. IV, pp. 4 et 5 et les remarques de M. Frank, dans la sienne, t. III, pp. 387-390.

Je dois faire remarquer qu'un certain nombre des renseignements contenus dans le présent appendice m'ont été gracieusement communiqués par M. Emile Picot.

GLOSSAIRE[1]

Absince, absinthe, 406,

Abusion, erreur, illusion.

Accomparer, comparer, 172.

Achapter, acheter, 220.

Acoustrer, orner, arranger, 66.

Adam vieulx, dans le même sens où l'on dit aujourd'hui : *le vieil homme*, 226.

Adjuteur, protecteur, aide, 279.

Adoncques, alors.

Adresse (*reprendre*), trouver le moyen, s'arranger pour, 14.

Adresser, probablement redresser, réconforter, 65.

Adressé, appliqué, 156.

Advouer, reconnaître en qualité de, 348.

Aelles, ailes.

Aer, air.

Affermer, assurer.

Affetté, plein d'aisance (*affaité*), 161.

Afier ou *affier*, affirmer, certifier, 64.

Afin, parent, allié, 75.

Agraver, blesser, 68.

Ains, mais.

Alarmes, mot employé au masculin, 424.

Alayne, haleine.

Allegeance, soulagement, 56, 75.

Amenuyser (*s'*), être rendu plus mince, diminuer.

1. On n'a pas compris dans ce *Glossaire* les formes qui ne se distinguent de celles dont nous usons aujourd'hui, que par des différences orthographiques peu importantes (par ex. desmesuré, declairer, advencer, nect, esprouver, etc.), sauf lorsque, par suite de changements de sens, des confusions semblaient possibles. Les remarques faites dans les notes ne sont pas reproduites dans le *Glossaire*. On s'est surtout efforcé de signaler les mots devenus hors d'usage ou pris dans des acceptions particulières, les formes exceptionnelles, les expressions propres à Marguerite, en un mot de grouper les éléments susceptibles de donner lieu à des remarques utiles et intéressantes. Un ou deux exemples caractéristiques sont cités à l'appui de l'explication. Il n'est pas fait de renvoi à un passage spécial pour les mots dont l'emploi est très fréquent, ou qui se rencontrent indistinctement chez tous les écrivains de l'époque. Je rappelle que M. Frank a donné le *Glossaire* des *Marguerites* au tome IV de son édition, et M. de Montaiglon celui de l'*Heptaméron* au tome IV de l'édition qu'il a publiée de cette œuvre.

Ancelle, servante, 397.

Annichiler, annihiler, 217.

Apareiller, disposer, apprêter, 324.

A peu, il s'en faut de peu, 82.

Apparentement, en apparence, 200.

Appeaulx, appels, 58 (dans le sens de Jugement dernier).

Appetir, rapetisser, 130.

Appoinctement, accommodement, rapprochement, 138.

Approuver, rendre un bon témoignage sur quelqu'un, 266.

Aquerre, acquérir.

Arapper (*s'*), s'accrocher, 317.

Ardre, brûler.

Armet, casque, 176.

Arroy, appareil, train, représentation, 158.

Aspect, spectacle, chose visible, 213.

Assailly, saisi au passage, choisi de préférence, 263.

Assavoir mon, certainement, affirmation, 225.

Assistance (*avoir son*), avoir sa place, 7.

Assommer, grouper, totaliser, 73.

Attraire, attirer, captiver, 26.

Aucun, quelque, quelqu'un.

Aucunement, un peu, de quelque façon.

Avallée (*à bride*), à bride abattue, 84.

Aveuglissant, aveuglant, 226.

Baigner (*se*), en parlant de l'œil : pleurer, 65.

Banny, séparé, 337.

Baptre, battre, 75.

Barboutter, prier machinalement, marmotter, 87.

Bas (*en*) et *Bas* (*çà*), sur la terre.

Basme, baume, p. 34.

Bers, berceau, 395.

Bienheureté, bonheur, 115.

Blanc, monnaie. Le grand blanc valait 6 deniers, le petit blanc 5, 154.

Bonté sans si, Dieu, 74.

Bosses (*paindre en grosses*), peindre sur relief, 176.

Bougette, bourse, 173.

Boutter, mettre, introduire, pousser, 5 et 211.

Boys (*rompre de gros*), rompre des lances, 154.

Brebiettes, brebis, 29.

Breyer, broyer, 34.

Brief, bref.

Bureau, bure, drap, 180.

Cadaver, cadavre, 80.

Callandre, sorte d'alouette, 314.

Cautelle, ruse, 159.

Celui qui Est, Dieu, 203 et suiv.

Ceptz, chaînes de prisonniers, 139.

Cercher, chercher.

Cestuy, celui.

Chaillou, caillou, 180.

Chaire, pour chair, 33.

Chaloir, au futur *chauldra*, avoir souci, s'occuper de, 70.

Chapeau de lierre, — *de laurier*, — *d'épines*, couronne ou couronnement, 176, 186, 216.

Chastaine, châtaigne, 50.

Chef ou *chief*, tête, 57.

Chesnon, chaînon, 138.
Cheut, tombé.
Cocodril, crocodile, 354.
Complectz, probablement pour complaintes, 353.
Comptant, content, 344.
Compte, récit, histoire, 138.
Confection, organisation, 81.
Connil, lapin, 148.
Consummer, brûler, mot pris substantivement, 117.
Contraires à leurs avis, d'un avis différent, 74.
Contremont, en haut, 187.
Controuver, trouver.
Controuveur, qui imagine, qui invente, 436.
Coriette, terme de construction, dont le sens n'a pu être précisé, 116.
Corruption, décadence et décroissance d'une chose, 189.
Couette, lit de plume, 173.
Coulpe, faute, 406.
Couton, coton.
Couvert, dissimulé, 10.
Couvertement, d'une manière dissimulée, 214.
Couverture, protection, défense, 140 et 228.
Crudelité, cruauté, 363.
Cure, souci, préoccupation, ennui, par ex. 61.
Cuyder, croire; *cuyder (le)*, folles illusions, orgueil, infatuation en matière spirituelle, *passim*, par ex. 207, 230, etc.

Dame noire, la mort, 72.
Damnement, damnation, 397.
Deboutter, séparer, 388.
Dechasser, chasser.
Declore, découvrir, dégager, 55, 176, 238.
Defalloir, manquer.
Deffaire, tuer, par ex. 58 et 257; débarrasser, 239.
Deffaulte, subs. fém., ce qui manque, 205.
Deffiner, mourir, 267.
Dejection, abaissement, ruine, chute originelle, par ex. 235.
Delict, plaisir, délectation, 261.
Delivre, libre, délivré, 126 (*mettre à*), délivrer, 83.
Demeurance, ou *demourance*, habitation, séjour, 130.
Demeure, retard, 72,
De moy, à part moi.
Departir et *se departir*, partir, séparer et se séparer, 29.
Departement, départ, par ex. 11.
Desalteration, action de se désaltérer, 238.
Desasembler, désunir, séparer, 42.
Desestimer, mésestimer, 121.
Despendre, dépenser, 84.
Despesche (faire la), hâter le départ, 399.
Desplaisance, chagrin, 48.
Desplyer, déployer, 135.
Despriser, dédaigner, mépriser, par ex. 87.
Desrobeur, voleur, 173.
Desrogatif, dérogatoire, 222.
Desroi, désarroi, 410.
Desservir, mériter, 409.
Destroictz, liens, prison, 238 et 258.
Diminuer (se), décliner, 273.
Doint (il), il donne.

Dolent, malheureux.
Donra, forme du futur du verbe donner, 196.
Dont, de ce que, de cela, 3 et *passim*.
Doubtable, douteux, 228.
Doubtance, doute, 44.
Doubte, doute, employé aussi au féminin, 388.
Douloir (se), se lamenter, souffrir, 27, 317.
Doy, doigt.
Dragme, mesure, 34.
Dueil et *deuil*, malheur, peine, tristesse.
Duysant, convenable, 329.

Efficace, efficacité, 206.
Eguillon, aiguillon.
Ellection, choix, opinion, 303, 369.
Embesongner (s'), s'occuper, 397.
Embler, conquérir, trouver, 190.
Embre, ambre, 34.
Empesché, préoccupé, gêné, tourmenté, 66, 211 et 259.
Encolye, ancolie, plante, 412.
Encontre, contre.
Enflamber, enflammer, 132.
Engarder, garder, préserver.
Engrané, semé, planté, 166.
Engraver, graver profondément, imprimer, 21, 229.
Ennuy, pris parfois au féminin, généralement dans le sens de malheur, affliction, tristesse.
Enquerre, enquérir.
Enrouiller, rouiller, 126.
Enseigneur, celui qni enseigne, 4.
Ensuyvre, suivre, observer.
Entendis, pendant ce temps, 59.
Entreprendre sur, empiéter, se mêler de, agir sur, 12.
Enventer, inventer.
Ergotz, donc, mot employé dans les formules du syllogisme, 225.
Erriere (en), en arrière.
Esgu, aigu.
Esjouir (s'), se réjouir.
Esles, ailes.
Esmarveiller (s'), s'étonner, 317.
Espaule, versant, en parlant d'une montagne, 182.
Esperit, esprit.
Espouvantement, épouvante, 206.
Esprouver, sentir, apprécier, 87.
Estigmate, stigmate, marque, 350.
Estourneau, étourneau, oiseau, 47.
Estrangé, éloigné, 183.
Estre, existence, 118.
Estre, lieu, emplacement (aître), 43.
Estude, soin, attention, tentative, entreprise, 139.
Etnique, païen, 224.
Eul, œil.
Exerciter, exercer, exécuter, 229.
Extenuer, affiner, 291.
Externes (œuvres), œuvres apparentes, 193.

Faceulx, fâché, 44.
Facteur, créateur, 318.

Faillir à, faillir, manquer de, 131.
Faintise, feinte, 354.
Fairie, féerie, 59.
Feindre (se), hésiter, reculer à, par ex., 132.
Ferrasse, ferraille, 138.
Feste, faîte, lire *le feste* et non *la feste*, 319.
Festyer, fêter, 173.
Fience, confiance, 62.
Fiens, ordure, corruption, 55.
Finer, finir, 62, 135.
Finer, mourir, 200.
Finition, fin, 282.
Flambes, flammes, 190.
Forcluz, interdit, 399.
Fors, excepté.
Fouyr, fuir, 216.
Foy, pris généralement dans le sens proprement théologique du mot, et surtout dans le sens que la Réforme attribua à ce mot.
Franchise, affranchissement, 248.
Fruition, jouissance, 218.

Gardon, V. guerdon.
Gentil Loing-Près, Dieu ou Jésus-Christ, 230 et suiv.
Get, jet, portée, 302.
Gloire, orgueil, 76.
Grace, pris généralement dans le sens théologique du mot.
Gravoit, pour gravissoit.
Grever, molester, accabler, 21, 68.
Grief, dangereux, 151,
Guerdon, récompense, 133.
Guerdonner, récompenser, 154.
Guise, manière, 423.

Hault (en), au ciel.
Haultain, supérieur, 57.
Haultesse, élévation, 231.
Haultesse (la divine), Dieu.
Here, haire.
Heure (à l'), aussitôt, 387.
Huys, porte.

Ignoramment, par ignorance.
Imperer, commander, 293.
Impiteux, impitoyable, 302.
Importable, insupportable, 13.
Impropere, honte, reproche, chagrin.
Increable, incroyable, 149.
Inominable, qui ne peut être nommé, 201.
Ire, colère, 220.

Jà, déjà, 91.
Journal, de chaque jour, 178.

Labourer, travailler.
Laidure, laideur, 136.
Laqs, lacs.
Lascher, se relâcher, céder, 46.
Lasme, probablement pour larme, 372.
Lect, lait.
Lerme, pour larme, 354.
Lerrons, laisserons, 255.
Leurre, forme d'oiseau pour rappeler le faucon, 149.
Libere, libre, 247.
Limitte, employé au masculin, limite, 150.
Logette, cabane, 50.
Loing-Près, Dieu ou Jésus-Christ, 230 et suiv.
Lorde, lourde.
Loyer, récompense, 110.

Maintien, manière d'être, 85.
Maire, mère, 3.
Mais que, pourvu que, par ex. 18.
Malheureté, malheur, 428.
Martyrer, martyriser, 370.
Meins, moins.
Mensonge, employé au fém., 364.
Mercier, remercier, 64.
Merveille, étonnement, 27.
Mès, mets, 337.
Meschef, malheur, accident, 269.
Mestier, besoin, 130.
Mie ou *mye*, pas, nullement, 280.
Mine ou *myne*, expression particulière du visage, signe, 30, 278.
Mocqueresse, moqueuse, 70.
Mommons, momeries, 155.
Munde, pur.
Mye (*ma*) ou *mie* et *m'amye*, 74, 76, 216 et *passim*.

Naïf (*au*), au naturel, 188.
Naturel, qui vit conformément à la nature, 75.
Navire, employé au fém., 385.
Navrure. blessure, 302.
Nef, navire.
Negoces, affaires, 209.
Nettir, débarrasser, nettoyer, 248.
Neu, nœud.
Nichilité, néant, 292.
Nuiser, nuire, 419.
Nully, aucun, 163.
Nuysance, chose nuisible, 129.
Nyer, refuser, 337.

Odorer, exercer son odorat, 79.
Offusque, qui offusque, 253.
Oncques, jamais.
Ord et *Orde*, sale, corrompu, 166 et 231.
Ordonnances, rangs, arrangements, 125.
Ouquel, auquel, 4.
Oustevent, garniture d'une porte, 173.
Outrance, action de percer d'outre en outre, force excessive, 5.
Ouvrer, travailler, opérer, par ex. 140 et 211.
Oÿr, ouïr, entendre.

Paour, peur, 384.
Papal, papauté, 221.
Papegay, perroquet.
Pardonneur, qui pardonne, 423.
Parfin (*à la*), à la fin, 359.
Part, côté, 95.
Partz, morceaux, 140.
Peculier, particulier, 433.
Pecune, qui a rapport à l'argent, 171.
Penie, la pauvreté, 216.
Pensement, préoccupation, 81.
Perdurable, fidèle, durable, 261.
Perilz, ceux qui sont en danger, 153.
Pery, mort? 380.
Petit (*ung*), un peu, 9.
Petis (*par les*), peu à peu, 132.
Pis que morte, formule fréquemment employée par Marguerite, par ex. 49.
Plains, plaintes, 45.
Plain, plaine, 45.
Planté (*à*), en abondance, 92, 304 et *passim*.

Plantes, pieds, 316.
Pleyer, ployer, 139.
Plorable, qui donne lieu de pleurer, 6.
Pluresis, pleurésie, 263.
Poincture, piqûre, 16
Poison, employé au féminin, 41.
Poix, poids, 211.
Polue, souillée, 168.
Portaulx, portails, 152.
Portraicture, portrait, 216.
Pouldroyer, réduire en poudre, 215.
Prechement, sermon, prêche, 257.
Prescript, supprimé, anéanti, 44.
Presseure, souffrance, angoisse, 180.
Pretente, but, dessein, prétention, 371.
Prins (je), j'entrepris, 27.
Procurer, avoir soin, rechercher, cultiver, 61.
Prudens, dans le sens de sages et de philosophes de l'antiquité, 397.

Quel, celui qui.
Querre, quérir.
Queste, recherche, poursuite, 327.

Rabiller, réparer, 137.
Racine, pied, 349.
Ramentevoir, remémorer, 392.
Ray, rayon, 129.
Rebouter, repousser, 362.
Reception, pris dans le sens de communion, réception de l'Eucharistie, 276.
Recevoir, pris dans le sens de communier, recevoir l'Eucharistie, 263.
Recorder, rappeler.
Record, souvenir, récit.
Reciter, raconter, 367.
Recueil, pris dans le sens de réception, accueil, 52.
Reduict, ramené, 59.
Referer, rapporter, dire, 74.
Remaindre, demeurer, attendre, 170.
Remembrer, rappeler, 221.
Remirer, mirer, 66.
Reparer, repairer, habiter, 315.
Repentance, repentir.
Requerre, dans le sens de procurer, accorder, 337.
Resister, empêcher, 225.
Respect, pris dans le sens de soumission, dépendance, 213, 239.
Retardation, retard, 431; on trouve aussi *retardement*.
Retirer, représenter, 378.
Retraire, retirer, se retirer, 205; représenter, 212.
Revocquer, rappeler, 381.
Reyne, grenouille,
Riens et *Rien*, la créature humaine, L, LXIX, 244 et suiv.
Rompture, fente, 129; rupture, 363.
Roolle, action, 361.

Sagitaire, archer, 220.
Saillir, sauter, sortir, 165.
Sajecte ou *sajette*, flèche, 29.
Salvation, salut, 229.
Sauvement, salut, 337.
Sejourner (sans), sans attendre, 103.

Sentement, sentiment.

Semonse, invitée, 303 ; suggérée, 223.

Serche, affection de la peau, 397.

Sercle, cercle.

Serf, sujet, 396.

Serpentines (*dents*), dents de serpent, 215.

Servant, serviteur.

Set et *siet*, il sied, 304.

Seur, sûr.

Seur, sœur.

Si, assurément, aussi; pourtant.

Si ne mais (*n'y avoir*), sans condition, 213.

Si (*sans nul*), sans condition, 229.

Silence, employé au fém., 26.

Somme, quantité, 227.

Sommes (*à*), en abondance, 50.

Son, parole, 65.

Songneux, pénible, tourmenté, 130 et 172.

Sorte, destinée, 221.

Sottie, sottise, 113.

Soubjet, sujet.

Soubstenir, endurer, 388.

Souef, suave, 155.

Soulas, consolation, plaisir.

Souller, rassasier, 333.

Souloir, avoir coutume, 217.

Soustenement, soutien, 331.

Subjection, sujétion, 182.

Subjestions, suggestions, 198.

Suivir ou *suyvir*, suivre.

Supérieur (*le grand*), Dieu, 403.

Sur bout ou *sus bout*, debout, 69.

Tempteur, tentateur, 334.

Termes, paroles, 17.

Terrien, terrestre, 127.

Tesme, probablement pour *terme*, but, 311.

Tiltre, titre, commencement, 18.

Tout, Dieu, L, LXIX, LXXV, 245 et suiv. et *passim*.

Travail, peine, tourment, 61, 68 et *passim*.

Travailler (*se*), se tourmenter. 62.

Trestous ou tretous, tous, 219.

Trive ou *trine*, triple, 239.

Trop mieux, *trop plus*, etc., formules d'amplification.

Ung, pris comme *Tout*, dans un sens absolu, pour désigner Dieu, par ex. 217.

Ustil, outil.

Vaincueur (*grand*), Dieu, 82.

Valoir, compter pour quelque chose, 162.

Velà, voilà.

Venne, veine.

Venir, pour devenir.

Veulx, vœux.

Viateur, voyageur, 283.

Villennye, vilenie.

Vitupere, blâme, injure, 254.

Voire, vraiment.

Voix, pour voie.

Yre, colère.

Yssir, sortir.

INDEX DES NOMS PROPRES[1]

AGAPY, berger, xxx et suiv., 43 à 65.

ALBRET, V. Henri *et* Jeanne.

AMARISSIME, bergère, xxix et suiv., 37 à 65.

AMYOT, xix.

ANDROGYNE, mythe platonicien, 217.

ANGO (Jean), xix.

ANTOINE DE BOURBON, ix, xx, xxii, xliv, 14, 18, 22.

ARGENTAN (Couvent de Sainte-Claire), lxxi, 259.

ARMAGNAC (Cardinal d'), xlviii.

ARTE, v. Orthe.

BASILHAC ou BAZILHAC (Jean de), 33.

BEATRICE, lxi, 181.

BERDOUES (Abbaye de), 33.

BIBLE (LA), xxxii et suiv., 194, 229, 232, 234 et suiv., 256.

BOURDAISIÈRE (LA), gentilhomme, 277.

BRAMANTE, xlviii.

BRANTOME, v, xxiv, xxv.

BRIGIDE (Sainte), 68.

CARMEL (Mont), 68.

CAILLAU (Gilles), xxvi.

CAIRE (LE), 154.

CALVIN, xix.

CARCASSONNE (Evêque de), 33.

CASTEL-JALOUX, xxiii.

CATHERINE DE MÉDICIS, 420 et suiv.

CATHERINE DE SIENNE (Sainte), lxvii, 230.

CELLINI (Benv.), xix.

CHANDENIERS (S^r de), 266.

CHARLEMAGNE, 154.

CHARLES D'ORLÉANS, poète, li.

CHARLES, DUC D'ORLÉANS, fils de François Ier, xi, 425.

1. L'*Index* ne comprend pas, sauf quelques exceptions reconnues utiles, les noms propres assez nombreux empruntés à la mythologie antique ou à la littérature biblique. Il n'est pas fait de renvois aux événements de la vie de Marguerite, ni à ses œuvres littéraires, ni aux divers ouvrages cités. Les matières traitées dans les poésies sont, comme le titre l'indique, restées en dehors de l'*Index*.

Charles, duc d'Alençon, lxxii, 259, 263 et suiv.
Charles-Quint, x.
Clouet, xix.
Colonna (Vittoria), xix.

Dante, lv et suiv., lxi, 181, 182.
Des Périers (B.), xix.
Dolet (Et.), xix.
Duchatel (Pierre), 280.

Einsiedeln, lieu de pèlerinage, 68.
Enfants-Rouges (Hôpital des), xviii, xix.
Etampes (Duchesse d'), lvii.
Etienne (Saint), 253.

Fontevrault, (Abbesse de), xlv, 28.
François Ier, ix et suiv., xviii, xxviii, et suiv., xxxviii et suiv., xlvi et suiv., lii, 4 et suiv., 37 et suiv., 273, 279 et suiv., 385-439.
François, fils de François Ier, xi, 425.
Frotté (Jean), xx.

Goevrot (Jean), médecin, 267.
Gretz (Seine-et-Marne), 271.

Henri ii, roi de France, xvii, xxi et suiv. , xliii, xliv, 3-9, 420 et suiv.
Henri ii d'Albret, roi de Navarre, ix et suiv., xxiii, lii, lvii.
Hermès Trismegiste, 208.

Jean (Saint), évangéliste, 182, 242, 258.
Jeanne d'Albret, iv, vii, ix, xx et suiv., xliv, xlv, 10 à 27.
Job, 209.

Kabiz, ouléma, 255.

La Forest, ambassadeur, lxx, 255.
Langey (Guillaume du Bellay, seigneur de), 280.
Laurent (Saint), 254.
Le Coustelier (Thomas), xiii.
Lefèvre d'Etaples, xix.
Lescale-Dieu (Abbaye de), 33.
Lisieux (Evêque de), 267.
Lorris (Guillaume de), lv.
Louise de Bourbon, 28 et suiv.
Louise de Savoie, lxxiii, lxxiv, 271 et suiv.
Lyon, xxi.

Madeleine d'Ecosse, 425.
Marguerite de Lorraine, xlviii, lxxi, 259 et suiv.
Marguerite de Savoie, 425.
Marie-Madeleine (Sainte), 258.
Marot (Clément), xix, lii, lv, lxxvi.
Mondaine (La), personnage dramatique, xxxii et suiv., 66-118.
Mont-de-Marsan, xii, xvii, xx, xxvii, xxxii, 65.
Mont des Ermites (le), 68.
Montmorency (Anne de), xxiii, xliii.

Nérac, xx, xxvii.

Odos en Bigorre, xxiv.
Orthe (protonotaire d'), xlv, 32.

Pan, nom donné à François Ier, xxix et suiv., 37-65.

Paraclesis, le Consolateur (ce nom a été appliqué par Erasme à Jésus-Christ), xxxi, 37-65.

Pau, xx, xxi, xxiii, xxiv, xxvii.

Paul (Saint), lxiv.

Paul iii, pape, xxv.

Pavie (Bataille de), xlii, lii, lxxii, 265.

Phédon (Le), xxvi.

Philander ou Filandrier (Guillaume), xlvii, xlviii. — (Marie), xlvii.

Pimander, 208.

Platon, lxiv, 209.

Rabelais, ix, xix, lxviii.

Rambouillet, xi, xii.

Reine de l'amour de Dieu (La), personnage dramatique, xxxii et suiv., 66-118.

Renée de France, xix, lii.

Rodez, xlviii.

Rose (Roman de la), lv.

Roussel (Gérard), lii.

Sage (La), xxxii et suiv., 66-118.

Saint-Sever (Abbaye de), 32.

Sainte-Marthe (Charles de), xii et suiv., xxiii, xxv et suiv.

Scuronis, médecin, xxv.

Securus, berger, xxx et suiv., 37-65.

Serlio, xix, xlviii.

Socrate, philosophe, 209, 223.

Soliman, lxx, 255.

Superstitieuse (La), personnage dramatique, xxxii et suiv., 66-118.

Tours, xxiii.

Tusson (Abbaye de), xii, xvi, xvii, xx, xxxviii et suiv.

Vaudois (Les), viii, xix.

Vendome (Loir-et-Cher), xxiii, xlv.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION I

EPITRES.

Epître de la Reine à Henri II 3
Epître de la Reine à Jeanne d'Albret 10
Epître de Jeanne d'Albret à la Reine 12
Epître de la même à la même 15
Réponse de la Reine à Jeanne d'Albret 17
Epître de la même à la même 20
Epître de Jeanne d'Albret à la Reine 23
Epître de la Reine à Jeanne d'Albret 26
Epître à l'abbesse de Fontevrault 28
Epître au protonotaire d'Orthe 32

COMÉDIES.

Comédie sur le trespas du Roy à quatre personnages, c'est assavoir Amarissime, Securus, Agapy, berger, et Paraclesis 37
Comédie jouée au Mont de Marsan, le jour de caresme prenant mil cinq cens quarante sept, a quattre personnages, c'est assavoir la Mondainne, la Superstitieuse, la Sage et la Raine de l'amour de Dieu, bergère 66

LES PRISONS DE LA REINE DE NAVARRE.

Livre premier 121
Livre second 145
Livre troisième 185

Pages.

POÉSIES LYRIQUES.

La distinction du vray Amour par dixains 301
Chansons spirituelles 312
Dialogues 342
Elégies.
Les Adieux 349
L'Amitié 356
Conseil à une dame 357
La mort d'Amour 359
Secret d'amour 364
Dixains et épigrammes 368

LE NAVIRE 385

Appendice sur les timbres des chansons 441

Glossaire 445

Index des noms propres 453

ERRATA ET ADDENDA

Page VI : On trouvera dans l'édition de l'*Heptaméron* de Le Roux de Lincy, pp. CLXXXIV à CXCVI, une bibliographie des éditions et des manuscrits des poésies de Marguerite de Navarre. Elle ne signale pas le manuscrit des *Dernières œuvres*.

Page VI : *ajouter à la note les indications suivantes* : Je renvoie, pour tout ce qui concerne les questions de rythme et de versification des poésies de Marguerite, aux notes des quatre volumes de l'édition des *Marguerites* de M. Frank. Les extraits empruntés au ms. de l'Arsenal 5112 ne comprennent pas absolument toutes les poésies de ce manuscrit restées inédites; on a dû laisser de côté celles qui n'offrent qu'un intérêt secondaire. Un très petit nombre des poésies lyriques contenues dans le recueil des *Dernières œuvres* (fr. 24298) n'ont pu être intégralement reproduites, en raison du texte défectueux fourni par ce ms. A part ces quelques pièces, une *Contemplation sur Agnus Dei* (f° 71, 90 vers), qui se rapproche beaucoup de développements analogues insérés dans diverses œuvres de Marguerite, et le *Miroir de la Croix ou du Crestien* (f°s 91 à 115), publié en 1556 (V. plus haut pp. IV et VIII), toutes les autres compositions contenues dans le manuscrit ont été publiées dans la présente édition. Nous devons faire remarquer qu'à partir du f° 192 de ce ms., il y a une interposition de pages. Voici quel devrait être l'ordre : f°s 192, 195, 196, 193, 194, 199 et 200. Nous avons cru devoir substituer au titre un peu vague de ce recueil celui qui figure en tête du présent volume, qui a, semble-t-il, l'avantage d'être plus précis.

Page LXVI, note : Parmi les passages des *Prisons* relatifs à la doctrine de la justification par la foi, le plus explicite est celui qui commence à la page 228. Le caractère protestant de cet exposé ne saurait être mis en doute.

Pages 10 à 27. Plusieurs personnes m'ayant confirmé, au cours de l'impression de ce volume, dans l'opinion que les lettres de Jeanne d'Albret, publiées pp. 12, 15 et 23, présentent un intérêt tout particulier, — les compositions poétiques de cette princesse, connues jusqu'à ce jour, étant très peu nombreuses, — j'ajoute ici quelques nouvelles variantes fournies par le ms. fr. 883 de la Bibliothèque nationale relativement à cette correspondance.

Page 15, lettre IV, vers 12 :

Et entendez que vous trouvant absente,

Page 17, lettre V, vers 16 :

Tant que mon cœur du mal et bien jouyst,

Ibid., vers 18 :

Or ne passez, ma fille, donc plus oultre;

Page 20, lettre VI, vers 11 :

Vous sans mary, sans pere ne sans guide,

Page 21, vers 14 et 15 :

Que luy laisser si très dure partie ?
Sçais tu pas bien que si mon mal augmente,

Dans le développement qui commence avec ce second vers, le ms. 883 donne *vos* partout où le ms. 24298 donne *tes*.

Page 22, vers 21 :

Et en voz deuz vive le Tout en tous,
Qui près et loing heureuse vous tiendra,
Quant de luy seul tout bon nous soviendra.
Je le requiers, de par son crucifix,
Qu'avec ma fille il rameyne mon fils,
Et que tous deux, ensanté, plains de joye,
Avant mourir de mes deux yeulx revoye

Page 26, lettre VIII, vers 2 :

Amour me vint en colleyre esveiller

Ibid., vers 14 :

Et par escript quelque plaisir nous donne

Page 27, vers 9 :

Unye estoit par si doulce maniere
Que j'oyois bien son amoureuse voix;

Page 27, vers 15 :

Toutes les voix en ung disant : Helas!

Page 79, vers 15, *au lieu de* et [si] très bien [il] appert, *lire* et [si] très bien appert.

Page 80, vers 11, *au lieu de* quelque grand beauté, *lire* quelque grand' beauté.

Page 94, il est préférable de couper ainsi cette strophe :

Amour m'a faict
De desplaisir mainte heure,
Mais le parfaict,
Qui dans mon cueur demeure,
M'a satisfaict
Et gardé que ne meure ;
Dont pour luy chante et pleure.

Page 220, vers 24, *lire* Celluy qui Est.

Page 276, vers 8, *au lieu de* recoy, *lire* reçoy.

Page 280, remplacer les nos 2 et 3 des notes par 1 et 2, et à la ligne 7 de ces notes, *au lieu de* Du Châtel, *lire* Duchâtel.

Page 304, le vers 9 de la pièce VII pourrait à la rigueur rester sous cette forme :

Il ne se doibt Amour continuer:

c'est-à-dire : ce sentiment ne doit pas continuer à porter le nom d'Amour.

Page 315, le vers 4 de la seconde strophe est d'une interprétation difficile, mais la lecture n'en est pas douteuse dans le manuscrit.

Page 319, vers 3 de la dernière strophe : *au lieu de* la feste, *lire* le feste (le faîte).

Page 322, 4e strophe : *mettre des virgules après* seul pas *et après* louable, *et supprimer celle du dernier vers.*

Page 334, vers 8, *on peut aussi compléter le vers en écrivant* aÿder, *sans ajouter* de.

Page 349, les pièces lyriques XXXVIII à XLII sont des élégies.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

